

Journal de marche du grenadier Pils (1804-1814)

François Pils, Raoul de Cisternes


VE RI
TAS

Bind.

JOURNAL DE MARCHE

DU

GRENADIER PILS

(1804-1814)

RECUEILLI ET ANNOTÉ

PAR

M. RAOUL DE CISTERNES

ILLUSTRATIONS

D'après les dessins originaux de PILS

QUATRIÈME ÉDITION



PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

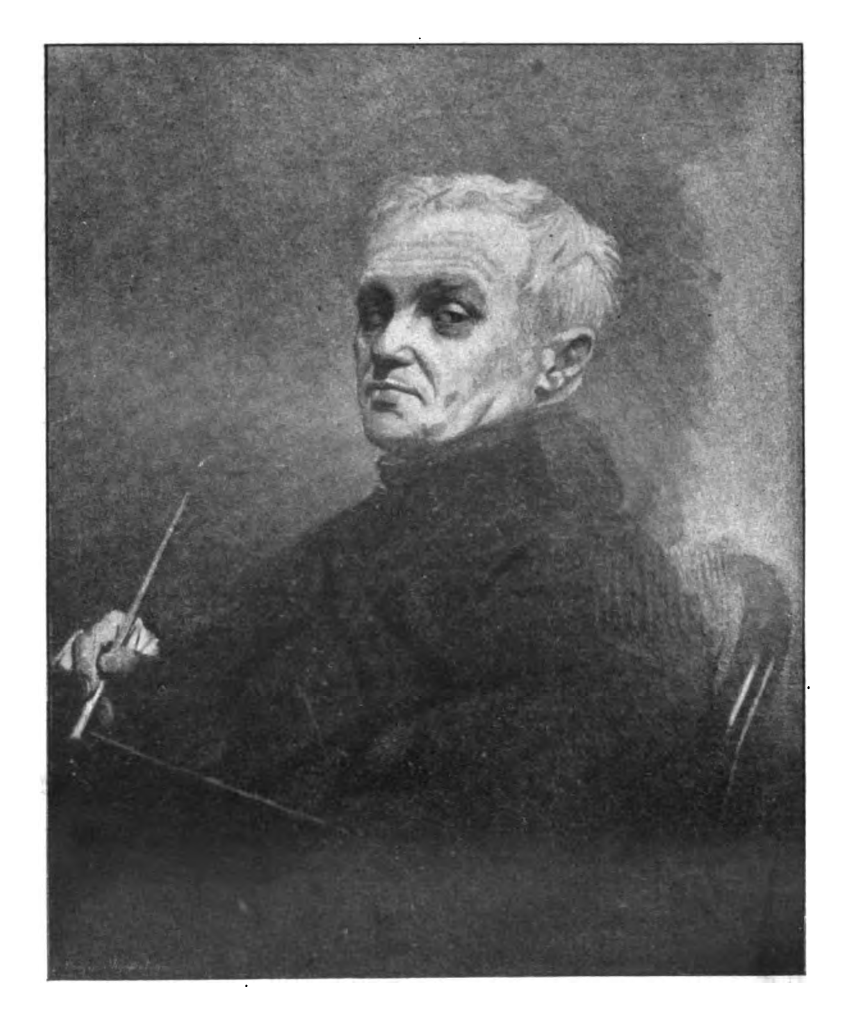
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1895

JOURNAL DE MARCHE

DU

GRENADIER PILS



FRANÇOIS PILS

(1785-1867.)

JOURNAL DE MARCHE

DU

GRENADIER PILS

(1804-1814)

RECUEILLI ET ANNOTÉ

PAR

M. RAOUL DE CISTERNES

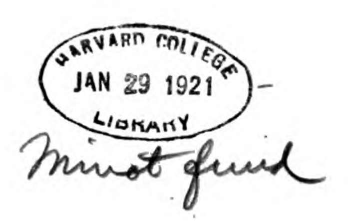
ILLUSTRATIONS

D'après les dessins originaux de PILS



PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1895


HARVARD COLLEGE
JAN 29 1921
LIBRARY
Minot fund

PRÉFACE

Il m'a semblé intéressant et même utile de sauver de l'oubli le journal d'un soldat qui raconte dix ans des campagnes de l'un des plus intrépides généraux de l'épopée impériale, et qui note toutes les marches de cet admirable corps d'élite, les Grenadiers de la réserve, appelés à l'armée les *Grenadiers Oudinot*[1].

Ces notes, prises au jour le jour sur les tables improvisées du bivouac, tantôt sur un tambour, quelquefois sur l'affût d'un canon enlevé à l'ennemi, ont été absolument respectées. Mon rôle s'est borné à franciser certaines tournures de phrases, qui se ressentaient un peu de l'origine allemande du narrateur, à rétablir l'orthographe des noms et des lieux et à ajouter quelques documents et quelques notes explicatives

[1] Ce corps a pris, dans le langage de l'histoire et des armées européennes, la dénomination, désormais impérissable, de *Grenadiers Oudinot*, et Napoléon disait d'eux après le combat de Wertingen (8 octobre 1805) où ils détruisirent une partie de l'avant-garde autrichienne : « Il est impossible de voir une troupe plus belle, plus animée du désir de se mesurer avec l'ennemi, plus remplie d'honneur et de cet enthousiasme militaire qui est le présage des plus grands succès. » (Baron Gay de Vernon. — Le maréchal Oudinot et ses fils.)

Celui qui, avec un remarquable esprit de suite, a eu la constance d'accumuler ces souvenirs n'était pas, du reste, un écrivain banal : François Pils, père du célèbre peintre d'histoire Isidore Pils, membre de l'Institut, était né en 1785. Il s'était engagé à l'âge de seize ans, le 1er messidor an IX, au 51e de ligne, où il fut d'abord employé dans la musique, comme chapeau-chinois ; son colonel, M. d'Honières, lui témoignait de la bienveillance chaque fois qu'il le rencontrait. Sa figure avenante et pleine d'intelligence intéressait déjà ses chefs.

Le 51e régiment d'infanterie, qui tenait alors garnison à Lille, fut envoyé au camp de Boulogne en 1804, dans la division commandée par le général Oudinot, et, lorsque ce général fut investi du commandement des grenadiers, Pils quitta son premier régiment et fut immatriculé à la 3e compagnie du 2e bataillon du 1er régiment de grenadiers, commandé par le colonel Froment (brigade L. Mortières). Le général Oudinot l'avait remarqué et attaché à sa personne depuis 1804. Ce n'était pas seulement un brave soldat, c'était aussi un cœur dévoué et fidèle. Il avait une âme d'artiste et un courage à toute épreuve.

Pils fait avec son général toutes les campagnes de la Grande Armée ; il assiste aux batailles d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland, d'Essling et de Wagram ; de 1812 à 1814, il fait la guerre, avec le maréchal, en Russie, en Saxe, puis en France. Il devait, plus tard, accompagner le duc de Reggio pendant la campagne d'Espagne, en 1823.

Le brave Pils, outre les nombreux chevaux tués sous lui, avait reçu plusieurs blessures pendant le cours de ces grandes guerres ; il fut atteint par un biscaïen dans les reins à la bataille de Wagram ; puis, au commencement de

la campagne de Russie, le 28 août 1812, il reçut une balle dans le bas-ventre, un instant après que le maréchal venait d'être blessé lui-même.

Presque chaque soir Pils décrit l'action dont il a été témoin oculaire, car il ne quitte jamais son général. Après avoir mis ses notes à jour, il trace au crayon ou à la plume les faits qui ont le plus frappé son esprit : ses dessins sont harmonieux et pleins de mouvement, mais l'exécution en est naïve comme la pensée qui a guidé la main. M. Becq de Fouquières, dans son livre intitulé : *Isidore-Alexandre-Auguste Pils, sa vie et ses œuvres,* fait le portrait suivant du père du grand artiste :

« C'était quelque chose de plus encore qu'un brave ; c'était un peintre de génie ; heureux si les circonstances lui avaient permis de cultiver les dons bien rares que la nature lui avait départis ! Pendant les quinze années qu'il parcourut avec le Maréchal les champs de bataille de l'Europe, il ne cessa d'étudier, de dessiner, de reproduire d'après nature les scènes militaires qui se déroulaient à ses yeux. En campagne, c'était ses albums qu'il illustrait de ses croquis, et, quand la paix lui laissait quelque loisir, c'était sur la toile, sur de grandes toiles même, qu'il reproduisait les tableaux esquissés d'après nature.

« Ses albums rendent avec une saisissante vérité les mouvements des armées, les détails des marches, des campements, les épisodes des batailles ou des sièges. Quant à ses tableaux à l'huile, on dirait de belles esquisses de Gros ; elles en ont la science de composition, le mouvement et surtout la couleur. François Pils, en effet, avait reçu du ciel cette qualité maîtresse en peinture que possèdent les Gros, les Géricault, les Delacroix : il était né coloriste. Si

malheureusement sa main, faute d'étude, resta inexpérimentée, la naïveté et une bonhomie charmante traduisirent souvent mieux que n'eût fait une main plus habile, malgré quelques imperfections de dessin, les vives impressions ressenties par le peintre devant la nature. Ici ce sont les masses profondes d'infanterie qui se reploient le soir du combat sur un sol qu'assombrit la nuit, tandis que le ciel laisse voir dans ses plis nuageux de sanglantes clartés ; là, nous retrouvons prise sur le fait une de ces charges de cavalerie qui décidaient alors la victoire ! L'élan a bouleversé les rangs et le canon fait cabrer les chevaux aux larges poitrails. Là, l'incendie chasse sur le pont de Borisow les régiments affolés ; ailleurs, des cavaliers enveloppés de leurs grands manteaux soutiennent le général Oudinot blessé, tandis que les pieds de leurs chevaux cherchent un chemin perdu sous la neige. Puis, des scènes plus familières et non moins grandioses : l'Empereur au bivouac, assis sur un banc de bois, devant un feu de sarment qui projette sa vive clarté sur la tête romaine du conquérant ; sur une autre toile, l'Empereur encore, la main derrière le dos, causant avec Alexandre et discutant la paix du monde. Et partout la date est précise, les circonstances minutieusement indiquées. Tous ces tableaux sont d'une éloquente vérité, et d'un aspect que rend plus saisissant encore la magie de la couleur. Quelle heureuse fortune ce serait pour un historiographe des guerres de l'empire que de pouvoir suivre les événements de chaque jour sur ces albums, sur ces toiles vivantes, et corriger ainsi sur plus d'un point la mensongère ou complaisante histoire ! »

Aussitôt que la paix fut rétablie, François Pils se maria ; il épousa Suzanne Soudais le 23 janvier 1815 et, bientôt

après, le 7 novembre, il devint père d'Isidore Pils qui devait, à son école, devenir le peintre militaire si remarquable et si apprécié de notre génération. M. Becq de Fouquières vient de nous donner le portrait de l'artiste qu'était François Pils, c'est une bonne fortune pour moi de pouvoir encore rendre la parole à un ancien ami du père et du fils :

« Toutes les personnes qui ont vu Pils dans l'intimité se rappellent son père, alors que celui-ci venait presque chaque jour à l'atelier du dépôt des marbres. Il était grand, droit encore, quoique l'âge commençât à faire trembler ses mains tordues et défigurées par la goutte. Sa tête était petite, dans la proportion qu'ont donnée à cette partie du corps les sculpteurs antiques. Sa physionomie, à la fois pleine de bonhomie et de finesse, laissait cependant deviner, au dessin anguleux de la mâchoire, une énergie et une opiniâtreté qui contrastaient avec le mince volume de la voix. »

Pils mourut le 6 décembre 1867, dans sa quatre-vingt-troisième année, emportant l'estime de tous ceux qui l'avaient connu et l'affection des descendants du maréchal Oudinot.

Le format de ce volume ne permet pas de reproduire de grandes scènes, qui auraient cependant donné la note exacte du talent de Pils, mais certains croquis intéressants y trouveront place, tels que le général Oudinot à Friedland, ayant avec l'Empereur[1] un colloque animé.

Puis un groupe très mouvementé : le général est tombé, grièvement blessé ; ses officiers se pressent autour de lui

[1] Ce croquis a été reproduit par Horace Vernet dans sa belle toile de la *Bataille de Friedland*.

pour le secourir. Plus loin, Oudinot se jette à la tête du cheval de Napoléon et menace l'Empereur de le faire enfermer dans un caisson par ses grenadiers, s'il reste à cet endroit, balayé par la mitraille. Pils représente encore le général des grenadiers arrivant dans les faubourgs de Dantzig, d'où l'on aperçoit la flotte anglaise mouillée au large.

Les épisodes de la campagne de Wagram ne sont pas moins vivants : Oudinot vient d'être blessé à la tête; Capiomont, son chirurgien, lui recoud l'oreille sur le champ de bataille, puis, le général ayant reçu une nouvelle blessure le même jour, en enlevant le plateau de Wagram, Pils nous le montre couché sur une botte de paille, dans une grange, au moment où le colonel de Flahaut, arrivant du grand quartier général, lui apporte la nouvelle de sa nomination de maréchal.

Quelques pages plus loin, l'artiste soldat nous fait assister au passage du Niémen : l'Empereur, abrité sous un auvent de feuillages, surveille les mouvements de son armée qui pénètre en Russie sur trois ponts de chevalets. — Nous trouvons ensuite le maréchal blessé, couché sur son lit et causant avec le duc de Bassano ; la duchesse de Reggio, récemment arrivée à Wilna, est à son chevet.

Après différentes scènes très intéressantes relatives à la construction des ponts, commencée par le maréchal Oudinot devant Studzianca, et à une nouvelle blessure qu'il reçoit en disputant la route de Minsk à l'armée de l'amiral Tchitchagow, Pils décrit plusieurs épisodes de la campagne de France. Il représente d'abord l'Empereur à Châlons, assis sur une table, et questionnant le maréchal sur les positions qu'occupent les Prussiens en Lorraine. Quelques

jours après, dans les faubourgs de Troyes, Napoléon déjeune debout, entouré de ses maréchaux. Le mois suivant, l'Empereur quittant Arcis-sur-Aube assiste au défilé de la cavalerie de sa garde.

Je ne résiste pas au désir de signaler d'autres scènes dont il est impossible de donner ici la reproduction à cause des trop grandes dimensions que leur a données l'artiste : d'abord, la prise du pont de Vienne, immense construction longue de 230 toises, que les grenadiers Oudinot enlèvent le 14 novembre 1805. Le statuaire Jean de Bay devait se servir plus tard de ce fait de guerre pour composer le deuxième bas-relief de la statue élevée au maréchal sur la place de l'Hôtel-de-Ville de Bar-le-Duc [1]. Le tableau de Pils contient des milliers de personnages; il a $1^{m},03$ de large sur 49 centimètres de hauteur. C'est la composition d'un maître. Deux autres tableaux donnent, l'un le combat de Wilkomir (28 janvier 1812), l'autre la bataille de Luckau (4 juin 1813), puis le passage du Niémen, près de Kowno, et bien d'autres toiles qu'il serait trop long de décrire.

J'ai cependant pu donner la copie de quelques peintures

[1] DEUXIÈME BAS-RELIEF DE LA STATUE DU MARÉCHAL DUC DE REGGIO
Prise du pont de Vienne.

Le 2 octobre 1805 le corps des grenadiers et voltigeurs réunis traverse le Rhin à Strasbourg, sous les ordres d'Oudinot, leur général en chef. Il s'immortalise aux combats de Wertingen, d'Amstellen, etc., etc., qui ouvrent à la Grande Armée les portes de Vienne. Mais les Autrichiens ont résolu de défendre avec l'énergie du désespoir le passage du Danube. Tous les moyens de résistance sont accumulés sur le pont qui sépare les deux armées. L'ennemi a disposé des barils de poudre sous le tablier de ce pont, et s'apprête à le faire sauter dès que les Français s'y engageront. Les grenadiers réunis s'avancent à petit bruit ; soudain, guidant son avant-garde, Oudinot se précipite sur les canonniers ennemis, il enlève les mèches enflammées, fait battre la charge, et à la tête de sa valeureuse troupe, surnommée la *colonne infernale*, il franchit le pont au pas de course. La rapidité de ce mouvement, qui paralyse le feu de la mousqueterie et de l'artillerie, préserve nos soldats de périls qui semblaient inévitables. Cet éclatant fait d'armes devient le glorieux prélude de la bataille d'Austerlitz.

à l'huile de moindre dimension : celle qui représente les maréchaux Oudinot et Victor à cheval, discutant les opérations qu'ils vont commencer pour arrêter Wittgenstein et de Tchitchagow, dont les corps barrent le chemin de la France aux débris de la grande armée ; celle d'un épisode sur les bords de la Bérésina. Je dois, à l'obligeance de M. le baron Larrey, la reproduction de cette dernière toile, qui lui fut donnée par Pils lui-même. De Bay a puisé des matériaux dans ce tableau, lorsqu'il a composé le troisième bas-relief de la statue du maréchal[1]. Enfin, une reconnaissance devant Romilly, charmant petit tableau.

J'ai l'espoir d'arriver un jour à réunir la plus grande partie des dessins, des aquarelles et des huiles de Pils et d'en faire un album. La dimension de cet ouvrage facilitera la reproduction des pièces les plus intéressantes de l'œuvre du brave grenadier, dont la longue carrière peut

[1] TROISIÈME BAS-RELIEF DE LA STATUE DU DUC DE REGGIO
Passage de la Bérésina.

La Grande Armée, sous la conduite directe de l'Empereur, avait éprouvé, depuis la retraite de Moscou, par la rigueur du climat, plus encore que par le fer de l'ennemi, des pertes si considérables, que les plus grandes catastrophes étaient redoutées. Depuis le commencement de la campagne, le maréchal Oudinot avait, avec le 2e corps, tenu en échec et remporté des avantages signalés sur le corps d'armée de Wittgenstein, qui protégeait la route de Pétersbourg. — Le 2e corps, obligé de suivre le mouvement de retraite de la Grande Armée, parvient, dans sa marche de concentration, à s'emparer de Borisow, et poursuit les Russes, commandés par Lambert, jusqu'à la Bérésina. — Ce mouvement, aussi audacieux que rapide, ranime tous les courages, fait renaître toutes les espérances. Cependant les ponts sont détruits.

Le maréchal Oudinot, avec le concours des généraux Eblé et Chasseloup-Laubat, parvient à en établir trois à Wesselowo, en face du bourg de Studzianca ; l'armée emploie à les franchir les journées des 26 et 27 novembre. — Le 28, les Russes se décident à attaquer nos troupes. La mêlée devient générale et acharnée. Mais déjà l'ennemi se dispose à la retraite, lorsque le maréchal Oudinot reçoit, dans le côté droit, une balle, qui le fait chanceler et donne des craintes graves pour ses jours. — Dans ce moment, le général de division de Lorencez, son chef d'état-major et son gendre, arrête le cheval du maréchal ; son fils Victor Oudinot, capitaine aux chasseurs de la garde, accourt au galop vers le maréchal, qu'il reçoit dans ses bras. Ce jour-là, le maréchal duc de Reggio fut unanimement proclamé le *Sauveur de l'armée*.

se résumer en ces mots : esprit de suite, travail, fidélité.

Qu'il me soit aussi permis de parler de la modestie de cet excellent homme. Il était d'une bravoure à toute épreuve et se mettait toujours au plus fort de la mêlée, derrière son général ; blessé lui-même plusieurs fois, il ne lui vint jamais à l'idée de signaler un seul de ces faits dans son journal [1].

Ces récits sont suivis d'un appendice sur lequel j'appelle l'attention du lecteur ; les pièces dont il est composé sont presque toutes des documents inédits et je prends la liberté de signaler une note un peu longue, il est vrai, du général de Lorencez, que les chercheurs apprécieront cependant, parce qu'elle éclaire les opérations préparatoires du passage de la Bérésina à Studzianca, précise les raisons qui ont fait choisir ce point par le commandant du 2e corps, dont le général était chef d'état-major, et démontre que l'Empereur a de suite approuvé le choix qu'en avait fait le maréchal Oudinot, en commençant les travaux en face Wesselowo.

Je termine en ajoutant seulement un mot sur le héros de Pils. La vie de ce maréchal est celle d'un soldat qui n'a pas fait de politique, ce qui ne l'a pas empêché, partout où il a représenté la France, de se montrer administrateur très habile, et l'un de ses plus beaux titres de gloire est le souvenir impérissable qu'il a laissé dans les capitales où il lui

[1] Un jour que Pils avait déjà eu deux chevaux tués sous lui, le Maréchal qui tenait beaucoup à ce fidèle serviteur, lui dit pour l'éloigner du combat : « Je t'avais dit de ne pas me suivre, Pils, et tu fais tuer tous mes chevaux ! » — Peu d'instants après le Maréchal revoyant l'inévitable Pils, fait un mouvement d'impatience, mais celui-ci prévient le reproche qu'il prévoit et dit simplement : « Ce cheval est à moi, monsieur le Maréchal, je viens de l'acheter. » Un écuyer, aux temps chevaleresques, n'eût pas trouvé une plus noble réponse à une apostrophe qui n'était qu'une marque de sollicitude.

a été donné de commander en maître : Neuchâtel, Amsterdam, Berlin. Dans ces trois villes son gouvernement ferme, mais paternel et désintéressé, lui a valu les bénédictions du peuple et l'amitié des souverains opprimés.

Il ressort de toutes les actions et des faits importants de la vie de l'illustre maréchal, qu'il n'a jamais démérité le surnom de *Bayard de l'armée française* que lui a donné Napoléon à Erfurth. Comme le compagnon de François Ier, le duc de Reggio a eu la bonne fortune de posséder un *fidèle serviteur*, car entre Pils et Jehan de Saintré il y a bien des points de ressemblance ; même dévouement, même courage, même exactitude.

Le grenadier Pils va donc raconter ce qu'il a vu, préciser les étapes, fixer des faits parfois d'une importance secondaire, mais dont la connaissance est intéressante pour les curieux qui ne trouvent pas une satisfaction complète dans les récits souvent trop sommaires, dus à la plume d'écrivains consacrés par le talent et par la renommée. Si sa manière manque d'éclat, elle rachète en partie ce défaut par la sincérité qui appartient certainement au brave et fidèle soldat, et le grenadier Pils aura fourni sa pierre au monument que cette fin de siècle élève à la gloire de ses premières années. On peut dire qu'il a rempli consciencieusement la mission que la destinée lui avait réservée.

R. DE CISTERNES.

Paris, 14 février 1894.



OUDINOT

Général en chef des grenadiers et voltigeurs réunis.

JOURNAL DE MARCHE

DU

GRENADIER PILS

CHAPITRE PREMIER

1804-1805

1re division du camp de Bruges. — Le Premier Consul passe l'inspection des troupes du camp. — Trait de justice d'Oudinot. — Funeste accident. — Faux bruit de la mort du général. — Oudinot est nommé commandant des grenadiers et voltigeurs réunis. — Il est fait grand-cordon de la Légion d'honneur et comte de l'Empire. — Visite du prince Joseph. — Les grenadiers quittent Arras. — L'Empereur passe la revue des grenadiers de la réserve. — Entrée à Strasbourg. — Les grenadiers passent le Rhin. — Combat de Wertingen. — Générosité du général. — Bataille d'Amstetten. — Sollicitude d'Oudinot pour les soldats blessés. — Marche sur Vienne. — Oudinot fait ouvrir les portes de la capitale à l'armée française. — Prise du pont du Thabor-Brucken par les grenadiers. — Oudinot marche pour couper la retraite au corps du général Bagration. — Combat d'Hollabrünn. — Oudinot a la cuisse traversée par une balle. — Séjour à Vienne au palais d'Anhalt. — Le général rejoint l'armée. — Oudinot et Duroc luttent de désintéressement. — Enthousiasme de l'armée. — Bataille d'Austerlitz. — Les grenadiers font mettre bas les armes à un corps autrichien. — L'Empereur annonce à l'armée que la paix est conclue.

Le général en chef Davout commandait le 1er corps de la Grande Armée qui surveillait les côtes de l'océan; son quartier général était établi à Ostende. — La première division de ce corps, la plus belle du monde, occupait la droite près de cette ville; elle était aux ordres du général Oudinot[1]. La seconde division, commandée par le général Friant, tenait la gauche.

[1] Voir, au no I des Pièces justificatives, une lettre de Davout.

La division Oudinot, celle dont je faisais partie, avait pour brigadiers les généraux Debilly[1] et Demont[2]; elle se composait de cinq régiments d'infanterie;

13e léger, colonel Castex;
17e de ligne, colonel Conroux de Pépinville;
30e de ligne, colonel Levasseur;
51e de ligne, colonel Bonnet d'Honières;
60e de ligne, colonel Dorsenne-Lepaige;

et de deux régiments de cavalerie légère:

3e hussards, colonel Lebrun, fils du Consul;
7e hussards, colonel Marx;

Le chef d'état-major était le colonel de Coehorn.

Le général Bonaparte, premier consul, accompagné de son collègue Lebrun, visita les côtes et inspecta les troupes pendant le mois de juin de cette année 1804. Il se fixa pendant quatre jours à Ostende pour diriger les manœuvres et eut l'occasion d'admirer, à plusieurs reprises, l'établissement du camp qu'il put comparer à une ville de plaisance. Rien n'échappa à son coup d'œil infaillible, il entra dans les baraques et les moindres détails parurent l'intéresser.

Chaque compagnie avait son jardin particulier. Celui du général était entouré de palissades et de pièces d'artillerie; il était orné de fleurs et d'arbustes.

Le Premier Consul fit manœuvrer deux jours de suite la première division dans les dunes. J'entendais les hommes dire tout bas: « Si c'est pour dégourdir nos jambes, le terrain est bien choisi. »

Le mois de septembre suivant, le ministre de la guerre Berthier vint, en personne, faire aux officiers et soldats une distribution des premières croix d'honneur: l'enthousiasme fut à son comble.

Quelques jours après, le général en chef Bernadotte, pas-

[1] Tué à Iéna. Son nom fut donné à un quai de Paris. (Note de Pils.)
[2] Devint depuis membre du Sénat. (Note de Pils.)

sant par Ostende, fut accueilli par le général Oudinot, qui lui donna dans sa baraque, une fête aussi brillante que le comportaient les circonstances.

Un jour du mois de novembre, au lever de l'aube, la sentinelle placée en avant, à la gauche du camp sur le musoir, voyant le bord de la mer couvert de débris et de tonneaux qui surnageaient, s'empressa de donner l'alarme; les camarades du poste prévinrent tous ceux qui étaient à portée, et le camp tout entier connut bientôt la nouvelle. En un instant le rivage fut envahi par les soldats des différents corps, arrivant aux provisions avec des bidons et des gamelles. D'autres roulaient les tonneaux dans la direction du camp; mais le propriétaire du navire naufragé, prévenu à temps, courut à Slickems, quartier d'hiver du général. Je l'introduisis et, quelques minutes après, le général arrivait au galop sur le lieu du pillage et faisait restituer à l'armateur les provisions de toutes sortes, puis il lançait des patrouilles dans toutes les directions pour assurer le bon ordre.

Un événement des plus malheureux arriva le même jour. Un détachement de corvée était allé chercher des vivres à Slickems; à son retour, les hommes voulurent passer dans le bac tous ensemble. La sentinelle, qui avait la consigne d'empêcher que pareil fait se produisît, ne fut pas écoutée; le bac à peine éloigné de vingt pas de terre, une des chaînes se rompit, les passagers s'étant alors portés trop vivement du même côté, l'embarcation chavira et personne ne put échapper.

Lorsque la mer se fut retirée, on trouva les cadavres de ces malheureux entrelacés et cramponnés les uns aux autres. Le général Oudinot venant de Bruges constata avec émotion que cette catastrophe avait coûté la vie à quatre-vingts soldats.

A la fin du mois de novembre, les chefs de corps étant convoqués pour assister au couronnement de l'Empereur, le général quitta le camp; il laissa ses équipages à Ostende sous les ordres de M. de Nettancourt, maréchal des logis au 5e hussards.

Quelque temps après, le bruit se répandit que le général venait d'être tué en duel à Paris, ce qui jeta la consternation dans la division. Ce bruit s'affirma tellement que les fournisseurs ne voulaient plus acquitter les bons au nom du général. Mais, heureusement, la nouvelle fut bientôt contredite par une lettre de l'aide de camp Huttin et M. de Nettancourt reçut l'ordre de se mettre en route pour Arras, avec les équipages.

1805

Le général venait, en effet, d'être nommé commandant en chef des grenadiers et voltigeurs réunis. Après avoir pris congé du corps d'armée du maréchal Davout[1], il arriva à Arras dans le commencement de mars[2]. La garnison l'accueillit au bruit du canon. Les généraux et officiers du corps des grenadiers de la réserve se réunirent à l'hôtel qui avait été préparé pour le recevoir.

[1] A l'occasion de cette nomination, le maréchal Davout écrivit la lettre suivante au général :

EMPIRE FRANÇAIS

Au quartier général, à Paris, le 18 pluviôse.

L. Davout, maréchal de l'Empire, colonel général de la garde de S. M. l'Empereur, commandant en chef le camp de Bruges.

« A monsieur le général Oudinot,

« J'ai reçu, mon cher Oudinot, l'annonce du ministre de la guerre que l'Empereur t'avait nommé pour commander la division de la réserve qui est à Arras (les grenadiers et voltigeurs réunis), où tu dois avoir reçu l'ordre de te rendre à cet effet. Si je me réjouis pour tes propres intérêts de cette grande marque d'estime et de confiance que vient de te donner Sa Majesté, c'est bien te fournir une nouvelle preuve que mon amitié n'est pas égoïste ; car je sens vivement toute la perte que je fais. Je suis privé des talents d'un bon et très brave général et d'un véritable ami. Il ne me reste plus qu'à désirer que des circonstances nous réunissent de nouveau et, en attendant, je te fais la demande d'avoir plus d'amitié que de paresse.

« Donne-moi souvent de tes nouvelles, et tu en recevras souvent des miennes.

« J'ai l'ordre d'être pour le 1er ventôse à l'armée ; je passerai à tous événements par Arras et je m'arrêterai vingt-quatre heures si tu y es rendu.

« Je t'embrasse de tout mon cœur et d'amitié,

« L. DAVOUT. »

[2] Voir les lettres des généraux Junot et Debilly au n° II des pièces justificatives.

Le lendemain, suivi de ses généraux, le commandant alla visiter officiellement le préfet, M. le baron de Lachaise et l'évêque, Mgr de la Tour d'Auvergne-Lauragais[1], avec lesquels il eut les rapports les plus suivis et les plus sympathiques.

Pendant le mois d'avril, le général fut nommé grand-cordon de la Légion d'honneur et reçut le titre de comte de l'Empire. Ce fut le général Laplanche-Mortières qui, après une courte harangue, devant les troupes réunies, passa le grand-cordon à son général de division. Un certain nombre de grenadiers reçurent également des croix à cette époque[2].

Le mois suivant, le général eut la visite du prince Joseph Bonaparte, colonel en ce moment du 4e de ligne[3]. Le frère de l'Empereur eut une réception magnifique et, après le repas, passa en revue le corps des grenadiers; puis, montant dans une des voitures du général, alla inspecter les hôpitaux. Il partit le lendemain pour Étaples, but de son voyage.

A cette époque, le bruit s'était accrédité que l'armée française devait faire une descente en Angleterre. Un original, nommé Bogin, vint offrir au général un procédé inventé par

[1] Evêque d'Arras depuis 1802; il était aumônier de l'Empereur et devint cardinal.

[2] *Le grand chancelier de la Légion d'honneur à M. le général Oudinot, grand officier et grand cordon de la Légion d'honneur, commandant les grenadiers de la réserve.*

Monsieur le général et cher confrère,

M. Schramm, colonel du 2e régiment d'infanterie légère, commandant le 3e régiment de grenadiers de la réserve, m'invite à lui faire passer les décorations des légionnaires du corps qu'il commande.

Vingt-deux militaires de ce corps ont été nommés le 14 brumaire dernier par S. M. impériale; j'ai l'honneur, monsieur le général et cher confrère, de vous adresser pareil nombre de décorations pour eux.

Agréez, etc., etc.

C. g. e. L. Lacépède.

[3] Le général Oudinot avait été colonel du 4e de ligne du 5 novembre 1793 au 14 juin 1794, époque à laquelle l'ancien régiment de Picardie portait la dénomination de 4e demi-brigade. — Le 2 juin 1794, à Morlautern, ce régiment tint en échec pendant dix heures, sans se laisser entamer, un corps de 10,000 Prussiens. — A cette affaire, Oudinot reçut le surnom de *brave*, la 4e demi-brigade qu'il commandait fut portée à l'ordre de l'armée et, quelques jours après, le nom d'Oudinot fut donné pour mot d'ordre à l'armée.

(*Archives du ministère de la Guerre.*)

lui, pour faire passer les grenadiers à pied sec de l'autre côté de la Manche. Cette ingénieuse trouvaille donna matière aux plaisanteries les plus cocasses.

Au mois de juin, le corps des grenadiers ayant reçu l'ordre de quitter Arras, le général recueillit les témoignages de regrets les plus flatteurs de la part de Mgr de la Tour d'Auvergne. De leur côté, le préfet et le maire lui donnèrent l'assurance qu'il laisserait un souvenir durable de son séjour dans cette ville.

Les troupes partirent le lendemain pour Boulogne. Le général s'en alla en poste à Saint-Omer, où il fut reçu par un détachement des 9e et 10e hussards qui lui servit d'escorte jusqu'à son logement. A peine arrivé, le général Bourcier lui fit les honneurs de la ville et l'emmena dîner avec lui. Le lendemain le général continua sa route sur Wimille au son des fanfares, emmenant le général Ruffin dans sa voiture. A Wimille, le général descendit chez son ami Suchet [1], et le len-

[1] Le 5 février 1805, Oudinot ayant été nommé commandant des 10,000 grenadiers de la réserve, réunis à Arras par le colonel général Junot, avait reçu les félicitations suivantes du général Suchet, futur duc d'Albuféra :

ARMÉE D'ANGLETERRE — EMPIRE FRANÇAIS — CAMP DE BOULOGNE

Au quartier général de Wimille, le 2 germinal an XIII.

Le général de division, grand officier de la Légion d'honneur, commandant la 4e division du camp.

« Au général Oudinot, commandant en chef les grenadiers de la réserve,

« J'ai appris avec bien du plaisir, mon cher général, que tu fusses placé à la tête des grenadiers de l'armée ; ainsi, il me paraît décidé que ces braves seront toujours commandés par un de mes bons amis. Je m'en réjouis et je t'en félicite sincèrement. L'Empereur a ajouté une honorable distinction à ce commandement. Tous les militaires en ont ressenti de la satisfaction, mais personne plus vivement que moi. Cette honorable récompense était due à tes services et à ton dévouement, et il appartient toujours à notre auguste souverain de répandre à propos ses faveurs.

« Le général Ruffin est appelé à servir sous tes ordres; je te le recommande particulièrement, mon cher général, comme un très bon officier, qui a bien servi et qui est ici généralement aimé et estimé ; nous regretterions de le voir partir, s'il n'était pas destiné à aller près de toi.

« Si tu viens nous voir quelque jour, tu trouveras un bon lit, une maison à tes ordres et un hôte fort empressé à te bien recevoir; de plus, tes grenadiers embusqués près de ton logis, dans le port que j'ai creusé.

« Adieu, mon bien bon ami, je t'embrasse de cœur.

« SUCHET. »

demain, ce dernier transporta son quartier général plus loin. Le commandant des grenadiers conserva ce logement jusqu'à la levée du camp [1].

Le 12 juillet, l'Empereur quittait Saint-Cloud pour visiter les quatre camps. Dès son arrivée à Boulogne, il passe successivement toutes les troupes en revue. Lorsqu'il eut fait manœuvrer les grenadiers, le général Oudinot voulut se porter à la tête de son corps pour le faire défiler devant Sa Majesté, mais le cheval qu'il montait, effrayé par les tambours et la musique militaire, se défendit et refusa d'avancer. Le général impatienté et ne voulant pas retarder la marche des troupes, lui passa son épée au travers du cou et s'élança sur un cheval de main plus docile.

Les manœuvres terminées, Napoléon fit inviter le général à dîner et, pendant le repas, s'adressant au commandant des grenadiers : « Est-ce donc ainsi, dit-il, que vous traitez vos chevaux ? » — « Oui, Sire, répondit le général, c'est en effet ma manière d'agir avec ceux qui refusent d'obéir. »

Après la fête du 15 août, le général donna un grand dîner dans son jardin. Les maréchaux Moncey, Lefebvre et Lannes; les généraux d'Hautpoul, Rapp, Duroc, Lemarrois et les généraux des grenadiers s'y trouvèrent réunis. La soirée fut gaie et tous les convives s'y montrèrent animés de la plus franche cordialité.

A cette époque, le bruit courait que les grenadiers étaient désignés pour former l'avant-garde de l'armée d'Angleterre. Des bateaux appelés péniches [2] devaient nous embarquer à

[1] C'est le château de Losembrune, aujourd'hui comme alors propriété des Rosny.

[2] Il y avait toute une série de bateaux : des prames (a) bateaux plats à

(a) Le 6 germinal an XII, l'amiral Magon écrivait d'Ostende au général Oudinot :

« Il est vrai, mon cher général, qu'incessamment la *prame* doit recevoir sa garnison, mais ce ne sera que dans trois ou quatre jours, époque où on présume que la cuisine sera prête.

« Le contre-amiral CHARLES MAGON,
« Commandant l'aile droite de la flottille nationale. »

Wimereux et nous transporter sur la côte anglaise ; depuis le général jusqu'au dernier soldat, nous attendions ce moment avec impatience. Tous, nous ressentions une ardeur qui nous rendait sûrs de vaincre. Mais le 16 août, dans la matinée, arriva du grand quartier général le colonel Burck, aide de camp du maréchal Davout, qui apportait au général l'ordre de lever le camp et de partir pour Strasbourg à marches forcées. Il fallut dire adieu à nos projets de navigation.

Ayant pris ses dispositions pour renvoyer en Lorraine la partie de ses équipages qui ne pouvait le suivre, le général vint en poste à Bar-sur-Ornain, où il passa quelques heures en famille. Pendant ce temps, le corps des grenadiers avait traversé Mézières, Avesnes et Verdun. Le général reprenait le commandement de son corps dans cette dernière ville et faisait son entrée à Strasbourg le 1er octobre. Le même jour, il eut une entrevue avec le prince Murat, colonel général des dragons, dont l'avant-garde avait déjà passé le Rhin.

Le lendemain, à 3 heures du matin, le général passa le pont de Kehl et marcha sur Rastadt où il établit son camp. Ce même jour, l'Empereur fit son entrée à Strasbourg; le soir venu, la ville donnait de magnifiques illuminations et, de notre campement, nous apercevions les feux qui ornaient la flèche de la cathédrale.

Le 3 octobre, à la pointe du jour, le général se porta en avant et entra dans le duché de Wurtemberg. Nous eûmes le spectacle, tout le long de la frontière, d'une quantité de gardes destinés à préserver le gibier de l'Électeur de toute mésaventure. Ce duc portait du reste le surnom de *Roi de la chasse.* — Le soldat prétendait que si ce prince avait fait

trois mâts dont le gréement était pareil à celui des corvettes de vingt canons ; mais elles ne portaient que 12 canons de 24 ; des canonnières, gréées en brigantin, avec trois canons de 24 et un obusier de huit pouces ; des bateaux canonniers, gréés en lougre avec un canon de 24 et une pièce de campagne à l'arrière ; des péniches dont le gréement était le même que celui des bateaux canonniers et enfin des caïques ou chaloupes à l'espagnole qui portaient un canon de 24 sur l'avant. Le dessin de tous ces petits navires a été gravé sur le marbre de la colonne de la Grande Armée à Boulogne. La construction de cette flottille coûta vingt-sept millions.

entrer ses gardes dans le rang, il aurait pu nous arrêter à la frontière de ses États.

L'Empereur se porta avec sa garde sur Augsbourg où le maréchal Bessières fit son entrée avec la cavalerie le 10 octobre.

Le corps des grenadiers, suivant une autre direction, arriva devant Louisbourg et trouva la ville fermée. Il paraît que l'Électeur était encore indécis et ne savait pas s'il devait se rallier à notre cause. Le général trouva un moyen de faire cesser son indécision ; il lui envoya un de ses aides de camp pour le prévenir que, s'il ne faisait pas ouvrir les barrières de bonne grâce, le canon allait se charger de les faire tourner sur leurs gonds.

Ce bon prince répondit de suite qu'il était inutile d'employer ce moyen héroïque, qu'il priait le général Oudinot de venir s'installer en ville avec un bataillon pour sa garde et de laisser le reste des troupes campées en dehors des murs.

Le lendemain, l'Empereur entrait à Louisbourg et l'alliance était conclue le même jour.

Le général se mit aussitôt en marche sur Ulm où son corps prit position. Une grande partie de l'armée vint se masser sur ce point. Pendant plusieurs jours il avait plu à torrents, les manœuvres pour la concentration des différents corps étaient si pénibles et la vase dans laquelle il fallait entrer jusqu'aux genoux indisposait tellement les hommes que les grenadiers refusaient d'avancer. Le moment était critique ; le général descendit de cheval et, s'élançant le premier dans la boue, rendit courage aux soldats qui l'appelaient déjà « leur père ».

Les équipages n'avaient pas pu suivre et nous manquions de tout. L'Empereur, ayant appris notre dénuement, envoya le soir, pour le général, six bouteilles de vin de Bordeaux par un trompette de sa garde.

L'archiduc Ferdinand, sentant que les combinaisons de l'Empereur avaient pour but d'enfermer l'armée autrichienne dans la place d'Ulm, eut l'habileté de se faire jour au travers des différents corps français et de gagner les montagnes de la Bohême. Le prince Murat se mit à sa poursuite. Le général

Oudinot lança sa cavalerie, la brigade Treilhard, et suivit avec ses grenadiers. Nous pressions tellement le pas, que nous eûmes bientôt rejoint nos cavaliers. Le général nous déploya en échelons entre le bois d'Hartzberg et celui de Wertingen. L'avant-garde française se trouvait en présence de l'arrière-garde ennemie. Les premiers coups de carabine furent tirés vers 2 heures ; le général fit alors marcher les brigades Ruffin et Dupas contre un corps d'infanterie commandé par le prince Charles.

Après une vive fusillade, la position fut enlevée à la baïonnette et les Austro-Russes se retirèrent en désordre. Le combat avait duré jusqu'à sept heures du soir. L'ennemi avait laissé entre nos mains plusieurs drapeaux et un grand nombre de prisonniers[1].

C'est au combat de Wertingen que le général conduisit pour la première fois ses grenadiers à la gloire[2]. Depuis, ils ne l'appelèrent plus leur général, mais tous lui laissèrent le surnom de *Père*[3].

[1] Oudinot forma ses grenadiers en plusieurs colonnes d'attaque. Les Austro-Russes opposèrent d'abord une résistance assez opiniâtre ; mais, Oudinot ayant ordonné une charge générale à la baïonnette, l'ennemi fut déposté sur tous les points et laissa 400 morts sur le champ de bataille et 300 prisonniers entre les mains du vainqueur. (*Vic. et Con.*, t. XV, p. 192.)

[2] L'Empereur témoigna sa satisfaction aux grenadiers d'Oudinot dans le 3e bulletin de la Grande Armée en ces termes : « Il est impossible de voir une troupe plus belle, plus animée du désir de se mesurer avec l'ennemi, plus remplie d'honneur et de cet enthousiasme militaire qui est le présage des plus grands succès. »

[3] Après la levée du camp de Boulogne, la marche des grenadiers Oudinot fut en quelque sorte triomphale depuis son départ de Strasbourg (1er octobre 1805) jusqu'au champ de bataille d'Austerlitz. Les nouvelles qui arrivent en France exaltent les esprits. Cette lettre du baron de la Chaise donne la note de l'enthousiasme qui régnait à cette époque :

PRÉFECTURE DU PAS-DE-CALAIS

A Arras, le 1er novembre 1805.

Le général de brigade, préfet du Pas-de-Calais
Au général Oudinot, commandant en chef des grenadiers d'avant-garde.

VIVE L'EMPEREUR !

VIVE NOTRE GÉNÉRAL ! VIVENT NOS GRENADIERS !

« Si vous entendiez les cris de joie, les bénédictions, les vivats qui rem-

Après le combat on conduisit les officiers prisonniers dans le village où le général passa la nuit. Il fit partager ses vivres entre les officiers autrichiens et ordonna de panser leurs blessures, les traitant avec la même bonté que s'ils eussent été ses propres amis.

Le lendemain, à la pointe du jour, le prince Murat poursuivit l'ennemi et le général manœuvra sur Braunau ; nous étions le soir à la tête de pont qui traverse l'Inn ; les Autrichiens avaient pris la précaution de couper cet ouvrage, pour retarder notre marche. Le général fit passer la rivière à quelques cavaliers et apprit d'eux que la ville était évacuée; il fit réunir quelques barques et traversa la rivière avec son état-major pour s'installer à Braunau. L'infanterie passa pendant la nuit sur un pont fait à la hâte, avec un vieux ponton trouvé dans un village voisin et toutes les barques disponibles.

Le lendemain matin arriva le maréchal Lannes. Le général repassa l'Inn et marcha sur Passau ; en route, nous fûmes encore arrêtés par le pont de Straubine, qui était également coupé. Le général s'établit dans un château situé sur les bords de la rivière et y passa trente-six heures, attendant que le pont fût rétabli.

Les grenadiers passèrent pendant la nuit sur la rive gauche du Danube[1], qui fut côtoyée jusqu'à Lintz; l'armée française était déjà entrée dans cette place par la rive droite; le prince Murat avait fait commencer les travaux pour rétablir le grand pont; le général y mit de son côté ses officiers du génie et le

plissent les airs, si vous saviez que ce sont nos grenadiers (a) et notre général Oudinot qui remportent toutes nos victoires et qu'on ne vous associe guère que S. M. en personne, vous ne nous refuseriez pas un petit bulletin que l'administration publierait avec orgueil, que l'amitié recevrait avec tendresse ! Ah ! de grâce, reposez-vous une minute et daignez recevoir avec quelque plaisir l'hommage vraiment populaire de la ville d'Arras et celui d'une famille tout entière pénétrée de respect et d attachement pour l'un des plus dignes compagnons d'armes de notre immortel Napoléon !

« Nous avons remercié le ciel ce matin, et nous allons tout à l'heure nous réunir tant que la salle du festin pourra s'étendre, pour célébrer notre Empereur... Croyez-vous que vous puissiez être oublié par votre à jamais fidèle « La Chaise. »

[1] A cet endroit, l'Inn fait sa jonction avec le Danube.

(a) Le corps des grenadiers avait été formé à Arras.

travail fut achevé en quarante huit heures ; les grenadiers purent alors pénétrer dans la ville.

Le 3 novembre, le général marcha sur Ems où il rencontra le prince Murat. Le pont avait été brûlé et l'on travailla de suite à le rétablir. Pendant ce temps les hauteurs furent couronnées par deux brigades qui avaient ordre d'allumer de grands feux. Cette démonstration suffit pour décider l'ennemi à abandonner ses positions pendant la nuit.

Le pont fut prêt le lendemain 4 à la pointe du jour, pour le passage des troupes. La cavalerie du prince Murat défila la première et, à dix heures, le corps des grenadiers était passé à son tour sur la rive droite. Après une halte dans la plaine, le grand-duc de Berg qui était prévenu de la présence de l'ennemi, fit marcher les troupes en ordre de bataille.

Arrivé sur la hauteur de Strimberg, le général aperçut un régiment de hussards hongrois gardant la route en avant du village d'Œde ; comme il marchait presque toujours à l'avant-garde, afin de pouvoir juger par lui-même des positions de l'ennemi, il ordonna aussitôt au chef d'escadrons d'artillerie Baltus de faire avancer deux pièces pour couvrir ce parti de cavalerie de mitraille ; puis, prenant le galop avec son état-major, il essuya une fusillade au moment où il traversait un ravin ; le lieutenant-colonel Lamotte, son premier aide de camp fut atteint d'une balle à la hanche. Au même instant, le général fut surpris par une cinquantaine de fantassins russes et hongrois qui le tenaient couché en joue ; mais, comme il ne s'étonnait jamais de rien, il leur cria en avançant sur eux au galop : « Bas les armes ! » avec un ton de commandement tellement irrésistible que leur commandant jeta aussitôt son épée et les soldats leurs fusils.

Non loin de là, sur la route, la cavalerie austro-russe avait un vif engagement avec la brigade légère du général Treilhard.

Lorsque l'infanterie eut passé le ravin sur un petit pont, elle se trouva en face de forces très supérieures et dut revenir sur ses pas. Le prince Murat voyant ce mouvement fit prévenir le général que l'infanterie russe garnissait le ravin de

tirailleurs sur une grande étendue, dans la forêt, et que sa cavalerie ne pouvait s'engager sur ce terrain ; celui-ci, laissant la division de dragons du général Walther en réserve, lança sa première brigade commandée par le général Dupas, qu'il fit aussitôt soutenir par la brigade Laplanche-Mortières, conservant avec lui les bataillons du général Ruffin.

Le combat dura toute la journée, soutenu de part et d'autre avec intrépidité : la position fut prise et reprise trois fois de suite : enfin, la fusillade cessa à la nuit tombante et la victoire couronna nos efforts ; l'ennemi avait été repoussé successivement au delà du village d'Œde et de la forêt d'Amstetten[1].

Après le combat, le général Oudinot se retira à une petite distance dans une ferme, sur la droite de la route ; il y passa la nuit avec son état-major, abandonnant les chambres aux blessés. Le chef d'escadrons Exelmans[2] qui était natif de Bar-le-Duc comme lui, lui rappela que cette bataille avait eu lieu le jour de la Saint-Charles qui était sa fête, et que cette date venait d'être illustrée par une victoire.

La nuit avait été très froide et les souffrances des malheureux blessés en avaient été augmentées ; aussi, le matin dès l'aube, le général monta à cheval pour aller visiter le champ de bataille, distribuer des encouragements et faire donner des soins aux blessés[3].

En parcourant la forêt, qui était jonchée de morts, il arriva à une chaumière d'où sortaient des cris plaintifs ; après en avoir ouvert la porte, il se trouva en face d'un grenadier se chauffant tranquillement. Indigné, le général le prit au collet et, le secouant, lui dit : « Misérable ! tu as quitté ton

[1] Le combat d'Amstetten fait beaucoup d'honneur à la cavalerie, particulièrement aux 9e et 10e d'hussards et aux grenadiers du général Oudinot. (Extrait du 20e bulletin de la Grande Armée.) — Voir la note n° III aux Pièces justificatives.

[2] Cet officier, qui fut depuis maréchal de France, avait assisté à toutes les charges de la journée et avait eu trois chevaux tués sous lui.

[3] Après chaque affaire, le général Oudinot parcourait le champ de bataille suivi de son chirurgien, et avait l'habitude de faire donner des soins aux blessés ennemis comme à ses propres soldats. (Note de Pils.)

poste, tu n'es pas digne de porter l'uniforme des grenadiers! »

Le lendemain le corps traversant Amstetten, vint bivouaquer à Neumarck ; c'est là que j'obtins la permission d'aller rendre visite à des parents qui demeuraient dans les environs. Je trouvai mon beau-frère au château de Blidenmarck [1] ; le bailli et d'autres personnes furent bien étonnés de me voir, car je ne leur avais pas donné de mes nouvelles depuis cinq ans. On m'accueillit bien néanmoins, et je passai avec eux deux bonnes heures qui furent bien remplies. Il était nuit noire lorsque je rejoignis le général à Neumarck.

Les grenadiers arrivèrent le 7 à Malck, ville établie sur une colline élevée au dessus du Danube. Le lendemain 8, nous étions à Saint-Pölten, où se trouve un riche et magnifique couvent construit par l'empereur Joseph II. Le général visita cet intéressant monument avec son état-major et eut l'occasion d'en faire chasser à coup de plat de sabre des maraudeurs qui s'y étaient introduits.

Le 9, nous arrivions à Sickars-Kirchen et le lendemain à Butersdorf qui fut témoin d'un petit engagement de cavalerie.

Quatre jours avaient suffi pour que l'armée se trouvât concentrée aux portes de Vienne où l'ennemi s'était réfugié.

Le 13 novembre le général se présenta à la tête de ses grenadiers, à la grille du faubourg de Marienhielf, dont la garde nationale seule occupait les portes.

Sommé d'ouvrir la grille du milieu, le chef de poste parlementa et, pendant ce temps, demanda des ordres au commandant de place. Enfin, une heure après l'entrée nous fut livrée.

La populace se portait en foule sur ce point, heureuse d'avoir évité un assaut. Les remparts furent bientôt garnis de spectateurs.

Le général, à la tête de son corps traversa la ville sans qu'il se produisît la moindre manifestation hostile. La garde na-

[1] Ce château appartenait au prince de Stahremberg. (Note de Pils.)

tionale qui faisait la haie sur notre passage, nous présenta les armes.

Il était près de deux heures lorsque notre avant-garde arriva à la tête de pont du Thabor-Brucken. Le ciel était brumeux. Le prince Murat et le maréchal Lannes commencèrent à parlementer avec les officiers autrichiens.

Mettant ce temps à profit, le général faisait avancer sans bruit la brigade Dupas, dont les hommes se dissimulaient derrière de grands saules ; il suivait de l'œil en même temps les batteries qui prenaient le pont en écharpe. Tout à coup il entend le commandement de « Feu ! », il voit les artilleurs avançant leur mèche enflammée; alors, suivi seulement de ses officiers, il s'élance, arrache la mèche d'un artilleur et la brise sur son genou, s'écriant : « Malheureux ! ignorez-vous donc qu'on traite d'un armistice ! » Puis, sans perdre une minute, il enlève ses grenadiers au pas de course, traverse le pont et fait précipiter dans le fleuve les deux pièces de canon qui en gardaient le passage à l'extrémité opposée[1].

Le prince d'Auersperg arrive bientôt, mais voyant toute résistance inutile se rend et est dirigé sur le grand quartier général. Son corps et tout le parc d'artillerie tombe en nos mains.

Nous ne connûmes bien les dangers auxquels nous venions d'échapper qu'après l'action terminée. En effet, la décision prompte et le sang-froid de notre général, au moment où les canonniers autrichiens allaient mettre le feu aux poudres, nous avaient seuls empêché de sauter avec le pont qui était condamné. Au lieu de cette extrémité qui aurait terminé la campagne pour nous, nous nous trouvions sur l'autre rive sans effusion de sang, et toute l'armée française allait passer le Danube sans brûler une amorce.

La situation avait été bien critique, car ce pont d'une longueur extraordinaire, puisqu'il compte vingt-huit arches, avait son tablier garni de vingt-huit barils de poudre, reliés

[1] Voir le rapport de cette affaire au nº IV des Pièces justificatives.



OUDINOT S'ÉLANCE SUR LES CANONNIERS AUTRICHIENS (Prise du pont de Vienne ; 14 novembre 1805).

entre eux par des torches de paille, attachées à une grosse corde goudronnée, laquelle allait d'une rive à l'autre. L'intention de détruire le pont et ceux qui auraient l'audace de le violer était donc bien arrêtée.

Ce beau fait d'armes qui allait permettre à l'Empereur d'arriver à temps pour couper la retraite au corps d'armée commandé par le général Bagration, mit l'empereur d'Autriche dans la plus fâcheuse position et causa la disgrâce du prince d'Auersperg.

Le général marcha de suite sur Corn-Neubourg, faisant prisonniers plusieurs régiments de cuirassiers autrichiens et de hussards hongrois, au fur et à mesure que nous les rencontrions. Notre bivouac ne put être établi qu'après la chute du jour. Nous avions éprouvé une fatigue extrême pendant cette journée si bien remplie.

Le lendemain 14, nous arrivions à Stockerau vers deux heures. Nous y trouvions un magasin d'habillement et d'équipement de cavalerie hongroise, que l'ennemi n'avait pas eu le temps de faire évacuer.

Le 15, les grenadiers se remirent en marche sur Gollesdorf et le général fut bien étonné de voir ses hommes ornés de pelisses hongroises et portant des fourniments de cavalerie. On disait que nous allions couper la retraite aux Russes; aussi nous ne perdions pas de temps et nous faisions de bonnes étapes.

Le corps des grenadiers installait son bivouac, le 16, sur les hauteurs de Schœngraben qui dominent Hollabrünn; le quartier général fut établi à mi-côte, vers un ravin.

Le prince Murat avait accepté des pourparlers avec le comte de Bagration qui cherchait à gagner du temps, mais un ordre impératif de Sa Majesté les fit rompre tout à coup.

A trois heures de l'après-midi, les grenadiers attaquèrent l'ennemi par la droite, tandis que le maréchal Lannes menaçait leur gauche. Le combat fut opiniâtre des deux côtés; les Russes réussirent à garder leurs positions pendant quatre

heures, supportant les attaques les plus vives et faisant une belle résistance. Le général, voulant en finir avant que l'obs-



LE GÉNÉRAL DES GRENADIERS TOMBE BLESSÉ AU COMBAT D'HOLLABRUNN
(14 novembre 1805.)

curité fût complète, enlève ses grenadiers au pas de charge et pousse les Russes à la baïonnette.

Nous entrons dans le village où nous tuons et faisons prisonniers un grand nombre de fantassins. Malheureusement,

une balle partie d'une fenêtre atteint le général[1]. Il a la cuisse traversée et perd beaucoup de sang. Mais, revenu à lui, il continue de donner des ordres jusqu'à la complète déroute des Russes. Il était onze heures du soir[2], et la nuit empêcha de poursuivre l'ennemi.

Le général établit son quartier général dans Hollabrünn et son chirurgien en chef, M. Gall, put enfin lui donner les soins dont il avait le plus grand besoin, la perte de sang ayant amené une grande faiblesse.

Le lendemain matin l'Empereur arrivant à Hollabrünn fut surpris d'y trouver les traces d'une bataille ; les abords de la ville et les rues étaient remplis de cadavres qu'on n'avait pas encore eu le temps d'enlever. Sa Majesté témoigna son chagrin en apprenant que le général avait reçu une nouvelle blessure[3]; il lui envoya le lieutenant-colonel Exelmans pour le complimenter sur le succès qu'il avait obtenu, et lui donner l'ordre de se faire transporter à Vienne pour faire soigner sa blessure.

[1] Le général Oudinot, déjà couvert de tant de cicatrices, fut blessé assez grièvement dans ce combat, ainsi que ses aides de camp Demangeot et Lamotte. (*Vic. et Conq.*)

Le général de division Oudinot, qui se portait partout pour animer par sa présence et par son exemple le courage de ses grenadiers, fut blessé dans l'action. Il n'en resta pas moins sur le champ de bataille jusqu'aux derniers coups de fusil. (Journal de marche du 5e corps de la Grande Armée. — Archives du ministère de la guerre.)

[2] Voir le rapport du combat d'Hollabrünn au nº V des Pièces justificatives.

[3] Le général avait déjà reçu vingt et quelques blessures en 1805 ; nous relevons cette note aux Archives du ministère de la guerre :

Paris, 1er germinal an XIII.

« Le maréchal d'Empire Masséna certifie que le général de division Oudinot, employé sous ses ordres lorsqu'il commandait en chef l'armée du Danube et d'Helvétie, a été blessé : d'une balle à la poitrine à l'affaire de Warenlas, le 16 prairial an VII, en défendant la gauche du camp retranché de Zurich ;

« D'une balle à l'omoplate à l'affaire de Schwitz, le 27 thermidor même année, en chargeant, pour emporter cette ville, à la tête de deux escadrons du 1er régiment de dragons ;

« Certifie en outre que le général Oudinot n'a cessé de donner dans toutes les occasions les preuves les plus distinguées de grands talents militaires, d'une prudence rare et d'une bravoure à toute épreuve, qui lui ont mérité l'estime, l'attachement de toute l'armée et particulièrement mon amitié et toute ma confiance.

« MASSÉNA. »

Le messager de l'Empereur trouva le général étendu sur une botte de paille, causant des événements avec le prince Murat. Celui-ci lui offrit aussitôt le palais du prince d'Anhalt, qui avait été mis récemment à sa disposition, dans cette capitale, et dont tous les serviteurs parlaient français.

Le général accepta cette offre, partit dans la matinée du 18, coucha à Stockerau et arriva le lendemain soir à Vienne où il s'installa de suite au palais d'Anhalt. — A peine était-il dans son lit qu'on lui annonça la visite du prince de Talleyrand, ministre des relations extérieures, qui venait prendre des nouvelles de sa blessure et des affaires de la guerre.

Après huit jours de repos, l'inflammation causée par la pénétration de la balle commençait à diminuer et la blessure avait déjà bonne apparence, mais le patient ne l'était guère ; à chaque nouveau bulletin de l'armée, il s'agitait et gourmandait son chirurgien. Enfin, apprenant que les Austro-Russes concentraient leurs forces en Moravie et que l'armée alliée avait à sa tête Alexandre et Joseph II, il n'y put plus tenir et me donna l'ordre de tout préparer pour son départ, malgré la neige qui couvrait la terre.

Je me mis en quête d'un traîneau et, le 29, après un séjour de neuf jours à Vienne, le général reprenait le chemin de la Grande Armée, couchait à Nicolsdorf et arrivait le lendemain 30 à Brünn où l'archevêque lui avait fait préparer son logement. — C'est dans cette ville que nous retrouvâmes les équipages.

Le 1er décembre, dès la pointe du jour, le général partit en voiture à la recherche de l'Empereur qu'il trouva à trois lieues de là, sur la route d'Olmütz, donnant ses ordres pour les positions que chaque corps de l'armée française devait occuper.

Le général quitte sa voiture, monte à cheval et abordant Sa Majesté, lui dit : « Sire, je viens reprendre mon commandement. » — « Votre courage surpasse vos forces, répond l'Empereur, restez près de moi, j'ai donné vos grenadiers à Duroc. »

Le général part aussitôt à la recherche du grand maréchal du palais, lui explique la démarche qu'il vient de faire auprès

de Napoléon et lui dit qu'il arrive se mettre sous ses ordres, décidé à ne pas quitter ses grenadiers. — « Mon cher général, lui répond Duroc, ce corps d'élite vous doit sa réputation, c'est vous qui le commanderez. Quant à moi, je marcherai sous vos ordres[1]. »

La nouvelle se répandit au campement comme une traînée de poudre; officiers et soldats donnèrent des marques non équivoques de leur joie, lorsqu'ils apprirent le retour de leur général.

Pendant cette même journée du 1er décembre, l'Empereur prit toutes ses dispositions pour la bataille qu'il préparait, et passa en revue toutes les troupes déjà rassemblées.

Dans la soirée, chaque soldat s'étant pourvu d'une torche de paille, les fantassins l'attachèrent au bout de leur fusil et les cavaliers à la pointe de leur sabre; le mot d'ordre était d'allumer tous ces feux en même temps; cette illumination fut saluée des cris mille fois répétés de « Vive l'Empereur ! » — L'armée voulait témoigner à son souverain son enthousiasme, à propos de l'anniversaire du couronnement, la confiance qu'elle avait en lui et l'espoir qu'elle éprouvait de vaincre ses ennemis.

Les Français occupaient un large vallon baigné par un cours d'eau; les alliés couronnaient les hauteurs. Mais l'Empereur avait fait garnir d'artillerie le mamelon du Santon; cette élévation commandait la route de Brünn à Olmütz.

[1] Peu après, le brave général Duroc écrivait la lettre suivante :

Munich, 3 janvier 1806.

Au général de division Oudinot, commandant les grenadiers de la réserve.

« Je ne puis, mon cher général, que vous remercier pour la manière aimable avec laquelle vous parlez de ce qui me concerne à la bataille d'Austerlitz; j'eusse désiré que l'occasion m'eût fourni les moyens de vous prouver *le plaisir que j'avais d'y servir sous vos ordres* et de commander quelques-uns de vos braves grenadiers.

« Je n'oublierai jamais vos bons procédés à mon égard, je désire vous avoir prouvé par ma conduite combien j'y étais sensible et je suis charmé d'avoir contracté vis-à-vis de vous des rapports plus intimes.

« Recevez, mon cher général, l'assurance de mon attachement et de ma considération la plus distinguée,

« DUROC. »

Sa Majesté bivouaquait depuis deux jours dans un fond pierreux, d'où il avait la possibilité de se porter rapidement sur tous les points qui réclamaient son attention.

La nuit se passa pour nous à l'entour des feux que nous avions allumés. Dès deux heures du matin les premiers coups de fusil sonnèrent la « Diane », puis le bruit de la mousqueterie augmenta progressivement; la matinée fut froide mais ensoleillée. A partir de huit heures les feux de peloton et le canon ronflèrent si fort que deux hommes placés côte à côte ne pouvaient s'entendre.

Vers dix heures, l'ennemi, refoulé de ses principales positions, recommença cependant la lutte sur un nouveau terrain, mais offrant déjà moins de résistance que le matin.

A neuf heures, le général, qui jusqu'alors était resté en réserve à la gauche de la garde impériale, reçut l'ordre d'occuper la position de Turas; à peine y était-il arrivé qu'il aperçut un mouvement de recul exécuté par la division Saint-Hilaire. Cette troupe, malgré des prodiges de valeur et la fermeté bien connue de son chef, cédait le terrain pied à pied.

Le général, jugeant le danger, donna l'ordre à la brigade Dupas de marcher au secours de son collègue écrasé par un ennemi trois fois plus nombreux; le maréchal Duroc prit le commandement de cette colonne et l'enleva au pas de charge pour passer le ravin et remonter le coteau.

Le général prit alors ses dispositions pour soutenir ce premier renfort et passa à son tour le défilé à la tête des brigades Ruffin, Laplanche-Mortières et Claparède, ordonnant à son artillerie d'envoyer quelques boulets à l'ennemi pour annoncer son arrivée; puis, à la baïonnette, sans avoir tiré un coup de fusil, il aborda les Autrichiens dont la résistance ne dura pas un quart d'heure. — Trois mille hommes et le parc d'artillerie étaient tombés entre nos mains. — La bataille était décidée en notre faveur à trois heures de l'après-midi et l'ennemi en retraite fuyait de toutes parts.

L'Empereur, qui avait rappelé le général aussitôt que la division Saint-Hilaire avait été dégagée, lui donna l'ordre

d'activer la retraite des Russes. Ces malheureux, qui connaissaient nos bonnets à poils depuis l'affaire d'Hollabrünn, ne nous attendirent pas ; ils partirent droit devant eux sans prendre le temps de contourner les étangs qui étaient gelés, mais la glace ne put supporter le poids de leur artillerie et presque tous périrent noyés. Les cris des pauvres gens étaient affreux à entendre[1].

A la tombée de la nuit nous aperçûmes à l'horizon une ligne blanche qui nous fit l'effet d'être produite par des manteaux de cavalerie, mais en nous rapprochant, nous eûmes l'agréable surprise de nous trouver en présence d'un immense troupeau de moutons. En un clin d'œil les excellentes bêtes furent chargées sur les épaules des grenadiers, dont le souper se trouvait ainsi assuré.

Le 3, à la pointe du jour, l'avant-garde de l'armée se mit à la poursuite de l'ennemi avec lequel elle eut encore quelques escarmouches. La cavalerie du général rencontra près d'une ferme un chirurgien russe, nu-tête, les vêtements en désordre, suppliant qu'on vînt à son aide, en disant qu'un prince était là, rendant le dernier soupir, après avoir reçu un coup de pistolet d'un cavalier français. — Le général lui répondit que l'Empereur était à une petite distance et lui donna les moyens d'arriver jusqu'à lui, après lui avoir assuré qu'il avait tout intérêt à s'adresser à Sa Majesté en personne.

Le chirurgien rencontra en effet à quelques pas de là l'Empereur, qui venait lui-même annoncer à son armée que la paix était conclue. — Cette nouvelle fut accueillie avec joie et aux cris de « Vive l'Empereur ! »

Napoléon, en passant devant les grenadiers, dit au général : « Oudinot, partez pour Vienne, vous y tiendrez garnison avec vos grenadiers, qui ont besoin de se reposer. »

Le corps se mit en route et, avant d'arriver à Brünn, eut le champ de bataille à traverser. Le spectacle était affreux :

[1] Voir le rapport de la bataille d'Austerlitz au numéro VI des Pièces justificatives.

beaucoup de blessés, qui n'avaient encore pu être secourus, suppliaient qu'on vînt à leur aide. Beaucoup de ces infortunés se traînaient sur leurs moignons dans les terres labourées, impatients d'arriver à l'ambulance.

En passant au bord du lac où nous avions poussé un corps russe la veille, nous trouvâmes une quantité de butin, de voitures et d'armes; les vaincus avaient tout abandonné dans leur fuite précipitée.

Après avoir passé Brünn, nous fûmes dirigés sur Nicolsburg et le 9 décembre nous entrions à Vienne. — Nous avions marché pendant quatre mois, depuis notre départ de Boulogne, et nous avions soutenu nombre de combats, sans qu'il nous ait été donné un jour de repos. Nous avions fait six cents lieues à travers la France et l'Allemagne[1].

De son palais de Schœnbrünn l'Empereur adressa une proclamation à l'armée pour lui manifester sa satisfaction : « Soldats, disait Napoléon, je suis content de vous, cette campagne et la journée d'Austerlitz m'ont donné tout ce que j'attendais de votre intrépidité. »

Le corps des grenadiers avait le droit de prendre sa bonne part de ces éloges[2]. Toujours à l'avant garde, il avait com-

[1] Le corps des grenadiers Oudinot était composé à cette époque des brigades Dupas, Ruffin, Laplanche-Mortières et Claparède, en tout dix mille hommes fournis par les compagnies d'élite de dix régiments d'infanterie. L'adjudant général commandant Jarry était chef d'état-major, le chef d'escadrons Baltus commandant l'artillerie, le général Treilhard menait la cavalerie légère attachée à ce corps.

[2] La lettre suivante témoigne de la satisfaction de l'Empereur :

DIVISION DES DÉPÊCHES.

N° 57.

LÉGION D'HONNEUR

Paris, le 11 février 1806.

Le grand chancelier

A M. le général de division Oudinot, grand-officier et grand-cordon de la Légion d'honneur, commandant les grenadiers de la réserve, etc.

« Monsieur le général et cher confrère,

« Je m'empresse d'avoir l'honneur de vous annoncer que S. M. impériale et royale, voulant reconnaître d'une manière particulière les *services que vous avez rendus à la bataille d'Austerlitz*, et vous donner une facilité de plus pour soutenir l'éclat de la grande décoration de la Légion d'honneur, a

battu avec une vigueur qui rendit populaire dans l'armée la dénomination de *Grenadiers Oudinot* et nous valut le surnom de *Colonne infernale*.

décrété que vous recevriez une pension de vingt mille francs sur les fonds de la Légion.

« Vous ne douterez jamais, je l'espère, monsieur le général et cher confrère, de la vive satisfaction que j'éprouverai, toutes les fois que S. M. impériale et royale daignera m'ordonner de vous annoncer une nouvelle marque de son estime.

« Agréez, monsieur le général et cher confrère, l'assurance de ma haute considération.

« B. g. é. L. LACÉPÈDE »

CHAPITRE II

1806-1807

Rentrée en France. — Oudinot nommé gouverneur de la principauté de Neuchâtel. — Arrivée du général à Neuchâtel, — Oudinot défend auprès de l'Empereur les intérêts du commerce local. — Le général est élu bourgeois de Neuchâtel. — Dissolution du corps des grenadiers. — Départ du général. — L'Empereur promet à Oudinot de lui donner le commandement d'un nouveau corps de grenadiers. — Les magistrats de Neuchâtel offrent une épée d'honneur au général. — Oudinot prend le commandement des dragons à pied. — Campagne d'Iéna. — Formation d'un nouveau corps de grenadiers. — 1807. — Arrivée de nuit à Pultusk. — Oudinot à Ostrolenka. — L'armée cantonnée autour d'Ostérode. — L'Empereur au château de Finkenstein. — Siège de Dantzig. — Oudinot arrive prendre part au siège. — Sortie inopportune de l'ennemi. — Le général tue trois Russes de sa main. — Aventure d'un brick anglais. — Le cheval d'Oudinot est tué, les grenadiers croient que leur général est mort. — Conseil de guerre du 20 mai. — Capitulation de Dantzig. — L'Empereur visite cette ville. — Oudinot met l'Empereur à l'abri dans un carré de grenadiers devant Heilsberg. — Bataille de Friedland. — Oudinot a son cheval tué sous lui. — Friedland incendié. — L'Empereur constate les pertes éprouvées par le corps des grenadiers. — Le général a la jambe cassée par la chute de son cheval.

Vers la fin de janvier, le général reçut l'ordre de diriger la brigade Laplanche-Mortières sur le royaume de Naples, en passant par la route du Tyrol. Cette séparation fut un deuil pour tout le corps des grenadiers.

Au commencement de février, le général quitta Vienne avec les autres brigades, la cavalerie et l'artillerie; il remonta le Danube par la rive gauche, passa à Krems et prit ses cantonnements aux environs de Freystadt.

Cette marche à travers les montagnes couvertes de neige fut extrêmement pénible, surtout pour l'artillerie.

L'Empereur était à Lintz. — Sitôt l'évacuation de cette

place par le grand quartier général, le général vint l'occuper ; il s'installa au château avec son état-major et passa la journée du lendemain à la chasse.

Après un repos de quarante-huit heures, les grenadiers se dirigèrent à petites journées sur Strasbourg par la route la plus directe ; nous fîmes les étapes successives de Passau, Straubine, Ratisbonne, Ingolstadt, Donawerth, Stuttgard, Heilbrünn et Rastadt.

Lorsque les grenadiers arrivèrent au pont de Kehl, ils saluèrent la France qu'ils avaient quittée depuis sept mois et dont ils n'allaient fouler le sol qu'en passant.

Le général fit son entrée à Strasbourg et s'installa sur la place d'armes, à l'hôtel de la Maison-Rouge où il passa quatorze jours, après lesquels il reçut la destination de Neuchâtel, en Suisse.

A la suite de la bataille d'Austerlitz, la Prusse, par le traité de Schœnbrünn[1], donnait à la France Neuchâtel et Valangin, dont le maréchal Berthier venait d'être fait prince souverain. Le général avait reçu de l'Empereur le commandement et l'administration de ce pays qu'il eut ordre d'occuper avec ses grenadiers[2]. La cavalerie fut renvoyée à Saint-Omer.

Les grenadiers se mirent en route pour Colmar où le préfet donna une fête splendide au général. Nous continuâmes notre route par Porrentruy. Notre commandant y trouva son ancien

[1] Le traité de Schœnbrünn fut signé le 15 décembre 1805.

[2] Pouvoirs donnés au général Oudinot pour l'occupation de la principauté de Neuchâtel :

Paris, 15 mars 1806.

« J'ai l'honneur de vous adresser, monsieur le général, les pouvoirs qui vous sont donnés par S. M. l'Empereur, pour recevoir du commissaire de S. M. le roi de Prusse, la principauté de Neufchâtel et en prendre possession au nom de Sa Majesté à qui elle a été cédée.

« Les extraits ci-joints du traité du 15 février et de la convention additionnelle du 8 mars ne vous laisseront aucune incertitude sur ce que vous avez à faire pour remplir les intentions de Sa Majesté.

« Comme la prise de possession de Neufchâtel aurait dû être faite dès le 13 du courant, je vous invite à user de la plus grande diligence pour qu'elle ne soit pas longtemps différée.

« Recevez, général, l'assurance de ma parfaite considération,

« CH. MAU. TALLEYRAND. »

Monsieur le comte Oudinot, général de division.

compagnon d'armes d'Italie Delmas[1] qui le fit dîner avec lui et le lendemain l'accompagna pendant plusieurs lieues.

Nous nous engagions dans une contrée presque impraticable pour une troupe organisée. L'infanterie parvint à se frayer un passage dans ces montagnes dont les chemins sinueux qui n'avaient jamais été nivelés, étaient tout au plus larges de deux pieds; mais l'artillerie et les équipages se trouvèrent aux prises avec les plus grandes difficultés. On dut réquisitionner les habitants des villages voisins et les forcer à élargir la route pour faire passer les canons et les caissons; encore fallut-il mettre dix-huit chevaux à chaque pièce; la voiture du général fut attelée de douze chevaux; mais ce dernier, voyant tous ces retards avec impatience, monta à cheval et arriva à la Chaux-de-Fonds fort tard dans la nuit. Enfin, le maire de cette localité ayant fourni tous les traîneaux du pays, la colonne fut tirée de ce mauvais pas le soir même.

Le lendemain, 18 mars, après avoir fait une halte à Valangin, le général fit son entrée, vers une heure, dans la ville de Neuchâtel à la tête de ses grenadiers[2]. Ce fut un spectacle bien nouveau pour les habitants de cette ville que

[1] Ce général fut tué à la bataille de Leipzig. (Note de Pils.)

[2] A cet effet, le maréchal Berthier écrivit la lettre suivante au général :

Le maréchal Berthier prince de Neuchâtel au général Oudinot.

« Je ne méritais pas, mon cher Oudinot, la faveur éclatante dont l'Empereur m'investit; il était en son pouvoir de me combler de ses bontés, mais il ne peut augmenter l'ancien dévouement que je porte à sa personne et à sa gloire. En le servant, je faisais le bonheur de mon pays et j'étais heureux de pouvoir continuer à lui dévouer ma vie, sans y être obligé par la reconnaissance. Sa Majesté prouve à l'armée que tel zèle que l'on apporte à le servir, elle sait encore mieux récompenser.

« Les grandeurs ne sont rien pour moi, mon cher Oudinot, mais je sens vivement le prix de savoir que l'Empereur est satisfait de mes services, comme je suis heureux de pouvoir faire le bonheur de ce nombre d'hommes dont je deviens le père. — Le choix que l'Empereur a fait de vous pour son commissaire, mon cher Oudinot, ajoute au plaisir que j'aurai à recevoir cette principauté. L'estime et le respect que je porte à vos talents et à votre intrépidité, les services que vous avez rendus à notre Empereur, enfin l'amitié que j'ai pour vous, sont un présage de bonheur pour moi. C'est recevoir sous les auspices les plus favorables le don de l'Empereur.

« Parlez quelquefois de moi aux habitants de Neuchâtel, du désir que j'ai de faire leur bonheur. En attendant que j'aie reçu les ordres de l'Empereur

l'arrivée de nos bonnets à poils, mais ils ne témoignèrent pas une grande curiosité, il n'y avait presque personne dans les rues dont l'aspect était morne.

Le général occupa le château et reçut aussitôt la visite des quatre ministraux ou magistrats qui lui apportèrent les clefs de la ville et lui présentèrent leurs hommages.

Les rapports furent d'abord très froids entre les Neuchâtelois et l'armée d'occupation; cependant le général, revêtu des pouvoirs les plus étendus, sût si bien adoucir les rigueurs qui lui avaient été prescrites, que la bonne intelligence ne tarda pas à régner entre les citoyens et les soldats.

Le général avait ordre, dès son arrivée dans le pays, de faire saisir toutes les marchandises prohibées et de les faire empiler dans un vaste bâtiment désigné à cet effet. La plus grande partie du commerce se traitait avec l'Angleterre, ce qui avait excité le mécontentement de Sa Majesté.

Tous les négociants vinrent implorer la bienveillance du général, l'informant qu'ils seraient ruinés s'il faisait exécuter les ordres arrivés de Paris. Le général qui était la bonté même, lorsqu'il avait quitté le champ de bataille, était encore plus désolé qu'eux en les écoutant; il leur promit de transmettre leur requête à l'Empereur et d'appuyer de toutes ses forces, auprès des ministres, pour obtenir les conditions les plus avantageuses. Il fit aussitôt partir son aide de camp Huttin, après lui avoir fait toutes ses recommandations.

Sur ces entrefaites, le général fit prêter serment aux magistrats et aux fonctionnaires, après les avoir réunis dans la salle du trône. Ils jurèrent fidélité à l'Empereur et roi et à leur prince, le maréchal Berthier, et décrétèrent que des monnaies seraient frappées à l'effigie de ce dernier[1]. Après

pour aller prendre possession du pays, continuez à lui porter vos soins et votre bienveillance. Vous m'obligerez de me donner des détails sur l'administration actuelle, et vos idées.

« Continuez-moi votre amitié, mon cher Oudinot ; s'il était possible, cette circonstance reserrerait les liens de celle que je vous porte depuis longtemps.

« Maréchal prince ALEXANDRE. »

[1] Les collectionneurs paient jusqu'à 800 francs un écu à l'effigie du maréchal Berthier.

cette imposante cérémonie le général leur offrit un festin pendant lequel on porta des toasts à S. M. l'Empereur des Français et à S. E. le prince Alexandre.

Le général ne tarda pas à recevoir la réponse à la requête qu'il avait adressée à l'Empereur, au nom des négociants de Neuchâtel. Sa Majesté faisait la remise de la moitié de la saisie. Le général Mathieu Dumas, directeur général des douanes et un inspecteur de la même administration furent chargés de venir régler toute cette affaire au nom du gouvernement impérial. Le premier de ces fonctionnaires, déjà maréchal de camp avant la révolution, était ami intime du général et ils s'entendirent pour sauvegarder, dans la mesure du possible, les intérêts commerciaux des nouveaux sujets de l'Empereur.

Depuis cette époque, le corps des grenadiers fut en possession de l'estime et de l'affection des habitants, le nom du général Oudinot devint cher au Neuchâtelois qui lui firent don, par décret du conseil d'État, du titre de citoyen de Neuchâtel avec voix délibérative dans le conseil. Le général attacha un grand prix à cette démonstration sympathique[1].

Dans ce moment même, le maréchal Berthier écrivait de Munich qu'il comptait venir avant peu faire connaissance avec ses nouveaux sujets, qui lui étaient déjà si chers.

On prit donc toutes les dispositions nécessaires pour lui faire une réception solennelle; on commanda un carrosse de gala de la plus grande richesse, les ministraux organisèrent une garde d'honneur et commandèrent un feu d'artifice, mais au dernier moment le contre-ordre arriva. Le prince[2] ne pou-

[1] Voir différents documents à ce sujet au n° VII des Pièces justificatives.

[2] Le prince de Neufchâtel ne vint jamais voir ces *braves gens*, comme il les qualifie lui-même dans la lettre suivante :

« Votre attention, votre aimable souvenir, mon cher Oudinot, me fait un vrai plaisir. Je vous aime et je vous estime et si vous me rendez ces sentiments, ils me sont chers. J'espère qu'un jour nous irons ensemble voir ces bons habitants de Neuchâtel qui vous regardent comme un père. Vous m'avez fait aimer de ces *braves gens* et je partage les sentiments qu'ils vous portent.

« Je voudrais faire quelque chose pour le brave Bonnet. — Que puis-je faire pour le rendre heureux ? Croyez à mon désir de faire ce qui dépendra

vait passer par la Suisse en rentrant en France; il avait reçu l'ordre de revenir à Paris en toute diligence, car l'Empereur préparait déjà la guerre contre la Prusse.

A la fin de juin, le ministre de la guerre envoya l'ordre au général d'expédier à Paris un certain nombre d'hommes, choisis dans chaque compagnie pour compléter les cadres de la garde impériale. Notre commandant, qui s'était déjà vu enlever une brigade tout entière, expédiée en Italie quatre mois avant, fut très sensible à ce nouvel emprunt, qui devait amener la dislocation de son corps [1].

Le 15 août, le général fut avisé que l'Empereur le demandait à Paris. Il devait en même temps prendre ses dispositions pour faire filer ses grenadiers sur le Rhin, chaque bataillon devant rentrer dans les corps d'où ils étaient sortis au moment de la formation à Arras.

M. Louis de Pourtalès, qui s'était lié avec le général pendant l'occupation de Neuchâtel, lui donna une fête d'adieu

de moi. — Je vous embrasse, mon cher Oudinot, aimez-moi toujours. — Quand vous serez fâché contre moi, dites-le-moi, la paix sera bientôt faite. — Je suis votre ami. — Comptez-y en tous lieux et en toutes circonstances. Personne n'est plus fidèle que moi à ce sentiment.

« Votre ami,

« Le prince de Neuchatel
« Maréchal ALEXANDRE BERTHIER. »

Osterode, ce 18 mai 1807.

[1] Le grand maréchal du palais Duroc écrit au général Oudinot, le 25 juin, une lettre qui prouve que deux bataillons de grenadiers avaient déjà été incorporés dans la garde impériale avant cette époque :

« J'ai eu infiniment de plaisir, mon cher général, à revoir M. Huttin (*a*) et à recevoir de lui de vos nouvelles et votre lettre. Je méritais bien cette marque de souvenir de votre part par le sentiment que je vous porte.

« Voilà votre division qui se fond ou qui est fondue. L'Empereur a témoigné sa satisfaction *aux deux bataillons qui sont venus ici*. Il l'a fait d'une manière bien aimable pour vous et pour eux ; en outre, il a voulu que sa garde leur donnât à dîner et que le vin fût celui de sa cave.

« Quand vous vous lasserez d'être vice-roi de Neuchatel, vous reviendrez nous voir à Paris. Nos généraux n'y arrivent pas encore beaucoup ; ils tardent plus que nous ne le voudrions. Ils doivent bien en vouloir à ces Russes qui sont venus aux bouches du Cattaro ; ce sont eux qui sont cause de ce retard.

« Recevez, mon cher général, l'assurance de mon sincère attachement et de ma haute considération.

« DUROC. »

le 25 juin 1806.

(*a*) Le capitaine Huttin était l'un des aides de camp du général Oudinot. Il fut tué par un boulet à Friedland.

pendant laquelle il réunit toutes les notabilités de la principauté. J'avais des ordres pour que tout fût prêt pour le départ au sortir de cette fête, le général tenant à éviter les démonstrations qu'il prévoyait. Mais, le commandant de la garde d'honneur avait eu la précaution de faire bivouaquer quelques hommes dans le jardin du quartier général, pour s'assurer que le départ n'ait pas lieu sans tambours ni trompettes.

Le commandant des grenadiers fit donc contre fortune bon cœur et le lendemain matin 18, par un temps pluvieux, il quitta la bonne ville de Neuchâtel au bruit du canon. La magnifique garde à cheval était massée sous ses fenêtres pour lui servir d'escorte ; malgré les prières du général, elle suivit sa voiture.

A quatre lieues de la ville un déjeuner avait été préparé et ce furent de nouveaux adieux et de nouveaux souhaits de bonheur après lesquels le général remercia ses amis et les supplia de rentrer chez eux; mais, à peine la voiture s'était-elle remise en marche, que tous la rejoignirent à cheval et la reconduisirent jusqu'à la frontière.

A cet endroit la garde d'honneur se rangea en bataille, chaque cavalier mit son chapeau au bout de son sabre, criant : « Vive le général Oudinot; lorsque nous aurons le bonheur de le revoir, nous viendrons au-devant de lui plus loin encore ! » Le général alors embrassa leur commandant et lui dit qu'il avait passé au milieu d'eux le temps le plus heureux de sa vie.

Le général continua sa route, ayant dans sa voiture son chef d'état-major Jarry et ses aides de camp Huttin et van Bercken. Il laissa le colonel Jarry à Besançon, s'arrêta quelques heures à Dijon et arriva le 21 à sa propriété de Polangis.

Le surlendemain, le général se présenta à Saint-Cloud pour prendre les ordres de Sa Majesté. — Sitôt qu'il l'aperçut, l'Empereur s'écria : « Eh bien, Oudinot, vous avez donc coupé vos moustaches ? » — « Oui, sire, répondit le général, chaque fois que Votre Majesté m'a retiré un bataillon, je les ai rognées

et, aujourd'hui que vous m'avez tout pris, j'ai coupé ce qui me restait de moustaches. » L'Empereur repartit alors : « Rassurez-vous, nous reformerons un nouveau corps dont nous aurons bientôt besoin et comme c'est vous qui le commanderez, j'attends d'eux la même intrépidité, que celle dont vos anciens grenadiers m'ont donné tant de preuves ; » puis il ajouta : « Vous allez partir de suite pour Mayence, où je vous rejoindrai. »

A peine le général était-il de retour à Paris qu'il reçut un courrier porteur d'une lettre et d'une épée d'honneur que lui offraient les Neuchâtelois; les chiffres des quatre ministraux étaient gravés sur la garde, la poignée était en or massif et d'un travail artistique très soigné [1].

Le 7 octobre, le général arriva à Mayence; là il eut grand'-peine à mettre ses équipages au complet, car ses chevaux n'avaient pas encore eu le temps d'arriver. Heureusement il

[1] Quelques jours après, le général Oudinot, étant à Berlin, reçut la lettre suivante des conseillers d'État de Neuchâtel :

Monsieur le général,

Le départ de Votre Excellence laisse en nous un sentiment si triste que nous n'y trouvons de soulagement qu'en le versant dans son sein. Ce sentiment, tous nos concitoyens le partagent avec nous. En pourrait-il être autrement ! Votre commandement n'a été marqué que par des actes de justice, de bonté, de bienfaisance... Nous voudrions, mais nous n'osons en dire davantage. Soyez parfaitement heureux, monsieur le général, et nos vœux seront accomplis. Conservez à ce Pays la bienveillance et l'attachement dont vous lui avez donné tant de marques, et veuillez mettre toujours quelque prix au sentiment ineffaçable que votre administration a gravé dans nos cœurs.

Nous sommes avec une haute considération et un respectueux dévouement,

Monsieur le Général,
De Votre Excellence,
Les très humbles et très obéissants serviteurs,
Le Président et les gens du Conseil d'Etat établi par Sa Majesté l'Empereur des Français, Roi d'Italie, en la souveraineté de Neuchâtel et Valangin.

En Conseil tenu au château de Neuchâtel le 17 *septembre* 1806.

Samuel de Meuron — d'Ivernois — de Montmollin — de Pury
Ch. de Perrot — Chr Godefr Tribolet — de Sandoz de Travers
Chr de Sandoz — de Rougemont
de Sandoz Rollin — de Pierre — F.-B. de Chambrion
Tribolet Hardy — G. de Montmollin
Ph. A. de Pierre

rencontra le général Lorges, qui put lui en céder trois des siens.

Le 8, le général passa le Rhin et continua sa route par Francfort, Wurtzbourg et Iéna où l'ennemi avait déjà préparé ses positions de combat, entre cette dernière place et Naumbourg.

La Prusse, qui n'avait pas osé se déclarer contre nous, pendant la campagne d'Austerlitz, poussée par l'Angleterre, était maintenant devenue l'alliée de la Russie et de l'Autriche.

L'Empereur avait passé le Rhin, le 1er octobre, et s'était de suite établi à Bamberg. Le général rejoignit le grand quartier général et prit les ordres de Sa Majesté, qui lui confia le commandement des dragons à pied, corps d'une bien moindre importance que celui des grenadiers, mais qui fut accepté provisoirement. Le général suivit donc les mouvements de l'armée avec cette troupe.

L'Empereur se rendit le 13 à Naumbourg. Il avait donné l'ordre à chaque corps de marcher jour et nuit pour arriver à temps sur le champ de bataille. Les dragons furent placés en réserve avec la garde impériale pendant la bataille d'Iéna. La victoire resta fidèle aux armes de Sa Majesté pendant cette journée, qui eut des résultats immenses.

Le lendemain, à la pointe du jour, nous nous mettions en marche sur Naumbourg et Halle où le maréchal Davout avait affaire à des forces bien supérieures, commandées par le roi de Prusse en personne. Après la bataille, le général eut un entretien avec le maréchal, encore tout échauffé de la rude besogne qu'il venait d'accomplir, ses habits étaient criblés de balles et son chapeau troué par un biscaïen[1].

Le 15, les dragons se mirent en route pour Mersbourg ; en traversant le champ de bataille, nous trouvâmes des cadavres rangés en carré. Le 51e de ligne, mon ancien et premier régiment, et le 61e de ligne avaient été les plus maltraités dans

[1] Ce chapeau est aujourd'hui conservé au musée d'Eckmühl, à Auxerre, musée fondé par Mme la marquise de Blocqueville, fille du maréchal.

cette affaire. Cette brigade avait fait partie de la division du général au camp de Bruges en 1804. Le général Debilly qui la commandait venait d'être tué à sa tête.

Le général occupa Halle le 16 et, le lendemain en marchant sur Dessau, il coupa la retraite à deux régiments de cuirassiers saxons qu'il ramena dans cette ville. Ces cavaliers pleuraient de rage de s'être laissés prendre. Arrivés sur la place d'armes, on leur fit mettre pied à terre et leurs chevaux servirent à la remonte des dragons à pied. On ne garda pas les hommes qui purent rentrer dans leurs foyers. Quant aux officiers, on exigea leur parole qu'ils ne serviraient plus contre la France.

L'armée saxonne conclut un armistice et peu de temps après se sépara définitivement de l'armée prussienne contre laquelle elle continua la campagne. L'Electeur recevait en récompense de cette alliance le titre de Roi.

Le soldat, qui sait que l'Empereur pense à tout, fut enchanté d'apprendre que S. M. avait décidé la Turquie à faire la guerre au Tzar; un grenadier d'Agen, nommé Fourmachas, disait : « Pendant que nous donnerons une peignée à l'ours, le Grand Turc le tirera par les pattes. » Ce Fourmachas passait pour un homme de bon jugement.

Le général dut rester cinq jours à Dessau pour réorganiser ses dragons. Le duc d'Anhalt lui offrit l'hospitalité dans son château de Worlitz et lui donna une belle chasse dans ses domaines.

Mais l'armée française avançait à marches forcées sur Berlin. Le général part le 23 pour Wittemberg où il trouve son frère d'armes Lemarrois qui y commandait, il couche le lendemain à Trenenbrizer, le 25 à Potsdam et arrive le 26 dans la capitale de la Prusse. L'avant-garde de la grande armée passe à Berlin le même jour, poursuivant toujours l'ennemi sans trêve ni repos. L'Empereur y entre à son tour le 27 à la tête de sa garde, y reste seulement quelques jours, y installe le général Clarcke gouverneur et continue son mouvement sur Varsovie.

Le général reste à Berlin. L'Empereur tenant la promesse qu'il lui avait faite quelques mois plus tôt à Saint-Cloud, lui a donné la mission de réorganiser un nouveau corps de grenadiers. Le quartier général est établi chez le comte de Kaunitz, dans Frédérickstrass.

Les brigades seront commandées par les généraux Ruffin, Couroux de Pépinville, de Coehorn et Villatte. L'adjudant général Jarry reste chef d'état-major; il a pour sous-chef le lieutenant-colonel Chaponnel[1].

La cavalerie attachée au nouveau corps se compose du 9e régiment de hussards et d'un régiment de cuirassiers saxons. L'artillerie est commandée par le général Navelet.

Six semaines après, le corps était entièrement organisé et prêt à entrer en campagne. Le général se mit en marche à la fin de novembre pour rejoindre la Grande Armée, en passant par Francfort-sur-l'Oder. Les grenadiers arrivèrent à Posen le 1er janvier 1807, en même temps que la garde impériale.

L'Empereur portait le théâtre de la guerre sur la Pologne prussienne. Pour nous, nous séjournions dans la capitale de la Grande-Pologne, sur les bords de la Vistule. L'armée du roi de Prusse s'était effondrée en six semaines et nous n'avions plus en face de nous que les Russes. Napoléon venait de dire dans sa proclamation : « Eux et nous, ne sommes-nous pas les soldats d'Austerlitz ! »

Après avoir passé douze jours à Posen, nous nous mîmes en route pour Varsovie. Le soir de notre arrivée dans cette capitale, le général reçoit l'ordre de filer sans retard sur Pultusk au secours du 5e corps engagé avec Beningsen. Nous partons à la nuit tombante; le général très souffrant me fait chercher un traîneau sur lequel il s'installe avec ses aides de camp et part escorté de quelques hussards du 9e régiment.

Après avoir traversé de grandes forêts sans y rencontrer âme qui vive, nous débouchâmes à Pultusk vers trois heures

[1] Cet officier supérieur mourut à Vienne des suites de la blessure qu'il reçut le 22 mai 1809 à Essling, étant toujours dans l'état-major du général Oudinot.

du matin. Le seul bâtiment important de cette localité était la demeure de l'archevêque. Je frappai à coups redoublés à la grande porte sans obtenir de réponse, cependant les hussards firent des appels si impérieux qu'on se décida à nous ouvrir. La maison n'avait pas d'autres habitants que les domestiques du prélat.

Le général, toujours souffrant et à moitié gelé par ce long voyage en traîneau, ne demanda que du feu et un peu de repos.

Au lever du jour l'escorte s'aperçut que le pays était encore couvert des cadavres abandonnés, à la suite de la sanglante bataille livrée par les divisions Suchet et Gazan du 5e corps.

Pendant cette journée, le général Savary et d'autres vinrent établir leur quartier général à l'archevêché, ce qui occasionna un véritable encombrement, dans un endroit qui était déjà dénué de toutes ressources. Les chefs de l'armée n'eurent d'autre nourriture que de la soupe à l'oignon sans beurre.

On ne connaissait pas les intentions de l'ennemi ; après l'avoir tâté d'un côté, on le retrouvait le lendemain du côté opposé. Les généraux se réunirent en conseil chez le général Gazan, le mieux logé, et décidèrent qu'ils attendraient les Russes de pied ferme. A cet effet on arma les alentours de l'archevêché de pièces d'artillerie, mais les Russes ne firent aucune tentative contre nous et au contraire se retirèrent sur Ostrolenka. Le 5e corps[1], aussitôt informé, marcha à sa suite.

Le général suivit le mouvement avec ses grenadiers et arriva le 15 février, à 3 heures de l'après-midi, pour prendre part à l'affaire qui se préparait. Dès qu'il eut installé le campement de ses troupes, il eut avec le général Suchet un entretien à la suite duquel il expédia au grand quartier général le capitaine du génie Vigneron. Mais, au bout d'une demi-heure, cet officier revint au galop, ayant perdu son chapeau, prévenir que les Cosaques barraient la route par laquelle nous

[1] Le maréchal Lannes étant souffrant, le général Savary avait pris l'intérim du commandant du 5e corps d'armée.



venions d'arriver : nous avions donc des Russes devant et derrière nous. Le général monta à cheval, pour reconnaître l'ennemi, malgré la nuit très obscure; s'étant avancé sur la Narrew, il distingua sur la droite les feux d'un campement russe. En continuant sa reconnaissance, il rencontra aux avant-postes de la brigade Campana des sentinelles endormies, ce dont il adressa de vifs reproches aux officiers.

La ville d'Ostrolenka est située au bord de la Narrew, rivière très encaissée qui sillonne les maisons de cette place. L'ennemi commença l'attaque le 16 de grand matin; la canonnade se faisant entendre sur la rive droite, le général s'y porta au galop et trouva dans la forêt la division Gazan fortement engagée; il lança à son secours la brigade Conroux, qui manœuvra sur la gauche; l'ennemi ralentit alors son attaque de ce côté et chercha à attirer le gros de nos forces sur un petit espace qui était encadré par trois rivières : la Omulew, la Rossoya et la Schwa.

Vers 10 heures, croyant qu'il avait réussi à amener la plus grande partie des troupes sur la rive droite de la Narrew, l'ennemi commença une violente attaque sur la rive gauche et chercha à s'emparer de la ville; son principal effort se porta sur le cimetière, mais il trouva là les bataillons du général Ruffin qu'il ne peut entamer; par trois fois il revint à la charge sans succès : les grenadiers recevaient les Russes à la baïonnette et en faisaient un grand carnage.

Le général appela alors à lui la brigade Campana qui se trouvait sur l'autre rive et, se mettant de sa personne à la tête de la cavalerie, chargea l'ennemi qu'il mit en complète déroute[1].

[1] Le général Oudinot se mit à la tête de la cavalerie, fit une charge qui eut du succès et sabra bon nombre de Cosaques. L'action fut très vive; l'ennemi ne put résister à la vigueur de l'attaque et fut mené toujours battant dans l'espace de trois lieues. (*Victoires et Conquêtes*, t. XVII, p. 74.)

Le grand maréchal Duroc lui écrit de Varsovie le 22 février 1807 : « J'ai reçu hier au soir, mon cher général, vos lettres du 20. M. Hutin m'avait donné la première nouvelle de la victoire que vous avez remportée... »

Le général Campana, en traversant le pont, avait été coupé en deux par un boulet.

A deux heures de l'après-midi, l'ennemi était en pleine retraite après avoir subi des pertes considérables; les voltigeurs eurent la mission de les pousser la baïonnette dans les reins; la cavalerie les poursuivit jusqu'au soir. Le cimetière était jonché de cadavres entassés les uns sur les autres : les Russes laissaient 1.300 morts, autant de blessés; deux drapeaux et sept canons étaient tombés entre nos mains.

Nous n'avions perdu, de notre côté, qu'une centaine d'hommes mais le général Campana était du nombre.

J'entendis le général Ruffin[1], qui venait de combattre si vaillamment à la tête de la première brigade des grenadiers, dire qu'il ne demandait pas d'autre dotation à l'Empereur que celle du cimetière d'Ostrolenka.

Le général bivouaqua cette nuit en pleins champs, au milieu de ses soldats; il n'y avait aucune ressource dans ce pays, dont les habitations avaient été désertées; les généraux n'étaient guère mieux partagés que les soldats sous le rapport de la nourriture et du campement.

Le 18, les grenadiers continuent leur marche sur Osterode où le grand quartier général est établi; c'est là que l'Empereur s'occupe de la réorganisation de son armée et de boucher les vides produits par les nombreux combats de la dernière campagne, si rude et si meurtrière.

Cette ville était bien encombrée; j'y ai vu une mauvaise petite maison qui servait de logement à trois généraux et à leurs officiers. Là aussi, l'armée manquait des choses les plus nécessaires. Sur ces entrefaites, le grand froid et les privations amenèrent une épidémie de dysenterie.

L'Empereur décida qu'il fallait se donner de l'air pour faciliter les ravitaillements; et qu'on devait faire reculer les avant-postes de l'ennemi; il chargea le général de cette ma-

[1] Voir aux Pièces justificatives n° VIII l'intéressant rapport du général Ruffin sur le combat d'Ostrolenka, et trois pièces témoignant de la satisfaction de l'Empereur.

nœuvre. Les grenadiers firent une promenade d'une trentaine de lieues en rayonnant autour d'Osterode; ils s'emparèrent de quelques partis de Cosaques qu'ils ramenèrent à Sa Majesté.

Au mois de mars, l'Empereur transporta le grand quartier général au château de Finkenstein. Les grenadiers prirent leurs cantonnements dans les bourgs de Rissenbourg et de Schœnberg. Le général logea au château de Neptau et, depuis le commencement de mars jusqu'à la fin d'avril, y reçut l'hospitalité la plus généreuse de la part du propriétaire, chassant souvent l'élan qui est assez commun dans cette contrée. Un jour qu'il avait tué un de ces beaux animaux d'une grandeur remarquable, il le fit porter à l'Empereur.

Sa Majesté assistait souvent aux exercices lorsque le général faisait manœuvrer ses grenadiers; il s'intéressait à ce corps d'élite, comme à sa propre garde. Depuis les combats de Wertingen et d'Amstetten on nous appelait la *colonne infernale*.

C'est à cette époque que le général Villatte fut nommé divisionnaire ; sa place fut prise par le général Albert, qui venait de l'état-major du maréchal Augereau.

L'adjudant général Jarry passa brigadier et fut remplacé comme chef d'état-major par le lieutenant-colonel Chaponnel, qui avait rempli jusque-là les fonctions de sous-chef.

Pendant tout le mois d'avril, le temps fut calme et permettait d'entendre le canon du siège de Dantzig. Le feld-maréchal Kalkreuth s'était renfermé dans cette place avec 16.000 Prussiens, il avait reçu un renfort de 6.000 Russes; les remparts étaient garnis d'une puissante artillerie. — D'un autre côté, l'Empereur avait confié les travaux d'investissement au maréchal Lefebvre, mettant à sa disposition des troupes étrangères de toutes provenances, commandées par le général Dombrowski.

Dès la fin de février le blocus était commencé, mais les plus grandes difficultés attendaient les assaillants. Le vieux maréchal envoyait message sur message à l'Empereur pour réclamer des renforts.



LE CORPS DES GRENADIERS ARRIVE DEVANT LES FAUBOURGS DE DANTZIG (3 mai 1807).

Le 29 avril, dans la nuit, un officier se présenta et demanda à parler au général lui-même : il apportait l'ordre de partir immédiatement, pour appuyer l'armée assiégeante. Le lendemain matin, le général expédiait les premiers bataillons de grenadiers qui se trouvaient à sa portée, les autres rejoignirent successivement à Marienburg [1].

Le 1er mai, le général, se dirigeant par Dirschau, passa la Nogath, puis, après une demi-heure de repos, la Vistule, près de Prust. Le temps était clair et doux, on entendait chanter les rossignols et le paysage invitait plutôt à une fête champêtre qu'à des combats meurtriers. Cependant, on venait de prévenir le général qu'un officier arrivait au-devant de lui, envoyé par le maréchal, pour indiquer les positions que devraient occuper les grenadiers en avant de la place assiégée.

L'aide de camp nous fit suivre des chemins détournés pour atteindre Langfuhr sans être aperçus par l'ennemi. Le général eut la curiosité de gravir avec quelques officiers la colline qui nous séparait des assiégés ; il fut aussitôt salué par un coup de canon : nous étions arrivés en face des faubourgs de Dantzig à 5 heures du matin, le 3 mai.

Le général établit son quartier général à Langfuhr, chez un riche négociant, nommé Francius, puis il partit avec le maréchal Lefebvre qui était venu le complimenter et passa toute la journée en conférence avec lui pour s'entendre sur ce qu'il convenait d'entreprendre contre la garnison assiégée.

Des hauteurs qui dominaient Langfuhr et Oliva, le coup d'œil était merveilleux ; le port rempli de navires anglais et russes, nous montrait une forêt de mâts, derrière la mer immense dont on ne pouvait détacher les yeux. Les Russes occupaient le fort de Weichselmünde et celui de Wassen; ce

[1] Le maréchal Lannes écrivait de Marienburg à cette date, au généra Oudinot :

« D'après la lettre de M. le maréchal Lefebvre, je ne vois presque pas de « doute que S. M. I. n'envoie des ordres pour que votre division marche sur « Dantzig. Donnez vos ordres pour être prêt à partir sans perdre une minute. « Il serait bon que vous fissiez prendre de suite pour deux ou trois jours de « pain, s'il y en a. »

dernier devait servir à protéger leur retraite en cas de nécessité.

Tous les jours les Russes tentaient une sortie pour essayer de se procurer des vivres à discrétion, mais ils rencontraient chaque fois une résistance insurmontable. Du côté de la mer notre cavalerie tentait de faire baigner ses chevaux, mais elle s'attirait chaque fois des boulets lancés par les vaisseaux anglais.

Le beau temps était venu et permettait d'accélérer les travaux de siège; il était rare qu'une journée se passât sans un combat.

Un dimanche, le maréchal Mortier vint à Langfuhr avec son corps d'armée composé de Bavarois, de Wurtembergeois et de Badois · il descendit chez le général et ses troupes défilèrent en chantant. Pendant toute la nuit on entendit des chants harmonieux et les variations les plus savantes sur l'air de « *Au clair de la lune* ».

Le lendemain le général offrit à dîner au prince de Bavière aux maréchaux Lefèvre, Mortier et Lannes, ainsi qu'aux généraux de son corps. Quoique les mets ne fussent pas aussi recherchés que le comportait la réunion d'aussi illustres personnages, la gaîté n'en régna pas moins pendant tout le repas. Mais, au moment où l'on servait le café, des hurlements étrangers se firent entendre. C'étaient les cris des Russes qui exécutaient une sortie sur le village de Langfuhr. En un instant les généraux furent à cheval, prenant le commandement des troupes les plus rapprochées.

Le 72e de ligne commandé par le colonel Ficatier avait pris les armes le premier et avait soutenu le choc de la cavalerie russe ; l'infanterie prussienne fut également refoulée. Le général eut la plume de son chapeau coupée par un boulet.

Mais les opérations du siège étaient poussées avec une grande activité, l'ennemi était de plus en plus resserré dans ses retranchements; le maréchal Lefèbvre avait envoyé plusieurs parlementaires au feld-maréchal Kalkreuth, le menaçant d'un assaut s'il ne se décidait pas à capituler. Nous sa-

vions par des déserteurs que les munitions s'épuisaient dans la place, nous recevions des boulets en pierre taillée, des débris de chaînes et autres ferrailles dont on chargeait les pièces. L'ennemi ne comptait plus que sur la flotte anglaise pour son ravitaillement.

Le 14 mai les Russes tentèrent une sortie désespérée dans la plaine qui se trouve entre le Pharwassen et Langfuhr.

Au premier coup de canon le général accourt avec ses officiers, MM. Chaponnel, Kamnitz, Zénovitz, Baillot, Huttin, de Magnac, van Berchem, Migneran et Vérignieux, ce dernier aide de camp du général Pajol ; il se met à la tête d'un bataillon de grenadiers pour reprendre un petit bois occupé par les Russes, l'opiniâtreté des combattants avait rendu la mêlée générale ; le général tue de sa main un sous-officier qui portait un coup de baïonnette au commandant de Magnac, puis s'enfonçant dans la mêlée il perce de son épée deux autres Russes[1] et ne remet son arme au fourreau qu'après l'entière déroute des assaillants.

Le surlendemain 16, le brouillard était si épais qu'on ne pouvait distinguer un homme à cinq pas de distance.

L'escadre anglaise qui était en rade voulut profiter de l'occasion pour se rapprocher de la ville et y faire entrer des vivres et des munitions; un brick[2] se hasarda le premier dans la passe, mais les voltigeurs qui gardaient ce chenal eurent bientôt l'éveil et criblèrent le navire de balles. Ce brick avait toutes ses voiles dehors mais marchait très lentement à cause du calme. Le bruit de la mousqueterie avait prévenu toute l'armée et, le temps s'étant éclairci, le malheureux bâtiment se trouva le point de mire d'une batterie qui commandait la passe; il n'eut plus d'autre ressource que de hisser le pavillon blanc : les hommes de l'équipage faisaient des signaux de détresse expliquant qu'ils voulaient

[1] Le général Oudinot a tué de sa propre main trois Russes ; plusieurs de ses officiers d'état-major ont été blessés (extrait du 74e bulletin de la Grande Armée).

[2] Ce brick, *le Sans-Peur*, portait 18.000 kilos de poudre aux assiégés.

se rendre. Le général ordonna de cesser le feu et envoya un peloton de voltigeurs à bord prendre possession du navire dont l'équipage était commandé par trois officiers accompagnés de leurs femmes. Les prisonniers furent emmenés à Langfuhr et les femmes dans le propre logement du général.

Aucun de ces officiers ne parlait le français, mais l'aide de camp van Berchem servit d'interprète.

La flotte anglaise qui se tenait prête à suivre le brick dans la passe, si l'entreprise avait réussi, s'empressa au contraire de virer de bord et de gagner le large, dès le premier coup de canon. Tout espoir de ravitaillement était donc perdu pour les assiégés.

Dans la soirée, le général fit servir à dîner aux officiers et à leurs femmes, dont la gaîté égala les angoisses par lesquelles elles venaient de passer.

Le bâtiment capturé contenait de la poudre, des boulets, de l'avoine, du rhum et une quantité de comestibles de toutes sortes, qui furent distribués aux troupes dans la matinée du 17. On trouva dans la cabine du capitaine un orgue et tout un assortiment de lorgnettes de différentes grandeurs. Le navire fut vendu au profit des grenadiers et voltigeurs.

Dans cette même matinée les prisonniers furent conduits au quartier général du maréchal Lefèbvre qui les fit de suite expédier en France.

Il ne se passait plus de jour sans combat ; soit que les Français attaquassent, soit qu'ils fussent prévenus par les Russes : le 19 dès le matin l'ennemi fit un nouvel effort et s'élança en masse du Pharwassen dans nos lignes. Averti par le bruit du canon, le général arrive au galop et, à l'instant où il entraînait une colonne de grenadiers à sa suite, un boulet emporte la tête de son cheval; l'animal roule à terre entraînant son cavalier, au milieu d'une clameur de désespoir qui sort de toutes les poitrines : les grenadiers croient que leur général vient d'être tué !... [1] Mais ce mouvement d'inquiétude

[1] Un boulet emporte le cheval du général Oudinot et vient effleurer le maréchal Lannes. Oudinot démonté combat à la tête de ses grenadiers et porte



ne fut pas de longue durée : le général se relève aussitôt et enfourche un nouveau cheval que je lui présente. Alors, de toutes parts, des cris enthousiastes se font entendre : « Vive le général Oudinot ! Vive notre père ! » L'ennemi, repoussé comme de coutume, rentre derrière ses murailles nous laissant ses morts et ses blessés. Deux aides de camp du général sont blessés. Quant à son cheval ; il est dépecé et sert à faire la soupe.

Depuis plusieurs nuits les Prussiens désertaient à notre camp par escouades. Ils escaladaient leurs remparts et descendaient au moyen de cordes ; leurs vedettes se rendaient aux nôtres en plein jour. Le maréchal informé de ces faits réunit les généraux en conseil de guerre et il fut décidé à l'unanimité que l'on tenterait de prendre la ville d'assaut.

Des échelles et tout le matériel nécessaire en pareil cas furent préparés avec la plus grande diligence par la troupe impatiente d'en finir avec ce siège. La belle allée d'arbres de Langfuhr fut rasée et l'ennemi fut prévenu qu'il devait se rendre s'il ne voulait subir les risques d'une ville prise d'assaut.

Le 24, le feld-maréchal Kalkreuth envoya un parlementaire au quartier général français faire des propositions qui furent rejetées, car il demandait à sortir de Dantzig avec les honneurs de la guerre.

Douze heures se passèrent ainsi dans l'inquiétude de savoir si les deux armées allaient en venir aux mains une dernière fois, lorsque le feld-maréchal envoya un second parlementaire avec mission de proposer que le corps prussien évacuerait la ville et les Russes Pharwassen, et s'embarqueraient sur la flotte. Ces conditions acceptées furent exécutées le 25.

Le 26 mai 1807, à 9 heures du matin, le maréchal Lefèbvre, le futur duc de Dantzig, entra dans la ville à la tête de l'ar-

des coups aussi terribles que ceux de ces braves ; les Russes sont culbutés. Les aides de camp du général Oudinot avaient été blessés. (*Victoires et Conquêtes*, t. XVI, p. 125.)

mée de siège. Le général refusa de faire son entrée triomphale[1] dans la ville dont il avait combattu les défenseurs avec tant d'opiniâtreté et de valeur[2].

Pendant que le 10e corps faisait son entrée à Dantzig, le général emmenait ses grenadiers à Prust, les quittait à cet endroit et partait seul, au galop de son cheval, pour Marienburg. Ses troupes prenaient le soir même leurs cantonnements autour de la ville.

A cette époque passa, arrivant d'Italie, le colonel du 6e hussards Pajol, qui venait d'être promu général de brigade et rejoignait la division Lasalle. Le général lui fit l'accueil le plus affectueux et invita tous les généraux présents à passer la soirée avec lui pour fêter sa rentrée à la Grande Armée.

Quelques jours après, l'Empereur venant de Finkenstein pour visiter Dantzig traversa Marienburg et, passant devant le camp des grenadiers, il dit au général : « Je suis surpris de vous trouver ici ; pourquoi n'êtes vous pas resté à Dantzig pour vous reposer ? Vous l'aviez cependant bien gagné. »

[1] Le maréchal Lefebvre fit son entrée à Dantzig, le 27, à la tête du 10e corps. Il avait témoigné au maréchal Lannes et au général Oudinot le désir de partager avec eux ce triomphe ; mais ces deux guerriers s'y refusèrent avec une noble modestie et rejoignirent leurs troupes. (*Victoires et Conquêtes*, t. XVI, p. 134.)

[2] Pour le siège de Dantzig, la coopération des fameux grenadiers fut d'une utilité incontestée. Le maréchal Lefebvre, sentant que l'attaque régulière de la place offrait les plus grandes difficultés à cause des puissants moyens de défense des assiégés et du camp retranché de Newfahrwasser, et, n'ayant que 10.000 hommes à opposer aux 16.000 combattants aux ordres du feld-maréchal Kalkreuth, prit le parti d'appeler à son secours le général Oudinot qui était à Marienburg. Celui-ci lui rendit de tels services que le maréchal lui témoigna sa reconnaissance en termes touchants :

« Monsieur le comte Oudinot, commandant en chef des grenadiers et voltigeurs réunis,

« Je n'ai jamais douté, mon bon et cher ami, de tout ce que vous ferez pour moi. — Sans vous et vos grenadiers j'étais perdu et le siège de même. Ainsy mon cher ami, désirons que ces messieurs exécutent leur projet pendant que vous êtes ici, afin que je puisse me retirer sans avoir été mi en déroute, etc.

« Je reste au camp des douze régiments et des Saxons pour pouvoir me porté au premier signal d'attaque avec les troupes disponibles où besoin sera.

« Je vous embrasse, je vous aimerai jusqu'au tombeau.

« LEFEBVRE. »

Voir aux Pièces justificatives n° IX, une seconde lettre de ce maréchal.

Le général, profitant de ces dispositions de Sa Majesté, partit le lendemain dans l'après-midi et arriva aux portes de Dantzig à 7 heures du soir. Au même instant l'Empereur quittait la ville avec sa suite pour retourner à Marienburg. Le général avisa le mamelouk Roustan et lui demanda où allait Sa Majesté. Le fidèle gardien de Napoléon répondit que l'Empereur partait pour Finkenstein. Cependant le général voulut visiter la ville, en y entrant, il rencontra le colonel Lamotte qu'il suivit et qui lui raconta que l'Empereur avait quitté précipitamment Dantzig, après avoir appris que l'ennemi venait d'attaquer le camp du maréchal Bernadotte à Mohrungen.

Le général, pressentant des événements graves, sortit de Dantzig pendant la nuit et se présenta à l'Empereur le lendemain matin, avant que le souverain soit reparti de Marienburg. Il reçut l'ordre de se porter à marches forcées sur Gusttstadt et Heilsberg où les grenadiers traversèrent le camp que les Russes avaient abandonné la veille.

Le 8 juin, le général prévenu que l'ennemi avait occupé Heilsberg, fit cerner les abords de cette place par les grenadiers. L'Empereur se trouvait de l'autre côté d'un petit cours d'eau avec une partie de son armée.

Le lendemain le général passant près de la tente de Sa Majesté, lui offrit une lorgnette provenant du brick capturé par ses voltigeurs dans la passe du port de Dantzig ; il en donna également au prince Murat et au maréchal Berthier qui étaient présents.

Le 10, dans la matinée, l'Empereur se trouvait au milieu de nous ; la grosse cavalerie était en réserve. Pendant que Sa Majesté causait avec le général, il aperçut une forte colonne ennemie qui se dirigeait sur nous ; il donna aussitôt l'ordre au prince Murat de la charger. Le général qui voyait le danger que courait l'Empereur, lui dit : « Sire, si vous restez exposé à la mitraille, je vous fais enlever par mes grenadiers et enfermer dans un caisson. » Napoléon se dirigea de suite vers un des carrés en grommelant : « C'est qu'il le ferait comme il le dit. »

C'est dans cette charge que fut tué M. de La Bretonnière, sous-lieutenant au 10e cuirassiers. Son père était dans la suite du général ; il avait promis à sa femme de ramener leur fils



« SIRE ! SI VOUS RESTEZ EXPOSÉ A LA MITRAILLE JE VOUS FAIS ENLEVER PAR MES GRENADIERS ET ENFERMER DANS UN CAISSON. » (Heilsberg, 10 juin 1807.)

unique mort ou vif. Il tint parole et ramena en Bourgogne le cadavre de son enfant.

Le 11, le corps des grenadiers ayant reçu des renforts, marcha sur Lansberg, il était le 12 à Preuss-Eylau et le 13 au matin à Domnau. Près de cette ville, le 9e hussards qui, était à l'avant-garde, eut une escarmouche avec deux régi-

ments de Cosaques. Le général marchait à pied en tête de la brigade Ruffin, lorsqu'il vit des hussards blessés revenir en arrière ; il monta à cheval et s'élança au galop pour rétablir le combat ; il ne revint qu'après la déroute de l'ennemi.

La soirée se passa en grande conférence avec le maréchal Lannes. Toutes les dispositions furent prises pour une bataille qui paraissait inévitable. Le général ne rentra chez lui qu'à 11 heures du soir ; il se coucha tout botté, prêt à monter à cheval au premier signal. Il donna l'ordre que son cheval fût sellé à 2 heures du matin ; ne pouvant assigner la route à suivre pour ses équipages, il nous dit : « Vous marcherez au bruit du canon, vous me trouverez de ce côté-là. »

Pendant cette nuit arriva de France, commandés par le colonel Bourcet, des détachements qui furent de suite incorporés dans les rangs des grenadiers.

A 2 heures, le général était à cheval et à 3 heures le canon grondait sur toute la ligne. C'était le 14 juin.

L'armée russe était commandée par l'empereur Alexandre en personne ; elle était concentrée autour de Friedland ; la cavalerie obéissait aux ordres du grand-duc Constantin.

Le combat s'engagea de suite très chaudement et dura pendant quatre heures sans interruption, lorsque vers 7 heures, le ciel s'étant chargé de gros nuages, l'orage éclata ; le bruit du tonnerre se confondit avec celui de l'artillerie. Mais la pluie tomba alors avec une telle violence qu'elle empêcha la poudre de prendre et amena une trêve forcée.

Lorsque le soleil reparut, la lutte recommença plus acharnée encore. Les grenadiers avaient devant eux des forces considérables à combattre. L'infanterie russe, dissimulée dans des ravins, nous couvrait de ses feux et nous faisait beaucoup de mal. Le général résolut alors de changer de position et manœuvra pour prendre l'ennemi par le flanc, ce qui lui fit abandonner plusieurs points.

Vers neuf heures, un régiment russe ayant occupé un bois de sapins à droite des grenadiers, le général le fit déloger par deux bataillons de la brigade Ruffin, puis profitant du dé-

sordre de leur retraite, ordonna au colonel Gauthrin de balayer la plaine avec le 9e hussards et les cuirassiers saxons, pour entamer l'infanterie qui couvrait la ville de Friedland.

Quelques instants après l'attention du général fut éveillée par une explosion formidable ; il se porta au galop du côté d'où venait le bruit et apprit qu'un caisson d'artillerie de la brigade Coehorn venait de sauter et avait enlevé des rangs entiers de grenadiers. Le général me chargea de ramasser tous les bonnets à poil en un seul tas.

Cependant l'artillerie russe redoublait ses feux tandis que la nôtre manquait de bras et de munitions : nos canonniers mordaient la poussière à côté de leurs pièces démontées, nous soutenions une lutte disproportionnée. Le général n'avait pas 20.000 hommes sous ses ordres et depuis le lever du jour, il tenait 80.000 Russes en échec. Il avait envoyé successivement plusieurs officiers réclamer à l'Empereur des renforts avec une insistance pressante, le prévenant qu'il avait déjà perdu plus de la moitié de ses hommes ; heureusement le maréchal Mortier entre en ligne et les divisions Dupas et Verdier font des prodiges de valeur.

Sa Majesté se trouvait à six lieues en arrière avec sa garde; elle arrive enfin à midi et demi, étonnée de trouver le champ de bataille déjà jonché de morts. La chaleur à ce moment était devenue excessive. L'Empereur, abordant le général, le félicite de sa résistance héroïque [1] — celui-ci veut continuer le combat avec les troupes fraîches qui arrivent, mais Sa Majesté le voyant sans chapeau, les vêtements arrachés et percés de balles, exige que les grenadiers restent en réserve

[1] Lorsque Oudinot apparaît à l'Empereur, ses vêtements sont criblés de balles, son cheval est ruisselant de sang : « Hâtez-vous, sire, lui dit-il, mes grenadiers n'en peuvent plus, mais donnez-moi du renfort et je jette tous les Russes à l'eau. » — « Vous vous êtes surpassé, lui répond Napoléon ; quand vous êtes quelque part, il n'y a plus à craindre que pour vous, mais c'est à moi de terminer la journée. »

L'Empereur donna au général Oudinot une pipe en écume, sur laquelle il avait fait graver ces mots : « Quand il est quelque part, il n'y a à craindre que pour lui, juin 1807. »

avec la garde et il lance le corps du maréchal Ney sur Friedland ; une batterie de vingt pièces prépare les voies et la grosse cavalerie charge la cavalerie russe qu'elle culbute et rejette sur l'infanterie.



« HATEZ-VOUS, SIRE, MES GRENADIERS N'EN PEUVENT PLUS ; MAIS DONNEZ-MOI DU RENFORT ET JE JETTE TOUS LES RUSSES A L'EAU ! » (Friedland, 14 juin 1807.)

Cette scène est reproduite par H. Vernet, d'après Pils, dans son tableau de la bataille de Friedland (Versailles).

Toutes ces troupes marchent à l'ennemi avec enthousiasme ; elles sont sûres de vaincre, elles crient en passant devant l'Empereur : « Cette journée sera un triomphe ! C'est l'anniversaire de Marengo ! » Après ce défilé les grenadiers



s'étaient trouvés en seconde ligne avec la cavalerie qui était attachée à ce corps, Les cuirassiers saxons qui en faisaient partie, avaient un brillant uniforme rouge qui attirait l'attention et servait de point de mire aux canonniers ennemis; plusieurs fois le général dut les faire changer de place parce qu'ils perdaient du monde. Lui-même, pendant qu'il observait les mouvements de l'armée, attirait les projectiles ; son aide de camp, le capitaine Huttin, frôlé par un boulet, avait été étouffé et était tombé de cheval raide mort. Les généraux Ruffin et Couroux à pied, l'un près de l'autre, venaient d'être renversés par un obus, qui n'avait pas éclaté et qui ne leur fit du reste aucun mal.

Le combat, pendant la première moitié du jour, avait été extrêmement meurtrier. Le général avait eu un cheval tué sous lui ; le général Coehorn avait reçu plusieurs coups de sabre à la tête ; le colonel Gauthrin, du 9e hussards, avait été blessé à la tête par une balle ; enfin l'effectif des officiers était entièrement désorganisé et les trois quarts des grenadiers manquaient à l'appel.

De quatre à six heures, le terrain où nous nous trouvions continua d'être labouré par les projectiles et le général était exaspéré de voir tomber de nouvelles victimes sans utilité. Enfin, vers six heures du soir, l'ennemi lâcha pied : Friedland était en feu et nos adversaires précipitaient leur retraite, fort gênée par notre artillerie qui redoublait ses efforts et par la grosse cavalerie qui les poussaient l'épée dans les reins.

Le gros de l'armée russe se précipita sur le passage de l'Alle où l'encombrement permit à la cavalerie française de faire un véritable carnage. Un grand nombre d'ennemis trouva la mort dans les eaux de cette rivière.

Malgré la supériorité du nombre et la vigoureuse résistance de leur cavalerie, les Russes abandonnèrent la victoire après avoir laissé 18.000 morts sur le champ de bataille, 80 canons, beaucoup de caissons. Ils avaient vingt-cinq généraux tués, blessés ou prisonniers.

Le canon continua de gronder toute la soirée ; il faisait un

temps si clair qu'on pouvait lire une lettre à onze heures du soir. L'ennemi, quoique en pleine retraite, lançait encore des brûlots pour découvrir au loin nos positions. Enfin, à minuit, tous les feux cessèrent.

Les grenadiers bivouaquèrent près de l'emplacement qui avait été le théâtre de leurs exploits; le général, exténué de fatigue, ne prit aucune nourriture; il s'étendit par terre et un sac de troupe lui servit d'oreiller; il avait combattu pendant huit heures et était resté onze heures à cheval. — Ses équipages étaient restés en arrière et n'arrivèrent que pendant son sommeil.

Le 15, l'Empereur passa devant le front des grenadiers à 5 heures du matin, il questionna le général sur le chiffre de ses pertes. Celui-ci répondit que certaines compagnies n'avaient plus que quinze à vingt hommes, que d'autres avaient perdu tous leurs officiers et que son aide de camp Huttin était tué : « C'est fort malheureux, répliqua Sa Majesté, à cette dernière observation, car je venais de le nommer chef d'escadrons. »

Avant de se mettre en marche, le général fit rendre les derniers honneurs au corps du capitaine Huttin; il fut enterré à la place où il avait été tué.

Le départ commença à 9 heures; les grenadiers traversèrent le champ de bataille encombré de cadavres, de canons, de chariots et de chevaux morts. En approchant de Friedland l'entassement des morts formait des obstacles. Il fallut, pour gagner le pont, contourner la ville qui flambait toujours.

Le 17 juin, l'Empereur entra à Tilsitt avec sa garde et l'armée bivouaqua autour de cette ville. Le général apprit dans la même journée que le feld-maréchal Bagration avait adressé des propositions d'armistice au prince Murat. Sa Majesté les ayant accueillies, il s'établit à partir de ce moment des relations très amicales entre les adversaires de la veille. L'entrevue des trois Empereurs eut lieu le 23 juin.

La paix fut signée le 7 juillet avec la Russie et le 9 du même mois avec la Prusse.

Le général reçut l'ordre de partir pour Dantzig avec son corps, qui devait y prendre ses cantonnements et y jouir d'un repos dont il avait si grand besoin.

La garnison et la population de cette ville étaient décimées par une épidémie de typhus; le général eut soin de cantonner les différentes brigades dans les villages voisins; lui-même habita un château duquel il avait une vue admirable sur la mer; cette propriété était située entre Langfuhr et Oliva. Il logea chez lui les maréchaux Soult et Mortier. Il donna souvent des dîners au gouverneur Rapp, aux magistrats de la ville et aux autres généraux. La belle saison s'écoulait et les grenadiers se remettaient rapidement de leurs fatigues et de leurs blessures. L'habillement et l'équipement des hommes était remis en état.

Le général, ayant repris ses quartiers d'hiver, se logea chez un riche négociant, nommé Egert, qui était un des notables de la ville.

A cette même époque le général Pajol obtint un congé qu'il vint passer à Dantzig. Quelques jours après son arrivée, le général lui proposa d'aller rendre une visite au général Jarry[1] qui commandait le fort de Wassen. Après y avoir passé la journée, au moment d'aborder la grande allée de Langfhur, ils furent arrêtés par un ravin. Le général éperonna son cheval pour faire franchir l'obstacle, mais celui-ci manquant des jambes de devant roula dans le fossé et cassa la jambe droite de son cavalier. Aidé d'un hussard de l'escorte nommé Guyot, je relevai le général et lui enlevai sa botte. Les deux os étaient rompus et le pied pendait.

La nouvelle de cet accident étant parvenue au quartier général, un aide de camp amena en grande hâte une calèche et un brancard. Lorsque la voiture passa les portes de la ville, le bruit se répandit partout que le général était rapporté mourant.

[1] Le général Jarry avait été chef d'état-major du général Oudinot pendant la campagne d'Austerlitz.

Les chirurgiens avaient déjà préparé tout ce qui leur était nécessaire dans la chambre à coucher du général, le blessé leur dit : « Tout ce que je vous demande, c'est de faire vite; ce n'est pas la première fois que je me fais raccommoder. »

Toute la soirée et toute la journée du lendemain, les plantons n'eurent d'autre occupation que de répondre aux questions des personnes et des grenadiers qui venaient aux nouvelles.

Le général éprouva d'assez sérieuses souffrances pendant six semaines, mais il les supporta toujours sans se plaindre : son sommeil était souvent agité quand il avait reçu de trop nombreuses visites. Une nuit qu'il rêvait être aux prises avec l'ennemi, il se démena si bien que l'appareil fut dérangé et que la soudure peu affermie se rompit. Réveillé en sursaut, le général m'appela et, lorsque je vis ce pied qui pendait de nouveau, la contrariété que me donnait ce nouvel accident me fit dire étourdiment : « Je crois, mon général, qu'il eût mieux valu recevoir un boulet pendant qu'ils pleuvaient de tous côtés à Friedland, qu'être ainsi la victime d'un mauvais cheval. » — Le général était très bon dans l'habitude de la vie et il me répondit simplement : « Tu as raison, Pils, un boulet eût mieux fait mon affaire. »

Cette nouvelle fracture nécessita une opération qui fut plus douloureuse que la première.

Quand il fut guéri, le général invita souvent à sa table les plus anciens grenadiers de chaque bataillon; il les plaçait de manière qu'ils soient séparés les uns des autres par des généraux. C'était un amusement et un plaisir pour lui de les servir de sa main.

CHAPITRE III

1808-1809

Incendie de Dantzig. — Témoignages d'affection donnés à Oudinot par ses compagnons d'armes. — Arrivée du général à Bar-le-Duc. — Oudinot reçu par l'Empereur à Saint-Cloud. — Mariage du général Pajol. — Oudinot gouverneur d'Erfurt. — Les Empereurs entrent dans cette ville. — Napoléon présente Oudinot à Alexandre comme le Bayard de l'armée française. — Signature de la convention. — Oudinot reprend le commandement des grenadiers. — 1809. — Ouverture de la campagne contre l'Autriche. — Prise de Ratisbonne. — Affaire de Pfaffenhofen. — Oudinot prend Ried. — Bombardement d'Ebersberg. — Marche sur Vienne. — Oudinot somme le prince Maximilien d'ouvrir les portes de la capitale. — Les grenadiers s'emparent des faubourgs de Vienne et passent le Danube. — Bataille d'Essling. — Oudinot blessé au bras droit. — Mort du maréchal Lannes. — Le général reçoit le commandement du 2e corps d'armée. — Le pont du général Bertrand. — Danger couru par Napoléon et par Oudinot dans l'île Lobau. — Trait de bonté du général. — Préliminaires de la bataille de Wagram. — Oudinot s'empare du château de Sachsengang. — Bataille de Wagram, 6 juillet. — Oudinot s'empare de Baumersdorf et reçoit une blessure à la tête. — Il enlève le plateau de Wagram et reçoit une seconde blessure. — Le général couche sur le champ de bataille qu'il avait refusé de quitter. — L'Empereur visite Oudinot blessé. — Le général de Lorencez chef d'état-major du 2e corps. — Oudinot nommé maréchal de France et fait duc de Reggio. — Conclusion de la paix avec l'Autriche.

Un jour du mois de février, dans la matinée, le feu prit dans une maison du quartier des Tanneurs. La générale fut battue dans toute la ville et les cloches sonnèrent le tocsin. Une partie de la troupe prit les armes pour maintenir l'ordre et le reste de la garnison travailla à empêcher la propagation de l'incendie. Pendant que les casernes étaient vides, le feu prit à ces bâtiments et les prisonniers étaient si bien enfermés qu'ils durent passer par les fenêtres pour essayer de s'échapper, mais comme les salles de police étaient au troisième

étage, presque tous se brisèrent les membres. Les effets d'équipement et le butin de l'armée furent entièrement consumés.

A cinq heures du soir on vint prévenir le général, qui ne pouvait pas encore marcher, qu'on s'était enfin rendu maître du feu. Ce sinistre fut un vrai désastre pour les habitants et pour l'armée d'occupation.

Le général ayant obtenu de l'Empereur un congé de convalescence pour hâter son rétablissement, partit le 2 mars. Il fut reconduit par les généraux Rapp, gouverneur, et Ménard, commandant de place, ainsi que par les généraux et colonels des grenadiers. Cette manifestation fut accompagnée de salves d'artillerie.

A quatre lieues de Dantzig, ces messieurs avaient eu le soin de faire préparer un déjeuner d'adieu. On se mit à table au son de la musique militaire et de nombreux toasts furent portés à la santé du général.

A la fin du repas, le général Rapp enleva le couvercle d'un gâteau monté en forme de dôme, duquel s'échappèrent des oiseaux qui avaient, attachées à leurs pattes, des allégories à la gloire du commandant des grenadiers et rappelant ses principaux faits d'armes. A la fin de ce repas qui avait été empreint d'une grande gaieté, le général embrassa ses compagnons d'armes et ne put s'empêcher de laisser couler quelques larmes. Il monta en voiture avec son chirurgien, le docteur Bancel et son aide de camp de Billy. Dans la seconde voiture se trouvaient les aides de camp Picard et Jacqueminot.

Des détachements du 7ᵉ chasseurs à cheval étaient postés de distance en distance pour escorter les deux voitures jusqu'à Lauenbourg. De là, le général continua sa route sur Berlin, et, se trouvant fatigué, séjourna deux jours dans cette capitale, où il rencontra le général Pajol, qui fit la route avec lui jusqu'en France.

Le surlendemain le général coucha à Potsdam chez le général Bourcier, gouverneur de cette place. Il continua son voyage par Wittemberg, Leipzig, Weimar, Francfort et Mayence.

Le 17 mars, le général arriva à Bar-sur-Ornain. La comtesse Oudinot et ses enfants furent attristés de voir le général descendre de voiture avec des béquilles.

Le général Pajol fut agréé comme fiancé de la fille aînée du héros de Friedland. Quelques jours après, toute la famille partit pour Paris et le général demanda de suite une audience à Sa Majesté pour obtenir son acquiescement au mariage projeté.

Le général venait de recevoir une nouvelle dotation sur les terres d'Inowaclo en récompense des services rendus principalement au siège de Dantzig et à la bataille de Friedland ; il en remercia l'Empereur à l'entrevue qu'il eut avec lui à Saint-Cloud, il obtint ce jour-là le consentement de Sa Majesté au mariage de sa fille avec le général Pajol; puis comme il exprimait la crainte de ne pouvoir plus servir activement à cause de ses nombreuses blessures, Napoléon lui dit : « Vous êtes encore trop jeune pour prendre votre retraite, je vous donnerai un bâton pour vous soutenir. »

La cérémonie du mariage eut lieu à Saint-Maur, près de la propriété de Polangis; l'Empereur et l'Impératrice signèrent au contrat. Quelques jours après, le général partit avec la comtesse Oudinot pour les eaux de Plombières qui eurent une grande influence sur sa guérison. Il rentra à Bar à la fin du mois de juillet.

Dans les derniers jours du mois d'août, le général fut appelé à Paris où l'Empereur lui donna l'ordre de se tenir prêt à partir. Il reçut en effet, le lendemain, sa nomination de gouverneur d'Erfurt et partit en poste pour cette nouvelle destination.

La vieille cité devint le rendez-vous de presque tous les souverains d'Europe : Les rois de Saxe, de Bavière et de Wurtemberg étaient déjà arrivés ainsi que tous les princes de la confédération d'Allemagne. La garnison de la ville se composait d'un bataillon de la garde impériale, du 17e régiment d'infanterie légère, du 1er hussards et du 6e cuirassiers [1].

[1] Voir au n° X des Pièces justificatives.

Des illuminations avaient été préparées pour le cas où l'Empereur serait arrivé la nuit; un arc de triomphe avait été dressé à quatre lieues d'Erfurt, en avant d'un village où le général attendait Sa Majesté depuis deux jours.

Napoléon arriva enfin le 27 septembre à 11 heures du matin. Le général le reçut sur la route et l'accompagna jusqu'en ville; il se tenait à cheval à la portière de droite. Sa Majesté descendit de voiture à Erfurt, monta à cheval et partit aussitôt à la rencontre de l'empereur Alexandre, qui arrivait de Weimar escorté par le maréchal Lannes.

Les deux souverains firent leur entrée solennelle à 1 heure de l'après-midi. Dès qu'ils furent descendus de cheval, Napoléon présenta le gouverneur d'Erfurt au Czar, en lui disant : « Sire, voilà le Bayard de l'armée française. » Alexandre frappant alors sur l'épaule du général lui dit qu'il le connaissait depuis longtemps et que son vieux Souvarow lui avait parlé de lui à l'époque de la campagne d'Helvétie[1].

Tous les artistes du Théâtre-Français étaient venus à Erfurt pour donner aux souverains des représentations dignes d'eux. On avait choisi le plus grand local de la ville pour en faire un théâtre improvisé. Les Empereurs, les rois et les princes en garnissaient le parterre ; les autres spectateurs étaient placés dans les loges des différents étages.

Un jour, dans une revue de la garnison, le grand-duc Constantin souleva par derrière le sac d'un grenadier de la garde.

[1] « Sire, dit Napoléon en désignant Oudinot, je vous présente le *Bayard de l'armée française* ; il est comme lui sans peur et sans reproche. » — Il y a longtemps que je connais le général de réputation, répondit le Czar, mon vieux Souvarow m'en a souvent parlé avec la plus grande estime, et celui-là s'y connaît en bravoure et en valeur chevaleresque. »

L'année suivante, quand le général fut créé maréchal de France à Wagram, l'empereur Alexandre qui n'avait pas oublié la présentation d'Erfurt, écrivit au nouveau maréchal :

« Mon cher maréchal, recevez mes sincères félicitations sur votre élévation à la dignité de maréchal ; amis et ennemis applaudissent à cette justice qui vous est rendue ; elle n'honore pas moins votre souverain que vous-même. Quand vous réunissez ainsi tous les suffrages, le mien ne pouvait vous manquer, il est inaltérable comme l'amitié que je vous ai vouée.

« ALEXANDRE. »

Le vieux soldat se retourna indigné et s'écria : « Qui m'a touché ? — Moi, dit le général, » qui redoutait la répartie du grenadier. L'empereur Alexandre fit alors un signe à son frère pour lui faire comprendre son indiscrétion.

Le général éprouva à cette époque une grande satisfaction paternelle. Son fils aîné, à peine âgé de dix-sept ans, était près de l'Empereur en qualité de page. Un jour que les souverains visitaient les fortifications de l'antique cité, Leurs Majestés se trouvèrent engagées dans un fossé marécageux et leurs chevaux refusèrent d'avancer. Le jeune Oudinot, qui était de la suite, piquant son cheval de l'éperon, franchit l'obstacle et entraîna les montures récalcitrantes.

Sa présence d'esprit venait de tirer les deux plus puissants potentats de l'Europe d'une situation ridicule[1].

Dans la soirée l'Empereur nomma Victor Oudinot son premier page.

Le congrès dura trois semaines pendant lesquelles les fêtes furent continuelles; repas, parties de chasse, revues de troupes et représentations théâtrales se succédaient sans nuire

[1] Un jour que les deux souverains se promenaient à cheval aux environs d'Erfurt, ils se trouvèrent subitement arrêtés par un large fossé : leurs chevaux refusent de passer... Le jeune Oudinot s'élance au galop et, après avoir franchi l'obstacle, met pied à terre, prend le cheval de Napoléon par la bride et le décide à sauter. Alexandre, attaquant alors vigoureusement le sien, passe à son tour. Mais, par l'effet de la secousse, son ceinturon se rompt et l'épée tombe à terre. Le jeune page la ramasse. Napoléon lui dit alors : « Tu la porteras chez moi », puis, regardant Alexandre, ajouta : « Vous permettez, sire ? » — Une expression de surprise et de vague inquiétude envahit aussitôt la physionomie du Tsar, mais bientôt reprenant une attitude naturelle, il témoigne en peu de mots son assentiment.

En descendant, de cheval l'Empereur dit à Constant, son premier valet de chambre : « Conservez cette épée de mon frère Alexandre et remettez-en une des miennes à Oudinot », puis s'adressant à son page : « Porte, dit-il, cette arme à mon frère de Russie, tu le prieras en mon nom de consentir à l'échange de nos armes. »

Victor Oudinot se rendit en toute hâte chez le Tsar qui, en retour de sa mission, le chargea de dire à Napoléon qu'avant quelques instants il lui exprimerait de vive voix sa sincère gratitude.

Le grand-duc Constantin qui assistait à cette scène témoigna son envie de posséder un pareil trophée et quelques jours plus tard le page de l'Empereur rapportait une seconde épée. (Récit d'un témoin oculaire.)

aux affaires. Le 12 octobre une convention fut conclue entre les deux empereurs et le 14 l'entrevue fut close.

La dissolution de la Grande Armée avait été prononcée le 12 octobre; le maréchal Davout restait seul en Allemagne comme général en chef de l'armée du Rhin. L'Empereur après un court séjour à Paris prit le chemin de l'Espagne où sa présence était devenue nécessaire.

Le corps des grenadiers qui était cantonné depuis longtemps en Silésie reçut l'ordre de se porter sur Bayreuth où le général vint en reprendre le commandement. Ce fut une fête pour lui de revoir cette troupe à laquelle il avait voué toute son affection et de laquelle il était également aimé.

A cette époque le général reçut la visite de plusieurs personnages entre autres de Mme la duchesse d'Auerstaëdt qui allait rejoindre son mari, puis celle de son ami le général Suchet.

1809

Après avoir passé deux mois à Bayreuth, le corps des grenadiers s'installa à Hanau où il séjourna trois mois. C'est là qu'arriva la nouvelle d'une grande victoire remportée sur les Anglais en Espagne[1]. On commença à prendre des mesures qui sentaient la poudre. D'importants renforts furent envoyés

[1] « Paris, le 30 janvier 1809.

« *A S. E. monsieur le ministre de la guerre.*

« Votre Excellence trouvera ci-joint copie de la dépêche de l'Empereur qui me prescrit de faire faire une salve de 30 coups de canon sur toutes les côtes où il y a des croisières anglaises, en réjouissance de la victoire remportée sur les Anglais et de leur expulsion d'Espagne.

« Cet ordre s'exécutera sans difficulté sur les escadres et dans toutes les batteries qui dépendent de la marine.

« J'écris en conséquence à Flessingues, Dunkerque, Boulogne, Brest, Lorient, Ile d'Aix, Toulon et Gênes.

« Je présume que Votre Excellence trouvera convenable d'adresser directement ses ordres aux commandants de ces places, pour faire faire ces salves dans les batteries qui dépendent de leur commandement et qui sont situées à portée de l'ennemi.

« J'invite aussi Votre Excellence à ordonner à ces commandants de s'en-

au général qui travaillait activement à la mise sur le pied de guerre de son corps d'armée. Il reçut sur les entrefaites une division de cuirassiers commandée par le général Espagne et quatre régiments de cavalerie légère aux ordres du général Colbert : le 9e hussards, les 7e et 20e chasseurs et un régiment de chevau-légers portugais[1].

A cette époque le comte de Wrède vint de la part du roi de Bavière offrir au général tout ce qui pourrait lui être utile, et lui donner l'assurance que le souverain était bien décidé à marcher de concert avec l'armée française. Le général partit aussitôt pour Munich avec le général bavarois afin de porter de vive voix ses remercîments au roi.

Le corps d'armée du général séjourna pendant tout le mois de mars à Augsbourg, recevant chaque jour des renforts. Le général Paris vint prendre les fonctions de chef d'état-major, ayant le colonel Chaponnel en qualité de sous-chef sous ses ordres.

Le 1er avril nous étions sur le pied de guerre, prêts à marcher contre les Autrichiens. Dès le 4, le 9e hussards eut une affaire d'avant-garde avec la cavalerie autrichienne près de Dachau.

Le lendemain les grenadiers marchent sur Gunstaedt et établissent leur campement à deux lieues de la capitale. Ayant reçu la visite du roi de Wurtemberg qui demande à passer la revue du corps d'armée, le général lui présente 18.000 grenadiers et voltigeurs commandés par les généraux Couroux de Pépinville, Tharreau et Claparède et huit régiments de cavalerie aux ordres des généraux Es-

tendre avec ceux des forces navales de Sa Majesté pour qu'il y ait simultanéité de salves de la terre et de la mer, partout où il y a des forces navales.

« Je prie Votre Excellence de recevoir l'assurance de ma haute considération.

« Le ministre de la marine,

« DECRÈS. »

[1] Le général Oudinot ne commandait plus seulement les grenadiers et voltigeurs réunis — il avait à ses ordres un corps composé de toutes armes. Voir aux Pièces justificatives, n° XI.

pagne et Colbert; toutes ces troupes étaient en superbe ordonnance.

Le corps d'armée était déployé en ordre de bataille dans la plaine de Gunstaedt; le roi, monté sur un des chevaux du général mit quatre heures à voir le détail de chaque régiment. Après cette cérémonie militaire, il fit les plus grands éloges au général et l'invita à dîner avec tout son état-major.

La première rencontre sérieuse eut lieu le 19 avril à Pfaffenhofen où le général fit enlever une division du corps du général Hiller[1], pendant que le maréchal Davout infligeait des pertes sérieuses à l'ennemi à Tann. Le général passa toute la soirée en conférence avec le maréchal Masséna, qui avait le commandement en chef de l'armée.

Le 20 avril, le général nous fit marcher sur Landshut par Mosbourg; il commanda une halte à Oberhausen; les grenadiers formèrent un immense carré autour du tombeau de Corret de Latour d'Auvergne, 1er grenadier de France, et présentèrent les armes; en même temps les tambours de 18 bataillons, réunis au centre, battaient aux champs. Nous entrions le lendemain dans la place de Landshut, qui avait été le théâtre d'une lutte sérieuse entre les Bavarois et les Autrichiens. A la même date, le maréchal Davout remportait la victoire d'Eckmühl.

Le 22, nous étions dirigés sur Ratisbonne. Le général établit son camp sur les hauteurs, en face de la ville, sur la rive droite du Danube. Le soir, cette ville était bloquée par plusieurs corps d'armée. L'Empereur commanda l'attaque sur deux points à la fois; le combat fut acharné et l'ennemi ne cessa le feu qu'après avoir subi de grandes pertes. Sa Majesté, voyant plusieurs points de la ville en flammes, imposa silence à son artillerie.

Pendant l'action, Napoléon avait été blessé au talon; le bruit s'en répandit dans toute l'armée, mais l'inquiétude fut de

[1] Le général Oudinot, parti d'Augsbourg, rencontrait à Pfaffenhofen un détachement du 6e corps autrichien, le culbutait et faisait occuper le village. (*Victoires et Conquêtes*, t. XIX, p. 76.)

courte durée, car l'Empereur remonta à cheval sitôt que son pied fut pansé.

Le lendemain, une proclamation à l'armée lui fixait la date de son entrée prochaine dans Vienne.

Avant de quitter son campement, le général fit fouiller un bois qui commandait sa route; le 9e hussards y fit prisonniers des cuirassiers autrichiens qui s'étaient égarés pendant la nuit. La colonne se dirigea sur Braunau et Straubine et le 1er mai, à 11 heures du matin, l'avant-garde arrivait devant Ried[1] qui était occupé par deux régiments de uhlans. Le général, sans attendre son infanterie, donne le signal de l'attaque et s'empare du bourg où il fait 1.500 prisonniers. Il y établit son quartier général en attendant ses deux divisions de grenadiers. — A cette affaire l'aide de camp Jacqueminot rencontra son beau-frère, le commandant d'Auersperg, qui commandait l'un des deux régiments de uhlans; ils n'eurent que le temps de s'embrasser et suivirent chacun une route différente.

Le 2 mai, le général se porta sur la ville de Wels, où il trouva le pont de la Traun brûlé et la rive droite gardée par l'infanterie autrichienne. Il se porta le lendemain sur Ebersberg dont les positions étaient gardées par 35.000 hommes.

Ayant disposé la division Claparède en colonne d'attaque, le général se met lui-même à la tête de la brigade Cochorn et, après un combat acharné, enlève le pont d'Ebersberg. Ce pont n'ayant pas de parapets, tous les hommes tués sont jetés à la rivière pour faire place aux nouveaux assaillants. Le général après ce brillant fait d'armes, descend la Traun et fait sa jonction avec le maréchal Masséna, sur la grande route de Lintz, vers une heure de l'après-midi; puis il fait occuper le cours de la rivière par son infanterie et son artillerie jusqu'à la route d'Enns.

L'ennemi s'était retiré à l'abri du vieux château qui lui ser-

[1] Le général Oudinot s'empara de Ried où il trouva plus de vingt mille quintaux de farine et fit 1.500 prisonniers. (*Victoires et Conquêtes*, t. XX, p. 103.)

5



vît de forteresse; de là, son artillerie balayait la plaine. Au moment où le général discutait avec le maréchal Masséna les moyens de réduire cette position, un boulet passa entre eux et alla frapper le moulin contre lequel ils étaient presque adossés.

Le général, pensant que l'escarpement rendait le château inabordable pour son infanterie, le fit attaquer par plusieurs batteries qu'il dissimula dans les broussailles, le long de la Traun; il fit lancer une pluie d'obus sur Ebersberg et le château.

La canonnade mit d'abord le feu à la ville, ses défenseurs obliquèrent à droite et se joignirent à ceux de la vieille forteresse, mais on vit bientôt sortir de sa couverture une fumée noire et épaisse entremêlée de flammes. Des centaines d'hommes brûlés ou asphyxiés perdirent la vie sur place, à la suite de ce bombardement. Quant au gros de l'armée du général Hiller, il battit en retraite, gagnant la montagne, après huit heures d'un combat acharné.

La cavalerie et l'artillerie légère se mirent à la poursuite de l'ennemi à sept heures du soir; elles repassèrent la Traun et durent se frayer un chemin à côté de la route qui était encombrée de chariots et de voitures de toutes sortes.

A un certain moment, un gros cheval blanc attelé à une voiture des équipages s'emballa et se lança à fond de train au travers des troupes : il renversa plusieurs hommes et, de tous côtés, on entendait crier : « F... lui un coup de fusil ! » Cependant, personne n'osa tirer de peur d'attraper un voisin. Lorsque ce cheval eut dépassé le pont, il tourna à gauche, suivant le bord de l'eau; un voltigeur lui envoya aussitôt une balle qui arrêta net cette course désordonnée.

Il fut impossible de faire traverser la ville encore en feu à l'artillerie; l'infanterie elle-même dut y renoncer. L'armée contourna cette place et passa à gauche du pont. Les avant-postes arrivèrent ce jour-là à deux lieues d'Ebersberg.

Les généraux Claparède et Coehorn s'étaient particulièrement distingués pendant cette bataille.

Le général retourna à la nuit tombante sur la rive gauche de l'Ips où était campée l'infanterie de son corps et il coucha dans un moulin, au pied duquel les eaux qui charriaient des cadavres étaient rougies par le sang des victimes de cette lutte.

Le 5, à la pointe du jour, le corps se mit en marche pour Vienne. Il fallut traverser le champ de bataille et respirer l'odeur insupportable des cadavres roussis que le vent nous apportait, venant du château d'Ebersberg. L'avant-garde occupait déjà la rive droite de l'Enns, où le général arriva de sa personne vers midi. L'ennemi n'essaya même pas de nous disputer le passage de la rivière. Au contraire, il accéléra sa retraite poussé par la brigade du général Édouard Colbert.

Nous entrions le 5 à Amstetten, le 6 à Neumarck, le 7 à Moelk, le 8 à Saint-Pölten et le 9, après avoir rencontré quelques escadrons hongrois qui furent dispersés par notre avant-garde à Sügarskurchen, nous arrivions en vue de Vienne.

Le général avait rencontré, la veille, son fils aîné Victor Oudinot, qui avait été chargé d'une mission auprès de l'impératrice, après la prise de Ratisbonne.

Le général nous arrêta à une portée de fusil des faubourgs de la capitale et prit gîte dans une manufacture d'armes impériales. Les grenadiers campèrent entre les bâtiments de cette grande industrie et les faubourgs de la ville.

Le lendemain matin, le général envoya successivement deux parlementaires au prince Maximilien qui commandait Vienne, mais ni l'un ni l'autre ne rentra. L'Empereur, instruit de cet incident, envoie de Schœnbrünn l'ordre au général d'attaquer les faubourgs ; ce dernier fait mettre en batterie vingt obusiers et commencer le feu qui dura une partie de la nuit. Un théâtre ayant été incendié, les habitants de la ville s'alarmèrent et l'archiduc ne voulant pas prendre la responsabilité des malheurs qui allaient fondre sur la capitale, la fit évacuer par son armée, ne laissant que de mauvaises troupes pour la garde des postes et des monuments.

Cependant le peuple emplissait le faubourg de Marienhielf. Le général, impatienté de ne pas obtenir l'ouverture des grilles, fait braquer en face d'elles deux canons, les artilleurs préviennent qu'ils vont faire feu. Pendant ces préparatifs le capitaine aide de camp de Billy avait escaladé la grille sans que personne y mît opposition; puis, ayant sauté de l'autre côté, avait ouvert les deux battants. Au même instant une pièce chargée à mitraille balaya la rue qui se trouva libre en un clin d'œil : les grenadiers s'élancèrent en colonnes serrées, au pas de charge, et occupèrent le faubourg.

Au moment où le général arrivait à la dernière maison, qui faisait l'angle de l'esplanade, on lui envoya un boulet des remparts. Le cheval effrayé fit un écart dont le contre-coup fit tomber le sabre du général à terre. La populace s'élançait déjà pour le ramasser, lorsque, sautant de cheval, je parvins à m'en saisir et à le rendre au général qui repartit au galop chercher de l'artillerie. Il la fit mettre en batterie, adossée aux écuries impériales; dès les premières décharges, l'infanterie déboucha à droite et s'empara des glacis. Ce dernier mouvement détermina la débandade des derniers défenseurs de la capitale. Le général Tharreau avait été gravement brûlé par de l'eau bouillante jetée sur lui par une fenêtre; ce n'était plus comme en 1805, époque à laquelle la garde nationale viennoise présentait les armes aux grenadiers français.

Le général évita de traverser la ville, il nous fit suivre les glacis jusqu'à la grande route de Hongrie.

Le grand-duc Maximilien en se retirant sur la rive droite du Danube avait, après son passage, détruit le pont du Thabor, celui que nous avions enlevé en novembre 1805 à la barbe du prince d'Auersperg; il fallut prendre dans les arsenaux et sur les rives mêmes du fleuve tout ce qui était nécessaire pour construire un pont de bateaux, qui fut établi en face d'Ebersdorf.

Le général avait fait utiliser, pour servir de point d'appui à cette longue file de bateaux, une immense chaîne qui avait servi aux Turcs, lorsqu'ils firent le siège de Vienne et qui,

amenée de l'arsenal, alla d'une rive à l'autre; elle consolida ce passage provisoire, construit en trois heures, malgré le courant violent des eaux grossies par la fonte des neiges couvrant les montagnes du Tyrol.

L'Empereur était toujours à Schœnbrünn d'où arriva l'ordre de détacher la brigade légère Colbert au-devant du prince Eugène, qui arrivait par la route de Hongrie.

La division de cuirassiers Espagne restait avec nous.

Pendant la journée du 19, le général eut son quartier général dans une maison des gardes-chasse de l'empereur d'Autriche, entre le village d'Ebersdorf et le Danube.

Le lendemain les corps des maréchaux Masséna et Lannes passèrent de l'autre côté du fleuve pendant la journée, les grenadiers s'ébranlèrent à leur suite à 7 heures du soir.

L'Empereur avait transporté son bivouac dans l'île de Lobau et y avait fait venir les chefs de corps pour leur donner ses instructions de vive voix ; lorsque le général arriva auprès de Sa Majesté il la trouva à cheval, le prince Berthier était en face de lui avec une carte étendue sur un banc, les commandants d'armée attendaient des ordres. Le général resta une heure avec l'Empereur puis revint passer le reste de la nuit au pied d'un arbre, tout botté et prêt à monter à cheval.

Dès le matin nous sommes attaqués par une artillerie triple de la nôtre; les boulets qui arrivent dans la direction d'Essling nous font beaucoup de mal. A plusieurs reprises, le général fait charger sa division de cuirassiers commandée par le brave général Espagne, qui, frappé par un biscaïen, meurt de cette blessure ; le général Fouler, blessé dangereusement, reste sur le champ de bataille et est fait prisonnier ; trois colonels sont tués. Après une journée de lutte contre cent mille hommes, nous gardons cependant nos positions.

Pendant la nuit du 21 au 22, l'Empereur fait passer les ponts à toutes les divisions qu'il peut appeler à son secours, une partie de la garde impériale arrive, Bessières lui amène la cavalerie.

Dès deux heures du matin nous sommes attaqués par les

Autrichiens ; ils ont toujours une grande supériorité comme nombre, mais de notre côté la lutte est moins inégale que la veille : le maréchal Lannes et la division Saint-Hilaire gardent le centre et occupent Essling, la division Boudet protège sa droite, le général tient la gauche avec ses grenadiers. La garde est placée en réserve dans les broussailles de saules et commence, seulement à 9 heures du matin, à donner à l'ennemi des preuves de sa valeur habituelle; elle souffre beaucoup comme nous des boulets autrichiens.

Le village d'Essling est en ruines, il nous est pris quatre fois et nous en délogeons quatre fois l'ennemi ; nous laissons comme eux, à chaque nouvel effort, une longue traînée de cadavres qui cache à nos yeux ceux que nous y avions abandonnés à l'attaque précédente.

Cependant le maréchal Lannes et le général entraînent leurs hommes pour la cinquième fois ; les Autrichiens qui ont perdu autant de monde que nous, cèdent du terrain; nous allons les poursuivre à la baïonnette, lorsque arrive la nouvelle que les ponts sont rompus et que l'Empereur n'attend plus de nouveaux renforts. Le général nous arrête à regret : « C'est l'ordre de l'Empereur, il faut donc obéir ! » dit il aux plus bouillants. Pour rompre le grand pont, quelques officiers du génie autrichiens avaient abandonné au courant très rapide du fleuve, un gros bateau chargé de pierres et, au moment où le choc de cet engin avait produit la séparation, ils avaient lancé des brûlots enflammés.

L'ennemi qui n'avait pas été prévenu de suite de cet incident si heureux pour lui, ne chercha pas à reprendre l'offensive. Ces deux journées nous coûtaient cher. Le général avait reçu une balle dans le bras droit, son cheval était criblé de blessures depuis la tête jusqu'aux jambes. Ayant voulu remonter sur un cheval frais, il dut renoncer à rester sur le champ de bataille à cause du sang qui coulait de sa blessure. Il fut transporté à Ebersdorf et de là à Vienne. Le corps des grenadiers avait fait de telles pertes qu'il fut réuni à la garde impériale sous le commandement du général Dorsenne.

Tout l'état-major du général était hors de service : le colonel Chaponel avait une balle dans le genou[1], l'aide de camp Picard était grièvement atteint; le capitaine Jacqueminot avait les deux cuisses traversées par une balle; le chef d'état-major, général Paris, était déchiré par un obus; le lieutenant-colonel Hulot venait d'avoir le bras emporté en causant avec le général qui lui donnait un ordre.

Quant à la belle division de cuirassiers attachée au corps du général elle n'existait plus; les généraux et colonels étaient tués ou blessés. Ce beau corps d'armée qu'admirait le roi de Wurtemberg en avril, avait été en partie détruit par le feu de l'ennemi en cinq semaines, et son commandant en chef était à l'ambulance.

Les malheureux blessés ne pouvaient passer le pont jeté sur un bras du Danube; le général Dumas gardait ce passage et n'avait enfreint sa consigne qu'à la vue du général transporté à Vienne par ordre de l'Empereur.

L'Empereur repassa le fleuve sur un bateau et laissa le commandement en chef entre les mains du maréchal Lannes.

Le maréchal Davout avec son état-major surveillait le petit pont de gauche, sur un bras du fleuve, où un grand bateau servait au transport des blessés. Un chirugien s'assurait de la gravité des blessures, avant l'embarquement. Il découvrit la fraude de plusieurs mauvais soldats qui s'étaient bandé la jambe ou le bras pour simuler une blessure. Le maréchal en bâtonna plusieurs de sa main et les renvoya rejoindre leur corps.

L'autre rive était garnie de troupes qui se plaignaient de ne pouvoir secourir leurs camarades, et partager leurs dangers et leur gloire, car la bataille continuait toujours dans les mêmes conditions d'infériorité numérique pour l'armée française.

Mais nous étions arrivés à Vienne dans le palais du prince de Lichtenstein. C'est là, dans la soirée, que le général apprit

[1] Il mourut quelques jours après, de cette blessure, à Vienne. (Note de Pils.)

d'abord la blessure, puis la mort de l'illustre maréchal Lannes. Ce triste événement auquel toute l'armée prit une part si vive, s'accomplit dans une brasserie du village d'Ebersdorf. Le général fut particulièrement affecté de la fin tragique de son ancien compagnon d'armes. Il apprit également la mort du général Saint-Hilaire, qui était un des meilleurs divisionnaires de l'armée.

Dans le milieu de la nuit, un officier d'ordonnance de l'Empereur vint apporter au général sa nomination au commandement du 2e corps de la Grande Armée [1] qui se trouvait vacant par la mort du duc de Montebello. N'étant pas en état de monter à cheval, le général fit atteler sa calèche et partit dès 4 heures du matin, pour rejoindre son corps dans l'île de Lobau, où il passa une huitaine de jours privé des choses les plus nécessaires à la vie.

Les communications pour aller d'une rive à l'autre étaient si difficiles, que les hommes n'avaient rien à manger et que les chevaux n'avaient d'autre fourrage que les feuilles des broussailles de saules, seul produit de l'île. On se trouva dans la nécessité absolue de tuer des chevaux pour la subsistance des troupes et, comme les soldats excédés de fatigue par une bataille de dix-huit heures avaient abandonné bidons et marmites, on fut réduit à faire cuire la viande dans des cuirasses et dans des casques.

Nous n'étions pas mieux partagés pour la boisson, n'ayant d'autre eau que celle du fleuve qui charriait les cadavres des hommes et des chevaux tués pendant les deux dernières journées de combats.

Ces privations furent supportées jusqu'au rétablissement du pont que le général Bertrand fit exécuter avec le plus grand soin : cette construction fit l'admiration de tous les connaisseurs ; il y avait trois passages, celui du milieu était le plus large, étant destiné à l'artillerie et à la cavalerie ; les

[1] L'Empereur a donné le commandement du 2e corps d'armée au comte Oudinot, général éprouvé dans cent combats, où il a montré autant d'intrépidité que de savoir. (10e bulletin de la Grande Armée.)

trottoirs de droite et de gauche servaient à l'infanterie, sur



DANGER COURU PAR L'EMPEREUR ET PAR OUDINOT DANS L'ILE DE LOBAU
(juin 1809.)

toute la longueur du pont qui était éclairé par la troupe. Le

général appelait en plaisantant son collègue Bertrand *Summus Pontifex*.

Dans cet intervalle le général obtint de l'avancement pour plusieurs de ses officiers. Son aide de camp de Billy [1] reçut le commandement d'un bataillon de grenadiers. Le général Gauthier fut nommé chef d'état-major en remplacement du général Paris.

Pendant son séjour dans l'île de Lobau, le général avait de fréquents entretiens avec l'Empereur et l'accompagnait souvent dans ses promenades. Un jour qu'ils parcouraient l'île ensemble, des canonniers autrichiens pointèrent sur eux une pièce de campagne et le boulet passa tout près d'eux [2].

Sur ces entrefaites, on était venu prévenir le général que le pauvre curé d'Ebersdorf avait été pillé et qu'il ne lui restait plus pour toute fortune que les habits qu'il portait sur lui; il le fit venir et le prévint qu'à partir de ce moment son couvert serait toujours mis à sa table, puis il me chargea de lui faire un paquet de son propre linge et lui dit : « Je serais heureux, monsieur le curé, de vous offrir quelques-uns de mes habits, mais je craindrais que vos ouailles ne veuillent plus vous reconnaître pour leur pasteur; je vous demande donc la permission de réparer plus utilement le tort qui vous a été fait, »

[1] Le commandant de Billy fut grièvement blessé à la bataille de Wagram et mourut à la suite de l'amputation de sa jambe.

[2] Le *Mémorial de Sainte-Hélène* raconte ainsi le danger que coururent ensemble l'Empereur et Oudinot dans l'île de Lobau :

« Après la bataille d'Essling, dit Napoléon, lorsque j'eus réuni mon armée à l'île de Lobau, il y eut des deux côtés, tacitement et sans que les généraux y eussent aucune part, une suspension d'armes. Le feu n'eût produit d'autre avantage que celui de faire tuer quelques factionnaires; je courus à cheval pendant plusieurs jours et de tous côtés, on ne m'attaqua ni d'un côté ni de l'autre. Étant un jour accompagné d'Oudinot, je m'arrêtai un moment au bout de l'île, à peu près à 80 toises de distance de la route opposée sur laquelle étaient postés les ennemis. — Ils m'aperçurent et, m'ayant reconnu à mon petit chapeau et à ma redingote grise, ils pointèrent sur nous une pièce de trois. — Le boulet passa entre Oudinot et moi et nous rasa de près tous deux. — Nous donnâmes de l'éperon et disparûmes promptement. Dans cette circonstance, l'attaque était à peu de chose près un assassinat; s'ils eussent tiré une douzaine de coups, ils nous auraient tués. »

en même temps il faisait passer de sa main dans celle du bon prêtre une bourse remplie de pièces d'or.

Le 2e corps avait pris position de l'autre côté du Danube et occupait tout le terrain compris entre Ebersdorf et les approches des faubourgs de Vienne; le général avait établi son quartier général dans une manufacture de boutons. De cet endroit la vue dominait le village et tous ses environs; une des rues portait une grande étiquette avec ces mots : « Rue de Montebello. » C'était celle de la brasserie où le maréchal avait rendu le dernier soupir.

Le 28 juin, à la nuit tombante, le 2e corps repassa sur la rive gauche et plaça son campement dans l'île de Lobau, qui me rappelait tant de privations. Le rassemblement de l'armée dura quatre jours.

Le 4 juillet, dans l'après-midi, le prince de Lichtenstein arriva aux avant-postes en qualité de parlementaire; on lui banda les yeux pour le conduire sous bonne escorte au grand quartier général, mais son séjour n'y fut pas de longue durée. Dans la même soirée, le 2e corps se mit en marche par un temps très orageux et suivit le cours du Danube pendant une lieue; la tête de colonne arriva à un bras du fleuve à la nuit tombante, et rencontra une batterie de grosse artillerie et l'équipage du pont qui allait être jeté à cette place. Le vent soufflait déjà en tempête et le général, ne pouvant plus tenir à cheval, descendit à cet endroit. Il fit monter son aide de camp van Berckem dans un bateau avec quelques voltigeurs pour explorer l'autre rive, mais arrivé à la moitié du parcours, l'expédition essuya une décharge de mousqueterie. De notre côté, une boîte à mitraille répondit à cette avance et le général envoya aussitôt le général Conroux avec du renfort, pour soutenir son aide de camp. Lorsque la petite flottille débarqua les hommes sur le rivage, on ne trouva plus personne.

Sur notre gauche le maréchal Masséna attaquait Enzersdorf qu'il couvrait d'obus. A 11 heures du soir, la canonnade avait commencé avec l'orage; le feu du ciel semblait riva-

liser avec celui que fournissait les canons. Les Autrichiens avaient à Aspern une artillerie formidable qui grondait dans le lointain, tandis que celle d'Enzersdorf inondait l'île de Lobau de ses boulets ; le bruit du tonnerre augmentait ce vacarme infernal et tous ces feux combinés nous éclairaient comme en plein jour.

Cependant le bateau qui avait conduit le général Conroux sur l'autre rive, ainsi que celui du capitaine van Bercken avaient fait plusieurs voyages, et environ 1500 hommes avaient passé le bras du Danube, lorsque le pont fut établi. Le général fit de suite filer l'artillerie et passa de sa personne vers 3 heures du matin, puis s'arrêtant sur le rivage avec son état-major, il assista au défilé de tout son corps d'armée dont la dernière colonne arriva à 7 heures.

Le général se mit de suite en mouvement, obliquant un peu à gauche. Ayant mis pied à terre, il marcha quelque temps avec une compagnie d'éclaireurs, sur la droite d'un petit bois, et, après avoir dépassé Muhlteuten, il découvrit le château de Sachsengang[1] qui n'était pas signalé sur la carte; il lança des tirailleurs pour tâter les défenseurs, qui les saluèrent d'un feu très nourri. Le général remonta à cheval et se porta très près des murailles pour savoir à quoi s'en tenir. — Ce château fort ancien, était isolé et entouré d'un large fossé très marécageux; une seule entrée à laquelle on arrivait par un pont, donnait accès à cette sorte de citadelle. — Il fit avancer deux pièces d'artillerie légère qui lancèrent plusieurs obus, mais les Autrichiens se rappelant, sans doute, l'incendie du château d'Ebersberg, avaient démoli la charpente de la toiture et avaient placé leurs meilleurs tireurs sur le haut des tours; de là et de toutes les ouvertures, ils tâchèrent de tenir en respect les premières compagnies de voltigeurs qui bravèrent

[1] Le maréchal fit construire dans le parc de sa propriété de Jeand'heurs une tour en l'honneur de ses grenadiers ; il y fit placer les canons pris par lui personnellement et fit attacher cette inscription à l'entrée : « *Aux mânes des grenadiers Oudinot*, » ce monument fut copié sur la principale tour du château de Sachsengang.

leur mousqueterie. Le général avait mis pied à terre près d'un bouquet de bois pour attendre le résultat de la canonnade, mais comme l'ennemi voyait arriver d'autres canons qui se mettaient en batterie, un parlementaire vint demander un délai d'une demi-heure pour évacuer la place : « Pas une minute, répondit le général, il faut vous rendre de suite. » — L'officier répondit que le château était rempli d'effets appartenant aux habitants des villages voisins et qu'il fallait le temps de les mettre en sûreté : « Je me charge de tout, répliqua le général, mais je vous répète que je n'ai pas une minute à perdre. » — Le château fut aussitôt envahi par un bataillon de grenadiers qui s'y installa, après avoir désarmé les 1.200 Autrichiens qui en formaient la garnison ; les prisonniers furent conduits sur la rive droite du Danube. Douze pièces de canon étaient tombées entre nos mains.

En ce moment arrivait un officier du grand état-major à la recherche du 2e corps : « Dites à l'Empereur que j'arrive, interrompit le général, et qu'il m'était impossible de laisser derrière moi des fortifications occupées par l'ennemi. »

La colonne se mit aussitôt en marche à travers champs, ayant des blés jusqu'aux épaules des fantassins, et tout le corps se trouvait en ligne, avec la Grande Armée, à neuf heures du matin.

A ce moment le général, voyant un corps autrichien, soutenu par une nombreuse artillerie, prendre position sur la hauteur de Rutzendorf, forma ses colonnes d'attaque, et mettant l'épée à la main, donna à ses troupes un élan irrésistible et s'empara de cette position qu'il fortifia aussitôt. Cette manœuvre si vivement menée avait déblayé le terrain dans la plaine d'Enzersdorf, jusqu'aux hauteurs qui dominaient la rive gauche du Russbach ; elles étaient occupées par le gros de l'armée ennemie. A 3 heures de l'après-midi la bataille était engagée sur toute la ligne, le village d'Enzersdorf évacué par les Autrichiens était en flammes, ceux d'Essling et de Gross-Aspern, qui nous avaient déjà coûté si cher le 23 mai, sont encore témoins de nouveaux exploits et de nouvelles pertes ; enfin, à 7 heures du

soir, la ligne du Russbach nous appartenait et le prince Charles avait mis son armée en retraite sur Baumersdorf, Wagram et Breiteulée. Aucune défaillance n'était venue faire plisser le front de notre Empereur; nos alliés seuls, les Saxons, avaient dégarni le centre de notre ligne[1], mais Sa Majesté

[1] Dans la journée du 5, le maréchal Bernadotte avait compromis le sort de l'armée avec son corps composé de Saxons et autres Allemands de la confédération du Rhin. Sa nature de Méridional lui inspira la singulière idée de masquer son manque de vigueur par un ordre du jour qui ne trompa personne et qui indisposa tellement l'Empereur que son commandement lui fut enlevé.

Le mécontentement de Napoléon est communiqué aux maréchaux par l'ordre du jour suivant et les mérites de chacun sont rétablis avec justice et précision :

ORDRE DU JOUR

« Schœnbrünn, 6 août 1809.

« S. M. témoigne son mécontentement au maréchal prince de Ponte-Corvo, pour son ordre du jour daté de Léopoldau, le 7 juillet, qui a été inséré à une même époque dans presque tous les journaux, dans les termes suivants :

« Saxons, dans la journée du 5 juillet, 7 à 8.000 d'entre vous ont percé « le centre de l'armée ennemie et se sont portés à Deutsch-Wagram, « malgré les efforts de 40.000 hommes soutenus par 50 bouches à feu. « Vous avez combattu jusqu'à minuit, et bivouaqué au milieu des lignes « autrichiennes. Le 6, dès la pointe du jour vous avez recommencé le « combat avec la même persévérance et au milieu des ravages de l'artillerie « ennemie. Vos colonnes vivantes sont restées immobiles comme l'airain « Le grand Napoléon a vu votre dévouement; il vous compte parmi ses « braves. — Saxons, la fortune d'un soldat consiste à remplir ses devoirs; « vous avez dignement fait le vôtre. »

« Le maréchal d'Empire, commandant le 9e corps.

Signé : « J. Bernadotte. »

« Au bivouac de Léopoldau, le 7 juillet 1809.

« Indépendamment de ce que S. M. commande son armée en personne, c'est à elle seule qu'il appartient de distribuer le degré de gloire que chacun mérite.

« S. M. doit le succès de ses armes aux troupes françaises et non à aucun étranger. L'ordre du jour du prince de Ponte-Corvo tendant à donner de fausses prétentions à des troupes au moins médiocres, est contraire à la vérité, à la politique, à l'honneur national.

« *S. M. doit le succès de ses armes aux maréchaux duc de Rivoli et Oudinot*, qui ont percé le centre de l'ennemi en même temps que le duc d'Auerstædt le tournait par sa gauche.

« Le village de Deutsch-Wagram n'a pas été en notre pouvoir dans la journée du 5. *Ce village a été pris, mais il ne l'a été que le 6 à midi par le corps du maréchal Oudinot.*

« Le corps du prince de Ponte-Corvo n'est pas resté immobile comme

avait pourvu à tout et nous couchions le soir sur les positions que nous avions conquises.

Le 2e corps était en effet campé en face de Baumersdorf; après la chaleur du jour qui avait été excessive, une douce fraîcheur ranima le soldat à partir de 8 heures du soir. Le général passa la nuit étendu dans un sillon.

l'airain. Il a battu le premier en retraite. S. M. a été obligée de le faire couvrir par le corps du vice-roi, par les divisions Broussier et Lamarque, commandées par le maréchal Macdonald, par la division de cavalerie aux ordres du général Nansouty et par une partie de la cavalerie de la garde. C'est à ce maréchal et à ces troupes qu'est dû l'éloge que le prince de Ponte-Corvo s'attribue.

« S. M. désire que ce témoignage de son mécontentement serve d'exemple pour qu'aucun maréchal ne s'attribue la gloire qui appartient aux autres. S. M. cependant ordonne que le présent ordre du jour, qui pourrait affliger l'armée saxonne, quoique les soldats sachent bien qu'ils ne méritent pas les éloges qu'on leur donne, restera secret, et sera seulement envoyé aux maréchaux commandants les corps d'armée, et au ministre secrétaire d'État.

« Au major général,

« Schœnbrünn, le 5 août 1809.

« Vous trouverez ci-joint un ordre du jour que vous enverrez aux maréchaux, en leur faisant connaître que c'est pour eux seuls. Vous ne l'enverrez pas au général Reynier. Vous l'enverrez aux deux ministres de la guerre. Vous l'enverrez également au roi de Westphalie.

« NAPOLÉON. »

« Au ministre de la guerre,

« Schœnbrünn, le 29 juillet 1809.

« Si vous avez occasion de voir le prince de Ponte-Corvo, témoignez-lui mon mécontentement du ridicule ordre du jour qu'il a fait imprimer dans tous les journaux, d'autant plus déplacé qu'il m'a porté pendant toute la journée des plaintes sur les Saxons. Cet ordre du jour contient d'ailleurs des faussetés. *C'est le général Oudinot qui a pris Wagram le 6, à midi.* Le prince de Ponte-Corvo n'a donc pas pu le prendre. Il n'est pas plus vrai que les Saxons aient enfoncé le centre de l'ennemi le 5. Ils n'ont pas tiré un coup de fusil. En général, je suis bien aise que vous sachiez que le prince de Ponte-Corvo n'a pas toujours bien fait dans cette campagne... la vérité est que cette colonne en granit a constamment été en déroute.

« NAPOLÉON. »

Comme conclusion de ces ordres du jour, le corps du maréchal Bernadotte fut dissous le 8. Les Saxons qui en faisaient partie furent placés sous les ordres du général Reynier et le maréchal eut la permission d'aller prendre les eaux. En partant, il fait ainsi ses adieux au maréchal Oudinot :

« Mon cher Maréchal, j'ai vivement regretté qu'une migraine assés forte m'ait privé du plaisir de diner avec vous aujourd'hui; dès l'instant que j'ai été un peu soulagé, je me suis empressé d'aller chés vous pour vous exprimer toute ma peine d'avoir manqué l'occasion de répondre à votre obligeante amitié. Votre aide de camp en m'annonçant que vous étiés sorti

Le lendemain, à peine les premières lueurs parues à l'horizon, les hommes se dressèrent en secouant leur engourdissement, dû aux fatigues de la veille et à l'humidité de la nuit; chacun examinait la pierre de son fusil. Le général, avec son état-major, était déjà sur un petit monticule, observant les mouvements de l'ennemi.

A 5 heures du matin, notre ligne s'étendait depuis Neusiedel jusqu'aux rives du Danube; notre droite, aux ordres du duc d'Auerstaëdt, s'appuyait au Russbach qui la séparait de l'armée ennemie; le 2e corps, commandé par le général, occupait la position entre le maréchal Davout et l'armée d'Italie; cette dernière se trouvait gardée à son autre aile par les trois divisions de Macdonald, qui avait à sa gauche le corps du général Marmont; l'aile gauche de l'armée française obéissait aux maréchaux Masséna et Bernadotte.

Dès le matin, la canonnade s'engagea des deux côtés sur toute la ligne. L'Empereur à pied, dans les seigles, accompagné du prince Eugène, changeant à chaque instant de vêtements, nous apparaissait tantôt avec un habit bleu, tantôt avec une capote grise.

La garde impériale était au centre; en arrière, toute la grosse cavalerie, rangée en huit colonnes, attendait l'ordre de charger. Le grand parc d'artillerie de la garde, commandé par le général de Lauriston, appuyait cette réserve.

Vers 9 heures, Napoléon, voyant une épaisse poussière

m'a assuré que vous étiés au théâtre de Carinthie; je mi suis rendu et je n'ai pas été assés heureux pour vous y rencontrer; je vais donc partir, mon cher Oudinot, sans avoir pu vous embrasser. Recevés tous mes vœux pour votre bonheur et soyés bien convaincu que quelque part où le sort me jette vous y aurés toujours un ami.

« Adieu, je vous écris à la hâte et c'est en courant que je vous trace l'expression d'un attachement vrai et d'une estime profondément sentie.

« J. BERNADOTTE. »

Vienne, le 20 octobre 1809.

L'ordre du jour aux Saxons n'avait laissé aucune trace d'amertune dans l'esprit d'Oudinot. Quant à Bernadotte, il avait fait une gasconnade, et voilà tout; il n'y attachait pas la moindre importance en ce qui le concernait personnellement, mais les ordres du jour secrets allaient lui faire faire un grand pas dans la voie du renoncement aux sentiments patriotiques.



Le chirurgien Capiomont panse le général Oudinot
sur le champ de bataille de Wagram.

(6 juillet 1809.)

avancer sur notre gauche, s'aperçut que le prince Charles y portait tous ses efforts et qu'elle était refoulée en partie sur l'île de Lobau.

La position de Gross-Aspern était perdue, mais notre aile droite conduite par le maréchal Davout tournait la gauche des Autrichiens et le drapeau français flottait sur la tour de Neusiedel. A cette vue, l'Empereur rassuré fait prévenir ses chefs de corps dans toutes les directions ; le duc de Rivoli, dont la situation était compromise, redouble ses efforts et rétablit le combat, en réparant l'échec subi par les Saxons du prince de Ponte-Corvo.

Pendant que les deux ailes luttent avec acharnement, le général Macdonald, qui n'avait pu se maintenir à Wagram la veille, répare cet échec en enlevant la position de Sussenbrunn et marche sur Gérardsdorf soutenu par le corps de Marmont.

Mais le deuxième corps n'était pas resté inactif : le général, à la tête des divisions Durutte et Puthod, avait déjà occupé le village de Baumersdorf, où il était entré un des premiers, l'épée à la main, malgré la résistance opiniâtre du centre de l'armée ennemie. Les charges répétées de la cavalerie autrichienne s'étaient brisées contre nos baïonnettes et, telles les lames de la mer rencontrant un écueil, les escadrons du grand-duc s'égayaient dans la plaine, disloqués, pour se reformer et tenter de nouveaux efforts également impuissants.

Le général donne un moment de repos à ses hommes et, pendant que les généraux reforment leurs colonnes, il fait appeler son chirurgien Capiomont, pour recoudre son oreille gauche traversée par une balle.

Quelques instants après, voyant l'artillerie de la garde foudroyer la droite des Autrichiens, le général lance la brigade Coehorn, en lui recommandant d'obliquer à droite, puis manœuvrant pour gagner la route de Znaïm, en déloge l'ennemi et, laissant Aderklaa sur sa gauche, prend la tête de la brigade Albert, la pénètre de l'ardeur qui l'anime, et l'entraîne à sa suite, faisant tout plier devant lui. — Après une lutte héroïque dans laquelle il est soutenu par la division

Puthod, il enlève Deutsch-Wagram en flammes et le plateau est couronné par le 2e corps tout entier.

Il n'était pas encore midi, nous avions occupé la position que l'Empereur convoitait avec ardeur, celle qui décidait la victoire et dont cette mémorable journée va porter le nom.

Le général descend du cheval que lui avait prêté le lieutenant-colonel du 57e de ligne pendant l'action[1]; il est tête nue, ses vêtements sont en lambeaux et couverts du sang échappé de deux blessures; il vient d'avoir la cuisse droite traversée par une balle. Piquant sa vaillante épée dans la terre qu'il a conquise, il s'appuie sur le pommeau de cette arme, pendant que le docteur Capiomont arrête le sang avec des tampons de charpie et lui bande la cuisse.

Sur ces entrefaites arrive un officier de l'Empereur, qui engage le général à se faire transporter à Vienne, où les soins qu'exige son état lui seront donnés. « Dites à Sa Majesté, répond le commandant du 2e corps, que je ne sortirai de Wagram qu'après la déroute complète de l'ennemi. »

Nos pertes avaient été nombreuses pendant cette dernière journée. Le général venait de faire transporter, dans sa calèche, son chef d'état-major Gautier[2], qui arriva mourant à Vienne; le général Duprat avait été mis en pièces par un obus; les aides de camp van Berckem, Delamarre, Jacqueminot et Zénovitz étaient grièvement blessés; les autres officiers d'ordonnance l'étaient plus légèrement.

Le général, qui venait de refuser à l'Empereur de quitter le champ de bataille, établit son quartier général au bord du Russbach, à peu de distance du village de Wagram, dont l'incendie n'était pas éteint; il passa la nuit couché sur une botte

[1] Le général avait eu successivement tous ses chevaux tués ou blessés sous lui; c'est alors que le lieutenant-colonel du 57e de ligne lui donna le sien.

[2] Gautier, Hyacinthe-Nicolas, qui fut tué à Wagram à côté du général Oudinot, était très aimé et apprécié de son chef, sous les ordres duquel il avait déjà servi en Italie et en Helvétie. — On le confond souvent avec le général Gauthier qui fit les campagnes de Belgique en 1809, d'Espagne en 1812 et de France en 1814.

de paille et supporta sans se plaindre les douleurs que lui causaient ses blessures.

L'Empereur, qui avait fait planter sa tente près d'Aderklaa sur la route de Znaïm, à une très petite distance de Wagram, était venu voir le général dans la soirée. Il s'était entretenu quelques instants avec lui et ne l'avait quitté qu'après l'avoir remercié des services qu'il lui avait rendus, principalement pendant cette dernière journée. Au moment où je rapportais de l'eau fraîche puisée dans le Russbach pour calmer l'inflammation des blessures du général, Sa Majesté lui disait : « Je n'oublierai pas que vous avez conduit le 2e corps, comme l'aurait fait votre prédécesseur Lannes, l'ami qui m'était si cher. »

Le 7, à la pointe du jour, le 2e corps vint camper à Walkerdorf, traversant cette magnifique plaine en suivant la grande route ; il séjourna le lendemain dans cette position et le général profita de ce repos pour faire donner des soins aux blessés autrichiens. Tous les Français avaient déjà été transportés aux ambulances.

Le général apprit ce jour-là que son ancien aide de camp, le colonel de Magnac, avait été grièvement blessé comme chef d'état-major du général de Lassalle, et qu'après avoir été dépouillé de son uniforme sur le champ de bataille, il était resté confondu avec les soldats à l'ambulance; il donna immédiatement l'ordre de transporter le colonel dans son propre logement à Vienne, au palais de Lichtenstein et de lui donner tous les soins nécessaires. M. de Magnac avait eu la mâchoire et la langue emportées par un biscaïen ; rien ne put le sauver ; il mourut au bout de quinze jours d'affreuses souffrances.

Ce même jour, le général obtint comme chef d'état-major, en remplacement du général Gautier mort de ses blessures, le général de Lorencez, qui commandait à Wagram une des brigades de la division Saint-Hilaire.

Le 9 juillet, dans la journée, le 2e corps se mit en marche sur Znaïm ; nous arrivâmes à deux lieues de la ville le 11, à

9 heures du matin. L'Empereur arriva peu de temps après nous et établit son quartier général sur une hauteur, au centre de son armée. Après quelques engagements devant Znaïm entre les deux armées, le prince de Lichtenstein se présenta à l'Empereur, porteur de propositions d'armistice qui furent acceptées quelques instants après.

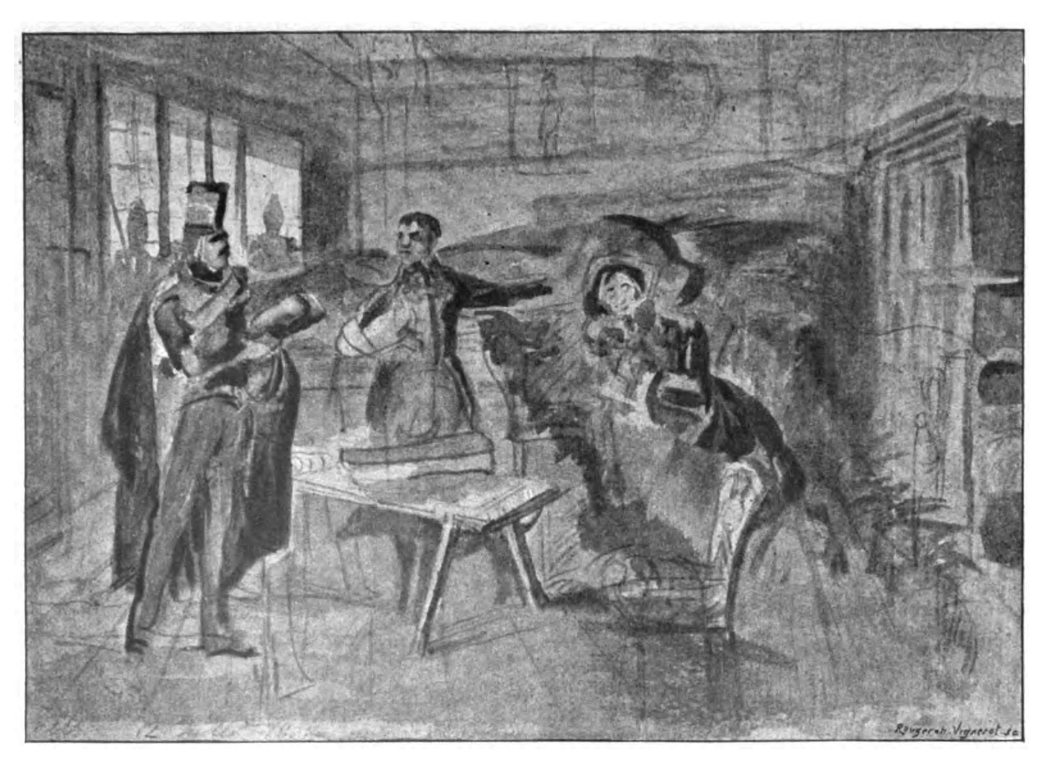
Le lendemain matin, le général occupa un petit village distant de trois quarts de lieue du grand quartier général et, comme il était toujours fort souffrant de ses blessures, il s'étendit sur la paille dans une grange, en attendant qu'il eût un logement. Mais à peine était-il assoupi que le colonel de Flahaut, aide de camp du prince de Neuchâtel, demanda à entrer. Le général, qui m'entendait parlementer pour protéger son repos, reconnaissant la voix du colonel, s'écria : « Mais entrez donc, Flahaut! » — Celui-ci, obéissant, lui dit aussitôt : « Monsieur le maréchal, je vous apporte une lettre de service de la part de Sa Majesté et je suis heureux d'avoir été choisi pour remplir cette mission, qui me permet de vous apporter le premier mes félicitations, » et ne lui donnant pas le temps d'ouvrir la dépêche, il se jeta dans ses bras.

M. le maréchal, oubliant ses souffrances et la peine qu'il avait à se mouvoir, partit aussitôt pour voir l'Empereur, et le remercier de la haute dignité dont il venait de l'investir. Sa Majesté lui fit l'accueil le plus cordial et lui dit qu'il avait mérité ce bâton depuis la bataille d'Austerlitz [1] et que la prise de Wagram [2] l'avait décidé à payer sa dette envers lui. Tous les maréchaux et généraux présents l'embrassèrent et lui témoignèrent leur joie de cette nomination.

A son retour au camp, le nouveau maréchal trouva son loge-

[1] Capefigue, dans l'*Europe pendant le Consulat et l'Empire* dit : « Oudinot méritait le bâton d'honneur depuis Austerlitz... N'avait-il pas constamment dirigé cette réserve de grenadiers dont la renommée obtenait un si mémorable retentissement en Europe ? — Et à Friedland, quelle admirable conduite, lorsque son cheval criblé de balles et son habit de mitraille, il s'offrit si beau aux yeux de l'Empereur... »

[2] Le village de Wagram a été enlevé le 6, entre 10 et 11 heures du matin, et la gloire en appartient tout entière au général Oudinot et à son corps (30e *Bulletin de la Grande Armée*).



Le colonel de Flahaut apporte à Oudinot blessé, étendu sur une botte de paille, sa nomination de Maréchal.

(Znaïm, 10 juillet 1809.)

ment et les environs envahis par des généraux et des officiers de tous grades, ils disaient : « Oudinot est l'élu de l'armée. » Ses anciens compagnons d'armes l'embrassaient, les autres lui serraient les mains, tous étaient heureux.

L'état-major avait préparé une fête qui dura une partie de la nuit. Tous ces jeunes et brillants officiers témoignaient leur joie et l'affection qu'ils avaient vouée à leur *patron*, qui savait si bien les faire tuer.

Cet état-major avait été réorganisé de suite après la bataille de Wagram ; il se composait ainsi : général de Lorencez, colonels Baillot, Letellier, Gaudin; chefs d'escadron Jacqueminot, Bourcet, capitaines Picard et Delamarre; lieutenants de La Chaise, Pouilly, de Cramayel et Pierre.

Le 13 de grand matin, le 2e corps se mit en marche, traversa Znaïm encore encombré des suites du combat du 11, entre les Autrichiens et le corps de Masséna, et suivit la route de Vienne par Guntersdorf, Schongraben, Hollabrünn et Stockerau. Le camp fut installé à Amspitz, sur la rive gauche du Danube, tandis que le maréchal passa sur la rive droite ; il plaça son quartier général à la tête de pont du Thador. Le maréchal visitait souvent ses troupes dans leurs cantonnements. L'Empereur passa une grande revue du 2e corps dans les premiers jours du mois d'août et distribua de nombreuses récompenses.

Le 15 août, le maréchal reçut le titre de duc de Reggio avec une dotation de quatre-vingt mille livres attachée à cette distinction. De toutes les parties de la France et de l'Europe arrivaient des lettres de félicitations [1].

A la fin de la belle saison le maréchal s'installa à Vienne au palais du prince de Lichtenstein. Quelques jours après il assista à un grand service, qu'il fit célébrer à la cathédrale, en l'honneur de ses aides de camp morts de leurs blessures après les batailles d'Essling et de Wagram.

[1] Voir aux Pièces justificatives n° XII plusieurs lettres de personnages célèbres.



Pendant ce temps se poursuivaient des négociations avec l'Autriche. La paix fut conclue le 15 octobre, à la grande satisfaction des deux nations.

Quelques jours avant son départ de Vienne, les magistrats municipaux voulant donner à M. le maréchal un témoignage de reconnaissance pour sa courtoisie, et pour la fermeté avec laquelle il avait maintenu l'ordre dans la ville et parmi les troupes sous ses ordres, lui firent porter une grosse somme d'or dissimulée sous une couche de cigares; mais le maréchal, s'apercevant du subterfuge repoussa cette offrande avec indignation. C'est alors que voulant réparer ce que le premier présent avait de choquant pour la délicatesse de l'illustre guerrier, les Viennois mieux inspirés cette fois, le prièrent d'accepter un souvenir historique qu'ils avaient gardé jusque-là avec un soin jaloux : la pipe de Sobieski [1], que le duc de Reggio s'empressa d'accepter, en souvenir de la bonne harmonie qui n'avait cessé de régner entre les vainqueurs et les habitants de cette capitale.

Le lendemain M. le maréchal reçut l'ordre de se porter sur Lintz ; il passa près de cette ville quinze jours dans un château impérial; puis il partit en poste pour venir à Versailles présider le collège électoral de Seine-et-Oise. Il passa six jours à Bar-le-Duc, au milieu de sa famille et de ses concitoyens.

[1] En 1682, Jean III Sobieski, roi de Pologne, se précipita des hauteurs de Kalemberg sur l'armée ottomane qui menaçait Vienne et, le 13 septembre, fit son entrée dans la capitale délivrée. — A son départ, ce héros victorieux avait fait aux habitants de la ville un don précieux, mais bien simple : il leur avait laissé, pour être déposée au musée d'artillerie, sa pipe que la municipalité de Vienne devait, cent vingt-sept ans plus tard, offrir à un maréchal de France.

CHAPITRE IV

1810-1811

Le duc de Reggio commandant en chef de l'armée de Brabant. — Mort de la première maréchale Oudinot. — Mariage de l'Empereur avec Marie-Louise. — Oudinot gouverneur de la Hollande. — Réunion de la Hollande à la France. — Entrée du maréchal à Amsterdam. — Séjour de la princesse de Suède dans cette capitale. — Pose de la première pierre de la caserne Saint-Charles. — Le maréchal rentre en France. — Il reprend son commandement en Hollande. — Mariage du général de Lorencez avec la seconde fille du maréchal. — La ville d'Amsterdam offre une épée d'honneur à Oudinot.

M. le maréchal arriva à Paris dans les premiers jours de janvier, et de là se rendit aussitôt à Versailles. Le préfet, M. Laumont, lui avait fait préparer un appartement dans son hôtel. Après la clôture de la session, M. le duc de Reggio se rendit en hâte à Paris où l'Empereur le rappelait. Sa Majesté lui confia en effet le commandement de l'armée de Brabant[1], avec la mission spéciale de faire exécuter strictement le blocus continental contre l'Angleterre.

L'Empereur, dans ses instructions, insista sur la mauvaise volonté que mettait le roi Louis, son frère, à l'exécution d'une consigne, qui avait pour but d'anéantir les forces de la Grande-Bretagne en ruinant son commerce. Il donna les ordres les plus sévères à M. le maréchal qui partit de suite prendre le commandement de son armée à Anvers.

Le 13 janvier, le général en chef partit de cette ville et prit possession de Berg-op-Zoom et de Bréda ; il arriva dans

[1] Voir aux Pièces justificatives n° XIII, une lettre du ministre de la guerre et la situation de l'armée de Brabant établie par le baron de Lorencez, chef d'état-major du 2e corps.

cette dernière place le 17[1]. Quelques jours après, le 7 février, il partit pour Bois-le-Duc et plaça son quartier général dans la maison de Mme Nioport.

M. le maréchal eut à remplir en Brabant les mêmes devoirs d'administrateur qui lui valurent en 1806, pour la modération qu'il y apporta, les bénédictions des habitants de la principauté de Neuchâtel; il dut faire cesser tout commerce avec l'Angleterre, faire saisir toutes les marchandises provenant de cette nation ennemie et lutter sans faiblesse contre les idées du roi Louis[2]; toutes les instructions qui lui venaient de Paris lui ordonnaient de brusquer les choses[3]. Son carac-

[1] ARMÉE DE BRABANT PROCLAMATION

« Habitants du Brabant, des îles de la Zélande et de celles situées entre la Meuse et l'Escaut,

« Sa Majesté l'Empereur et Roi Napoléon, m'ayant ordonné de prendre militairement possession du pays situé entre la Meuse et l'Escaut, j'y envoie des troupes sages et disciplinées qui ont ordre de respecter vos personnes, vos usages, vos coutumes. J'espère qu'en retour, elles trouveront un accueil digne de la bonne conduite dont je me plais d'avance à me porter garant.

« Fait à Bréda, le 18 janvier 1810.

« Le maréchal, duc de REGGIO,
« Commandant en chef l'armée. »

Le 20 février, le ministre de la guerre écrivait au maréchal Oudinot :

« Je vois avec une grande satisfaction comment vous avez su allier avec la fermeté nécessaire dans une opération aussi épineuse, la modération et la sagesse qui concilient, qui aplanissent les difficultés. J'espère que vos mesures auront jusqu'à la fin tout le succès qu'elles doivent obtenir et que Nimègue avec l'île de Bommel tomberont entre nos mains, comme le reste, et sans coup férir ; l'opération se terminera par là aussi heureusement qu'elle a été commencée. L'Empereur ne peut manquer d'en apprécier le mérite, et je remplis un devoir en mettant sous ses yeux tout ce qui peut, dans cette occasion importante, mériter sa satisfaction comme sa bienveillance. Votre Excellence sait que je suis porté d'inclination à y mettre le plus véritable empressement.

« Duc de FELTRE. »

[2] Voir aux Pièces justificatives, n° XIV, trois lettres de l'Empereur au uc de Reggio.

Le prince de Neuchâtel écrivait le 12 mai au maréchal : « L'expérience donne lieu à l'Empereur de penser que les *bons procédés* sont insuffisants envers le gouvernement hollandais et qu'il est indispensable de recourir aux menaces pour le faire marcher. » — Il ajoutait le 23 du même mois : Sa Majesté vous recommande d'avoir les yeux sur tout ce qui se passe à Amsterdam et dans le pays ; son intention est que vous n'ayez aucune relation avec le... et que vous ne souffriez pas qu'aucun officier de votre armée en ait. »

tère droit et conciliant lui rendit impossibles des procédés que réprouvait son âme chevaleresque.

Un jour que M. le maréchal était allé faire une promenade à cheval dans les environs, M. Victor Oudinot, son fils aîné, lieutenant aux chasseurs de la garde, et M. le maire de Bar arrivèrent en poste, pour annoncer la mort de Mme la duchesse[1]. Prévenu du cruel événement qui mettait le comble à sa douleur, le maréchal s'enferma pendant quarante-huit heures dans son appartement pour donner un libre cours à son chagrin. C'est à cette époque qu'on commença de parler du divorce de l'Empereur avec Joséphine, puis le bruit se répandit dans l'armée que Sa Majesté avait choisi une des filles de l'empereur d'Autriche, l'archiduchesse Marie-Louise[2]. Le mariage eut lieu en effet et, à cette occasion, M. le maréchal donna le 2 avril une fête magnifique aux chefs de l'armée et à son état-major; il fit illuminer la ville pendant la soirée.

Le surlendemain, 4, l'armée de Brabant était dissoute et M. le maréchal fut nommé gouverneur de la Hollande et commandant en chef du corps expéditionnaire[3], qui prit position aux environs d'Utrecht. Le roi Louis était dans cette

[1] En toutes occasions, le roi de Hollande prouva au maréchal Oudinot sa reconnaissance pour la manière dont il avait su adoucir les ordres de l'Empereur. A l'occasion de la mort de la duchesse de Reggio, il écrivit la lettre suivante au commandant en chef de l'armée d'occupation :

« Monsieur le duc de Reggio, j'apprends le malheur qui vous est arrivé ; les consolations sont d'un faible secours ; cependant j'espère que l'assurance de la part que je prends à ce qui vous intéresse ne vous sera pas désagréable ; tous ceux qui vous connaissent et ceux qui estiment le nom que vous avez rendu célèbre, partageront en quelque sorte votre douleur ou du moins, en seront très affectés. Croyez, je vous prie, que je fais plus et que je sens tout ce que vous devez éprouver.

« LOUIS NAPOLÉON. »

Amsterdam, 30 mai 1810.

A monsieur le maréchal, duc de Reggio.

[2] Voir aux Pièces justificatives no XV une lettre du général de Lorencez qui annonce au maréchal Oudinot que les billets de banque autrichiens ont monté de 25 p. 100 sur la nouvelle du mariage de l'archiduchesse Marie-Louise avec Napoléon.

[3] Voir la situation de l'armée aux Pièces justificatives n° XVI, ainsi qu'une lettre du contre-amiral Lhermitte du 21 avril 1810, donnant les dispositions prises par la marine.



ville pour y passer la semaine sainte. Le duc de Reggio eut une entrevue avec Sa Majesté, qui partit le soir même pour Amsterdam.

Le commandant en chef s'établit à Utrecht où il resta jusqu'au 2 mai. Le quartier général fut placé à l'ancien archevêché. Après avoir passé le Wahal, les ordres furent aussi sévères qu'ils l'avaient été auparavant pour maintenir la discipline la plus exacte dans l'armée.

Le prince Louis Bonaparte en montant sur le trône de Hollande, prenant son rôle de roi au sérieux et ne voulant pas se considérer comme le lieutenant de l'Empereur des Français, n'entra jamais dans les vues de son frère, relativement au blocus continental, qui gênait les relations commerciales de ses sujets avec les traficants anglais. Mis en demeure d'obéir, ce prince préféra abandonner ce pouvoir et abdiquer en faveur de son fils[1]. Mais Napoléon, ne tenant aucun compte de cette décision, réunit purement et simplement, par décret[2], le royaume de Hollande à l'Empire français[3].

Comme conséquence de la résistance opiniâtre du roi Louis, le maréchal reçut l'ordre de marcher sur Amsterdam; il arrivait le 4 juillet en vue des faubourgs, les artilleurs avaient la mèche allumée, mais l'avant-garde vit venir une foule de curieux au-devant d'elle; tous ces braves gens avaient l'air animés des meilleures intentions; les digues étaient couvertes de peuple, une foule de jeunes gens et d'enfants étaient perchés sur les arbres des promenades; il était évident qu'on ne nous opposerait pas la moindre résistance.

M. le maréchal se mit à la tête de ses troupes et fit son entrée dans la cité. Il vit venir au-devant de lui le général Bruno, représentant le roi, et le gouverneur de la ville accompagné d'une suite nombreuse; à ce moment des salves d'artil-

[1] 1er juillet.

[2] 9 juillet.

[3] Voir aux Pièces justificatives n° XVII, cinq lettres du roi Louis au duc de Reggio.

lerie accueillirent l'armée française; la garde civique formait la haie sur le passage du maréchal, qui rencontra bientôt les ministres venant en corps le saluer. Le premier ministre, qui était dans les idées du roi, avait les larmes aux yeux; le maréchal marcha aussitôt au-devant de lui et lui dit familièrement : « Ne pleurez donc pas, monsieur Cambier, sans quoi les larmes vont me gagner et nous serons ridicules. »

Toutes les maisons étaient pavoisées ; le gouverneur de la ville offrit au commandant en chef de l'armée un repas de bienvenue et un palais pour logement, le premier seul fut accepté et le maréchal se fit préparer un appartement à l'hôtel du Douhl.

Dans la soirée les troupes hollandaises accueillirent les Français dans leurs casernes, où des festins avaient été préparés ; les deux armées se confondirent en une seule et les espérances du maréchal furent dépassées à cet égard ; il recueillit en cette journée solennelle les fruits de la bienveillance qu'il avait témoignée à toutes les autorités depuis son entrée en Hollande.

Quelque temps après l'archichancelier de l'Empire, le duc de Plaisance, arriva à Amsterdam pour se mettre à la tête de l'administration civile, ce qui permit au maréchal de visiter toutes les parties de la Hollande, pendant l'été, et d'établir partout l'autorité de l'Empereur. Il revenait de temps à autre passer une journée auprès du duc de Plaisance avec lequel il était intimement lié, et qui partageait avec lui le fardeau du gouvernement.

M. le duc de Reggio avait une maison de campagne à Suss-Deck, aux environs de la ville, ancienne demeure royale où il allait passer les moments qu'il consacrait au repos ; il donna là plusieurs fêtes à ses généraux et au fils de l'archichancelier Lebrun.

Au commencement du mois de septembre, M. le maréchal se réinstalla à Amsterdam où la ville avait mis une maison à sa disposition ; il la monta à ses frais comme s'il avait dû y passer plusieurs années, puis il fit une nouvelle tournée pour

visiter les cantonnements occupés par une partie de son armée; arrivé à Alckemart, il s'embarqua sur un yacht royal commandé par l'amiral de Winter et alla visiter l'île de Texel, il passa les troupes en revue et inspecta le fort. Le retour du duc de Reggio ne fut qu'une succession de fêtes qui lui furent données sur tous les points où il s'arrêta.

Quelques jours après, la princesse de Suède, accompagnée de son fils Oscar, passa par Amsterdam pour aller rejoindre son mari à Stralsund. M. le maréchal alla présenter ses hommages à Son Altesse Royale et lui offrit ses équipages qu'elle accepta pour les cinq jours que devait durer son séjour ; il mit également à sa disposition un de ses officiers d'ordonnance et une garde d'honneur. M. le duc de Reggio accompagna lui-même la princesse dans une excursion au village si curieux de Bruck et à Saardam où Pierre le Grand avait fait son apprentissage de charpentier.

Le 3 novembre, tous les généraux et officiers des armées française et hollandaise se réunirent pour la Saint-Charles, fête de M. le maréchal ; les salles du grand Doelen avaient été préparées à cet effet. Quelques jours après, le 17, eut lieu la pose de la première pierre de la caserne Saint-Charles[1], que les magistrats d'Amsterdam appelèrent ainsi en l'honneur du duc de Reggio.

Cette caserne, placée entre la promenade du Plantage et la porte de Minden, devait avoir 900 pieds de façade y compris les deux pavillons formant les ailes; ses trois étages devaient loger environ 3,000 hommes; c'est le capitaine du génie Moras qui a conçu et exécuté le plan.

La cérémonie se fit avec la plus grande pompe ; toutes les troupes étaient sous les armes, les chefs de l'armée, les membres du gouvernement, les magistrats et les fonctionnaires de la ville étaient présents en grande tenue; des discours de félicitations furent adressés à M. le maréchal qui répondit avec

[1] Voir aux Pièces justificatives, n° XVIII, l'acte officiel de la pose de la première pierre de la caserne Saint-Charles.

une grande amabilité à chacun d'eux et un repas somptueux termina cette mémorable fête.

L'hiver était arrivé, rigoureux comme il l'est habituellement dans ce pays. M. le maréchal était souffrant depuis quelques jours d'une esquinancie, et les chirurgiens de l'armée ne trouvaient aucun remède qui pût soulager les souffrances aiguës que donne ce genre d'indisposition. Alors un homme du pays m'engagea à donner de l'eau de navets à M. le maréchal qui, ayant bien voulu essayer de ce remède, fut guéri en vingt-quatre heures. — N'arrive-t-il pas souvent que les hommes de science dédaignent à tort les remèdes simples que la nature, en bonne mère qu'elle est, met à la portée de tous ?

Le duc de Reggio avait reçu de l'Empereur l'autorisation de rentrer en France pour quelques mois[1] ; il se mit en route le 30 décembre, n'emmenant que son premier aide de camp, le colonel Letellier. Arrivé devant Nimègue, sur la rive droite du Wahal, la rivière incomplètement gelée charriait d'énormes glaçons et il fut impossible de décider les bateliers, malgré les offres les plus généreuses, à tenter une traversée dans laquelle ils craignaient de risquer leur vie. Il fallut se résigner à faire un détour en obliquant à droite pour atteindre Gorcum, où l'on nous avisait que nous trouverions la Meuse entièrement gelée. En effet, nous pûmes alors mettre la calèche sur un traîneau et traverser la rivière sur la

[1] Un journal d'Amsterdam du 3 janvier 1811 annonce en ces termes l'absence que va faire le commandant en chef de l'armée d'occupation :

« Son Excellence le maréchal Oudinot, duc de Reggio, a quitté cette ville le 3 de ce mois avec son état-major et toute sa suite. Les qualités personnelles de Son Excellence, sa bonté et son affabilité envers les habitants de ce pays lui avaient concilié l'affection générale, qui ne cède qu'à l'admiration qu'inspirent ses talents militaires et sa bravoure. Déjà, avant son arrivée, l'excellente discipline qu'il a fait observer au corps d'armée sous ses ordres et qu'il a su toujours maintenir, ainsi que sa libéralité, laisseront longtemps dans le cœur de nos concitoyens des souvenirs agréables et des regrets de n'avoir pu conserver plus longtemps le bonheur de sa présence. Si Son Excellence emporte les regrets de la population entière de cette ville et du pays, elle peut aussi se flatter qu'on ne cessera d'y faire des vœux pour le succès des hautes destinées auxquelles Sa Majesté impériale et royale daignera l'appeler. »

glace. Quelques jours après, nous touchions Anvers, puis Verdun.

1811

Arrivé à Bar-le-Duc le 8 janvier, M. le maréchal fut reçu par son père, qui vint au-devant de lui, et par trois de ses enfants, Mlles Charlotte et Élisa [1] et M. Auguste [2]. Il passa six semaines au milieu des siens, heureux d'accueillir ses compatriotes si empressés à venir lui offrir leurs hommages, chaque fois qu'ils en trouvaient l'occasion.

Étant parti pour Paris dans les premiers jours du mois de mars, M. le maréchal s'y trouvait encore à l'époque de la naissance du roi de Rome [3].

Pendant ce même mois, le général de Lorencez [4] rentra

[1] L'une est devenue comtesse de Lorencez et la seconde baronne de Caunan.

[2] Le comte Auguste Oudinot a été tué le 26 juin 1835 à Muley-Ismaël à la tête du 1er régiment de chasseurs d'Afrique dont il était colonel.

[3] Le 20 mars 1811.

[4] Guillaume Latrille, comte de Lorencez (1772-1855) était officier au 2e bataillon des Basses-Pyrénées en 1792 ; blessé au combat de Château-Pignon le 6 juin 1793, il fut nommé capitaine adjudant major le 1er septembre suivant. Passé en Italie, il fit les campagnes de 1795 et 1796 sous Bonaparte, qui le fit chef de bataillon. Il devint ensuite aide de camp du général Augereau avec lequel il fit la campagne de Hollande, pendant laquelle il reçut le grade d'adjudant général. Après avoir servi dans l'ouest sous Hédouville, il fit partie de l'armée d'Angleterre comme colonel du 46e de ligne, eut un cheval tué sous lui à la bataille d'Austerlitz et fut fait commandeur de la Légion d'honneur pour avoir concouru activement à la prise de Pratzen. Le 8 février 1807, le colonel de Lorencez enlevait à la baïonnette le plateau qui couvrait Eylau et était fait général de brigade sur le champ de bataille, après s'être couvert de gloire. Le 8 juin suivant, il avait un cheval tué sous lui et recevait une blessure à la bataille d'Heilsberg.

Après avoir commencé la campagne de 1809 sous les ordres du maréchal Davout et coopéré aux batailles de Thann et d'Eckmül, comme commandant de la 1re brigade de la fameuse division Saint-Hilaire, il passa au 2e corps de la Grande Armée sous le maréchal Lannes auquel succéda le général Oudinot après la bataille d'Essling. C'est sous les ordres de ce dernier qu'il combattit à Ebersdorf et à Wagram. Le général Gautier ayant été tué dans cette dernière journée, Lorencez le remplaça comme chef d'état-major général du corps d'Oudinot. Il avait lui-même reçu une balle dans la cuisse à la prise des hauteurs de Deutsch-Wagram.

En 1810, à l'armée de Catalogne, et en 1811 à celle d'Aragon, il s'était,

d'Espagne. Il avait servi en qualité de chef d'état-major du 2e corps, sous les ordres de M. le maréchal, en 1809 et 1810, et était resté familier de la maison depuis. Il obtint à cette époque la main de Mlle Charlotte qui avait suivi son père à Paris.

Dans le courant du mois de mai, M. le maréchal fut appelé par l'Empereur, qui lui donna la mission de préparer les Hollandais à le recevoir dignement. pendant un voyage qu'il comptait faire dans ce pays avec l'impératrice, au commencement de l'automne. Les préparatifs de départ furent aussitôt faits; nous nous mîmes en route pour Bar-le-Duc où M. le maréchal passa quelques jours pour ses affaires, et emmenant sa fille avec lui, il établit son quartier général à Utrecht et reprit le commandement de l'armée d'occupation.

Le duc de Reggio se mit de suite à l'œuvre pour préparer le voyage de Leurs Majestés; ses rapports avec les Hollandais lui facilitèrent la tâche; cependant bien des intérêts avaient été froissés par la politique de l'Empereur.

M. le maréchal fit célébrer le mariage de Mlle Charlotte avec le général de Lorencez pendant ce séjour à Utrecht.

Le 19 septembre, Leurs Majestés quittent Saint-Cloud et prennent le chemin de la Hollande. Les provinces unies avaient

comme toujours, fait remarquer ; il avait coopéré aux sièges de Tortose et de Taragone et, dans la tranchée, aux abords de cette dernière place, il avait reçu un coup de mitraille à la jambe.

Rentré en France à cause de cette blessure, le général épousa le 21 septembre 1811 la seconde fille du maréchal Oudinot et fit l'année suivante la campagne de Russie comme chef d'état-major général du duc de Reggio, son beau-père ; pendant cette laborieuse campagne, il ne quitta pas un seul jour le 2e corps, fut mentionné dans les bulletins de la Grande Armée, reçut une nouvelle blessure à Polotsk, puis au moment du passage de la Bérézina, contribua à la construction du pont de Studzianca sur cette rivière. — Nommé général de division le 13 mars 1813, il fut chef d'état-major général du 12e corps d'armée commandé par le duc de Reggio pendant la campagne de Saxe et, après avoir fait des prodiges de valeur à la seconde journée de Bautzen, il eut les deux cuisses brisées par la mitraille.

Ayant été forcé de renoncer à l'équitation à la suite de ces deux dernières blessures, le général de Lorencez reçut de l'Empereur le commandement de la 4e division militaire et du camp de Cherbourg; pendant toute la Restauration, le comte de Lorencez remplit les fonctions d'inspecteur général d'infanterie. Il était grand-officier de la Légion d'honneur, commandeur de Saint-Louis, etc.

promis un accueil empressé, elles avaient organisé une garde d'honneur qui devait suivre et protéger les souverains pendant tout le temps de leur voyage.

L'Empereur et l'Impératrice Marie-Louise étaient arrivés le 4 octobre à Anvers et y passèrent quatre jours. Napoléon visita avec un soin méticuleux les importants travaux qu'il faisait exécuter pour fortifier le port et la place.

Le cinquième jour, Sa Majesté inspecta les chantiers de l'Escaut où les soins donnés à la construction des navires étaient très soutenus et encouragés ; il assista avec l'Impératrice au lancement d'un vaisseau de 74, auquel fut donné le nom de *Friedland*, en souvenir de la fameuse bataille où le maréchal Oudinot s'était couvert de gloire à la tête des grenadiers; Leurs Majestés furent les parrains de ce navire.

Après avoir séjourné quarante-huit heures à Utrecht, où Napoléon passa la revue de la garnison et visita tous les établissements militaires, l'Empereur et l'Impératrice firent leur entrée solennelle à Amsterdam. L'espoir que leur avait donné le duc de Reggio fut dépassé; l'accueil du peuple fut enthousiaste et les fêtes données par les magistrats de la capitale magnifiques.

Quatre jours suffirent à peine à Napoléon pour tout voir et tout contrôler; cependant Leurs Majestés reprirent le chemin de la France où d'autres soins appelaient l'Empereur.

Dès la fin d'octobre, le maréchal recevait l'ordre de faire partir ses troupes pour Mayence et Mannheim et de leur faire prendre leurs cantonnements aux environs de Munster. Le duc de Reggio ayant annoncé son départ, les notables de la ville d'Amsterdam lui offrirent en signe de reconnaissance [1]

[1] Le comte G. de Caraman, ancien ministre plénipotentiaire, dans son livre intitulé : *Affaires de Hollande en* 1810, écrit les lignes suivantes :

« C'est l'occasion de signaler dans un esprit de justice, tout ce que la Hollande a dû, dans ces pénibles circonstances, à la modération, à la mesure, à la parfaite intégrité du maréchal Oudinot. Une stricte discipline fut constamment maintenue parmi les troupes sous ses ordres. Investi d'une grande autorité militaire, à la fois l'écho et le bras d'une puissance sans contrôle, le chef de l'armée française d'occupation agit toujours de concert avec le représentant de la politique impériale en Hollande ; animés tous

une épée d'honneur, dont la lame portait cette inscription : *Duci Regienci viro fortissimo; gratia civitas Amstersdamensis.* » La poignée était enrichie de diamants.

M. le maréchal fut profondément touché des marques d'affection[1] qui lui furent données et des regrets manifestés à l'occasion de son départ. Ces sentiments lui rappelaient ceux qu'il avait recueillis en 1806 à son départ de Neuchâtel.

Avant le départ de Leurs Majestés, le duc de Reggio avait

deux des mêmes sentiments et dirigés par le même vœu de conciliation..... Loin de renoncer à l'emploi des bons procédés, comme il y était incité par les ordres venant de Paris, le maréchal s'efforça sans cesse d'adoucir par l'aménité des formes la rigueur des mesures qu'il avait à prendre. Sans se préoccuper de la responsabilité qu'il assumait, il n'interrompit point avec le roi des relations dont, à son avis, l'utilité était incontestable et, plus jaloux de servir que de plaire, il ne se départit jamais envers lui de la plus respectueuse déférence, alors même qu'il se voyait contraint de refuser son accession à ses demandes. J'ajouterai, d'un autre côté, que l'Empereur accorda constamment son approbation aux intentions et aux actes du maréchal, car le duc de Feltre, ministre de la guerre, lui écrivait : « Vous « avez su allier dans toutes les opérations les plus épineuses la fermeté à la « modération et à la sagesse qui concilient et aplanissent les difficultés. » — C'est ainsi que dans son absolutisme, l'Empereur lui sut gré de s'être affranchi, parfois, des règles d'une obéissance passive dans l'accomplissement d'une mission non moins politique que militaire.

« Quant au roi, il se montra vivement touché de cette conduite (ses lettres en font foi) et saisit plus d'une occasion de témoigner l'estime et la confiance qu'il accordait à bon droit au moderne Bayard... »

[1] En recouvrant les États dont il avait été dépossédé par la guerre, le roi des Pays-Bas, sous l'inspiration de la reconnaissance publique, envoya la plaque de l'ordre de Guillaume de Hollande au duc de Reggio. — Voici en quels termes s'exprime à ce sujet l'organe de Guillaume Ier, le général Jansens (*a*) :

« Bruxelles, 6 décembre 1816.

« Monsieur le duc,

« Il m'est infiniment agréable d'avoir à annoncer à Votre Excellence que Sa Majesté le roi, mon maître, vient de lui donner, par décret du 24 novembre, son grand ordre de Guillaume. Votre Excellence s'est trouvée dans des moments très difficiles à la tête des armées française et hollandaise, munie de pouvoirs illimités, et la modération dont vous avez constamment usé, monsieur le maréchal, n'en a été que plus admirée par mes compatriotes. Votre Excellence a prévenu de grands maux en faisant tous le bien qui dépendait d'elle. L'illustre maison d'Orange, rentrant dans sa patrie, a su apprécier, monsieur le maréchal, cette conduite noble et désin-

(*a*) Le général Jansens fit la campagne de 1814 à la tête d'une division française.

demandé à l'Empereur l'autorisation d'épouser M[lle] de Coucy. Napoléon lui avait répondu : « Rentrez donc en France et mariez-vous le plus vite possible. »

téressée, et son chef avait besoin de vous en témoigner toute sa satisfaction par la distinction qu'il vous accorde.

« Cet ordre compte parmi ses membres des guerriers illustres, et qui l'est plus que le duc de Reggio ! Si j'ai donc l'honneur de féliciter Votre Excellence de cette marque éclatante de la bienveillance de mon roi, je félicite également l'ordre de l'acquisition honorable qu'il vient de faire.

« Le lieutenant général et chevalier de l'ordre,

« JANSENS. »

Voir aux Pièces justificatives n° XIX deux lettres relatives à l'occupation de la Hollande.

CHAPITRE V

1812

Mariage du duc de Reggio avec Mlle Eugénie de Coucy. — Le maréchal prend le commandement du 2e corps à Munster. — Son entrée à Berlin dont il devient gouverneur. — Départ pour Marienwerder. — L'habit rouge du prince Murat et la matelote d'anguille. — Napoléon visite la flottille chargée des vivres de l'armée. — Passage du Niémen. — L'Empereur occupe Kowno. — Halte à Develtowo. — Oudinot tire le premier coup de canon de la campagne de Russie. — Wittgenstein est battu à Wilkomir. — Le maréchal fait enlever cette ville par la cavalerie. — Prise du camp retranché devant Dünabourg. — Affaire d'avant-postes devant cette ville. — Passage de la Dwina devant Polotsk. — Combat de Jacobowo ; les Russes sont repoussés. — Oudinot prend ses dispositions pour attirer les Russes sur la rive droite de la Drissa. — Bataille d'Oboïarszina ; Oudinot culbute les Russes dans la Drissa. — Mort du général Koulnieff. — L'Empereur ordonne au maréchal d'occuper Polotsk. — Combat d'avant-garde de Swolna. — Le général Gouvion Saint-Cyr amène des renforts au maréchal. — Première bataille de Polotsk. — Oudinot blessé remet le commandement à Gouvion Saint-Cyr.

De retour à Paris dans les premiers jours du mois de janvier, M. le maréchal en repartit le 16 et arriva à Vitry-le-François le lendemain. Son mariage avec Mlle Eugénie de Coucy[1] fut célébré dans la nuit du 19 au 20.

M. le duc et Mme la duchesse de Reggio partirent pour Bar-le-Duc où ils arrivèrent le 21 et, à partir de ce jour, eurent lieu une succession de fêtes données aux deux familles et aux nombreux amis arrivés des environs.

Quelques jours après, M. le maréchal reçut l'ordre de

[1] Marie-Charlotte-Eugénie-Julienne de Coucy, seconde fille de Nicolas-Antoine de Coucy, capitaine au régiment d'Artois, chevalier de Saint-Louis et de Marie-Gabrielle Maignien de Merçuay. — La duchesse de Reggio était née en 1791, elle mourut en 1868.

prendre, le 17 février, le commandement du 2e corps dont les différentes colonnes étaient cantonnées autour de Munster en Westphalie. Mme la maréchale accompagna son mari dans la première chaise de poste, la seconde était occupée par le général de Lorencez, chef d'état-major, et sa jeune femme, la troisième par les aides de camp, MM. Jacqueminot, de Thermes et Bourcet; le reste de la suite emplissait trois autres voitures échelonnées sur la route. On passa le Rhin à Mannheim et l'on arriva dans la nuit du 16 à Munster.

Le général Verdier, à la tête des généraux et l'état-major, attendaient en dehors de la ville ; ils firent la conduite à leur chef jusqu'à la demeure du baron de Drott. Dès le lendemain, M. le maréchal s'occupa de l'organisation de son corps dont plusieurs fractions étaient très éloignées.

La guerre semblait décidée contre la Russie, Frédéric-Guillaume hésitait à prendre parti dans cette lutte où l'armée française allait compter 150,000 alliés de toutes nations dans ses rangs. Napoléon, qui aimait les situations nettes, donna l'ordre à M. le maréchal de marcher sur Berlin pour éclaircir la politique équivoque du roi de Prusse.

Le 2e corps [1] partit aussitôt par Brunswick et s'arrêta à Brandebourg, où M. le maréchal eut, avec un envoyé du roi, une entrevue importante qui dut contribuer à préparer notre entrée Berlin. Le lendemain, à Magdebourg, le général Legrand rejoignit le corps avec sa division d'infanterie; le général Doumerc, ayant sous ses ordres les généraux de brigade de Berckeim et Lhéritier ralliait le corps avec une division de cuirassiers. C'est dans cette place que M. le maréchal retrouva avec plaisir un de ses anciens compagnons d'armes, le général Michaud, qui en était gouverneur.

Le lendemain, le duc de Reggio partit en poste, sans escorte,

[1] Le 2e corps se composait de trois divisions d'infanterie ; généraux Legrand, Verdier et Merle ; de deux brigades légères de cavalerie : généraux Castex et Corbineau, et enfin d'une division de cuirassiers : généraux Doumerc, Berckeim et Lhéritier. Ces cinq divisions formaient un effectif de 37,400 hommes.

pour gagner Postdam; les routes étaient encombrées par les régiments de la garde prussienne, qui évacuaient cette résidence; la voiture ne s'arrêta pas avant d'arriver à Berlin où M. le maréchal entra à 2 heures de l'après-midi. Il descendit de suite au palais de Sacken que le roi avait fait préparer pour le recevoir; tout le service était organisé par les soins de la cour et des hommes à la livrée royale.

Nous étions bien peu nombreux et les Prussiens nous regardaient de travers; j'en entendis un qui disait dans sa langue qui m'était familière : « Voilà encore les Français, les verrons-nous donc toujours? »

Le roi avait quitté sa capitale la veille et s'était retiré à Breslau; M. le maréchal prit alors le gouvernement de la ville et conserva Mme la duchesse auprès de lui; malgré ses occupations multiples, il put cependant lui faire visiter les endroits les plus intéressants des environs.

Peu de jours après son installation, le nouveau gouverneur fut avisé que Frédéric-Guillaume désirait passer en revue le 2e corps. Lorsque le jour de cette cérémonie fut convenu, le roi arriva de Postdam, où il était rentré, accompagné des princes de sa maison et d'un nombreux état-major; M. le maréchal se porta à sa rencontre, suivi d'un seul aide de camp, le comte de Thermes, et, après les compliments d'usage, se plaça à la gauche de Sa Majesté pour passer devant les rangs de l'armée, ayant soin, comme représentant de l'Empereur, de tenir son cheval légèrement en avant. Après la revue qui dura trois heures, il fit défiler les 40,000 hommes devant le roi de Prusse qui se montra enchanté et remercia cordialement le commandant en chef.

Un artiste prussien, dont je ne me rappelle pas le nom, se faisant l'écho des sentiments de ses compatriotes qui savaient gré à M. le maréchal de la sévère discipline imposée aux troupes, lui offrit son buste [1]. Cette démarche, venant d'un

[1] Ce buste en plâtre massif fut remis, après la mort du maréchal, à son gendre le général comte de Lorencez; il est d'une facture lourde et donne



ennemi, fut très bien accueillie. Je fus chargé de l'emballer avec beaucoup de soin et il partit quelques jours après avec Mme la duchesse, qui l'emporta à Bar-le-Duc.

On venait de recevoir l'assurance que la Prusse fournissait à l'Empereur un corps d'armée aux ordres du général de Grawert[1] et dont le maréchal Macdonald allait prendre le commandement en chef; les contingents prussiens prirent la dénomination de 10e corps de la Grande Armée.

Le 2 mai, les troupes françaises se mirent en marche sur Marienwerder. Mme la duchesse et Mme de Lorencez quittèrent leurs maris pour rentrer en France, en même temps que M. le maréchal sortait de Berlin, avec son chef d'état-major, pour rejoindre son corps.

Les serviteurs que le roi de Prusse avait bien voulu mettre à la disposition du gouverneur de Berlin furent magnifiquement récompensés avant le départ du palais de Sacken.

Le 4 mai, à la nuit tombante, M. le maréchal arriva au bord de la Vistule où le général Belliard était campé avec sa division. Ce dernier ne voulut pas laisser passer le pont à son ancien camarade et le retint à dîner. Le fleuve ne fut traversé que le lendemain pour l'arrivée à Marienwerder, où fut établi le quartier général. Cette ancienne cité est une admirable position stratégique; elle est plantée sur la Vistule, au confluent de la Lièbe et de la Noga qui vont se perdre l'une et l'autre dans le golfe de Dantzig. Cette place importante possède un château et une église extrêmement curieux. Sur ce point le 2e corps se trouva aux avant-postes; plusieurs courriers russes venant de France essayèrent en vain de passer; il leur fallut rétrograder, car il leur fut défendu de traverser les lignes françaises et on leur refusa des passeports.

une faible idée du caractère du modèle, mais il est l'œuvre d'un vaincu et offre un certain intérêt à cet égard.

[1] Le 10e corps, aux ordres du duc de Tarente, était composé de la division française Grandjean, du corps prussien du général Yorck, divisions Kleist et Grawert et d'une division de cavalerie légère prussienne commandée par le général Massenbach. Ces quatre divisions formaient un effectif de 29,000 hommes.



Le prince Murat, passant par Marienwerder, vint déjeuner au quartier général ; il portait le brillant costume rouge des lanciers polonais de la garde impériale, qui rehaussait encore sa taille et faisait valoir son élégance ; au moment où la conversation roulait sur les chances qu'il pouvait avoir de devenir roi de Pologne, le maître d'hôtel se présenta à sa droite, lui offrant de la matelote ; le prince accepta, mais en même temps qu'il prononçait le mot « oui » le plat se sépara en deux au-dessus de son épaule et son magnifique uniforme se trouva rempli de sauce au vin. M. le maréchal foudroya du regard le malheureux serviteur, mais le roi de Naples affecta de ne point s'occuper de l'accident et dit aussitôt, avec sa bonté habituelle, qu'il n'y avait pas de la faute du maître d'hôtel.

Le prince d'Eckmühl passa à son tour et fut reçu par son ami ; lui qui ne riait jamais, s'amusa cependant de l'aventure arrivée à l'uniforme de lancier polonais.

Le général Belliard quitta à cette époque le 2e corps et fut remplacé par le général Merle. Le commandement de l'artillerie fut donné au général Dulauloy et celui du génie au colonel Dode.

Après un mois de séjour sur les bords de la Vistule, le 2e corps eut l'ordre de se porter sur le Niémen ; il partit le 2 juin pour Rissenbourg, passa le lendemain la nuit à Finkenstein et resta pendant quatre jours à Mohrungen ; de là, il occupa successivement Wormditt, Preuss-Eylau et Welhau où s'était arrêté l'Empereur avec une partie de sa garde. La rivière du Prégel était à cet endroit couverte de bateaux chargés de vivres et de munitions pour l'armée. Le 17, Napoléon et Berthier sur un canot, les autres généraux dans deux chaloupes, passèrent l'inspection de cette flottille.

Nos hôtes de Wehlau nous firent à cette époque une remarque à laquelle nous ne prêtâmes pas grande attention ; ils nous dirent que nous allions entrer dans un pays où la destruction de toutes choses allait faire le vide sur nos pas. Cette prédiction devait cependant se réaliser.

Le 19, le 2e corps occupa Gumbinnen ; M. le maréchal établit

son quartier général dans un haras appartenant au roi de Prusse ; il se mit en route le lendemain dans la direction du Niémen sur les bords duquel le 2e corps arriva le 23, à une heure de l'après-midi, par une chaleur suffocante.

La rive gauche domine le fleuve ; le terrain est sablonneux et planté de sapins, dont les branches touffues donnent un ombrage bienfaisant. L'Empereur avait fait installer le grand quartier général à la droite de l'emplacement où campait le 2e corps. Sa tente avait vue sur les ponts pendant qu'on travaillait à leur établissement.

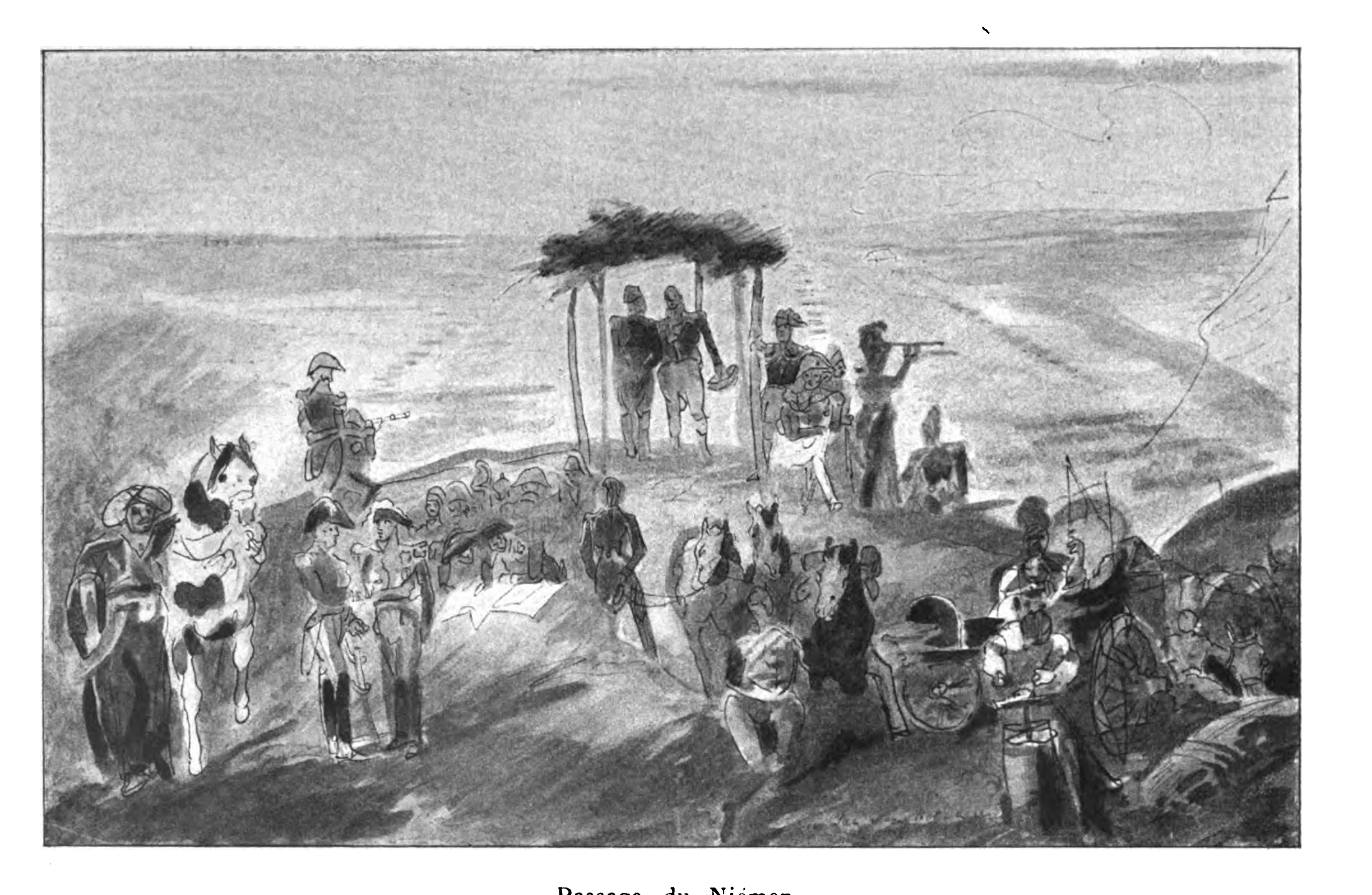
M. le maréchal descendit la hauteur pour établir son bivouac un peu à gauche, à portée du pont qu'il devait traverser ; il passa la nuit au bord du fleuve.

Le 24, à la pointe du jour, le prince d'Eckmühl traversa le Niémen à la tête du 1er corps, la cavalerie du prince Murat suivit; pendant ce temps M. le maréchal ne quittait pas la tête du pont, attendant son tour et s'entretenant avec différents généraux ; l'un d'eux, le général Defrance, lui fit remarquer qu'il n'y avait peut-être pas d'autre exemple dans l'histoire d'une armée aussi nombreuse rassemblée sur un si petit espace de terrain [1].

L'Empereur, placé sur un tertre qui dominait toute la vallée arrosée par le fleuve, surveillait les passages parallèles sur trois ponts ; il était abrité des rayons du soleil par des branchages de sapins, disposés par les sapeurs comme une sorte d'auvent.

Le 2e corps passa à son tour après la cavalerie. Il était sur la rive droite à 1 heure de l'après-midi ; évitant de traverser Kowno, il tourna cette ville par sa droite et vint établir son camp à deux lieues de là, où il fut surpris par un violent orage à 3 heures. Le soldat, harassé de fatigue, brûlé par le soleil depuis le matin, trempé et refroidi par la pluie, allait prendre un moment de repos bien gagné, lorsque arriva du

[1] M. Thiers dit 400,000 hommes ; en réalité, il y en avait 360,000 et 990 pièces d'artillerie.



Passage du Niémen

(24 juin 1812)



Passage du Niémen

(24 juin 1812)

grand quartier général l'ordre de rétrograder et de revenir à Kowno où l'Empereur s'était arrêté avec toute sa garde.

Sa Majesté faisait jeter un pont sur la Wilia ; il y conduisit M. le maréchal sitôt son arrivée à Kowno, lui donnant l'ordre de marcher dès le lendemain dans la direction de Wilkomir où la présence du comte de Wittgenstein lui était signalée. L'Empereur et le duc de Reggio passèrent la soirée et une partie de la nuit, malgré la pluie, à surveiller l'établissement de ce pont.

Le lendemain 25, au lever du jour, le 2e corps passa la Wilia pendant que Napoléon se portait, avec le gros de son armée, sur Wilna, capitale de la Lithuanie.

M. le maréchal marcha pendant trois jours sans rencontrer un seul soldat russe. Le 28, à dix heures, le corps d'armée étant arrivé à Develtowo, à 2 lieues en avant de Wilkomir, s'arrêta pour faire la soupe. Le quartier général s'installa chez le pope du village.

Vers onze heures un maréchal des logis du 3e lanciers nommé Nappier, qui était attaché à l'état-major, étant allé au jardin pour prendre quelques légumes, découvrit un dragon russe caché derrière un buisson ; il le saisit au collet et l'entraînant dans la maison, l'amena devant les aides de camp. M. le maréchal prévenu de cet incident, interrogea le déserteur et ayant appris qu'il appartenait à l'arrière-garde du corps de Wittgenstein, envoya aussitôt l'ordre à la brigade légère du général Castex[1] de fouiller les environs. Un aide de camp appela le général Legrand auquel l'ordre fut donné de marcher en toute hâte avec sa division pour soutenir les deux régiments de cavalerie, en cas de besoin.

Ce général, avec son entrain accoutumé, s'élança à la suite

[1] Le général Marbot, dans ses *Mémoires* (t. III, p. 55 et suivantes), raconte une histoire assez bien imaginée pour donner à penser que la victoire de Wilkomir était due à sa vigilance, toujours en éveil ? — Dans le cas présent, comme dans beaucoup d'autres, ce chef d'escadrons n'a fait qu'obéir aux ordres de ses chefs ; mais, quand on écrit des mémoires, il faut bien, pour jouer un rôle, se mettre en évidence ; on le fait naturellement au détriment de ses généraux, l'effet n'en est que plus saisissant.



des chasseurs qui venaient d'engager l'action à l'entrée d'un bois, l'ennemi fut aussitôt délogé et se mit en retraite, essayant des retours offensifs aussitôt repoussés.

Pendant ce temps M. le Maréchal avait prescrit au général Verdier d'obliquer à droite dans la plaine, pour tourner les Russes et essayer de leur couper la retraite, puis se portant en avant de sa personne, il arriva au galop pour diriger l'avant-garde ; aussitôt reconnu à sa plume blanche, il fut salué par une volée de coups de canon.

Le duc de Reggio, craignant que l'ennemi, en se retirant, songeât à détruire le pont de Wilkomir, donna l'ordre aux chasseurs du général Castex de poursuivre l'ennemi l'épée dans les reins, pour occuper le pont en même temps qu'eux et le leur enlever en attendant que l'infanterie soit arrivée. Ce général remplit cette mission périlleuse avec la plus grande vigueur ; il pénétra même en ville à la suite de la cavalerie russe dont il fit un grand carnage, et c'est ainsi que le pont de Wilkomir fut sauvé[1], à l'encontre des ordres donnés par le général Platow.

M. le Maréchal se porta au galop près d'un moulin qui touchait au faubourg et dominait la ville ; il vit l'armée russe en pleine retraite s'engouffrant dans la route creuse qui mène à Swentziany. Se tournant vers le capitaine de Thermes qui était derrière lui : « Allez dire à Berckheim, s'écria-t-il, de rassembler tout ce qu'il trouvera de cavalerie et de charger à fond l'arrière-garde ennemie. » — Puis, partant lui-même, il fit mettre en batterie sous ses yeux plusieurs pièces de canon qu'il fit tirer à toute volée sur les fuyards.

Après avoir pris ces mesures, M. le Maréchal entra en ville

[1] Le 28 juin 1812, le duc de Reggio trouva l'ennemi en bataille vis-à-vis Develtowo, et engagea aussitôt une canonnade assez vive ; mais le corps russe (Wittgenstein), chassé de position en position, s'enfuit bientôt en désordre par la route de Swentziany, avant d'avoir pu mettre le feu au pont de Wilkomir. Son arrière-garde, en se retirant, incendia le grand magasin de cette ville et l'abandonna au pillage. Le duc de Reggio, après avoir arrêté les progrès du feu, parvint aussi à faire restituer par les juifs une partie de ce qu'ils avaient pris pendant le premier désordre. (*Vict. et Conq.*, t. XXI, p. 135.)

avec la première brigade de la division Legrand, fit de suite arrêter les progrès du feu qui, des magasins incendiés par les Russes, se communiquait aux maisons voisines. Informé quelques instants après que le général Platow avait poussé les juifs à piller les grands magasins de l'armée, avant de les livrer aux flammes, M. le Maréchal fit chercher le magistrat qui administrait la ville et le prévint que tous les habitants qui seraient convaincus de s'être appropriés les objets de toute nature sortis des magasins de l'armée, seraient fusillés séance tenante.

Quelques heures après, la plus grande partie des marchandises avaient été remises à la disposition de l'inspecteur aux revues, sans qu'il ait été nécessaire de recourir aux mesures de rigueur.

Le duc de Reggio avait fait tirer le premier coup de canon de la campagne. Il établit son quartier général à Wilkomir et envoya de suite à l'Empereur le rapport de cette brillante affaire. — Il attendit pendant trois jours des nouvelles de Sa Majesté, mais ne voyant pas revenir son aide de camp, M. le Maréchal transporta le 1er juillet son quartier général à quatre lieues en avant, à un château abandonné, dans lequel on trouva une grande quantité de cassonade et d'eau-de-vie qui nous fut distribuée. C'est dans cet intervalle que le lieutenant-colonel Bourcet, revenant du grand quartier général, lui rapporta les félicitations que le prince Berthier lui transmettait de la part de l'Empereur, en même temps que l'ordre de marcher sur Dünabourg.

Après une marche de plusieurs jours, le 2e corps arriva à une lieue de Dünabourg ; nous avions supporté de grandes fatigues provenant de la chaleur excessive et de la rareté des vivres et des fourrages. Ce jour-là, 13 juillet, le temps avait subitement changé, le vent du nord soufflait en tempête et une pluie fine et froide, tombait depuis le matin.

M. le Maréchal, à la tête de l'avant-garde commandée par le général Castex, s'arrêta sur une hauteur de laquelle on apercevait la ville assise dans la plaine, au bord de la Dwina.

L'ennemi avait construit des ouvrages considérables à la tête de pont et occupait un camp retranché qu'il avait fortifié par des mouvements de terrain, derrière lesquels il était solidement établi et soutenu par une artillerie nombreuse. N'ayant que des cavaliers sous la main, le duc de Reggio envoya demander plusieurs bataillons au général Legrand, lui donnant l'ordre d'arriver en toute hâte. Une heure après, le camp retranché fut enlevé à la baïonnette par la première brigade de la division Legrand, pendant que les régiments de la 2e brigade le tournaient par la droite. Toutes les baraques furent incendiées et les ouvrages ruinés.

Comme la journée était très avancée, M. le Maréchal envoya un officier du génie à la tombée de la nuit pour reconnaître les travaux de la tête de pont. Ce brave officier, dont j'ai oublié de prendre le nom, ce que je regrette beaucoup, remplit sa mission avec un soin et une méthode que le feu de l'ennemi ne parvint pas à interrompre; ce fut un miracle, qu'après avoir essuyé un feu de mousqueterie très nourri, dont il était le point de mire, il pût sortir sain et sauf d'une expédition aussi périlleuse. Il vint rendre compte à M. le Maréchal que la position était entourée de travaux de défense de toutes sortes, que le pont, très encaissé et en forme de dos d'âne, était difficile à aborder et défendu par plusieurs batteries dont les feux se croisaient.

Le quartier général avait été établi dans une maison de campagne; les autres divisions du corps avaient campé successivement autour de ce point, au fur et à mesure de leur arrivée pendant la soirée.

Le 14[1] M. le maréchal monta à cheval dès la pointe du jour;

[1] Le 13 juillet 1812, le duc de Reggio, continuant de poursuivre Wittgenstein, arriva à Dünaburg, où il eut une affaire d'avant-garde à la tête de pont. Les Russes furent chassés sans pouvoir empêcher les Français de brûler les baraques qu'ils avaient sur la rive gauche et de reconnaître les ouvrages de la place. Le lendemain 14, une nouvelle affaire d'avant-postes eut lieu. Après cette diversion sur la droite, le duc de Reggio continua son mouvement sur la Drissa (*Vic. et Con.*, t. XXI, p. 148).

Le général Marbot, t. III, p. 67 et suivantes de ses *Mémoires*, raconte sur cette affaire de Dünabourg, des événements étonnants, où lui seul joue un

voulant tâter la garnison de cette place, il fit canonner les remparts et la tête de pont. L'ennemi ne répondit à cette attaque que par le feu de ses batteries. Ayant alors la certitude que l'armée russe poursuivait sa retraite, le duc de Reggio réunit en conseil les généraux de division et son chef d'état-major le général de Lorencez, leur dit que l'Empereur ne lui ayant pas donné l'ordre de faire le siège de Dünabourg, il pensait inutile de s'arrêter devant cette place où il dépenserait, sans utilité sérieuse, la vie de ses hommes et ses muni-

rôle. Cet officier se trouve naturellement en désaccord avec les auteurs. Il cherche à établir que lui seul a agi, lui seul a enlevé le camp retranché ; il profite de l'occasion pour insinuer que le maréchal Oudinot n'entend rien aux affaires de la guerre. Il ne peut pas oublier que le maréchal n'a pas voulu le prendre pour aide de camp lorsque la mort de Lannes le laissait sans emploi. (Voir aux Pièces justificatives n° XX la réponse du maréchal au général Colbert qui lui offre un aide de camp.) Malheureusement pour lui, le récit de Pils, témoin oculaire, mais témoin désintéressé, nous raconte les faits différemment et ce dernier est d'accord avec le récit des *Victoires et Conquêtes* que je viens de citer plus haut.

Dans tous les cas, le commandant Marbot traite avec une désinvolture un peu trop méridionale le héros de Zurich, d'Austerlitz, de Friedland et de Wagram. Son ressentiment lui fait oublier les termes du 10e bulletin de la Grande Armée paru le lendemain de la bataille d'Essling et conçu en ces termes : « L'Empereur a donné le commandement du 2e corps d'armée au comte Oudinot, général éprouvé dans cent combats, où il a montré autant d'intrépidité que de savoir. »

Qu'on me permette encore d'opposer à l'animosité de l'officier éconduit, l'opinion du maréchal Bugeaud, dont la réputation n'était pas celle d'un donneur d'eau bénite de cour :

« La Durantie, le 6 octobre 1847.

MARÉCHAL DUC D'ISLY

Cabinet

« Général et cher collègue,

« J'ai reçu la lettre de famille qui m'invitait à assister aux obsèques de votre illustre père. Vous croirez, j'espère, que si des obstacles très sérieux ne m'en avaient pas empêché, je me serais empressé d'aller rendre les derniers devoirs à l'un des plus glorieux vétérans de notre vieille armée.

« J'aurais cru m'honorer moi-même en honorant celui de qui l'on peut dire, comme du chevalier Bayard, il fut sans peur et sans reproches ; mais j'ai été malade. Recevez donc, je vous prie, l'expression de mes regrets, et soyez convaincu que j'ai pris part à votre douleur en même temps que je me suis affligé de voir disparaître encore un de ces hommes qui ont contribué à sauver le pays sous la République et qui ont illustré l'Empire.

« Recevez, général et cher collègue, l'assurance de ma considération très distinguée.

« Maréchal d. d'ISLY. »

A M. le lieutenant général duc de Reggio.

tions ; M. le Maréchal ajouta que le rapport fait par l'officier du génie qui avait reconnu la place la veille, lui donnait la certitude qu'il faudrait plusieurs jours pour réduire la garnison. En conséquence, il donna l'ordre aux généraux de prendre leurs dispositions pour partir dès le lendemain à la poursuite du corps de Wittgenstein, sur la rive droite de la Dwina.

Le 15, de grand matin, le 2e corps se mit en route ayant Polotsk pour objectif ; il fit étape à Drouiatouï, petit bourg entouré d'étangs, en repartit le 17, coucha le 18 à Drissa et arriva le 19 à deux heures de l'après-midi en vue de Polotsk.

Nous n'étions plus qu'à une petite lieue de cette ville, lorsqu'un officier de l'avant-garde, ayant rendu compte au général de Lorencez que le pont était coupé, M. le Maréchal envoya l'ordre au général Castex de faire passer quelques cavaliers sur la rive droite de la rivière pour éclairer l'armée ; il donna une compagnie de grenadiers au commissaire Martouret pour aller assurer les vivres et les fourrages, en leur prescrivant de passer sur des bateaux, sitôt que les éclaireurs seraient rentrés.

M. le Maréchal chargea de suite le général Dulauloy et le colonel Dode de rassembler les matériaux nécessaires à la construction d'un pont sur la Dwina.

Sur ces entrefaites, le quartier général recevait la nouvelle que le commissaire des guerres, après avoir passé la rivière, s'était assuré pour la subsistance de l'armée de grandes provisions de farine, d'eau-de-vie, d'hydromel et de fourrages.

Le génie et l'artillerie ayant travaillé toute la nuit, le pont était achevé à 3 heures du matin et le passage commençait au lever du jour. Le corps tout entier campa autour de Polotsk[1].

Lorsque les troupes de toutes armes eurent reçu leur emplacement, le duc de Reggio alla visiter le couvent des Jésuites,

[1] Le 22 juillet, le duc de Reggio, après avoir remonté la Dwina, arriva à Drissa et continua sa marche sur Polotsk après avoir rasé le camp retranché des Russes et démoli tous les ouvrages. (*Victoires et Conquêtes*, t. XXI, p. 153.)



habité par des prêtres de toutes les nations. Il y fut reçu par un compatriote, le père Richardot, prieur du monastère. La chapelle est un beau monument, richement orné à l'intérieur. Les travaux commencèrent aussitôt pour mettre Polotsk en état de défense et M. le Maréchal, y ayant laissé une forte garnison, fit lever le camp le 26 juillet pour se mettre à la recherche de Wittgenstein, dont la présence était signalée du côté de Lepel, sur la rive droite de la Drissa. Après trois jours de marche, l'armée arriva devant Jacobowo à l'embranchement de deux routes.

M. le Maréchal établit son quartier général dans un hameau composé de huit à dix maisons, il assigna à la division Legrand la garde de sa gauche, y compris la route, lui adjoignit l'artillerie légère du général Aubry; il porta en avant sur la route de Sebeje la cavalerie du général Corbineau; la division Verdier prit position à droite, à trois quarts de lieue en avant de Jacobowo. Enfin les deux brigades du général Merle furent placées en échelons sur les bords de la Drissa, appuyées par la grosse cavalerie du général Doumerc pour garder les bagages de l'armée.

Ces dispositions prises, M. le Maréchal rentra à son quartier général où l'on venait d'amener un prisonnier au général de Lorencez. C'était un officier de l'état-major de Wittgenstein qui s'était laissé surprendre, croyant trouver son général au point qu'occupait le duc de Reggio. Comme il parlait très bien notre langue, M. le Maréchal le fit asseoir à sa table avec le général de Lorencez et le colonel Grundler. A peine le repas était-il commencé qu'on amena un second officier prisonnier: c'était un lieutenant de hussards qui donnait les signes de la plus grande émotion et s'arrachait les cheveux de désespoir; M. le Maréchal lui fit dire par son collègue qu'il n'avait rien à craindre et lui offrit de partager son déjeuner, mais le Russe refusa et il fut impossible ensuite d'en tirer un seul mot.

Quelques instants après arrivait un aide de camp du général Legrand pour prévenir qu'il était aux prises avec l'ennemi

En effet, le canon se faisait entendre au moment où entrait cet officier. M. le Maréchal s'élança sur son cheval et arriva au galop au milieu de la division Legrand ; après avoir jugé la situation, il revint poster plusieurs batteries sur la place de l'Église, qui dominait le combat ; il fit porter l'ordre au général Doumerc de rester en réserve avec ses régiments de cuirassiers, et courut à la division Verdier, qui venait d'être attaquée à son tour. Le combat continua acharné, de part et d'autre, jusqu'après la tombée de la nuit. L'ennemi avait fait plusieurs tentatives infructueuses pour s'emparer de Jacobowo ; il dut se retirer par les bois, à la faveur de la nuit, poursuivi par la cavalerie légère. Nous étions victorieux sur toute la ligne. M. le Maréchal, pendant tout le temps qu'avait duré la bataille, se portait sans cesse d'un point à un autre pour encourager les combattants par sa présence et par son exemple. Sitôt que les Russes eurent lâché pied sur tous les points, il fit appeler ses divisionnaires et les prévint qu'il ne jugeait pas le terrain convenable pour recommencer la lutte le lendemain, qu'il lui était impossible de se servir de la cavalerie, que l'infanterie elle-même n'avait pas l'espace nécessaire entre la rivière et les bois pour manœuvrer avec avantage et qu'il était décidé à partir cette nuit même, de l'autre côté de la Drissa, pour chercher un champ de bataille plus avantageux. Il chargea le général Legrand de masquer le mouvement de l'armée, lui laissant en plus de sa division les 4ᵉ, 7ᵉ et 14ᵉ cuirassiers ainsi que le régiment de chevau-légers, en cas d'un retour offensif de l'ennemi.

Il était 11 heures du soir, on entendait seulement quelques coups de feu isolés dans le lointain, M. le Maréchal se jeta sur une botte de paille et dormit pendant deux heures.

Le 31 juillet, à 1 heure du matin, le duc de Reggio était à cheval ; il porta lui-même ses ordres au parc d'artillerie, expliqua ses intentions au général Dulauloy ; à la division de grosse cavalerie, il donna ses instructions aux généraux Doumerc, Berckheim et Lhéritier. De là, M. le Maréchal partit sans escorte, accompagné seulement de deux officiers et de



LE DUC DE REGGIO FIXANT L'EMPLACEMENT DES TROUPES
POUR LE COMBAT D'OBOÏARSZINA (3 heures du matin, 31 juillet 1812).

moi quatrième ; il arriva au galop de son cheval à la tête de pont, donna ses ordres à une compagnie de pontonniers pour que cet ouvrage soit détruit après le passage de la division Legrand et des cuirassiers Doumerc, puis, traversant la rivière, il arriva de l'autre côté de l'eau au lever du jour et se dirigea, toujours à la même allure, vers une hauteur qui pouvait être éloignée de 5 à 6 quarts de lieue; arrivés sur cette élévation, nous découvrions la plaine et le cours de la Drissa, rivière encaissée et sinueuse.

M. le Maréchal ayant fixé le point où il était possible de dissimuler son artillerie, envoya le capitaine de Thermes au-devant du général Dulauloy avec mission de l'amener sur le plateau; il s'occupa ensuite de marquer les plis de terrain qui l'aideraient à embusquer une partie de l'infanterie et envoya le commandant Jacqueminot pour servir de guide au général Verdier, qui arriverait sur l'emplacement avant la première division. Cet officier supérieur devait également prévenir le général Legrand de garder le gué de Sivotschina, seul endroit qui pût servir à l'armée russe. Une fois le pont détruit, il simulerait une résistance qui engagerait le général Wittgenstein à s'aventurer sur la rive droite, sans que cette manifestation fût assez sérieuse pour le retenir de l'autre côté de la rivière. M. le maréchal, apercevant ses premières colonnes passer le pont de la Drissa, chargea le général de Lorencez qui arrivait auprès de lui, de surveiller tous les mouvements des différents corps. Il gagna aussitôt son quartier général, qui venait d'être placé dans un hameau nommé Oboïarszina et prit un peu de repos, dont il était privé depuis trois jours.

La journée et la soirée furent très calmes, on soupa de très bonne heure à l'état-major et le repas fut d'une grande gaîté. On prévoyait que le général Wittgenstein, croyant l'armée française en retraite, allait passer sur la rive droite et tomber dans le piège que son adversaire venait de lui tendre. Chacun alla se coucher avant que le jour ait entièrement disparu.

J'avais toujours la précaution de tenir une veilleuse allumée dans la pièce où dormait M. le Maréchal, pour qu'il pût

au besoin écrire un ordre. Cette nuit-là, justement, la lumière était éteinte quand, vers minuit, arriva le premier aide de camp du général Legrand, pour rendre compte que les cosaques avaient trouvé le gué, et étaient déjà sur la rive droite en assez grand nombre. M. le Maréchal, qui avait reconnu la voix de l'officier, demandait une lumière et, n'en trouvant point, je fus obligé de courir jusqu'au poste voisin pour m'en procurer, mais lorsque je revins avec une lanterne, le duc de Reggio était déjà en selle suivant l'aide de camp ; je n'eus que le temps d'enfourcher le premier cheval qui me tomba sous la main, ce qui devait m'attirer des railleries lorsqu'il fit jour, car j'avais pris la monture d'un chevau-léger portugais, caparaçonnée des plus vives couleurs.

M. le Maréchal suivit son guide pendant une grande demi-heure dans l'obscurité, car en prenant le cheval j'avais abandonné ma lanterne; il arriva vers 1 heure et demie au campement de la 1re division, s'installa près d'un feu de bivouac et fit venir tous les généraux auprès de lui pour leur donner ses dernières instructions.

Dès les premières lueurs de l'aube, on entendit plusieurs coups de fusil que les tirailleurs russes échangeaient avec les sentinelles avancées de nos avant-postes. Le conseil se dispersa et chacun alla prendre son poste de combat.

42 pièces de canon étaient en batterie sur le plateau, dissimulées dans les broussailles; un taillis qui bordait le chemin à gauche était gardé par un régiment d'infanterie. Les divisions Legrand et Verdier étaient massées en échelons derrière le coteau, prêtes à marcher. La division Merle, dissimulée derrière les bois, ne devait entrer en ligne que dans le cas où toute l'armée russe aurait réussi à franchir le gué de Sivotschina. La cavalerie légère du général Castex formait l'aile droite, la gauche était occupée par la brigade Corbineau ; les cuirassiers, en arrière, formaient la réserve. M. le Maréchal avait fait prévenir tous les corps qu'ils devaient attendre l'ennemi sans bouger et que pas un coup de feu ne devait être tiré sans sa permission.

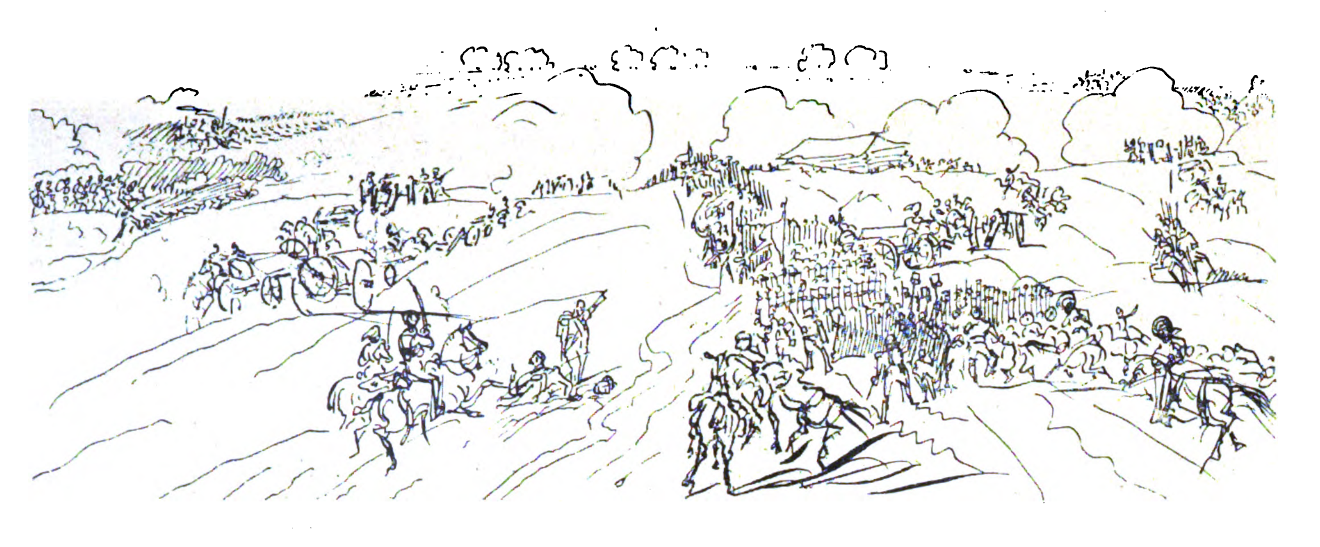
Les Russes, ne rencontrant aucun obstacle à leur passage[1], avaient franchi le gué pendant une partie de la nuit; dès l'aube ils viennent se placer en colonnes serrées à 500 pas de la rivière. Les deux divisions Koulnieff et Saranoff se disposent à l'attaque, en attendant leur artillerie qui passe à son tour. Leur général couvre l'espace qui le sépare de nos premiers bataillons d'une grande quantité de tirailleurs. Tout à coup une colonne de 12 à 15,000 hommes s'ébranle en poussant de terribles hurras ; alors M. le Maréchal, mettant pied à terre et l'épée à la main, se place devant la 1re brigade de la division

[1] A la façon dont le général Marbot raconte ce combat qu'il appelle « brillante affaire du gué de Sivotschina, il est impossible de croire qu'il y ait assisté, car il se trompe sur tous les points depuis la page 87 jusqu'à la page 96 de son troisième volume, tandis que le récit de Pils est d'accord avec le 11e bulletin de la Grande Armée et avec la narration de *Victoires et Conquêtes*.

Le 31 juillet dans la nuit, Wittgenstein fit passer la Drissa à son armée pour livrer bataille le lendemain et le duc de Reggio, dont toutes les dispositions étaient prises en conséquence, avait ordonné qu'on ne négligeât rien pour augmenter la confiance de l'ennemi. L'avant-garde russe, impatiente de marcher à une victoire qu'elle croyait certaine, arriva au point du jour devant la position de Oboyarszina, occupée par le duc de Reggio. De nombreux tirailleurs et des masses énormes d'infanterie ennemie s'avancèrent en poussant des cris affreux ; ils furent accueillis par le feu d'une batterie masquée de 40 pièces, qui tira sur eux à portée de mitraille. Ecrasé par l'artillerie française, l'ennemi se vit forcé de déployer ses colonnes. Dans ce moment, le duc de Reggio, qui avait disposé les siennes de manière à ce que ses divisions pussent se soutenir mutuellement, ordonna la charge. Les Russes opposèrent une très forte résistance ; mais chargés au pas de course et la baïonnette en avant, par les divisions Legrand et Verdier, ils furent enfoncés et rejetés au delà de la Drissa, laissant le champ de bataille couvert de leurs morts ; le général Koulniew était du nombre. 14 pièces de canon, 13 caissons et plus de 2,000 prisonniers restèrent aux mains du vainqueur. (*Victoires et Conquêtes*, t. XXI, p. 166.)

Le 1er août, l'ennemi a fait la sottise de passer la Drissa et de se placer en bataille devant le 2e corps ; le duc de Reggio a laissé passer la rivière à la moitié du corps ennemi, et, quand il a vu environ 15,000 hommes et 14 pièces de canon engagés au delà de la rivière, il a démasqué une batterie de 40 pièces de canon qui ont tiré pendant une demi-heure, à portée de mitraille. En même temps les divisions Legrand et Verdier ont marché au pas de charge, la baïonnette en avant et ont jeté les 15,000 Russes dans la rivière. Tous les canons et caissons pris, 3,000 prisonniers parmi lesquels beaucoup d'officiers et un aide de camp du général Wittgenstein et 3,500 hommes tués ou noyés sont le résultat de cette affaire.

Le combat de la Drissa, ceux d'Ostrowna et de Mohilow, dans d'autres guerres, pourraient s'appeler trois batailles (11e bulletin de la Grande Armée).



OUDINOT BAT WITTGENSTEIN A OBOÏARSZINA ET JETTE LES RUSSES DANS LA DRISSA (1er août 1812).

Legrand, puis, se tournant vers les hommes, les harangue chaudement et leur dit : « Nous avons battu les Russes avant-hier, à Jacobowo, lorsque le terrain leur était favorable, aujourd'hui ils viennent chercher une défaite certaine sur celui où je les ai attirés ; je vais, à votre tête, constater le premier leur déroute. Allons, mes enfants, rappelez-vous Friedland, où nous étions quatre fois moins nombreux qu'eux. » A ces mots, la voix du Maréchal est couverte par les cris mille fois répétés de vive l'Empereur ! Les bonnets et les schakos sont hissés au bout des fusils et des sabres et s'agitent avec un enthousiasme indescriptible. M. le Maréchal élève son épée ; à ce signal l'artillerie commence un feu formidable ; la colonne s'ébranle aussitôt, les tambours battent la charge, le général Albert s'empare d'un fusil et marche aux côtés du duc de Reggio, l'ennemi est abordé à la baïonnette, sans que les Français aient brûlé une amorce ; pendant ce temps, les deux brigades de cavalerie qui flanquent les ailes s'élancent au galop et cernent les canons russes avant qu'ils aient eu le temps de se mettre en batterie. Cependant notre artillerie continuait son feu sur le centre et la queue du corps ennemi ; l'infanterie trouvant d'abord une grande résistance, redoublait d'efforts contre la tête de colonne. M. le Maréchal, au milieu de la mêlée, anime ses troupes de la voix et du geste, pendant que le général Koulnieff, décidé à vendre chèrement sa vie, ramène ses hommes au combat chaque fois qu'ils lâchent pied. Enfin un boulet le renverse et la déroute des Russes commence, et prend de suite la tournure d'une panique ; l'infanterie française les conduit, la baïonnette dans les reins, jusqu'aux bords de la Drissa où une grande partie de ces malheureux se noient. Nos officiers, las d'un massacre qui n'était plus utile, leur crient de se rendre et trois mille hommes tombent entre nos mains avec leurs drapeaux, 14 pièces de canons et les caissons. Les Russes avaient eu de 3 à 4,000 hommes tués et parmi eux le brave général Koulnieff qui avait fait des prodiges de valeur. Presque toutes les blessures étaient faites par la baïonnette.

Le général Albert avait passé la Drissa à la suite de l'ennemi en retraite ; il traversa de grands bois et arriva à la position qu'occupaient les cuirassiers pendant le combat de Jacobowo, là il dut s'arrêter devant des forces tellement supérieures qu'il fut obligé de rétrograder à la nuit tombante et de repasser le gué.

Le 2 août, M. le Maréchal établit son quartier général à l'embranchement des deux routes, à Biala, d'où il fit partir un officier au grand quartier général porteur du rapport de la bataille d'Oboïarszina [1].

Cette journée fut employée au nettoyage des armes et aux travaux de propreté; l'armée avait soutenu depuis quatre jours de nombreux combats et des marches pénibles. Le général Dulauloy organisa deux nouvelles batteries avec les pièces enlevées aux Russes et, dès le lendemain, l'armée se mit en marche et campa à trois lieues de là, sur la route de Walintzouï.

[1] Le maréchal Oudinot, qui avait préparé sa victoire avec un soin si méticuleux, fait le rapport le plus modeste au grand quartier général ; il laisse deviner ce qu'il a fait :

« Biala, le 1er août 1812, à 10 heures du soir.

« Monseigneur,

« Hier au soir vers 11 heures, l'ennemi fit une attaque sur les troupes chargées de garder le gué de Sivochina. Celles-ci se retirèrent ainsi qu'elles en avaient l'ordre. L'ennemi a employé le reste de la nuit à déboucher, puisqu'au point du jour il s'est trouvé en mesure de nous attaquer ; *on s'y attendait.* Le feu s'est engagé par une nuée de tirailleurs suivis par des colonnes qui s'avançaient sur nos positions en battant la charge et en poussant de grands cris ; mais le feu de notre artillerie qui était parfaitement placée et qui a été bien servie, a d'abord modéré leur ardeur et les a bientôt obligés à se déployer.

« Pendant ce temps, nos colonnes se formaient et les trois divisions étaient disposées de manière à se remplacer successivement dans chaque position ; tout était prêt, j'ai ordonné la charge. Les Russes ont fait d'abord une résistance assez vive, mais inutile. Ils ont été culbutés en un clin d'œil et jetés dans la Drissa, laissant entre nos mains 14 pièces de canon, 13 caissons et plus de 2,000 prisonniers. Pendant trois quarts de lieue qu'on les a menés battant jusqu'à la rivière, la terre est couverte de leurs morts. J'ai vu peu de champs de bataille qui offrissent l'image d'un aussi grand carnage.

« Le commandant en chef du 2e corps de la Grande Armée.

« Maréchal, DUC DE REGGIO. »

A Son Excellence, monsieur le Prince de Wagram, major général.

En ce lieu arriva de Witebsk le colonel Lejeune[1], aide de camp du prince de Wagram, pour donner l'ordre à M. le Maréchal d'occuper Polotsk[2] et de défendre vigoureusement ce point qui devenait de la plus grande utilité au moment où l'Empereur quittait Witebsk pour marcher sur Moskou.

Sa Majesté faisait témoigner sa satisfaction à M. le Maréchal pour les services rendus par le 2e corps et accordait toutes les récompenses qu'il lui avait demandées ; il y eut une grande distribution de croix et de grades dont le colonel avait apporté la confirmation.

Cependant le duc de Reggio ayant appris que le comte de Wittgenstein avait concentré son armée dans les environs de Walintzouï, partit le 7 avec le 2e corps et arriva le 10 au soir, par un temps affreux ; il plaça son quartier général au

[1] Le baron Lejeune, peintre de batailles, devint général de brigade et fut depuis, en cette qualité, chef d'état-major du maréchal Oudinot.

[2] Le général Marbot critique avec sa légèreté de main accoutumée le retour du maréchal Oudinot à Polotsk ; simple chef d'escadrons, il ne juge les événements qu'à son point de vue particulier ; il ne s'occupe pas des ordres de l'Empereur qu'il ne connaît pas, ni de l'ensemble des opérations auquel il est également étranger. Qu'il me soit permis de donner l'opinion d'un général d'un grand mérite en regard de la mauvaise humeur d'un officier qui marque le pas dans tous les grades de sa carrière :

« 19 août 1812.

« Monsieur le maréchal,

« Quoique je sois maintenant un membre inutile de la société, je n'en ai pas moins pris une part active à vos succès, vous servez brillamment Sa Majesté, illustrez ses armes et soutenez victorieusement la gloire nationale. Que de titres à mon admiration, sans compter les sentiments de cœur et d'attachement que je vous ai voués depuis longtemps.

« Mes regrets se mêlent malgré moi à la joie que je ressens de vous exprimer ce que je pense sur votre victoire sur les bords de la Drissa et je me dis avec douleur que j'aurais pu y être.

« Mon respect, monsieur le maréchal, égale mon amitié constante et sincère.

« Donatien ROCHAMBEAU. »

Donatien-Marie-Joseph de Vimeur, vicomte de Rochambeau, était fils de l'illustre maréchal de ce nom. Né en 1750, il était lieutenant général en 1792. Il fut, en 1796, gouverneur de Saint-Domingue dont il reprit le commandement de 1802 à 1804. Emmené prisonnier en Angleterre à cette époque, l'Empereur fut privé de ses services jusqu'en 1811. Ayant repris un commandement pendant la campagne de Saxe, il fut tué à Leipzig.

Voir aux pièces justificatives n° XXI une lettre du général de la Chaise.

couvent des moines blancs, monastère très important, où il apprit que le général russe venait de recevoir des renforts pour combler les vides faits par les derniers combats.

M. le Maréchal ne s'arrêta pas, il prit un cheval frais et alla rejoindre son avant-garde pour juger par lui-même des forces et de la position de l'ennemi. Il rentra fort tard dans la nuit et trouva le général Gouvion Saint-Cyr qui partagea son logement.

Le lendemain 11 il y eut à Swolna une assez sérieuse affaire d'avant-garde, mais les divisions Merle et Verdier qui étaient en première ligne ne furent pas engagées; la brigade Maison seule échangea quelques coups de fusil et mélangea ses tirailleurs avec ceux des Russes. Les pluies des jours précédents empêchaient de faire manœuvrer la cavalerie et l'artillerie sur ce terrain déjà marécageux. Il n'y avait pas de route entre Walintzouï et Swolna.

Les renforts amenés à M. le Maréchal par le général Saint-Cyr consistaient en deux divisions bavaroises aux ordres du comte de Wrède[1]; mais ces étrangers avait tellement souffert des chaleurs d'abord, et de l'humidité qui les avaient suivies, qu'une épidémie les anéantissait et avaient diminué leur effectif de moitié en quelques jours; certains tombaient comme foudroyés et, lorsqu'on les relevait, leur peau avait pris la teinte du bronze.

M. le Maréchal jugea qu'il pouvait s'exposer à un échec en cherchant à déloger l'ennemi de ses positions très fortes de Kochanowa; ayant donc attendu les Russes pendant trois jours, sans réussir à les faire descendre des hauteurs, il prit enfin le parti de rentrer à Polotsk, poste qui lui avait été assigné par l'Empereur et où il pouvait ravitailler son armée accablée de fatigues, de privations et de maladies.

Pendant l'engagement du 11, le colonel Casabianca avait

[1] Le 6e corps, aux ordres du général Gouvion Saint-Cyr, se composait uniquement de l'armée bavaroise, commandée par le comte de Wrède, ayant sous ses ordres les généraux Deroy, Seidewitz et Pressing. A sa formation ce corps avait compté 27,400 combattants.



reçu une balle en pleine poitrine et le chef d'escadron du Plessis avait été également blessé, mais moins grièvement. M. le Maréchal fit transporter ces officiers au couvent des moines blancs à son quartier général, les fit soigner par son propre chirurgien et les assista de sa personne avec sa bienveillance habituelle. Malheureusement, le premier mourut au bout de trois jours, regretté de ses chefs et de son régiment.

Le 15, de grand matin, le camp fut levé par un temps abominable ; M. le Maréchal laissa défiler toutes les troupes devant lui ; il était surtout préoccupé de son parc d'artillerie ; les chevaux avaient un mal inouï à sortir les canons et les caissons des fondrières qu'il fallait traverser. Assis sur une botte de paille humide, devant un feu alimenté par les débris d'une vieille charrette abandonnée, le commandant du 2e corps voulut assister au passage de sa dernière pièce — alors seulement il suivit le mouvement de son armée, accompagné de la brigade suisse.

Pendant la nuit du 16 au 17, l'arrière-garde se trouva en contact avec la tête de colonne du général Wittgenstein qui s'était décidé à nous suivre. M. le Maréchal prit aussitôt ses dispositions pour livrer bataille. Il partit avant le jour pour Polotsk [1] dont nous n'étions plus éloigné que de deux lieues et assigna une position de combat à chacune des fractions de son armée.

Au pied de la colline de Polotsk se trouve une petite chapelle entourée d'un cimetière ; M. le Maréchal y plaça deux bataillons, la division de cuirassiers garda les bords de

[1] Après la bataille d'Oboiarszina (sur la Drissa), le maréchal duc de Reggio se porta sur Walintzy (Walintzouï) et poussa même une forte avant-garde jusqu'à Swolna où il resta jusqu'au 13 août... Apprenant que Wittgenstein avait reçu des renforts considérables et qu'il avait pris une position très forte en avant de Kochanowa, le maréchal se replia sur Polotsk où il fut rejoint par le 6e corps, sous les ordres du général Gouvion Saint-Cyr.

Le 17, les Russes, après s'être déployés dans la plaine, attaquèrent vigoureusement et à plusieurs reprises leurs adversaires, *qui les repoussèrent chaque fois avec une grande intrépidité ;* le duc de Reggio fut grièvement blessé d'un biscaïen à l'épaule dans une de ces attaques et céda le commandement au général Gouvion Saint-Cyr. (*Victoires et Conquêtes*, t. XXI, p. 195.)

la Dwina avec une partie de l'artillerie ; deux fortes batteries furent établies au coude de la route de Saint-Pétersbourg, à deux portées de canon en avant du faubourg; les Bavarois occupèrent l'extrême droite, les divisions Verdier et Merle le centre; la gauche était formée par la division Legrand; M. le Maréchal avait placé sur les remparts deux régiments croates pour soutenir la grosse artillerie bavaroise ; la brigade suisse avait mission de défendre la place.

Ces préparatifs étant terminés à 5 heures du matin, M. le Maréchal monta à cheval et se porta sur les remparts pour juger l'ensemble de ses dispositions et se tenir prêt à parer aux événements. Partout, les canonniers étaient à leurs pièces avec la mèche allumée.

A 6 heures du matin, les cosaques débouchèrent de la forêt et se dispersèrent dans la plaine; on tira sur eux à toute volée, néanmoins ils continuèrent à avancer et s'approchèrent de la petite chapelle; mais, arrivés au pied de la colline, ils furent reçus par un feu de deux rangs bien nourri, qui porta le désordre dans leur fourmilière.

Quelques instants après, des masses profondes d'infanterie débouchèrent à leur tour : c'était l'armée de Wittgenstein qui se déployait dans la plaine et se rangeait en bataille. Le combat s'engagea bientôt sur toute la ligne et ne tarda pas à prendre un caractère acharné. Le général russe porta tout d'abord son principal effort contre notre droite qui était formée par les Bavarois de Gouvion Saint-Cyr. Le hameau qu'ils occupaient et qui, je crois, s'appelle Zpaas, fut pris et repris plusieurs fois ; M. le Maréchal, qui surveillait sa ligne de défense s'y portait chaque fois que les Bavarois reculaient et, ranimant leur courage, leur faisait reconquérir le terrain perdu; puis, tranquillisé de ce côté, lançait son cheval au galop, visitait le centre et courait à l'aile gauche, où l'ardeur des Russes avait été arrêtée par les batteries placées sur les bords de la Dwina, qui les prenaient en écharpe.

A une heure de l'après-midi, l'armée ennemie avait échoué dans toutes ses attaques ; après un combat acharné de part et

d'autre, nous avions gardé ou reconquis toutes nos positions. La chaleur était accablante et il s'était établi une sorte de trêve tacite entre les deux armées. Le duc de Reggio avait repris son poste d'observation sur les remparts de la ville, lorsque tout à coup, l'aile gauche des Russes, qui avait reçu des renforts, fit une nouvelle tentative contre notre droite. Le bataillon qui fournissait les tirailleurs protégeant cette aile, ayant été surpris par la violence de l'attaque, lâcha pied et se laissa refouler en désordre. — Toujours prêt à payer de sa personne, et ne comptant que sur lui-même, M. le Maréchal piqua son cheval et s'élança au plus fort de la mêlée, rallia les fuyards et les ramena au combat. Mais, à ce moment, un biscaïen l'atteignit à l'épaule gauche[1].

[1] Fidèle à son système de dénigrement quand même, Marbot critique son chef jusque dans ses actions d'éclat. Voici en quels termes il annonce la blessure reçue par le maréchal (t. III, p. 112) : « *Il s'en allait à cheval et au petit pas, suivi par un seul aide de camp, au milieu des tirailleurs de son infanterie ; quand les tireurs ennemis, remarquant ce cavalier coiffé d'un chapeau à plumes blanches, en firent leur point de mire et lui envoyèrent une balle dans le bras !* » Tout est erroné dans ce récit : ce n'est pas en se promenant au pas, mais en ramenant des fuyards au combat que le maréchal est blessé ; ce n'est pas au bras, mais à l'épaule qu'il est atteint ; le projectile qui l'a touché n'est pas une balle, mais un biscaïen ; enfin, ce n'est pas un seul officier qui le suivait, puisque MM. Letellier et de Thermes l'ont soutenu pour qu'il ne tombât pas de cheval. — Chaque phrase est donc une erreur et, si le narrateur est si peu exact dans ses détails matériels, combien lui est-il aisé d'être encore moins scrupuleux dans ses appréciations ?

A la page 110, dans le récit de la bataille du 17 août, Marbot s'exprime encore en ces termes : « *Pendant ces sanglantes allées et venues, que faisait le général Saint-Cyr ? Il suivait silencieusement Oudinot et, lorsque celui-ci lui demandait son avis, il s'inclinait en se bornant à répondre : « Monseigneur le maréchal !... » ce qui voulait dire, puisqu'on vous a fait maréchal, vous devez en savoir plus long que moi, simple général ; tirez-vous d'affaire comme vous pourrez !* » Cette boutade d'un goût douteux n'est même pas vraisemblable. Le maréchal n'avait pas d'avis à demander, il partait au galop partout où il voyait ses troupes fléchir et personne dans ces cas-là n'était assez alerte pour le suivre que ses jeunes aides de camp. Quant aux sanglantes allées et venues citées plus haut, elles étaient justement opérées par l'aile droite qui lâchait pied pendant le combat sous les murs de Polotsk ; cette aile était composée des Bavarois qui formaient le corps de Gouvion Saint-Cyr et ce général devait avoir autre chose à faire que se promener auprès du maréchal en psalmodiant des *monseigneurs*. Le duc de Reggio, du reste, ne pensait pas à demander des avis dont il

Le colonel Letellier et le capitaine de Thermes qui étaient à ses côtés le soutiennent pour qu'il ne tombe pas de cheval et le ramènent au couvent des Jésuites, pendant que l'ennemi, encouragé par le départ du général en chef, reprend avec un nouvel entrain le combat, qui devait durer jusqu'au soir.

M. le Maréchal fit aussitôt appeler le général Gouvion Saint-Cyr pour lui remettre le commandement des deux corps.

n'avait que faire au milieu de l'action; chaque fois que les Bavarois cédaient, il s'élançait au milieu d'eux et les ramenait au combat.

En ce qui concerne le ton légèrement goguenard prêté par Marbot au général Saint-Cyr, il n'est pas plus vraisemblable que le reste du récit. Tous ceux qui connaissent la vie du maréchal Oudinot savent que personne n'aurait osé tâter de cette allure avec lui.

Plus loin, page 114, l'écrivain dit encore : « *Le maréchal Oudinot venait de laisser l'armée dans une situation très alarmante : une partie des troupes acculées à la rivière, les autres disséminées au delà des jardins où elles tiraillaient en désordre...* » Tout cela est encore contraire à la vérité. Il n'y avait dans la ville que deux régiments suisses pour toute garnison et quelques croates préposés à la garde de la grosse artillerie bavaroise de Gouvion Saint-Cyr. Les trois divisions françaises, les deux divisions bavaroises, toute l'artillerie française et les 10 régiments de cavalerie, toute l'armée enfin était non pas disséminée ou acculée, mais à des distances de la ville qui lui permettaient de manœuvrer librement. Non seulement elle avait conservé ses positions très ordonnées, mais encore elle venait d'infliger aux Russes des pertes si sensibles que Wittgenstein ne se trouva pas en état de prendre les armes le lendemain et que Gouvion Saint-Cyr ayant reçu le commandement des mains du maréchal blessé, après avoir vainement attendu son adversaire pendant toute la journée du 18, se décida à prendre l'offensive à 6 heures du soir, surprit l'armée russe et la mit en déroute.

Enfin, si nous cherchons à connaître l'opinion de l'Empereur qui, en cette matière, paraîtra peut-être plus concluante que celle du chef d'escadrons Marbot, nous trouverons sa pensée traduite en quelques mots par le major général de la Grande Armée, dans la lettre suivante écrite six jours après le combat de Polotsk :

« Smolensk, ce 23 août 1812.

« Mon cher duc de Reggio, l'Empereur a appris avec beaucoup de peine votre blessure : Sa Majesté espère que cela est sans danger. Soignez-vous. — *L'affaire a été belle.* — L'Empereur vous aime et vous porte toute confiance. — Il a confirmé votre choix à l'égard du général Gouvion Saint-Cyr, qui vous remplacera le mieux qu'il pourra. C'est un brave homme dont vous paraissez avoir été satisfait.

« Nos affaires vont bien, nous poursuivons l'ennemi sur la route de Moskou. Où s'arrêtera-t-il ? — Nous avons perdu le général Gudin, qui a eu les deux jambes fracassées comme ce pauvre maréchal Lannes. — L'Empereur se porte bien.

« Donnez-nous de vos nouvelles et croyez, mon cher duc, à ma constante amitié.

« ALEXANDRE. »

Le nouveau chef de l'armée, s'attendant à la reprise des hostilités pour le lendemain, faisait pendant la nuit évacuer la ville par les malades et les blessés et prenait ses dispositions pour assurer la retraite en cas de besoin; mais Wittgenstein, dont les troupes avaient beaucoup souffert de notre feu pendant la journée qui venait de se terminer, ne bougea pas le 18, attendant de nouveaux renforts. Cependant, vers 6 heures du soir, le général français, voyant l'immobilité des Russes, prit la résolution de les attaquer à l'improviste et les surprit dans un tel désordre que leur généralissime, dérangé de son repas du soir, abandonna son quartier général et se sauva de toute la vitesse de son cheval. L'armée française fut victorieuse et le général Gouvion Saint-Cyr en fut récompensé par le bâton de maréchal de l'Empire.

CHAPITRE VI

1812 (SUITE).

Le maréchal Oudinot est transporté à Wilna. — La duchesse de Reggio arrive dans cette ville. — Le maréchal Gouvion Saint-Cyr et le 2e corps évacuent Polotsk. — Oudinot reprend le commandement de son corps d'armée. — Escarmouche avec les Russes dans la plaine de Smoliany. — Oudinot occupe Borisow. — Il fait préparer le passage de l'armée devant Studzianca. — Oudinot va trouver l'Empereur à Locknicza. — Napoléon vient au bivouac du maréchal près de la Bérézina. — Il y déjeune. — Oudinot passe le premier la Bérézina à la tête du 2e corps. — L'armée de Tchitchakow lui barre la route de Minsk. — Le maréchal reçoit une balle dans l'aine. — L'Empereur le fait soigner par ses médecins. — Horrible boucherie à la tête du pont de la Bérézina. — Destruction de la brigade suisse. — Arrivée du maréchal à Plechnitzoui. — Attaque des Russes. — Oudinot reçoit une nouvelle blessure. — Junot délivre le maréchal. — Départ pour Wilna. Arrivée dans cette ville. — Départ pour la France. — Le maréchal passe la frontière de Russie.

M. le Maréchal avait été amené au couvent des Jésuites où les premiers soins lui furent donnés. Le R. P. Richardot s'y employa tout le premier et fut tellement touché des souffrances que le blessé avait à endurer, qu'il ne quitta pas un instant son chevet. Le docteur Capiomont fit le nécessaire, mais le blessure était profonde et le biscaïen avait fait une large ouverture ; la nuit fut mauvaise.

Dès le lendemain matin les aides de camp ayant tout disposé, nous passâmes la Dwina. Un matelas avait été placé dans la calèche de M. le Maréchal ; le triste convoi se mit en route suivi des équipages et d'une escorte. Les étapes à parcourir furent tracées par Lepel, Beresino, Vileska, Smorgoni et Ochmiana et nous étions arrivés à Wilna le 26.

Dans cette même journée M. le Maréchal reçut la visite de M. le duc de Bassano, ministre des relations extérieures et de

M. le comte de Hogendorp[1], gouverneur de la ville. Un appartement très confortable lui avait été donné au palais de l'évêque. Ce prélat reçut le duc de Reggio avec les plus grands égards et lui fit prodiguer les soins les plus empressés jusqu'au moment de sa convalescence.

Lorsqu'on arrive à Wilna par la route du nord, on est frappé d'admiration à la vue d'une quantité de clochers dont les flèches élevées menacent le ciel. Cette ancienne capitale du grand-duché de Lithuanie est riche et peuplée ; elle possède un château fort et un palais où logeaient autrefois les grands-ducs. Une très grande quantité d'Allemands habite cette ville, qui donne aussi asile à une foule de juifs.

Vers le milieu de septembre, M. le Maréchal prévint ses aides de camp qu'une lettre lui annonçait la prochaine arrivée de Mme la Duchesse, et leur témoigna en même temps la surprise que lui causait cette nouvelle. Tous furent étonnés qu'une jeune femme pût entreprendre un voyage aussi long et aussi pénible, sans autre appui ni défenseur que son vieil oncle. L'évêque prévenu fit de grands préparatifs ; il ordonna qu'on mît des transparents aux fenêtres et plaça un orchestre dans la pièce voisine de la salle à manger pour le jour de l'arrivée.

Le capitaine de La Chaise partit à la rencontre de Mme la Maréchale avec une escorte de chevau-légers, et la ramena ainsi que son oncle, M. le chevalier de Coucy. Cette vaillante dame eut la surprise et la joie de trouver son mari, descendu au bas de l'escalier pour la recevoir, car l'état de sa blessure était bien amélioré par un mois de soins assidus.

M. le Maréchal recevait des lettres de ses généraux qui lui disaient combien les soldats seraient heureux de le revoir sitôt qu'il pourrait reprendre la vie des camps[2]. Il rece-

[1] Voir aux Pièces justificatives n° XXII une intéressante lettre du lieutenant général comte Charles de Hogendorp, gouverneur de Wilna pour l'Empereur.

[2] Le maréchal Oudinot était très aimé dans l'armée et avait la confiance des troupes qui avaient combattu sous ses ordres. Une des lettres dont parle Pils va édifier le lecteur à cet égard. Elle est du général d'artillerie



LA DUCHESSE DE REGGIO ET LE DUC DE BASSANO AU CHEVET DU MARÉCHAL BLESSÉ
(Wilna, septembre 1812.)

vait également tous les jours le bulletin de la Grande Armée par l'intermédiaire du duc de Bassano. Cette publication faisait connaître la rapidité de la marche sur Moscou, décrivait les grandes batailles de Smolensk, de la Moskowa et de Mohilow, les plus sanglantes de la campagne. Elle annonçait ensuite que l'Empereur était entré dans la capitale où il avait trouvé d'immenses ressources pour nourrir son armée pendant l'hiver. Malheureusement peu de jours après le bulletin racontait l'incendie de cette ville qui allait changer les choses d'une manière si tragique. Les vainqueurs devaient songer à une retraite précipitée qui pouvait dégénérer en désastre et, les corps d'armée qui gardaient la route de Saint-Péters-

Aubry, qui faisait partie du 2e corps. Après s'être couvert de gloire à Essling, ce général combattit vaillamment pendant la campagne de Russie, puis à Bautzen ; il termina sa carrière à Leipzig où il fut blessé mortellement.

A. S. Excellence le maréchal Oudinot, duc de Reggio.

« Polotsk, le 16 septembre 1812.

« Monsieur le maréchal,

« J'ai appris que Votre Excellence avait daigné encore s'occuper de moi et renouveler la demande qu'elle avait bien voulu adresser en ma faveur ; je n'entreprends pas de vous exprimer combien je suis pénétré de vos bontés, mais je ferai en sorte de vous convaincre que je les mérite, et c'est un nouveau motif pour moi de désirer me retrouver bientôt sous vos ordres, afin de justifier par mes services tout ce que vous avez pu dire d'avantageux sur mon compte.

« Au reste, monseigneur, je ne suis pas le seul qui aspire au bonheur de se retrouver près de vous, tous nos soldats s'informent avec un intérêt bien marqué de l'état de votre blessure et témoignent hautement le désir de revoir à leur tête le *Bayard moderne*, car le surnom est consacré et vous restera.

« Tout le monde est triste ou malade ; il n'y a que votre retour, monseigneur, qui puisse rapporter au milieu de vos fidèles, la gaîté et l'espoir d'un bien-être que semble devoir promettre la brillante victoire dont nous attendons les details.

« Bourcet nous annonce que vous allez demander à rejoindre ; parmi tous ceux qui désirent le plus ardemment votre retour, veuillez compter comme le plus dévoué à votre personne et à votre gloire,

« Monsieur le maréchal,

« Votre très respectueux et très obéissant serviteur,

« Baron AUBRY. »

Le général comte Legrand qui commandait la 1re division du corps d'armée écrivait de son côté au maréchal :

« Votre aide de camp M. Lamarre m'a fait le plus grand plaisir en m'apprenant que votre blessure va mieux de jour en jour, et que nous pouvons

bourg venaient de recevoir l'ordre de rétrograder sur Borisow, en tenant tête aux forces supérieures qui les menaçaient.

C'est dans les derniers jours du mois de septembre que M. le Maréchal apprit le fatal incendie de Moscou et la retraite de la Grande Armée. Il était informé en même temps que le maréchal Gouvion Saint-Cyr avait dû quitter sa position de Polotsk et que le 2e corps était repassé sur la rive gauche de la Dwina.

Toutes ces nouvelles mettaient M. le Maréchal dans un état d'agitation indescriptible; il ne dormait plus et quoi que les médecins pussent faire pour le retenir encore une quinzaine de jours, il déclara qu'il voulait aller partager les dangers auxquels la Grande Armée se trouvait exposée. Le 27 octobre il se fit donner par le duc de Bassano l'emplacement

espérer vous revoir avant un mois. Revenez le plus tôt que vous pourrez, monsieur le maréchal, je crois que votre guérison serait plus prompte au milieu de votre famille... »

Voir cette lettre *in extenso* aux Pièces justificatives, n° XXIII.

Le général comte Morand écrit d'autre part, le 28 septembre, de la Poméranie suédoise dont il est gouverneur :

« Monseigneur,

« J'ai été vivement affligé, en apprenant que Votre Excellence avait reçu une blessure grave au champ d'honneur ; les nouvelles, aujourd'hui, nous font connaître qu'elle ne sera pas dangereuse et que bientôt les braves que vous commandez auront le bonheur de vous revoir à leur tête ; je m'en félicite avec tous les militaires de ma division et, je puis le dire, avec tous ceux de la Grande Armée... »

Le maréchal Masséna lui écrit également de Bayonne :

« Mon cher maréchal,

« J'apprends avec la plus vive satisfaction par Mme la maréchale, mon épouse, à qui vous l'avez écrit, que votre blessure, qui m'avait fait concevoir les plus grandes inquiétudes, sera guérie de manière à vous permettre de continuer vos glorieux travaux.

« Ma santé n'est pas dans une meilleure situation que lorsque j'ai eu, dernièrement, le plaisir de vous écrire ; il m'est de toute impossibilité d'entrer en campagne, ainsi que je le croyais et que je le désirais.

« Adieu, mon cher maréchal, croyez à l'inviolable attachement de votre vieil ami.

« Le maréchal prince d'Essling,

« MASSÉNA. »

Bayonne, 19 septembre 1812.

Voir aux pièces justificatives n° XXIV une lettre du colonel Bodson de Noirefontaine.

exact des différents corps d'armée et le prévint que dès le lendemain il allait partir pour reprendre le commandement du 2e corps.

Le 28, M. le Maréchal fit ses adieux à Mme la Duchesse et lui laissa la moitié de ses équipages. Il partit dans sa calèche, à la pointe du jour, et vint coucher à Ochmiana; le 29 nous étions à Smorghoni, où il resta deux jours à attendre les lettres de service que le duc de Bassano devait lui faire parvenir[1]. C'est dans cette ville que se fait le commerce des ours savants; les gens du pays ont la spécialité d'apprivoiser ces animaux et de faire leur éducation.

Le 1er novembre M. le Maréchal coucha à Minsk chez le général Dombrowski, qui commandait une division polonaise et était gouverneur de cette place. Arrivé le 3 novembre à Borisow, le duc de Reggio dut attendre des nouvelles en ce lieu pour savoir si la route de Lepel était libre. Dans la soirée de ce jour le lieutenant-colonel Abramowitz apporta des dépêches pour le duc de Bassano ; cet officier se chargea d'une lettre pour Mme la duchesse, dans laquelle M. le Maréchal la rassurait sur l'état de sa blessure qui continuait à se cicatriser. Quelques instants après arriva le général Friant, blessé à la Grande Armée, puis le colonel de Marbeuf, du 6e régiment de chevau-légers, avec une jambe de moins; d'autres blessés enfin qui venaient tous présenter leurs respects à M. le Maréchal, ceux du moins qui pouvaient agir.

M. le Maréchal quitta Borizow le 6, coucha à Krupki le 7, à Orsza le 8 et partit en poste le 9 pour Kowanowa, où se trouvait le 9e corps ; il y rencontra un détachement du 24e chasseurs, qui l'attendait sur la route pour lui servir d'escorte. Il était trois heures de l'après-midi, la journée était si sombre

[1] Napoléon était à Viasma lorsqu'il apprit qu'Oudinot accourait reprendre le commandement du 2e corps. Le jour même il écrivait au major général :

« Mon cousin, écrivez au duc de Reggio que j'ai appris avec la plus vive satisfaction que sa blessure était guérie et qu'il était dans le cas de reprendre du service ; qu'en conséquence, mon intention est qu'il retourne au 2e corps pour en reprendre le commandement. »



LE MARÉCHAL, PARTANT DE WILNA, VA REPRENDRE LE COMMANDEMENT DU 2e CORPS (28 octobre 1812

qu'on n'y voyait presque plus clair; cependant il ne voulut pas s'arrêter; on continua donc jusqu'au campement du général Partouneaux; le lendemain nous étions arrivés sur les emplacements du 2e corps, aux portes de la ville de Czéréïa; là nous trouvons un courrier apportant de mauvaises nouvelles de Borizow où nous étions passés le 6 [1].

M. le Maréchal alla de suite voir le maréchal Victor, auquel son ancienneté de grade avait valu le commandement des deux corps. Il retrouva ensuite les généraux Lorencez, Legrand, Maison, Doumerc, Aubry, Castex et autres qui vinrent féliciter leur chef d'avoir survécu à la grave blessure qu'il avait reçue devant Polotsk, et lui témoigner la joie qu'ils éprouvaient de le voir de nouveau à leur tête.

Le 12 novembre le 2e et le 9e corps manœuvrèrent pour attaquer l'armée de Wittgenstein dans ses positions de Smoliany et de Sienno. Nous dûmes traverser une vaste forêt au sortir de laquelle nous nous arrêtâmes près du village d'Oksianz dont notre avant-garde avait chassé l'ennemi.

Le 13, le 2e corps fit des mouvements pour se dégager des convois que le 9e corps traînait à sa suite, encombrant les mauvais chemins couverts de neige. M. le Maréchal passa deux heures en conversation avec le maréchal Victor pour décider une action commune contre l'ennemi.

Le 14, M. le Maréchal fit déployer ses troupes dans la plaine

[1] « Borisow, le 10 novembre 1812.

« Monseigneur,

« Vous avez bien voulu approuver la manière dont j'ai fait mon devoir le 6, dans la place de Borisow; cette approbation flatteuse me dédommagera des désagréments que me donne ce qui s'est passé la nuit du 7 au 8.

« Vous verrez, monsieur le duc, par le rapport que j'ai l'honneur de vous adresser, que toute la faute doit rejaillir sur l'officier de chasseurs qui m'a trompé et a trompé, par les mêmes rapports, monsieur le maréchal Saint-Cyr lui-même.

« J'espère que vous voudrez bien m'accorder dans cette affaire la même bienveillance que vous avez bien voulu m'accorder jusqu'à présent.

« Agréez, monsieur le maréchal, l'assurance des sentiments de respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

« Votre très humble et très obéissant serviteur,

« Comte DE BÉARN.

« Commandant de place de Borisow. »

de Smoliany, puis échanger des coups de canon avec les batteries russes, qui défendaient les passages sur la Luckolmia, pendant que le 9e corps prenait une autre direction. Le froid, ce jour-là, devint extrêmement vif et nous vîmes pour la première fois un homme tomber raide mort non loin d'un feu de bivouac.

Les officiers de M. le Maréchal avaient découvert une baraque où il put passer la nuit à couvert. Le lendemain, on se trouva arrêté par l'artillerie, les voitures et les bagages du 9e corps qu'on ne venait pas à bout de sortir de la neige et des glaçons; nous ne pûmes nous mettre en marche qu'à la fin de la journée.

Le 16, M. le Maréchal occupa Czéréïa, il se logea dans centre de la ville, et trouva en arrivant des lettres de France qui apportaient la première nouvelle de la conspiration Malet. Le duc de Bellune étant parti dans la soirée, M. le Maréchal se trouva forcé de ne plus rien entreprendre, son corps étant réduit à 6,000 combattants [1].

Le 19 novembre, l'ordre arriva du grand quartier général d'assurer le passage de l'armée sur le pont qui traverse la Bérézina à Borisow. M. le Maréchal prit aussitôt ses dispositions pour occuper cette place et pour y précéder les Russes. Le 2e corps partit le 20 dans la direction de Bohr, par des chemins qui n'étaient pas même tracés. Ayant rejoint la

[1] Pils n'étant pas et ne pouvant pas être au courant du désaccord existant entre les maréchaux Oudinot et Victor, je donne un rapport fait par le général de Lorencez, qui explique comment le 2e corps fut réduit à une demi-impuissance dans un moment aussi critique :

Le maréchal Oudinot écrivait le 14 novembre au soir au maréchal Victor :

« .. Si vous ne faites reparaître vos troupes dans la plaine qui est restée découverte par leur retraite derrière la Oussvéïa, au point que la communication entre nos deux corps est déjà compromise, il peut se faire que si Votre Excellence perdait du temps, il faille demain un combat pour la rétablir. — Vous avez ordre, monsieur le maréchal, de chercher l'ennemi; tout m'assure que Wittgenstein et Steingel sont réunis ici. Si cela est vrai, ils chercheront à déborder dans la plaine et alors, ils nous offrent des chances favorables pour les combattre. Si au contraire nous n'avons devant nous qu'une partie de leurs troupes, c'est une occasion que nous ne devons pas laisser échapper. — Si malgré ces observations Votre Excellence persiste dans l'intention de faire un mouvement que je regarde comme aussi dangereux qu'inutile, je la prie de s'en expliquer, parce que je n'entends

grande route le 21, nous arrivâmes dans cette ville le soir même.

Le duc de Reggio se remit en marche le 22, après avoir été rejoint par la brigade de cavalerie Corbineau, qui venait d'abandonner le corps du général de Wrède. Il envoya son aide de camp Delamarre en avant pour prévenir les généraux polonais Dombrowski et Brownikouski qu'il accourait à leur

pas que ma responsabilité soit engagée et que je souhaite, s'il en est temps encore, de me mettre en mesure pour sauver mes troupes d'un désastre que vous pourriez leur préparer..... » Voir la lettre *in extenso* à la Pièce justificative nº XXV.

Rapport succinct du général de Lorencez, chef d'état-major des 2e et 6e corps, sur les opérations militaires depuis l'arrivée du maréchal Oudinot (9 *novembre*) *jusqu'au* 19 *du même mois.*

Le 9 novembre, M. le maréchal duc de Reggio rejoignit le 2e corps.

Les troupes de ce corps d'armée se trouvaient alors fondues avec celles du 9e corps et placées ainsi qu'il suit :

La 6e division d'infanterie (général Legrand) avec la 26e à Luckolm.

La 8e (général Maison) avec la 12e, à Boluta, derrière Tschéreïa.

La 9e avec la 28e à Taupin route de Sienno.

La 3e division de cuirassiers à Ghorouï.

La 5e brigade de cavalerie légère, le 24e de chasseurs à Krasnogoura, et le 23e à Kanievo.

Ce corps d'armée se trouvait alors réduit à 5 à 6,000 hommes d'infanterie et 12 à 1,500 chevaux.

Il fut convenu qu'il serait réuni à la gauche du 9e corps ; M. le duc de Reggio l'établit en conséquence le 10, en échelons, sur la route de Kholopenitschi. Il proposa à M. le duc de Bellune de manœuvrer par la gauche *pour se rapprocher de la Bérézina*, de remonter cette rivière dans la direction de Lepel, d'obliger l'ennemi à repasser la Oula et d'agir ensuite selon les circonstances. L'exécution de ce plan aurait eu pour effet de rétablir les communications avec les troupes du 6e corps et tout ce que nous avions de forces sur la rive droite de la Bérézina jusqu'à Wilna, il aurait aussi détruit toute possibilité de jonction entre les corps de Tchichakoff et Wittgenstein ; mais il ne fut pas goûté par le duc de Bellune, qui préféra manœuvrer par sa droite et comme, par sa faiblesse, le 2e corps était obligé de subordonner ses mouvements à ceux du 9e, il fallut y souscrire.

Le 9e corps fut réuni le 11 à Luckolm et le 2e le même jour à Tschéreïa. On pouvait penser que le duc de Bellune ayant jugé le 30 et le 31 octobre la position de l'ennemi à Tschachniki inattaquable, il ne songerait pas à y revenir, mais soit pour reconnaître avec quelles forces elle était occupée, soit pour toute autre raison, ce fut sur Tschachniki qu'il résolut de marcher.

Il y avait deux routes, l'une allant droit de Luckolm à Tschachniki, l'autre partant de Tschéreïa et aboutissant au même point. Le 9e corps aurait pu suivre la première et prendre en flanc la position de l'ennemi sur le ravin de la Luckolmlia, le deuxième arrivant droit par la rive opposée sur le débouché de

secours, et qu'ils devaient défendre avec la plus grande opiniâtreté les places qui leur étaient confiées ; mais cet officier rencontra en route la division polonaise qui se repliait en désordre, après avoir abandonné ses positions. M. le maréchal les trouva sur sa route, à son tour, les rallia et les mit en queue de sa colonne, puis envoya l'ordre au général Castex d'entraîner la cavalerie légère pour atteindre l'ennemi le plus

Smoliany. M. le duc de Bellune préféra marcher sur une seule colonne. En conséquence, le 9e corps se dirigea le 12 de Luckolm sur Miclenzkowiez, point de jonction des routes de Luckolm, de Tschéreïa, de Berchenkovitschi et de Sienno. Son avant-garde fut obligée de déposter l'ennemi pour s'établir à Trukanovicz.

Le même jour, le 2e corps avait sa tête à Kaminiez, à deux petits verstes de Meilenzkowiez.

Le 13, le 9e corps poursuivit sa marche en repoussant l'ennemi qui défendit le terrain, pied à pied, jusqu'à Oksianz, à cinq verstes seulement de Trukanovicz. Le 2e corps appuya ce mouvement et s'établit en deuxième ligne.

M. le duc de Reggio fit observer au duc de Bellune que la quantité de voitures qui était à la suite du 9e corps avait tellement obstrué la route, que les troupes du 2e corps avaient employé au moins six heures pour parcourir un trajet aussi court; il l'avertit que, s'il ne prenait pas des mesures pour écarter un intermédiaire aussi gênant, nous ne lui serions d'aucun secours.

Le duc de Bellune fit savoir le même soir qu'il emploierait la matinée du 14 à reconnaître l'ennemi.

Enfin, le 14, vers une heure de l'après-midi, le duc de Bellune fit prier le duc de Reggio de déboucher dans la plaine de Smoliany, ce qui s'exécuta. En arrivant dans cette plaine nous vîmes la division du général Girard devant Smoliany disputant ce village aux Russes, qui en tenaient la moitié, et qui avaient de l'artillerie sur le plateau en deçà du pont. Les ennemis étaient donc maîtres de ce débouché, ils l'étaient également de celui de Potschavitschi où il y a deux ponts sur la Luckolmlia au pied du château. Ils occupaient le château en force et avaient un camp du côté opposé du ravin, dans une position avantageuse. Comme la nuit s'avançait, le duc de Reggio se contenta de faire masquer ce débouché par quelques bataillons et la 5e brigade de cavalerie légère. Le duc de Bellune fit prévenir qu'il allait faire retirer la division Girard de devant Smoliany, où il fallut la faire relever par des troupes de la division Legrand. Ainsi le 2e corps se trouva seul dans la plaine, l'ennemi ayant deux débouchés sur lui. La division Partouneaux était déjà en route pour Botscheïkovo, la division Daendels avait passé la Ousveia et la division Girard avait été placer son bivouac auprès du pont de cette rivière. Ainsi les troupes du 9e corps, les plus près de notre droite, s'en trouvaient distantes d'une lieue.

Le plan du duc de Bellune était de se porter sur Botscheïkovo pour déboucher ensuite sur Kamen ; pendant ce temps, le 2e corps serait resté dans la plaine de Smoliany pour contenir l'ennemi à Tschachniki et donner le temps aux parcs d'artillerie et aux équipages du 9e corps de filer ; il aurait ensuite suivi le mouvement de ce corps. Il devait arriver de deux

vite possible ; il laissa la division Maison et le parc d'artillerie dans un village pour alléger sa colonne ; traversant luimême la division Legrand, il se porta à l'avant-garde et, après être sorti des bois, atteignit l'infanterie du général Lambert, la bouscula et la poursuivit jusqu'à un petit pont qui commande l'entrée de Borizow, mais les Russes avaient eu le temps de détruire ce passage ; M. le Maréchal traversa ce petit cours d'eau un peu plus haut à gué, parcourut Borizow, mais lorsqu'il arriva au grand pont jeté sur la Bérézina, il trouva cette construction en feu ; l'ennemi venait de la faire

choses l'une : ou l'ennemi, s'apercevant du mouvement sur Botscheïkovo, serait arrivé au pont le premier, puisqu'il avait à parcourir une route plus courte d'un tiers, ou il serait tombé avec toutes ses forces sur le 2e corps resté seul devant Smoliany. En admettant que rien de ceci ne fût arrivé, ce corps aurait dû, pour reoindre le 9e à Botscheïkovo, exécuter un mouvement de flanc en présence et sous le feu de l'ennemi.

Le projet du duc de Bellune était, après s'être emparé du débouché de Botscheïkovo, de marcher sur Kamen et ensuite sur Pouichna et la Bérézina ; or il est facile de voir que dans ce mouvement circulaire autour de la position de l'ennemi, il était à même de nous prévenir partout, et il avait de plus l'inconvénient inévitable de nous faire perdre toute communication avec la grande armée. *Le duc de Reggio tâcha d'en détourner le duc de Bellune;* mais celui-ci regardait toujours la position de Tschachniki. A cela le duc de Reggio observait que si les deux corps de Steingell et Wittgenstein étaient réunis, ils chercheraient sûrement à déboucher sur nous, ce qui nous offrirait une chance favorable pour les combattre, que si, au contraire, ils étaient divisés, c'était une occasion qu'il ne fallait pas laisser échapper.

Le duc de Bellune renonça à son plan sans embrasser celui du duc de Reggio ; il adopta un moyen terme, ce fut de se porter avec le 9e corps sur Krasnogoura, Kanievo, Khorolewitchi, comme pour menacer Berchenkovitschi, tandis que le 2e corps reste chargé de couvrir les débouchés de Luckolm et de Tschéreïa : ce mouvement s'exécute le 16, après avoir passé la journée du 15 en présence sans qu'il fut rien entrepris, soit de notre part, soit de celle de l'ennemi.

M. le duc de Reggio persuadé que le corps de Steingell seulement, avec une 25e division dont jusque-là on n'avait point eu connaissance, était sur la Oula et que Wittgenstein manœuvrait ailleurs, supposa non sans beaucoup de vraisemblance, qu'il pourrait s'être porté sur Vitebsk d'où il se trouvait en mesure d'opérer contre le flanc de la grande armée, fit part de cette idée au duc de Bellune en lui proposant d'agir en conséquence, à moins qu'ayant des données plus exactes sur la position et les desseins de l'ennemi, il n'eût autre chose à lui proposer, auquel cas il s'empresserait de manœuvrer dans le même sens que lui ; mais le duc de Bellune fit réponse qu'il n'entreprendrait plus rien jusqu'à ce qu'il eût de nouvelles instructions de l'Empereur.

Le chef d'état-major des 2e et 6e corps d'armée,

LORENCEZ.

sauter [1]. Le duc de Reggio place alors l'artillerie de campagne du général Aubry sur une petite hauteur et fait balayer l'arrière-garde du général Lambert qui se retirait, puis il fait déblayer la ville encombrée de chariots et de voitures que les Russes avaient rassemblés pour se barricader. Comme Borizow avait été pillée, on avait entassé les prisonniers dans les maisons désertées par les habitants. M. le Maréchal qui était arrivé depuis 3 heures de l'après-midi, avait installé son quartier général au centre de la ville.

Le général Corbineau qui l'avait rejoint la veille, lui ayant indiqué un gué où il avait passé la Bérézina avec sa brigade, M. le Maréchal fit partir le soir même le général Aubry et les pontonniers pour travailler de suite à réunir les matériaux nécessaires à la construction d'un pont en face le bourg de Studzianca, et il plaça ses divisions en d'autres points de la rivière pour attirer la surveillance de l'ennemi aux endroits où il voulait faire concentrer leurs forces; il fit rassembler des matériaux avec ostentation sur ces points afin de tromper les Russes sur ses intentions.

Dans la ville on n'avait trouvé qu'un seul habitant, un juif, que M. le Maréchal fit mettre en lieu sûr. La cavalerie légère avait capturé un convoi de provisions de toutes sortes qui furent distribuées aux soldats. Les prisonniers furent amenés sur la place où on alluma de grands feux pour passer la nuit.

M. le Maréchal, qui avait fait rédiger un rapport sur ces événements par le général de Lorencez, envoya son aide de camp Delamarre le porter à l'Empereur, puis pour tromper l'en-

[1] Le 23 novembre, l'avant-garde de Tchitchagow, commandée par Phalen, s'étant inconsidérément avancée, fut culbutée sur les hauteurs de Niemanitza par l'avant-garde du duc de Reggio, qui, de son côté, manœuvrait sur Borisow et la reprenait aux Russes. L'ennemi perdit dans cette occasion environ 1,500 hommes et tous ses bagages. (*Victoires et Conquêtes*, t. XXI, p. 273.)

Le maréchal Oudinot qui, depuis sa rentrée au 2e corps, précède immédiatement l'armée en retraite, reprend le poste de Borisow, enlevé l'avant-veille : rien n'est au-dessus de l'activité, des talents et de la bravoure que déploie le maréchal Oudinot dans cette conjoncture si critique, si décisive pour le salut des derniers débris de l'armée. (*Histoire de France de Montgaillard*, t. VII, p. 146.)



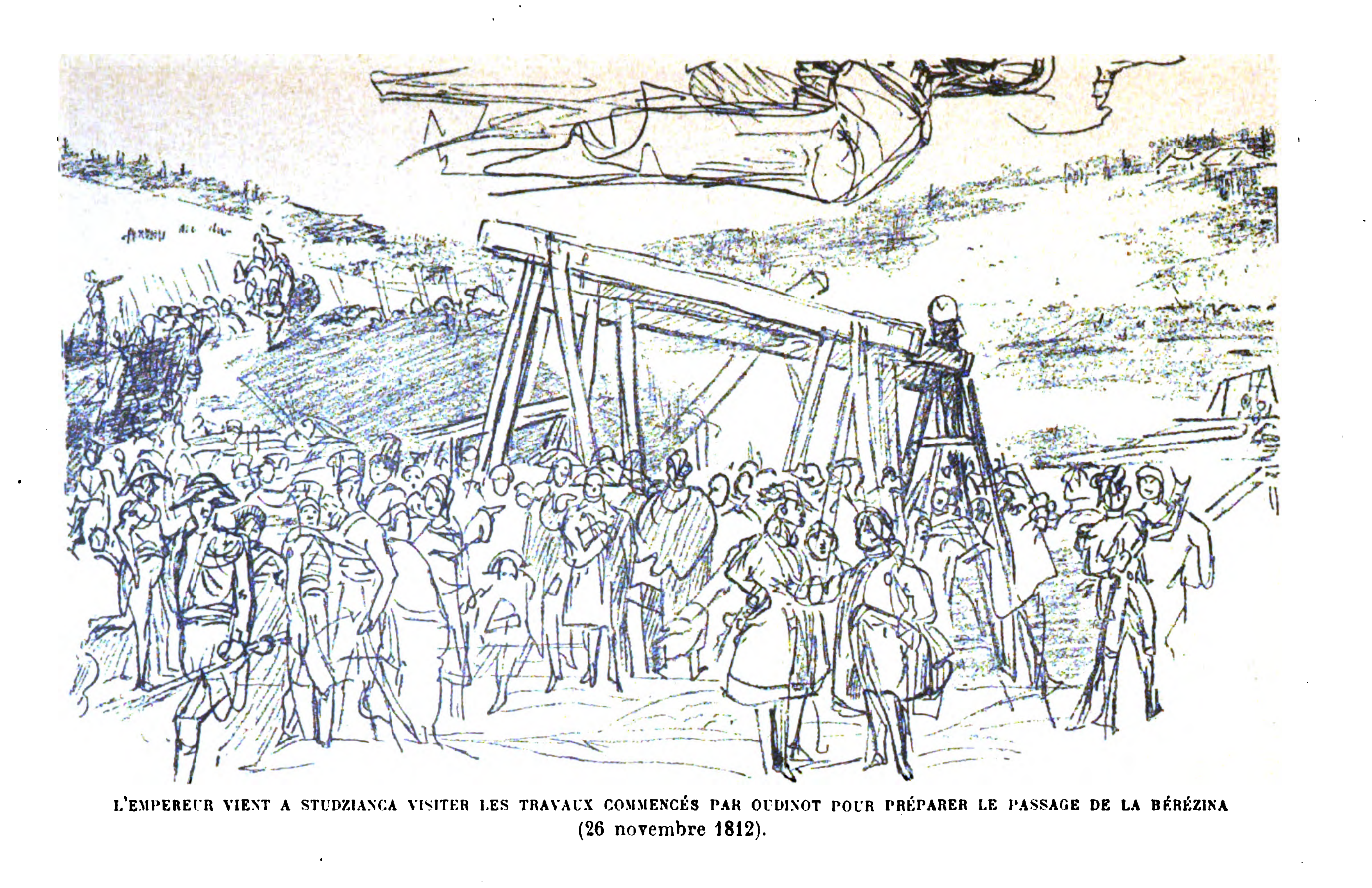
nemi et détourner son attention des travaux qu'il avait confiés au général Aubry vers Studzianka[1], il fit une démonstration sur la rivière du côté de Zembin pour persuader aux Russes qu'il avait choisi ce point pour faire effectuer le passage à l'armée[2].

Sa Majesté, qui avait reçu l'aide de camp de M. le Maréchal pendant la nuit fit partir, dès le lendemain matin, les généraux Lariboisière et Eblé pour diriger les travaux commencés par le 2e corps. Pendant ce temps le duc de Reggio se met en marche pour occuper la position de Weselowo. Il s'y fait précéder par les régiments polonais et s'y rend lui-même avec le juif prisonnier pour guide, mais celui-ci, cherchant à faire prendre une fausse direction, est envoyé au général Aubry qui le fait passer par les armes séance tenante. L'aide de camp Delamarre rentra au camp et apporta l'ordre à M. le Maréchal d'aller trouver Sa Majesté à Loknicza pour lui rendre un compte exact de la situation. Le duc de Reggio passa trois quart d'heure avec l'Empereur et revint prendre la direction des travaux commencés par le 2e corps pour l'établissement d'un pont entre Weselowo et Studzianca; ils furent poussés activement par le général Eblé ; on avait recommandé aux pontonniers de ne pas causer et aux militaires de toutes armes de ne pas se montrer.

Tout le travail préparatoire et la construction des chevalets se faisait derrière un tertre qui encaissait la rivière, et les vedettes ennemies ne pouvaient pas apercevoir le mouvement des ouvriers.

[1] Le 24, le maréchal Oudinot écrivait à Berthier : « Je me suis fixé pour le point de Studzianka où je compte effectuer mon passage dans la nuit suivante et demain matin ; je multiplie les démonstrations à Stadhof et surtout à Oukholada pour donner le change à l'ennemi... » Voir cette lettre *in extenso* à la Pièce justificative n° XXV.

[2] Voir aux Pièces justificatives une note explicative du chef d'état-major du 2e corps et différentes pièces, spécialement la lettre que le maréchal Oudinot écrivait le 24 novembre au soir au prince de Wagram. Cette note toute de la main du général de Lorencez avait été écrite le 8 mai 1823 en réponse à une lettre de M. le général de Ségur, qui rassemblait alors des matériaux pour son *Histoire de Napoléon et de la Grande Armée pendant l'année* 1812.



L'EMPEREUR VIENT A STUDZIANCA VISITER LES TRAVAUX COMMENCÉS PAR OUDINOT POUR PRÉPARER LE PASSAGE DE LA BÉRÉZINA (26 novembre 1812).

Le prince Murat vint voir M. le Maréchal, mais il ne resta qu'une demi-heure et retourna faire son rapport à l'Empereur sur ce qu'il avait vu. Le maréchal Ney arriva à la chute du jour sans officiers, escorté par un seul chasseur. M. le Maréchal occupait la dernière maison, à mi-côte au bord de la Bérézina; les équipages arrivèrent fort tard et on lui prépara un dîner dont le menu était en rapport avec la situation; le maréchal Ney en prit sa part. Le colonel du 7e lanciers avait fourni pour les deux maréchaux deux œufs trouvés au village voisin, avant de partir; le duc d'Elchingen accepta deux chevaux de selle que lui offrit son compagnon d'armes.

M. le Maréchal sortit plusieurs fois pendant la nuit pour quitter l'atmosphère enfumée de la baraque : l'aspect du paysage était saisissant; la lune éclairait les glaçons de la Bérézina et, au delà de la rivière, un poste de cosaques composé de quatre hommes seulement; puis, on voyait dans le lointain quelques nuages rougis, poussés par le vent, qui semblaient passer sur les pointes des sapins; ils reflétaient les feux de l'armée russe.

Le 26, entre 7 et 8 heures du matin, comme j'ouvrais la porte qui était fixée par un tourniquet, l'Empereur se heurta contre moi et me dit : « Oudinot est-il là? » M. le Maréchal, reconnaissant la voix de Napoléon, arriva précipitamment. Sa Majesté était vêtue d'une pelisse et d'un bonnet en velours vert, garni de fourrures qui lui couvraient les yeux; le prince de Neuchâtel qui l'accompagnait avait le même costume, mais de couleur violette. Le duc de Reggio les conduisit sur les bords de la Bérézina.

Après avoir remonté jusqu'au delà de Studzianca, l'Empereur examina les lieux, visita les travaux et demanda dans quel état se trouvait le 2e corps. M. le Maréchal répondit qu'il avait conservé toute son artillerie et qu'il possédait en plus les quatorze pièces qu'il avait enlevées aux Russes sur les bords de la Drissa, que toutes ses troupes étaient prêtes à combattre l'armée de l'amiral Tchitchakow, après être passées sur l'autre rive. Napoléon se frotta les

mains et dit : « Eh bien! vous serez mon serrurier pour ouvrir ce passage. »

Sur les entrefaites, l'Empereur aperçut des cosaques de l'autre côté de la rivière; on les entendait parler ensemble quand ils sortaient de la forêt pour venir prendre du fourrage sur les meules de foin disséminées, çà et là, dans les prés qui bordent la Bérézina ; il donna l'ordre de chasser ces gens-là ; aussitôt des lanciers polonais passèrent le gué à la nage accompagnés de l'aide de camp Jacqueminot; ils se mirent à la poursuite des cosaques qui se replièrent dans la forêt, sauf un que M. Jacqueminot fit prisonnier et ramena devant Sa Majesté.

A 8 heures du matin, les pontonniers commencèrent à disposer leurs chevalets à égales distances, dans la rivière qui roulait de gros glaçons; ils entrèrent dans l'eau jusqu'aux épaules avec un courage dont on ne trouve pas d'autre exemple dans l'histoire. Quelques-uns tombent morts et disparaissent avec le courant, sans que le spectacle de cette fin tragique amollisse l'énergie de leurs camarades. L'Empereur regarde ces héros et ne quitte pas la rive où il se tient avec M. le Maréchal, le prince Murat et les autres généraux, pendant que le prince de Neuchâtel, assis dans la neige, expédie la correspondance et prépare les ordres à l'armée.

Le génie ne pouvant suffire à un travail aussi gigantesque, le général Aubry envoie chercher les hommes de plusieurs régiments d'infanterie pour fabriquer des fascines destinées à supporter le tablier du pont.

Vers 9 heures et demie, l'Empereur remonta au quartier de M. le Maréchal. On lui servit une côtelette qu'il mangea debout. Lorsque le maître d'hôtel lui présenta la salière, consistant en un cornet de papier; Sa Majesté lui dit : « Vous êtes bien monté, il ne vous manque que du sel blanc. » Le duc de Reggio partagea ensuite le peu de provisions qui lui restaient avec les généraux qui avaient, depuis plusieurs jours, supporté de grandes privations.

Un peu avant 11 heures, on vint prévenir l'Empereur que

le premier pont était établi. Sa Majesté donne aussitôt ses ordres; le 1er bataillon de la brigade Albert ouvre le passage. M. le Maréchal, prenant la tête de cette première brigade, dirige l'avant-garde. Napoléon, qui s'était placé à la tête du pont, les pieds sur un glaçon, lui dit : « Ne passez pas encore, Oudinot, vous allez vous faire prendre! » — « Je ne crains rien au milieu d'eux, Sire, répond celui-ci, en montrant ses soldats. » — Et il s'élança ayant le général Albert à ses côtés, son cheval tenu en mains par un chasseur.

A peine les éclaireurs furent-ils arrivés à la rive gauche de la Bérézina que des coups de carabine partirent de différents côtés; les voltigeurs se déployèrent de suite en tirailleurs et, marchant droit devant eux, eurent à traverser un espace marécageux avant d'arriver à la colline qu'ils escaladèrent. Les cosaques, abrités derrière les buissons, furent successivement débusqués.

Pendant cette fusillade, M. le Maréchal était à pied, les chevaux entrant dans le marais jusqu'aux genoux, mais sitôt qu'il eut gagné un terrain plus solide, il partit au galop de son cheval rejoindre les voltigeurs qui s'engageaient déjà sur la route de Minsk, dans les bois. Pendant ce court trajet, il rencontra beaucoup de cadavres de cosaques, tous frappés à la tête.

Lorsque la première brigade fut arrivée tout entière sur la route de Minsk, M. le Maréchal fit faire halte, en attendant le reste de la division Legrand; il se mit en observation avec le général Albert, suivant les mouvements d'un fort parti de cosaques; au même instant deux boulets passèrent à sa droite: l'un d'eux renversa le général Albert qui, se relevant aussitôt, s'écria : « Ces canailles n'ont pas de bonne poudre, sans quoi j'aurais été coupé en deux [1]. »

La largeur de la Bérézina, sur le point où s'est effectué

[1] Voir aux pièces justificatives, n° XXVI, une lettre du général Marbot au général de Lorencez et la réponse que lui fait ce dernier à propos de l'érection de la statue du général Albert.

le passage, entre Weselowo et Studzianca, est de cinquante-quatre toises ; sa plus grande profondeur est de six à sept pieds; elle est peu rapide et son fond est vaseux. Sur la rive droite de la rivière, en face du pont qui fut établi, le terrain très marécageux était durci par la gelée, et c'est cette circonstance qui rendit possible le passage des voitures.

Tous les travaux furent exécutés avec les bois provenant de la démolition qu'on avait faite des maisons de Weselowo pendant la nuit du 25. La hauteur des chevalets était de trois à huit et neuf pieds, et la longueur des chapeaux de quatorze pieds. Il y avait vingt-trois chevalets à chacun des ponts.

Toujours à la tête de son avant-garde, le duc de Reggio ne pouvant s'éloigner davantage des ponts avant l'ordre de l'Empereur, se fit établir par les sapeurs de la 1re division, un abri avec quelques branches d'arbres attachées ensemble avec des liens de roseaux. C'est dans cet auvent, à gauche de la route, qu'il passa la nuit ; — un de ses aides de camp se tint constamment aux avant-postes, afin de pouvoir lui rendre compte des moindres événements.

La neige ne cessa de tomber pendant cette nuit du 26 au 27 novembre ; cette circonstance augmenta les souffrances des hommes et des chevaux ; il fallut faire fondre la neige pour avoir de l'eau et les roseaux servirent à la fois de fourrage et de litière.

Le 27, M. le Maréchal ayant visité le bivouac de la brigade Castex, s'installa dans la cabane du colonel Ameil, du 24e chasseurs. — Vers 3 heures, l'Empereur arriva avec sa suite, mais il fut défendu de pousser aucune acclamation. Sa Majesté alla jusqu'aux avant-postes, où le duc de Reggio ne put l'accompagner parce qu'on avait emmené ses chevaux boire à la rivière.

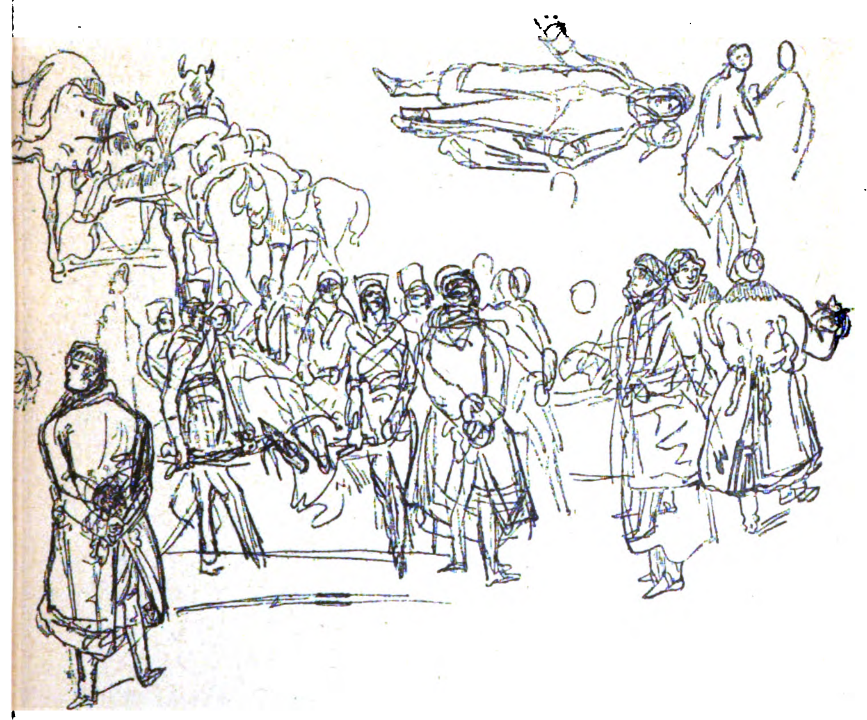
Cette journée se passa dans la plus grande tranquillité, l'armée continuait de passer et il fallait l'attendre avant de marcher en avant. La neige tombait si épaisse que la lumière du jour en était obscurcie. Les chemins tracés la veille par l'infanterie et l'artillerie se trouvaient recouverts d'un pied et demi.

Le lendemain 28, M. le Maréchal fut debout à cinq heures. On s'occupa de suite de faire une soupe à l'oignon pour l'état-major, chacun de ces messieurs fut mis à contribution pour que le cuisinier arrivât à ses fins : l'un fournit le pain, l'autre l'oignon, un troisième la graisse ; la distribution ne fut pas longue.

Vers 7 heures, le capitaine de Cramayel arriva au galop prévenir que l'ennemi nous attaquait et que les cosaques étaient déjà aux prises avec les avant-postes. Cet officier n'avait pas fini de parler qu'un obus, traversant les branches de sapin, qu'il brise avec fracas, tombe sur la baraque qui constituait le quartier général. M. le Maréchal monte aussitôt à cheval et fait avancer la division Merle ; le 2e de ligne marche en tête ; un second obus lui enlève onze hommes, le 11e léger et le 124e de ligne suivent, mais l'artillerie ennemie qui enfilait la route tue tellement de monde que M. le Maréchal, par un à gauche, les met à couvert dans le bois et fait approcher deux canons ; avant qu'ils aient eu le temps d'être mis en batterie, une des pièces est enlevée par les Russes qu'on ne savait pas aussi rapprochés, la neige ne permettant pas de voir à trente pas.

Le duc de Reggio, indigné d'une telle audace, reste au milieu de la route sans s'occuper des balles qui sifflent de tous côtés ; il dépêche son dernier aide de camp M. de La Chaise au général Doumerc, lui donnant l'ordre de faire avancer ses cuirassiers pour charger l'ennemi et reprendre le canon ; il trépigne d'impatience en attendant l'exécution de son ordre et me dit : « As-tu un peu d'eau-de-vie à me donner pour me réchauffer ? » — Je cherche ma gourde dans ma sacoche, ne voyant plus ce qui se passe et, lorsque ayant trouvé un petit fond d'eau-de-vie, je le présente, j'aperçois au même instant M. le Maréchal portant sa main au côté et tombant de son cheval qui s'échappe aussitôt. J'étais seul à ses côtés, l'illustre blessé ne donnait plus signe de vie ; je faisais tous mes efforts pour descendre de mon cheval et je ne pouvais dégager ma chaussure droite qui tenait à l'étrier, mais un jeune voltigeur qui

avait le poignet droit coupé et qui tenait son fusil de la main gauche vint à mon secours, me dégagea et m'aida à soulever M. le Maréchal. Nous le mîmes sur son séant. A ce moment revenait le capitaine de La Chaise[1] pour rendre compte de sa mission ; croyant son chef mort, il se jeta sur lui et l'embrassa.



LE MARÉCHAL OUDINOT, BLESSÉ SUR LA ROUTE DE MINSK, EST APPORTÉ DEVANT L'EMPEREUR (28 novembre 1812).

A nous trois, nous le plaçons sur le fusil du voltigeur et nous le sortons de cet endroit où les balles continuaient à siffler.

Le lieutenant-colonel Jacqueminot apparut à son tour, ramenant un officier russe qu'il tenait au collet. Le général de Lorencez, chef d'état-major, et d'autres officiers enfin

[1] Ce charmant officier devait recevoir l'année suivante une blessure semblable et en mourir. (Note de Pils.)

nous avaient rejoint ; on se mit à confectionner une sorte de brancard avec des branches de sapin. L'Empereur, aussitôt informé de l'état du duc de Reggio, envoie sa propre voiture escortée de grenadiers à cheval, mais M. le Maréchal, qui avait repris connaissance, déclara qu'il ne pouvait pas supporter les cahots, nous continuâmes donc de le porter.

L'Empereur n'était qu'à une portée de canon; il se trouvait à pied sur la limite de la forêt, à droite de la route ; son état-major l'entourait, la garde impériale était en arrière, rangée en bataille, lorsque nous passâmes devant Sa Majesté; l'Empereur fit quelques pas en avant et dit : « Eh bien ! Oudinot, vous ne me reconnaissez donc plus ? » — Mais comme M. le Maréchal avait été repris d'une faiblesse, Napoléon, se tournant vers les docteurs Corvisart et Larrey, ajouta : « Suivez le Maréchal et restez auprès de lui. » — Dans ce moment les chasseurs de la garde étaient en bataille sur la gauche de la route ; le capitaine Victor Oudinot vit passer le convoi et, ayant reconnu son père, franchit le fossé et vint assister M. le Maréchal.

Nous déposâmes le blessé dans la cabane de l'Empereur, sur un matelas; il subit là le premier pansement ; on avait mis du linge, de l'eau de Cologne et du vin de Bordeaux à sa disposition, quoique ces objets fussent bien rares en ce moment. M. le Maréchal, étant revenu à lui, dit à ces messieurs, après les avoir remerciés : « J'ai mon chirurgien en qui j'ai toute confiance; de son côté, il a depuis longtemps l'habitude de me soigner ; je vous prie donc de laisser faire M. Capiomont. » — Celui-ci commença aussitôt l'opération et, après qu'il eut reconnu l'impossibilité d'extraire la balle, le docteur Larrey partit rendre compte à l'Empereur de l'état de M. le Maréchal qu'il ne jugeait cependant pas désespéré.

Il était alors près de midi, le combat était vivement engagé sur la rive gauche de la Bérézina; l'arrière-garde de la Grande Armée qui était faite par le 9e corps, protégeait les ponts et était exposée aux feux croisés de l'ennemi, posté sur des hauteurs qui formaient la demi-lune, de sorte que les abords de

la rivière étaient couverts de cadavres, appartenant à tous les corps ayant passé depuis la matinée du 27, et du 9ᵉ corps qui y laissa la moitié de ses hommes. — L'encombrement était indescriptible et le maréchal Victor dut faire brûler une multitude de chariots et de caissons qu'on n'eut pas le temps de



LE DOCTEUR LARREY VIENT RENDRE COMPTE A L'EMPEREUR QUE L'ÉTAT DU MARÉCHAL N'EST PAS DÉSESPÉRÉ.

faire passer. Jamais la plume ne pourra décrire l'horreur de cette situation.

Sur la rive droite la lutte avait pris également un caractère acharné ; M. le Maréchal avait été blessé au moment où il attendait sur la route sa division de cuirassiers pour faire charger les Russes ; le général Doumerc les amena quelques

instants après et le maréchal Ney, qui venait de prendre le commandement du 2e corps, les employa de suite pour déblayer le terrain et termina la victoire avec son infanterie.

Sitôt que la voiture de M. le Maréchal fut arrivée, on l'y plaça étendu et il fut conduit à deux lieues de là au village d'Ouloya; on le logea dans un moulin au bord de la route. Quand l'Empereur arriva le soir, il occupa les maisons voisines et l'état-major du prince de Neuchâtel prit place dans le même moulin. — Sa Majesté vint rendre visite au duc de Reggio et s'assurer qu'il avait reçu tous les soins que comportait son état. Le blessé était calme et allait prendre un peu de repos, lorsqu'un de ses officiers lui apporta, pendant la nuit, le détail des pertes qu'avait fait son corps d'armée: le général Legrand avait eu le cou traversé par une balle et le général de Condras avait été tué à la tête de la brigade suisse qui fut entièrement détruite pendant ce combat.

Quelques jours avant ces événements, M. le Maréchal, passant devant le front de ce corps, entendit quelques Suisses murmurer de ce qu'on ne les avait pas encore employés dans cette campagne : « Prenez patience, mes amis, répliqua le duc de Reggio, vous aurez votre tour. » En effet, bien peu de ces braves gens revirent les montagnes qui les avaient vu naître.

Dans la soirée du 28 le temps devint encore plus rigoureux, le froid redoubla et il s'éleva un vent d'est si violent qu'il devint impossible d'allumer les feux de bivouac.

Le 29, avant le jour, malgré les douleurs qui avaient augmenté avec l'inflammation et la fièvre, on se hâta de faire partir M. le Maréchal après que le chirurgien l'eut pansé; on précéda le départ du grand quartier général pour éviter la bagarre; la voiture fut escortée par les aides de camp, un peloton de chasseurs à cheval commandé par M. le comte Victor Oudinot et quelques gendarmes; on marcha toute la matinée et l'on arriva à une heure après-midi au village de Plechnitzouï. Les officiers proposèrent à M. le Maréchal de le loger dans un château qu'on voyait à une portée de fusil sur la gauche du chemin, mais celui-ci répondit qu'il ne voulait pas s'écar-

ter de la route. M. de La Chaise partit alors en avant pour préparer le logement et le choisit dans la maison d'un juif.

Aussitôt arrivé et couché, M. le Maréchal fit faire un nouveau pansement par son chirurgien Capiomont et se disposait à prendre un peu de repos, lorsque M. Victor entra brusquement dans la chambre et s'écria : « Mon cher père, il faut se résoudre, nous sommes tous prisonniers ! » — « Comment, répondit M. le Maréchal d'une voix éclatante, oubliant l'état dans lequel il se trouvait. F...-moi le camp et bats-toi ! » — On apercevait par les fenêtres les lances des cosaques. Le duc de Reggio, qui n'avait qu'une simple pelisse, se mit sur son séant et me dit : « Passe-moi mon grand-cordon. S'ils me prennent vivant, ils verront au moins qui je suis. » — Je déposai près de lui ses pistolets et un fusil de chasse et l'on courut aux chevaux. Je passai à la hâte une bride à un cheval et l'amenai après m'être saisi d'un sabre dont j'abandonnai le fourreau.

Pendant ce temps-là, l'aide de camp Jacqueminot s'était élancé sur la place, criant d'une voix forte : « Ralliez-vous tous à moi ! » Un peloton fut vite formé et l'on tomba à coups de sabre sur les cosaques qui s'échappèrent par toutes les rues qui aboutissaient à la place ; ils furent chargés et poursuivis jusqu'à ce qu'ils fussent sortis du village. La plus grande partie de ce régiment se réfugia au château que nous avions rencontré à gauche de la route, et ils capturèrent là plusieurs équipages de l'Empereur qui venaient d'arriver à ce point, sous la conduite d'un officier des grenadiers à cheval de la garde.

Les colonels Letellier et Jacqueminot placèrent des vedettes, pour n'être pas surpris par un retour offensif de l'ennemi, qu'on voyait rôder dans les environs du village, puis ils vinrent chercher M. le Maréchal, le firent monter à cheval et se plaçant à sa droite et à sa gauche pour le soutenir, l'emmenèrent dans une maison située à l'extrémité du village et déjà occupée par le général italien Pino[1] qui l'avait jugée

[1] Dominique, comte Pino, avait servi, pendant de longues années dans les

9 La Largeur de la Béré
Wesselowo ou s'est eff
Ch trièse. la plus g
de 6 a 7 pieds, elle ét
peu rapide son fond
du passage la rive dr
mais Le froid avait
Les Voiture n'auraient p
pas de la rivière to
~~pont venait de la d~~
de Wesselowo pendant
des Chevallier ~~était de~~
Longueur des Chapeau
23 Chevallier a Chap

AUTOGRA

(Voir ce passage à la dernière ligne de la page 144.)

...ïna sur le point de
...tué le passage et de
...rands profondeur était
...ariait des glaces elle est
...est pas eus., a l'endroit
...it et très marécageux
...uqui le terrain, autrement
...u être conduite a centre
...utte la construction de
...molution du village
la nuit du 27. la hauteur
3 a 8. et 9 pieds et la
...e de 14 pieds, il avait
...im de ponts

propre à soutenir un siège. Tous les cavaliers entourèrent cette forteresse improvisée et les hommes démontés entrèrent à l'intérieur. On alluma un grand feu dans la cour pour passer la nuit dans cette expectative. Mais les Russes, nous croyant probablement beaucoup plus nombreux que nous ne l'étions en réalité, commencèrent à nous attaquer avec leurs canons et un boulet traversant le toit de notre refuge, brisa une poutre dont un éclat atteignit M. le Maréchal et le jeta à la renverse. Le chirurgien Capiomont, qui était aux côtés du blessé, put panser de suite cette nouvelle blessure qui ne devait pas avoir de suites funestes [2].

L'ennemi se rapprocha bientôt du village avec ses deux pièces et tira quelques coups de mitraille ; sur les six chevaux qui étaient attelés à la voiture de M. le Maréchal, les deux du timon furent tués par le même biscaïen et le cocher, nommé Chalon, en fut tellement saisi, qu'il ne put jamais se remettre de cette frayeur et qu'il mourut fou quelques jours après à Wilna.

L'ennemi, qui occupait le château et les abords du village, ne cessait de pousser des hurras et nous harcelait d'attaques partielles reçues par nous à coups de fusil ; les cosaques alors se repliaient sur leur corps et étaient chargés par nos cavaliers. Un chasseur de la garde, dans une de ces pour-

armées impériales ; il commandait en 1812 la division de la garde royale italienne ; fut depuis ministre de la guerre du royaume d'Italie et mourut en 1826.

[1] Le 30, Napoléon fut à Pleszchnitzy. Le duc de Reggio, blessé, s'y était retiré la veille, avec environ quarante officiers et soldats. Il s'y croyait en sûreté, quand tout à coup le Russe Landskoy, avec cent cinquante hussards, quatre cents cosaques et deux canons pénétra dans ce bourg et en remplit toutes les rues. — La faible escorte d'Oudinot était dispersée, le maréchal se vit réduit à se défendre, lui dix-huitième, dans une maison de bois ; mais ce fut avec tant d'audace et de bonheur, que l'ennemi, étonné, s'inquiéta, sortit de la ville, et s'établit sur une hauteur d'où il ne l'attaqua plus qu'avec son canon. La destinée trop persévérante de ce brave maréchal voulut que dans cette échauffourée, il fût encore blessé d'un éclat de bois. — Deux bataillons westphaliens qui précédaient l'Empereur parurent enfin et le dégagèrent. (*Napoléon et la Grande Armée, par le comte de Ségur*, liv. XI, chap. XI, p. 367.)

suites, réussit même à capturer l'un d'eux qu'il venait de blesser d'un coup de pistolet et le ramena parmi nous.

Vers 4 heures du soir, nous aperçûmes enfin à l'horizon une ligne qui semblait grossir en se rapprochant de nous ; le capitaine Delamarre suivi d'un trompette se porta au galop dans cette direction ; nous le vîmes bientôt se rapprocher franchement de l'avant-garde de cette troupe, ce qui nous combla de joie ; c'était en effet de la cavalerie française commandée par le général Junot[1]. M. Delamarre[2] revint à franc étrier annoncer cette bonne nouvelle et, en effet, bientôt arriva le duc d'Abrantès que M. le Maréchal embrassa comme son libérateur.

M. le Maréchal fut transporté à son premier logement où le général Junot s'installa auprès de lui. La nuit se passa

[1] Cet épisode dramatique est raconté dans le 3e volume des *Mémoires du général Marbot*, page 181, à la date du 28 octobre et comme s'étant passé à Rasna; la véritable date est le 29 novembre et le lieu Plechnitzouï (*alias* Pleszcznitzy). Le 28 octobre le maréchal était encore le matin à Wilna et le soir de ce jour il coucha à Ochmania; à cette même date, le 23e chasseurs et Marbot campaient aux alentours de Kowanowa sous les ordres du maréchal Victor, c'est-à-dire à plus de 60 lieues du maréchal Oudinot. Celui-ci, après avoir parcouru cette distance en dix jours, vit arriver au-devant de lui, le 9 novembre, non pas le 23e chasseurs du commandant Marbot, mais un détachement du 24e chasseurs dont le colonel s'appelait Ameil (*a*). — Il n'est pas bien étonnant qu'on se trompe quelquefois lorsqu'on raconte tant de choses, mais il n'en est pas moins amusant de constater que Marbot s'imagine ?... avoir sauvé le maréchal et reçu ses remerciements émus. — La vérité est moins palpitante, en ce qui concerne l'auteur des *Mémoires* puisque c'est le duc d'Abrantès qui sauva le duc de Reggio du parti de cosaques contre lequel il luttait avec quelques braves seulement.

Après avoir raconté à sa manière et transformé cet événement romanesque, il n'y avait qu'un pas à franchir pour y jouer un rôle. Marbot l'a franchi résolument, *ab uno disce omnes*.

A toutes les autres qualités personnelles que Marbot met en relief dans ses récits, qu'il me soit donc permis d'en ajouter une autre qu'il possédait à un haut degré : je veux parler de l'imagination.

[2] Le comte Achille Delamarre, 1790 + 1873, était un des aides de camp que le maréchal appréciait le plus; cet officier, si distingué et si brave, garda sa place dans l'état-major du duc de Reggio pendant la campagne de Wagram, à l'armée du Nord, puis pendant les campagnes de Russie, de Saxe et de France. Il fut fait colonel en 1823, à son retour d'Espagne et, après avoir brisé son épée en 1830, il devint sénateur en 1852.

(*a*) C'est le fameux colonel A, dont parle Marbot à chaque page, pendant cette campagne.

presque entièrement en conversations. Le cosaque qui avait été fait prisonnier fut interrogé par un officier du 7e lanciers polonais, qui servait d'interprète à M. le Maréchal ; cet homme raconta que son régiment avait reçu la mission de capturer un général blessé et qu'on attendait de l'infanterie pour s'emparer du village pendant la nuit. Le général se félicita alors d'être arrivé à temps pour empêcher un maréchal de France d'être prisonnier des Russes.

La colonne du duc d'Abrantès se mit en route le lendemain matin de très bonne heure ; la voiture de M. le Maréchal fut placée au centre. La journée fut très froide et la neige, qui couvrait le sol, rendait la marche très pénible pour les hommes et pour les chevaux ; cependant, il fallut fournir une longue étape pour faire place à l'armée qui suivait de près, par cette seule route. On arriva très tard au village de Zatzkewicz.

Le 1er corps nous rejoignit dans la nuit, avec le maréchal Davout qui installa son bivouac en avant de notre détachement. — Il vint voir M. le Maréchal et l'engagea à partir le lendemain avec son corps.

Le duc de Reggio se remit en route le 31, dès le matin, avec le 1er corps d'armée. Au moment où M. le Maréchal montait en voiture un coup de feu suivi d'un cri se fit entendre tout près de lui. M. Merlin, un des officiers attachés à son état-major, venait, en montant à cheval, de faire partir un de ses pistolets par inadvertance, et il avait la paume de la main traversée. On arriva à 1 heure près d'un hameau composé de quelques cabanes. Le maréchal Davout ordonna de faire halte sur la lisière de la forêt et passa la nuit dans cet endroit. Les deux maréchaux dormirent sous le même toit. Cette journée fut une des plus tristes qui soient restées dans mon souvenir. — Les soldats manquaient de tout. Le 1er décembre, M. le Maréchal coucha pour la seconde fois à Ilia, mais les temps étaient bien changés ; à son premier passage, son état-major avait assisté à une fête, chez les seigneurs qui occupaient le château ; on avait dansé toute la nuit. Cette fois-ci le château était désert et personne ne nous faisait accueil dans le pays.

Le 2 décembre M. le Maréchal voulut pousser jusqu'à Smorghoni dont il savait la route libre. Dans la matinée il fallut monter une grande côte et, tandis que la voiture allait au pas, le cocher s'écarta de la route, pendant que le postillon continuait à marcher. Quelques instants après, ne voyant pas rentrer cet homme, M. le Maréchal envoya un gendarme à sa recherche ; ni l'un ni l'autre ne revinrent. Cependant le gendarme de l'escorte rejoignit dans la soirée à Smorghoni et rendit compte qu'il n'avait pu retrouver le cocher. Le maître d'hôtel prit la place de ce malheureux sur le siège, pour continuer le voyage.

Dans la soirée M. le Maréchal déclara qu'il voulait faire l'étape de Wilna d'une seule traite et qu'il fallait lui procurer des chevaux de poste ; ses équipages et son escorte rejoindraient à petites journées. Le lendemain 3, nous partîmes donc de bonne heure et nous arrivâmes à Oschmiana vers 11 heures. Une lieue plus loin nous croisions un détachement de la division Loison qui se portait au-devant de la grande armée. Ces jeunes gens, de nouvelle levée pour la plupart, avaient l'air pleins d'entrain ; ils chantaient pour abréger la longueur du chemin et oublier les difficultés de la route, qui était couverte d'un pied de neige. M. le Maréchal fut heureux d'avoir à constater les bonnes dispositions de cette troupe.

M. Letellier avait pris les devants pour aller prévenir, à Wilna, Mme la duchesse du retour de son mari, de sorte que nous trouvâmes sa calèche à quelques verstes en avant de la ville. Nous fûmes émerveillés de voir des chevaux en si bon état et ferrés à glace.

Quelques instants après nous rencontrâmes un régiment de chasseurs à cheval de la garde napolitaine qui allait rejoindre aussi la grande armée ; ces cavaliers étaient bien montés et dans une tenue magnifique ; ils allaient être presque tous anéantis par le froid le lendemain et le surlendemain.

M. le Maréchal arriva à Wilna un peu avant la chute du jour ; Mme la duchesse, au bas de l'escalier de l'évêché, le reçut dans ses bras ; il put enfin se reposer dans une maison, se

coucher dans un lit et se faire panser dans une chambre chauffée. Cette capitale lui parut un lieu de délice au sortir des privations sans nombre qu'il venait de subir. — Cependant la ville se remplissait de blessés, de soldats isolés de toutes armes que les Juifs repoussaient de leur demeure, maintenant qu'ils commençaient à apprendre nos désastres; quelques détachements de troupes arrivaient, des corps entiers étaient signalés et le désordre était tel qu'on ne songeait pas à distribuer des vivres et des secours à ces malheureux qui mouraient par centaines d'inanition et de froid.

Les aides de camp avaient soin que les équipages, rentrés de la veille, prissent leur précaution pour être prêts à repartir au premier signal. Le 6 décembre, dans la journée, le duc de Bassano vint prévenir M. le Maréchal que l'Empereur était passé dans la nuit, suivant en poste le chemin de la France, après avoir remis le commandement des débris de l'armée au roi de Naples. Il lui dit que la ville allait être envahie par toute l'armée que les Russes poursuivaient sans relâche, et qu'il devait partir sans attendre un jour de plus. — Les ordres furent aussitôt donnés en conséquence.

Le 7, à 2 heures, six chevaux étaient attelés à chacune des voitures et l'on se mit aussitôt en route, sauf deux hommes attachés à la maison de M. le Maréchal, qui durent rester; l'un était le pauvre Chalon, devenu fou depuis l'attaque de Plechnitzouï, l'autre remplissait les fonctions de courrier; c'était un cosaque de l'Ukraine qui avait été engagé à Paris en cette qualité pour faire la campagne de Russie; il venait d'avoir les pieds gelés : lorsqu'on lui tira ses grandes bottes, sa peau resta collée au cuir par lambeaux. M. le Maréchal fut transporté dans la première voiture et étendu sur des matelas. Mme la duchesse y prit également place — je montai sur le siège. Ce jour-là le froid monta de 18 à 28 degrés. Vingt cuirassiers servaient d'escorte.

Notre petit convoi arrivait une heure après à la côte de Ponary; il y avait là un tel encombrement de voitures et chariots de toutes sortes, de morts et de mourants abattus par le



Épisode sur les bords de la Bérésina.

froid, qu'on eut toutes les difficultés possibles pour gravir cette montée ; il fallut se mettre à pousser les roues pour aider aux chevaux. On peut juger par là du désordre qui allait se produire lorsque l'armée devrait gravir cette pente escarpée, sans pouvoir s'étendre ni à droite ni à gauche.

Le colonel Letellier était parti en avant pour préparer le gîte auquel nous nous arrêtâmes trois heures après, c'était un relai de poste appelé Roukoustouï. La maison était remplie par des fuyards de l'armée. M. le Maréchal fut porté dans la chambre où s'étaient cachés les habitants et leurs enfants ; il passa la nuit étendu par terre sur la paille ; Mme la duchesse était assise à côté de lui. Pendant la nuit arriva le général Loison, compatriote du duc de Reggio ; sa division dont nous avions rencontré l'avant-garde le 3, venait de Kœnigsberg et marchait au-devant des restes de la Grande Armée. Ce général passa quelques instants avec M. le Maréchal ; il n'était pas mieux fourni que lui en vivres ; cependant il apporta un jambon et une bouteille de vin gelé. Le lendemain matin, au moment du départ, il trouva les trois quarts de ses hommes gelés autour des feux de bivouacs éteints.

A peine avions-nous quitté ce lieu de désolation que nous aperçûmes du haut d'une côte l'incendie de la maison qui venait de nous abriter; ce jour-là nous couchâmes à Tzimorouï chez le pope.

Le 9, après avoir traversé une forêt pleine de côtes, on arriva à Kowno et M. le Maréchal descendit chez l'ordonnateur de l'armée, M. de Baudecour. Là, nous eûmes une réception qui permit d'oublier les privations des jours précédents.

Le lendemain, vers 9 heures, M. le Maréchal passa le Niémen ; nous avions enmené un guide pour nous conduire au château d'Antonowa. Nous fûmes surpris par la nuit avant d'y arriver et, la neige qui couvrait la terre, nous fit abandonner la route, de sorte que les voitures lancées au milieu des champs auraient certainement été culbutées vingt fois, si nous n'avions eu la lune pour nous éclairer. Ce château nous avait abrités dans des temps plus heureux ;

nous y rencontrâmes cette fois-ci une épidémie de typhus.

Le 11, nous passâmes la frontière; nous quittions sans regrets cette terre inhospitalière qui avait englouti sous la neige les neuf dixièmes de l'armée française. Notre première étape en Prusse fut le bourg de Wirbahlen, habité par des juifs et, comme nous arrivions un samedi jour de sabat, nous ne trouvâmes rien à acheter, pas même du bois ; il fallut brûler des meubles pour se chauffer. Le dîner se composa d'une soupe à l'oignon et d'un énorme brochet salé que M. de Baudecour avait fait mettre dans le coffre de la voiture à notre départ de Kowno.

Nous arrivâmes le 12 à Gumbinen et M. le Maréchal décida qu'on y passerait la journée du 13 pour reposer les équipages et pour soigner ses blessures. Il donna l'ordre de faire construire deux traîneaux de dimension pour placer les voitures, dans l'espoir d'accélérer le voyage. On partit donc le 14 sur les deux machines improvisées, qui avaient été faites de telle sorte qu'il fallut y renoncer et les abandonner au premier relai ; l'on arriva à Welhau fort tard.

Le 15, la journée fut longue et pénible pour gagner Kœnigsberg. A la poste aux chevaux qui précède l'arrivée dans cette ville, M. le Maréchal vit l'intendant général Daru et le général du génie Chasseloup, avec lesquels il s'intretint des malheurs de l'armée, pendant les instants de repos donnés aux chevaux. On arriva à 4 heures à Kœnigsberg où nous passâmes deux journées. Le thermomètre marquait toujours 28 degrés de froid.

Le duc de Reggio avait déjà visité cette ancienne capitale en 1807 : elle est remarquable par un magnifique palais qui fut la résidence des princes souverains ; une université fondée en 1544 existe toujours.

Le 17 nous couchâmes à Brandebourg, le 18 à Marienburg et le 19 à Dantzig. M. le Maréchal fut reçu dans cette place par le général Rapp [1], qui en avait repris le commandement

[1] Le général Rapp était en effet un ancien compagnon d'armes très attaché

depuis quelques jours seulement. Ce dernier insista pour que son ancien compagnon d'armes restât quelques jours chez lui, afin de prendre un repos qui paraissait indispensable, dans l'état où se trouvait la blessure reçue sur la route de Minsk.

Après six jours de tranquillité et de soins, M. le Maréchal se remit en route et alla coucher le 26 à Lauendourg, le 27 à Schawe, le 28 à Kallin et le 29 à Neugarten. Le lendemain, une heure après être parti de cet endroit, M. le Maréchal s'aperçut que le sac où était son argent avait disparu de la voiture. On supposa qu'il avait été oublié à Neugarten. Je pris un cheval dans l'auberge près de laquelle les voitures s'étaient arrêtées, et je revins en arrière et allai trouver l'hôtelier chez lequel nous avions passé la nuit; il me répondit qu'il n'avait rien trouvé après notre départ. Je n'avais pas de temps à perdre, j'allai droit à la police et là j'eus la joie de trouver le sac intact, on savait à qui il appartenait à cause des papiers qu'on y avait trouvés et l'on ne fit aucune difficulté pour me le remettre. Je rejoignis M. le Maréchal à Péritz où il passa la nuit, le lendemain 31 décembre, nous finissions cette année terrible à Zédenick.

au maréchal. Voici la lettre qu'il lui avait écrite en 1809 en apprenant sa nomination au grade de maréchal de France :

« Faubourg de Vienne, Maria-Hülf, le 15 juillet 1809.

« Recevez, mon cher général, mes félicitations les plus sincères et mieux sentis sur ce qui vient de vous arriver d'heureux : il y a longtemps que cette justice vous était due et l'Empereur ne fera jamais rien qui puisse être plus agréable à vos amis que ce qu'il vient de faire pour vous. Je suis bien aise de vous l'avoir prédit ; vous voyez que je ne vous ai pas trompé.

« J'ai un accident bien malheureux depuis que je vous ai vu, et d'autant plus malheureux que j'ai été obligé d'entendre le canon dans mon lit, où je souffrais martyre. Je commence à mieux aller maintenant.

« Amitié pour la vie.

« Rapp. »

CHAPITRE VII

1813

Arrivée à Postdam; attentions du roi de Prusse. — Retour du maréchal à Bar-le-Duc. — Il reçoit le commandement du 12e corps. — Entrée à Dresde. — L'armée française campe devant Bautzen. — Bataille de Bautzen. — Bataille de Wurschen. — Le général de Lorencez est gravement blessé. — Accident du général Lejeune. — Le maréchal apprend la mort de Duroc. — Affaire d'Hoyerswerda. — Démonstration devant Luckau. — Armistice de Plesswich. — Fête de l'Empereur au camp de Luckau. — Oudinot reçoit le commandement de quatre corps d'armée. — Manœuvres dans les marécages et les tourbières qui couvrent la route de Berlin. — Occupation de Trebbin. — Combat de Grossbeeren. — Oudinot reste huit jours dans son camp sans que le prince royal ose l'attaquer. — Le prince de la Moskowa prend le commandement de l'armée. — Oudinot à la tête du 12e corps bat les Prussiens devant Lahn. — Bataille de Juterbogk ou de Dennewitz. — Pendant la déroute des 4e et 7e corps, le 12e soutient l'effort de l'armée alliée.

Le 1er janvier 1813, M. le Maréchal arriva à Berlin ; la pluie tombait à verse, ce qui ne nous était pas advenu depuis bien longtemps ; il se logea à l'hôtel d'Angleterre et y passa la journée du lendemain pour se reposer.

Parti le 3, assez tard dans la matinée, il vint coucher à Potsdam où résidait le roi de Prusse. Dans la soirée, Frédéric-Guillaume envoya son grand maréchal du palais demander des nouvelles du duc de Reggio. Dans la nuit, il arriva des gens à la livrée de Sa Majesté, apporter des provisions pour en garnir la voiture au moment du départ. M. le Maréchal envoya son premier aide de camp pour offrir ses hommages et ses remerciments au Roi et lui témoigner combien il était touché des attentions dont il venait d'être l'objet[1].

[1] Le roi de Prusse avait personnellement apprécié à Berlin le désintéres-

Le 4, de grand matin, M. le Maréchal se remit en route et alla coucher à Wittenberg; le 5, il passa l'Elbe et arriva le soir à Leipzig où il logea pour la troisième fois à l'hôtel des Trois Rois. Nous étions le 6 à Weimar, le 7 à Eissenach et le 8 à Fulda. Nous passions le lendemain à Hanau, le 10 à Mayence, le 11 à Hombourg et nous arrivions le 12 à Metz en pays français. Beaucoup parmi nous avaient souvent eu l'occasion depuis deux mois, de songer qu'ils ne reverraient jamais leur pays. Malgré nos malheurs, malgré ceux qui menaçaient encore l'armée et la patrie, nous étions tous envahis par un

sement du duc de Reggio, l'élévation de ses sentiments et le charme des relations que de graves circonstances avaient amenées; il savait combien était légitime et fondé l'attachement que ses anciens sujets de Neuchâtel avaient voué au maréchal Oudinot. Pour honorer ses services il lui adressa les décorations de l'Aigle rouge et de l'Aigle noir, en y joignant les expressions les plus flatteuses.

Depuis, le successeur du roi de Prusse n'oublia pas la courtoisie chevaleresque qu'avait eue le duc de Reggio à l'égard de son prédécesseur et, au moment de la mort de l'illustre guerrier (13 septembre 1847), Sa Majesté écrivit la lettre suivante au lieutenant général Oudinot :

« Sans-Souci, le 30 octobre 1847.

« Monsieur le Duc,

« J'ai toujours porté un attachement véritable au maréchal duc de Reggio, votre père; la nouvelle de sa mort, que vous avez bien voulu m'annoncer par votre lettre du 28 du mois passé, m'a donc frappé douloureusement. L'intérêt que je prenais à tout ce qui le concernait ne cesse pas avec sa mort et passe à sa famille. Je sens vivement avec vous, monsieur le Duc, la perte que vous venez de faire. Feu votre père a su se concilier, dans ce pays-ci, l'estime générale, sous les circonstances les plus critiques et dans un temps d'irritation sans exemple contre le souverain qu'il servait alors.

« C'est, selon moi, un des plus beaux titres de gloire et qui honore le plus sa mémoire. La conduite du maréchal à Berlin n'a, comme vous le savez, jamais été oubliée par le feu roi mon père, et j'ai été héritier de ses sentiments. Conservant dans mon cœur ces souvenirs, je vous engage à accepter mes sincères regrets, ainsi que l'assurance réitérée de ma parfaite estime et de ma bienveillance.

« Sur ce, je prie Dieu, monsieur le Duc, qu'il vous tienne en sa sainte et digne garde.

« Frédéric-Guillaume. »

La bienveillance du monarque prussien survécut en effet à la mort du maréchal; conformément aux statuts de ces ordres, les croix, les plaques et les cordons du titulaire doivent être renvoyés au chapitre de l'ordre, après son décès. Mais le roi, faisant une exception pour honorer la mémoire de l'ancien gouverneur de Berlin, laissa par décret spécial, à son fils aîné et à ses descendants, l'entière possession des insignes de l'Aigle rouge et de l'Aigle noir.

sentiment de véritable joie en revoyant la France; cette sensation effaçait pour le moment tous les sujets de tristesse.

Le 13 janvier à 10 heures du soir, les deux berlines s'arrêtaient dans la cour de l'hôtel de M. le Maréchal. Le duc et la duchesse de Reggio trouvaient tous les membres de leur deux familles réunis pour les recevoir. Le lendemain les deux médecins Moreau et Regnier et le chirugien Campion étaient appelés en consultation et après exploration de la blessure, renonçaient à rechercher la balle profondément enfoncée dans les chairs.

A cette époque, le général de Rochambeau, ancien compagnon d'armes de M. le Maréchal s'arrêta à Bar-le-Duc et passa quarante-huit heures à l'hôtel de Reggio, ce vaillant homme de guerre devait, avant la fin de l'année, mourir de ses blessures après la bataille de Liepzig.

Cependant après quinze jours de repos, M. le Maréchal se sentant la force d'entreprendre le voyage de Paris, se mit en route avec Mme la Duchesse, dans l'intention de consulter un célèbre praticien pour l'extraction de la balle russe qu'il avait toujours dans le côté. Les chirugiens Larrey, Dupuytren et Corvisard déclarèrent comme leurs confrères de Bar, qu'il n'était pas opportun de faire une opération très dangereuse, pour extraire un projectile qui ne semblait plus devoir donner de ses nouvelles. En effet, M. le Maréchal n'en éprouva plus jamais aucune incommodité. Il profita de ce séjour à Paris pour montrer toutes les curiosités des environs à Mme la Duchesse. Un jour qu'ils revenaient de visiter le palais de Versailles, ils apprirent que la nourrice de Mlle Victorine de Lorencez, par inadvertance, avait mis le feu à leur hôtel de Bar et que tous leurs meubles et objets précieux avaient été réduits en cendres.

Pendant les deux mois qui venaient de s'écouler, l'armée russe avait franchi les frontières de la Prusse; le czar avait décidé Frédéric-Guillaume à accepter son alliance et les deux puissances allaient marcher de concert contre Napoléon et la France.

Dès le commencement du mois de mars, M. le Maréchal avait retrouvé toutes ses forces et se préparait à reprendre la campagne. L'Empereur avait annoncé au Sénat la rupture de l'alliance avec la Prusse ; la Suède s'entendait avec l'Angleterre, et tout le Nord et l'Est de l'Europe avaient pris les armes et nous menaçaient. Sa Majesté avait mis sur pied une armée de deux cent mille jeunes soldats et avait donné à M. le Maréchal le commandement du 12e corps, avec l'ordre de rejoindre à Bamberg.

Le duc de Reggio arriva en poste dans cette ville le 29 avril, sans ses équipages qui étaient en route. En attendant l'arrivée de ses chevaux, le général de Lorencez lui prêta un des siens, le plus beau qui se puisse voir [1]. Ses trois divisions d'infanterie étaient aux ordres des généraux Pacthod, de Lorencez et Raglowitz, ce dernier Bavarois ; le général de Beaumont commandait la division de cavalerie composée de Bavarois et de Westphaliens. L'artillerie obéissait au général Ruty ; le chef d'état-major était le général Lejeune, le célèbre peintre de batailles.

Le corps d'armée quitta Bamberg le 3 mai pour occuper Cobourg et les environs, il était à Pauen le 4, Kierchberg le 5, Altenbourg le 6 ; M. le Maréchal eut là un premier engagement où il fit quelques prisonniers et entra dans la ville à 10 heures du matin ; le 7, il s'arrêta à Pœnige, petite ville qui possède un ancien château, le 8 à Oederen, un grand bourg sur la route de Dresde, le 9 à Freiberg, le 10 à un hameau de quelques maisons appelé Kasselberg ; on y fit faire de grands travaux de propreté, car l'ordre était donné d'arriver à Dresde dans la plus belle tenue. Nous entrâmes le lendemain dans la capitale de la Saxe où M. le Maréchal établit son quartier général, chez M. Kerckel, négociant, sur la place d'armes. La garde impériale occupait la ville et l'Empereur le palais du roi.

Pendant la nuit du 14, M. le Maréchal reçut l'ordre de se

[1] Ce même cheval fut monté par le prince Jérôme pendant la campagne de Waterloo. (Note de Pils.)



mettre en mouvement ; toute la matinée du 15, il s'occupa de faire passer l'Elbe au 12e corps, et s'arrêta au faubourg de Neustadt dans le logement du maréchal Marmont, qui montait à cheval pour se porter en avant avec le 6e corps.

On repartit le lendemain matin et l'on traversa la ville de Bischofwerda qui avait été incendiée quelques heures auparavant ; il ne restait plus que des têtes de cheminées et des pans de murailles noircis par le feu ; les arbres des promenades avaient l'aspect d'une plantation d'échalas ; la vue de cette cité en ruines remplissait d'horreur, lorsqu'on pensait que toutes ces maisons étaient habitées la veille par de nombreuses familles à présent sans abri. Les gens qui réfléchissaient se demandaient si la maison où vivaient les vieux parents n'aurait pas un jour le même sort..... Le corps d'armée poussa deux lieues plus loin et campa dans une grande pleine aux environs d'une ferme abandonnée, dont le nom est Rothanslitz.

Le lendemain, le 12e corps se porta dans la direction de Bautzen et prit position aux environs d'un château magnifique dont je n'ai pas retenu le nom, dans lequel M. le Maréchal établit son quartier général, après avoir inspecté minutieusement chacune de ses divisions et indiqué leur emplacement. Les meubles et les tableaux qui garnissaient cette somptueuse résidence avaient été saccagés ; les toiles de maîtres et les portraits étaient éventrés par les coups de baïonnette. Le fléau de la guerre apparaissait là dans toute sa laideur : les barbares n'eussent pas agi avec plus de brutalité.

Le 18, vers midi, le corps d'armée se déploya à deux lieues, sur la gauche de la ville vers Grabschutz et prit position à la ferme de Dranchowitz. La garde impériale qni se trouvait en avant du 12e corps, fit un mouvement rétrograde dans la soirée, et fut remplacée par le 6e corps ; la cavalerie de la garde flanqua notre gauche et la nuit se passa ainsi, fort pénible pour la troupe, à portée d'un bois.

Le journée du 19 fut calme si ce n'est que les différents

corps d'armée manœuvrèrent pour occuper les places de combat qui leur avaient été assignées. Le quartier général ne devait pas être éloigné de nous, car un escadron de mamelucks campa près de la maison de M. le Maréchal, qui reçut ce soir-là la visite du capitaine Oudinot, des chasseurs de la garde. Celui-ci trouva son père étudiant la carte et fumant la pipe que l'Empereur lui avait donnée après Friedland.

Le 20, dans la matinée, le prince de Neufchâtel arriva au quartier général de M. le Maréchal et s'arrêta pendant une heure auprès de lui, pour lui communiquer les intentions de Sa Majesté. Le duc de Reggio commandant l'aile droite, il lui donna l'ordre de passer la Sprée et d'attaquer les hauteurs de Sinkwitz et de Doberschau défendues par la gauche de l'ennemi aux ordres du feld-maréchal Gortschakow, pendant que le maréchal Macdonald attaquerait le centre de l'ennemi à Bautzen conjointement avec le corps de Marmont, celui-ci était chargé de jeter un pont de chevalets sur la rivière, au-dessous de la ville. Le prince de la Moskowa avec les corps de Lauriston et de Reynier formait l'aile gauche de l'armée française.

A midi, nos tirailleurs se mirent en contact avec l'ennemi qui gardait la rive droite de la Sprée. M. le Maréchal, placé dans un moulin d'où il découvrait le cours de la rivière, la jugeant trop encaissée à cet endroit pour faire passer son artillerie, fit remonter ses troupes le long de la rive gauche afin de trouver un passage plus guéable; il envoya alors quelques compagnies de voltigeurs pour chasser les tirailleurs ennemis de l'autre côté de l'eau et pour protéger l'artillerie légère qui traversa à son tour et commença son feu.

A ce moment, nous étions seulement à une demi-portée de canon des Russes, qui nous saluèrent avec leur mitraille, pendant que la canonnade grondait déjà très fort sur notre gauche. M. le Maréchal passa alors la Sprée à la tête de la division Pacthod et avança rapidement au pas de course soutenu par la division Lorencez et les Bavarois; la première division culbute les Russes et enlève le village de Sinkwitz,

tandis que le général de Lorencez s'empare de la position de Doberschau[1].

L'ennemi délogé des maisons s'appuie à tous les bouquets de bois qu'il rencontre dans sa retraite, et les abandonne successivement. M. le Maréchal oblique à droite pour occuper Ebendorf qui tombe en son pouvoir; il gravit une chaîne de montagnes escarpée et plantée de grands sapins; cette hauteur était solidement occupée par l'infanterie et l'artillerie de Gortschakow.

M. le Maréchal arrête sa colonne et place ses divisions en ordre de bataille, puis donne l'ordre au général Pacthod d'enlever le bois et d'occuper la hauteur, pendant que la division Lorencez manœuvrera sur la droite de l'ennemi. Dépassant la division bavaroise Raglowitz, le général de Lorencez marche vers la chaîne de montagnes qui termine la plaine en se dirigeant sur Hohkirck et arrête l'ennemi qui paraissait vouloir nous prendre à revers. Celui-ci résiste jusqu'à 5 heures du soir, mais les Russes finissent par nous céder le terrain couvert de leurs morts, après nous avoir fait essuyer des pertes sensibles.

Nous poursuivons nos succès et nous étions maîtres des villages de Kuchnitz et de Schimberg à 6 heures du soir. Le général de Lorencez ramena la division prendre position à Renkevicz pour passer la nuit.

La cavalerie du général Kleist avait en vain cherché à nous entamer. A 7 heures, l'armée alliée était rejetée tout entière sur sa seconde ligne de défense, pendant que l'armée française occupait les positions fortifiées qui étaient tenues le ma-

[1] Napoléon fit ses dispositions d'attaque et donna ordre au duc de Reggio, placé à l'extrême droite, de passer la Sprée et d'attaquer les hauteurs de Sinkwitz et de Doberschau, qui appuyaient la gauche de l'ennemi. Ce maréchal jeta un pont près de Grabschutz, le combat s'engagea avec opiniâtreté et dura pendant cinq heures, l'ennemi tenta plusieurs charges de cavalerie qui demeurèrent sans succès. Le duc de Reggio s'avança alors vers les hauteurs de Kuhnitz. A 7 heures du soir, les corps de Kleist et de Miloradowitch étaient rentrés dans leurs retranchements et la bataille de Bautzen était gagnée. (*Victoires et Conquêtes*, t. XXII, p. 48 et 49.)

tin par les Russes et par les Prussiens. Seul, le feld-maréchal Blücher avait réussi à conserver son poste à Krekwitz.

A 10 heures du soir, le général Pacthod ayant devant lui des forces plus nombreuses que celles dont il disposait et craignant un retour offensif de l'ennemi contre les hauteurs qu'il avait conquises, envoya son aide de camp, M. Lacapelle, pour réclamer quelques bataillons de renfort. M. le Maréchal lui fit répondre qu'il n'avait pas un homme à lui donner et qu'il devait néanmoins garder sa position.

Le duc de Reggio prit la précaution de faire bivouaquer ses divisions en carrés, pour éviter une surprise de nuit toujours à redouter avec de jeunes soldats.

C'est seulement pendant cette nuit du 20 au 21 qu'arrivèrent de France les chevaux et les équipages de M. le Maréchal.

Le 21, à 4 heures du matin, le canon commence à gronder; l'ennemi, à cheval sur la route de Bautzen à Lobau, couvre Wurschen. Toutes les forces des coalisés semblent avoir été massées contre l'aile droite de l'armée française commandée par le duc de Reggio, de puissantes réserves appuyées à Hochkirck paraissent devoir nous écraser par leur nombre. Le général Miloradowitch à la tête de toute la cavalerie russe cherche en vain à percer notre ligne pour la couper du reste de l'armée; ses efforts, plusieurs fois renouvelés, sont repoussés à la baïonnette.

Le feld-maréchal Blücher, avec tout son corps d'armée, s'acharne contre nous, pour reprendre les hauteurs que nous avons conquises la veille. Le général Pacthod, qui se maintenait avec peine et perdait beaucoup de monde, fait réclamer des munitions, mais la disposition du terrain rend les communications presque impossibles ; cette division finit par abandonner le plateau qui lui était confié et l'ennemi y place aussitôt une batterie qui nous couvre de son feu. Cependant la lutte se maintient ainsi, au prix des plus grands efforts, jusqu'à 11 heures.

A ce moment, M. le Maréchal se trouvait au plus épais de la mêlée en avant de la division Lorencez ; les balles tom-

baient à cet endroit comme la grêle, lorsqu'un orage éclata et amena forcément un ralentissement de combat en mouillant la poudre. Pendant ce déluge d'eau, le général Pacthod avait reformé ses bataillons et appuyé sa colonne à la division Lorencez. L'ennemi avait également profité de ce temps d'arrêt dans la lutte, pour faire avancer de nouvelles batteries sur le plateau qui nous dominait ; il commença à nous écraser de ses projectiles. La cavalerie russe prête à charger nous menaçait, mais était tenue en respect par notre artillerie ; la fusillade avait repris avec autant d'intensité que pendant la matinée ; les divisions Lorencez et Raglowitz subissaient de grandes pertes, mais chaque fois que la cavalerie essayait une charge, elle était repoussée à la baïonnette.

Cependant, vers 3 heures, un aide de camp de l'Empereur vint prévenir M. le Maréchal que le prince de la Moskowa venait de s'emparer du village de Prussig, qu'il marchait sur Wurschen et que la bataille était gagnée ; mais, comme le duc de Reggio se trouvait encore au milieu des balles et de la mitraille, il répondit à l'officier : « Vous voyez que ma journée n'est pas encore terminée, mais dites à l'Empereur que nous nous ferons tous tuer s'il le faut [1]. » — Alors, enlevant successivement ses trois divisions, M. le Maréchal charge l'ennemi qu'il refoule dans les bois. A ce moment on lui apporte le général de Lorencez auquel un boulet avait fracassé une jambe et démis l'autre.

M. le Maréchal fit transporter son gendre en arrière, lui donna son chirurgien et recommanda qu'il reçût tous les soins que comportait la gravité de ses blessures [2] ; puis, il donna un ordre au général Lejeune qui partit au galop ; mais celui-ci n'avait pas fait cinquante pas qu'un boulet passant entre les

[1] Le maréchal Oudinot tenait depuis 5 heures du matin, il avait disputé ses positions aux efforts répétés des corps russes Gorschakow et Miloradowitz et à l'armée du feld-maréchal Blücher, lorsque Macdonald, arrivant à son secours, lui permit de reprendre l'offensive.

[2] En 1892, un jeune statuaire de talent, nommé Jacques-Édouard, a fait un monument qui rappelle la conduite héroïque du général de Lorencez à la bataille de Wurschen ; ce beau groupe a été donné par lui au régiment



Le général comte DE LORENCEZ

(1772-1855.)

jambes de son cheval le fit rouler, les renversant l'un et l'autre. Croyant son chef d'état-major tué, le duc de Reggio s'écria ; « Ah ! mon pauvre Lejeune ! »

Le colonel Jacqueminot et les autres aides de camp se précipitèrent pour ramasser le général qui était sans connaissance et dont la tête avait laissé son empreinte dans la terre détrempée. Il n'avait heureusement que de fortes contusions et il ne tarda pas à reprendre ses sens.

Les trois divisions avaient continué en avant leur mouvement qu'aucune résistance ne pouvait plus arrêter ; elles re-

dans lequel il a fait son temps de service, et a été placé à Toul dans la salle d'honneur du 156e de ligne.

Voici, du reste, le rôle que joua le général de Lorencez pendant cette action meurtrière ; ces lignes sont extraites du rapport fait par le duc de Reggio, le lendemain de la bataille, et adressé au major général de la Grande Armée, le prince de Wagram :

« ... Les tentatives de l'ennemi pour reprendre les positions qu'occupait le général Pacthod sur les hauteurs, s'étendaient sur toute la surface de la montagne et l'affaire est devenue générale pour tout le corps d'armée. La division du général Lorencez fut portée en avant pour empêcher l'ennemi de tourner la position ; elle le culbuta. Mais les ravins, les bois et les abatis donnaient à l'ennemi de grands avantages et il fallut toute la valeur des 52e et 137e régiments pour résister à des feux si vifs de mousqueterie et d'une artillerie qui ne pouvait pas être avantageusement battue par la nôtre, parce que la nature du terrain, qui était à notre disposition, ne permettait pas de tirer autrement que de bas en haut. L'ennemi avait depuis longtemps pratiqué des chemins pour amener la sienne des hauteurs.

« La division Lorencez souffrant beaucoup malgré ses succès, fut soutenue par la division Raglowicz et tout marchait en avant, lorsque l'excès de fatigue des soldats de la 13e division (Pacthod) et le manque de cartouches qu'il était fort difficile de leur faire arriver dans la montagne, les mit dans le cas de céder du terrain à des colonnes de troupes fraîches que l'ennemi poussait en avant. Ils abandonnèrent petit à petit le plateau qu'ils avaient conservé pendant dix-huit heures contre des forces très supérieures. L'ennemi y plaça rapidement douze pièces et leur position était tellement avantageuse que je fus obligé de faire un changement de front que ces jeunes troupes exécutèrent dans la perfection sous le feu le plus vif.

« En descendant de la montagne les troupes se rallient et je les formai en bataillons quarrés qui devinrent une réserve appuyée par la brigade des dragons Résé. L'ennemi tenta plusieurs fois de descendre du plateau et de gagner du terrain, mais mon artillerie lui fit chaque fois abandonner ce projet. Dans ce moment arrive la nouvelle du succès de la gauche, alors la joye et les cris de « Vive l'Empereur ! » rendirent aux troupes toute leur vigueur, les trois divisions marchèrent en avant et la lisière du bois fut enlevée pour la sixième fois. Ce fut dans ce moment que le général Lorencez fut blessé d'une balle et d'un boulet, je donnai au général Brun le commandement de sa division et il poursuivit ses succès. »

prenaient toutes les positions perdues et l'ennemi, voyant arriver des réserves accompagnées d'artillerie, accéléra son mouvement de retraite. M. le Maréchal lança alors la cavalerie bavaroise à la poursuite des Russes et fit soutenir cet avantage par toute son infanterie. La division Pacthod qui avait repris la ligne des hauteurs suivit parallèlement le mouvement des autres divisions. Malheureusement l'Empereur n'avait plus de cavalerie ; les brillants escadrons qui avaient passé le Niémen en 1812 dormaient sous la neige et les vaincus de Bautzen et de Wurschen purent se retirer sans que Sa Majesté ait consommé la ruine de ses ennemis.

La nuit venue, M. le Maréchal arrêta ses colonnes épuisées par cinquante-six heures de combats. Il s'installa dans une cabane où il ne trouva que du chanvre pour s'étendre ; il passa là une fort mauvaise nuit. Le lendemain matin, il reçut l'ordre de conduire son corps d'armée à Bautzen pour se refaire, pendant que l'Empereur poursuivait les souverains de Russie et de Prusse en Silésie.

M. le Maréchal avait la mission d'observer le corps de Bulow, qui gardait la frontière prussienne. En arrivant en ville, le duc de Reggio s'installa dans le logement que quittait le prince de Neufchâtel. Cette place, qui avait été spectatrice de deux batailles très meurtrières était parfaitement tranquille ; tous les habitants étaient restés à leur poste. Plusieurs fois dans la journée M. le Maréchal parcourut les ambulances et visita les maisons qui lui étaient signalées comme abritant des blessés. Le général Guilleminot vint à cette époque prendre le commandement de la 2e division, vacant depuis la blessure du général de Lorencez.

Dans la soirée, un officier d'ordonnance, envoyé au grand quartier général, apporta au duc de Reggio la nouvelle qu'un des derniers boulets tirés par l'ennemi avait tué du même coup le grand-maréchal du palais, et les généraux Kirgener et Bruyères [1] près de Reichenbach. Ce triste événement jeta la

[1] Kirgener de Planta, général du génie, et Bruguières dit Bruyères, général de cavalerie.

consternation dans l'armée et M. le Maréchal fut particulièrement affligé de la mort du général Duroc, avec lequel il avait conservé les relations les plus affectueuses depuis la bataille d'Austerlitz.

Le duc de Reggio ayant reçu l'ordre d'occuper Hoyerswerda,



MORT DE DUROC ET DE KIRGENER (22 mai 1813).

partit le 25 de Bautzen et coucha le soir dans un château dévasté, appelé Kœnigsbruck. Il repartit le lendemain matin et, comme il était à l'avant-garde selon sa coutume, il ordonna une halte pendant la chaleur, mais voyant qu'un orage était sur le point d'éclater, il prescrivit à son aide de camp de La Chaise de

partir en avant avec un détachement de chevau-légers bavarois; il partit lui-même au galop, les suivant de près. Le capitaine étant arrivé à Hoyerswerda avec son peloton, fut tout surpris de voir des chevaux de cosaques attachés aux barreaux des fenêtres pendant que les hommes se rafraîchissaient dans les maisons. Les chevaux furent pris ainsi que plusieurs cosaques, les autres trouvèrent moyen de s'échapper grâce à la complicité des habitants.

M. de La Chaise amena aussitôt ces prisonniers, en venant au-devant de M. le Maréchal, qui entra un instant après en ville avec son état-major; mais il ne descendit de cheval qu'après l'arrivée de sa première division d'infanterie, qu'il envoya prendre position en avant des faubourgs, sachant que l'ennemi était dans les environs. Le quartier général fut placé au château.

Le 27, une colonne d'infanterie ennemie s'étant montrée sur la droite, M. le Maréchal fit marcher la division Pacthod à sa rencontre, mais ce général n'éprouva aucune résistance sérieuse; les Prussiens se retirèrent après avoir essuyé quelques décharges de mousqueterie. Pensant que le général prussien venait tâter nos forces pour nous offrir un combat plus sérieux le lendemain, M. le Maréchal prit dans la soirée ses dispositions et déploya son corps d'armée en demi-cercle en avant de la ville.

Le 28, dès le matin, le corps du feld-maréchal Blücher montra ses têtes de colonne sur la gauche d'Hoyerswerda et commença l'attaque assez vivement, nous couvrant de ses feux; des projectiles arrivèrent jusque dans les faubourgs de la ville. M. le Maréchal, qui était aux avant-postes, fit avancer son artillerie et donna l'ordre aux généraux de former les carrés pour recevoir la cavalerie prussienne dont on découvrait les masses profondes. Le combat continua avec animation des deux côtés; toutes les charges de cavalerie vinrent s'échouer contre les baïonnettes de nos jeunes soldats et l'ennemi fut contraint de se retirer, en laissant ses morts sur le champ de bataille. La division bavaroise montra beaucoup de

valeur en cette occasion. Les derniers coups de fusil avaient été tirés vers midi.

Le lendemain, M. le Maréchal fut informé que non seulement l'ennemi ne reviendrait pas nous chercher, mais encore qu'il avait pris le parti de se retirer ; il donna aussitôt l'ordre de se mettre en route, et nous suivîmes la trace de l'armée prussienne pendant trois jours. Enfin, le 2 juin, l'arrière-garde ennemie fut atteinte par notre avant-garde composée de deux régiments de hussards wesphaliens, commandés par le général Wolf. Celui-ci poussa les Prussiens jusqu'à Kalau et leur donna la chasse au travers de la ville. M. le Maréchal y étant arrivé avec l'avant-garde et le général Ruty, fit monter ce dernier dans le clocher d'une église pour lui rendre compte de la force de l'armée prussienne et des positions qu'elle occupait entre Kalau et Luckau.

Le 4, à 2 heures du matin le 12e corps prit les armes et marcha sur Luckau. M. le Maréchal, pour accélérer le mouvement, prescrivit que la grande route servirait exclusivement à l'artillerie et à la cavalerie et que l'infanterie marcherait à travers champs, des deux côtés de la route.

A mesure que l'avant-garde avançait, les chevau-légers voyaient les vedettes disséminées dans les blés, se replier sur leurs corps ; lorsque cette avant-garde ne fut plus qu'à une lieue de Luckau, elle aperçut un escadron en bataille sur la route ; le général Ruty mit aussitôt deux pièces en batterie et lui envoya deux boulets qui le firent filer sur les faubourgs où il se rallia à un régiment se tenant prêt à marcher. L'infanterie mise en éveil par le bruit du canon se montra quelques instants après et se déploya sur les hauteurs.

M. le Maréchal avait envoyé le colonel du génie Blein pour reconnaître les abords de la place ; elle était entourée d'un large fossé marécageux ; deux ponts donnaient accès dans la ville ; l'un était en pierre, mais le second, en bois, avait été coupé ; l'enceinte tout entière était protégée par de vieux remparts en brique, suffisants pour la mettre à l'abri d'un coup de main.

Néanmoins, M. le Maréchal fit avancer la division Pacthod, sa droite appuyée au village de Gansdorf. Les autres divisions furent laissées en arrière, en réserve.

L'ennemi occupait la route de Lubenau jusque vers Gansdorf, couvrant ainsi la ville, et montrait d'épaisses colonnes sur les hauteurs en arrière et à gauche de cette place.

Nos tirailleurs étaient déjà aux prises avec ceux de l'ennemi, embusqués dans les jardins des faubourgs et derrière les haies.

M. le Maréchal fit avancer une batterie pour démolir les premières maisons et le combat commença de part et d'autre. Sitôt que la brèche lui parut suffisante, le duc de Reggio donna l'ordre au général Pacthod de s'emparer du faubourg pour essayer de forcer la ville, mais les Prussiens, voulant éviter l'assaut, s'empressèrent d'incendier tous les faubourgs.

Bientôt une fumée noire et épaisse, variant ses tons à l'infini, s'échappa des pâtés de maisons en flammes, comme du cratère d'un volcan, et cacha pendant longtemps aux yeux des assaillants la vue de la ville. Ce tableau, éclairé par un soleil ardent dont l'éclat luttait avec celui du feu qui perçait les nuages de fumée, frappait la vue d'un spectacle impossible à décrire.

Le duc de Reggio fit ralentir le feu; le 12e corps était sensiblement réduit par les pertes énormes qu'il avait faites pendant les deux journées de Bautzen et Wurschen; pensant que, pour réduire une place dont la possession n'avait pas un intérêt capital, il serait obligé de sacrifier un grand nombre d'hommes, il fit cesser le combat et, donnant l'ordre au général Pacthod de garder ses positions pour masquer son départ, il fit filer le parc d'artillerie et le reste du 12e corps dans la direction de Sonnevald.

M. Bourcet, aide de camp, avait reçu une balle dans la tête en allant porter un ordre. Au moment où il apprenait cette nouvelle, M. le Maréchal se tenait à pied auprès d'un moulin à vent. Ses aides de camp Delamarre et de La Chaise le prévinrent qu'ils

venaient d'apercevoir à l'horizon une ligne sombre qui semblait s'approcher. Peu d'instants après, les dragons de Darmstadt qui étaient en éclaireurs revinrent au galop s'appuyer à deux bataillons qui devaient les soutenir : l'un d'eux enveloppa les dragons et se forma en carré ; M. le Maréchal n'eut que le temps de monter à cheval et d'entrer dans le carré que venait de former le second bataillon entièrement composé de conscrits.

La cavalerie ennemie arrivait au train de charge et passait devant le premier carré sans l'aborder, supportant son feu et poussant des hourras épouvantables, puis, suivant le ravin, elle aborda le second bataillon qui s'était refermé sur M. le Maréchal et ses officiers. C'était le fameux régiment des hussards noirs dits de la mort. Il essuya les feux de peloton à bout portant et repartit avec la même vitesse qu'il était venu, laissant cinq ou six morts sur le terrain. Ces jeunes troupes[1],

[1] J'ai souvent entendu dire que les principaux généraux de l'Empire, comblés de titres et de richesses, l'avaient abandonné au moment de ses revers. Ce reproche est aussi mal fondé qu'il est injuste. — Le 23 juin 1812, Napoléon commandait la plus belle armée qu'un souverain français ait jamais mise sur pied ; au mois de décembre suivant, de cette armée qui ne comprenait guère moins de 400.000 hommes, il ne rentrait en Prusse qu'une troupe décimée par le froid et la faim et réduite aux dernières extrémités. L'Empereur avait seul voulu cette campagne et, à Smolensk où il était encore temps de s'arrêter, un seul de ses familiers, Murat, approuva la marche sur Moscou, tandis que tous les princes alliés, Berthier, Davout, Caulaincourt, Duroc et tant d'autres supplièrent Napoléon de s'arrêter. Il fut donc seul responsable du plus grand désastre qu'une armée ait jamais supporté. — Quelques mois après, avec des soldats de dix-sept à vingt ans qui ne connaissaient pas le maniement des armes, ces mêmes hommes qu'on accuse d'ingratitude recommençaient la guerre et étaient vainqueurs à Lutzen, à Bautzen, à Wurschen et à Dresde, mais ils se battaient un contre trois, et avaient en face d'eux de vieilles troupes, accoutumées aux fatigues de la guerre. Cette armée sans cohésion, qui ne pouvait pas tenir longtemps la campagne, aurait encore pu servir de garantie au maintien de la paix, si Napoléon avait voulu accepter pendant l'armistice de Pleswich les propositions des souverains alliés. — Tout s'effondra de nouveau à Leipzig et malgré cette défaite, ces maréchaux qui couraient sans relâche les champs de bataille depuis plus de vingt ans, couverts de blessures, couchant sur la dure comme les simples soldats, continuèrent la lutte pendant la campagne de France ; ils avaient affaire alors à des troupes dix fois, quinze fois supérieures à celles qu'ils commandaient et le jour où ils représentèrent à l'Empereur qu'ils ne pouvaient plus continuer la guerre, ils étaient simplement les porte-paroles de l'armée ; ce ne furent pas les maréchaux qui

sans expérience de la guerre avaient tiré à tort et à travers et M. le Maréchal fut très étonné qu'une cavalerie aussi aguerrie n'ait pas défoncé un carré aussi peu solide. Il se remit près du même endroit et traça au colonel Blein la route qu'il avait à parcourir pour atteindre l'étape. La nuit était arrivée, le temps était pluvieux, le 12e corps s'arrêta à une heure du matin et campa à Sonnevald. Le duc de Reggio établit son quartier général dans un vieux château gothique fortifié.

Avant de prendre du repos, M. le Maréchal voulut faire interroger les hussards de la mort qui avaient été faits prisonniers pendant leur charge ; ces hommes racontèrent que leur corps avait fait un très grand trajet pour joindre l'armée française et que le feld-maréchal Blücher les commandait.

Le lendemain, le 12e corps était en marche pour se rendre à Herberg, lorsque arrivèrent un officier du grand état-major et un parlementaire russe qui annoncèrent à M. le Maréchal qu'un armistice était convenu entre les armées belligérantes depuis le 4 juin et que les hostilités auraient dû cesser depuis cette date.

Le duc de Reggio recevait l'ordre d'occuper Luckau et de s'étendre dans les villes voisines. Il envoya les divisions Pacthod et Guilleminot former un camp sous les murs de Luckau ; les Bavarois furent cantonnés à Lubben, la cavalerie aux environs de Lubenau avec le parc d'artillerie. M. le Maréchal établit son quartier général à Lubenau, au château de la

sommèrent leur chef de rendre la paix à un peuple épuisé, c'est la nation tout entière, qui, par leur voix dit au conquérant vaincu : « Nous n'en pouvons plus. »

Si le lecteur veut bien se reporter au n° XXVII des pièces justificatives et consulter trois lettres signées par les officiers de quatre régiments de la vieille garde, il aura la preuve que la garde impériale elle-même avait accueilli les Bourbons avec soulagement et était disposée à les servir, si des conseillers perfides ou maladroits n'avaient pas provoqué des mesures qui blessèrent ces braves soldats et rendirent possible le retour de l'île d'Elbe. Il y trouvera également une très curieuse lettre de l'abbé de Montesquiou. Il faut donc reconnaître que, sans le dévouement et la constance des maréchaux de l'Empire, Napoléon n'aurait pas pu continuer la guerre pendant les années 1813 et 1814.

comtesse de Kiellmanseg. Comme cette dame avait envoyé son fils au-devant du commandant du 12e corps, M. le Maréchal, pour rassurer son hôtesse, prenant l'enfant par la main, dit à la mère en montrant son état-major : « Ces messieurs comme moi, madame, savent que nous sommes tous chez lui et chez vous. »

Après quelques jours de repos, le duc de Reggio fit le voyage de Dresde pour voir son gendre, le général de Lorencez ; il y trouva sa fille qui était venue soigner son mari. Les deux graves blessures avaient été si bien traitées qu'il n'était plus question d'amputation. Après deux jours passés en famille, M. le Maréchal se rendit par eau à Lubben pour passer la division bavaroise en revue, puis il visita successivement ses autres divisions.

A son retour, il reçut la visite du général de Lauriston qui passa douze heures avec lui.

Le 12e corps reçut tout à coup l'ordre de se concentrer autour de Luckau, où l'Empereur vint le passer en revue. S. M. accorda beaucoup de récompenses. M. le Maréchal demanda de l'avancement pour son premier aide de camp, le colonel Letellier, quoiqu'il ait manqué à la revue de l'Empereur. Quelques jours après cet officier supérieur recevait sa nomination de général de brigade [1].

Le général Ruty, qui commandait l'artillerie du 12e corps, fut remplacé par le général Noury.

Le 9 août, on reçut l'ordre de célébrer la fête de Napoléon le 10 au lieu du 15. M. le Maréchal partit aussitôt pour Luckau. Le lendemain, de grand matin des salves d'artillerie annoncèrent le commencement des réjouissances. Le duc de Reggio se rendit à la division Pacthod qui était rangée en bataille, en grande tenue, devant le camp ; il passa la revue des troupes et assista avec elles à un service divin qui fut

[1] C'était un officier d'une bravoure remarquable, mais d'un caractère bizarre et susceptible ; sa tenue était originale comme sa conduite. Des chagrins domestiques altérèrent son cerveau déjà trop disposé à l'exaltation et il se suicida le 9 juillet 1818.



célébré sur un autel improvisé et suivi du *Te Deum;* après cette cérémonie les troupes défilèrent.

Une tente avait été dressée sur la droite du camp et cent cinquante couverts étaient mis sur une immense table. L'état-major et tous les officiers supérieurs de la division y prirent leur repas, pendant que les soldats fêtaient la Saint-Napoléon sur des tables placées en avant du camp, derrière les faisceaux, et portaient de nombreux toasts à l'Empereur et à l'armée. Après le banquet, les troupes se livrèrent à des jeux de toutes sortes, pendant le reste de la journée.

M. le Maréchal monta à cheval pour aller visiter la division Guilleminot, par laquelle il fut reçu avec enthousiasme et aux cris répétés de : Vive l'Empereur! Vive Napoléon! il assista aux jeux des soldats et rentra à Luckau à 7 heures du soir.

Étant revenu à Lubenau le 11 août, M. le Maréchal donna l'ordre du départ, fit ses adieux à Mme la comtesse de Kiellmanseg, chez laquelle il avait passé près de deux mois et demi, et arriva le soir à Luckau.

L'armée avait espéré que l'armistice se terminerait par la conclusion de la paix ; mais il en arriva autrement. Le 12, M. de Caraman, officier d'ordonnance de l'Empereur, vint prévenir le duc de Reggio que Sa Majesté mettait sous ses ordres le 4e corps, commandé par le général Bertaud, le 7e corps aux ordres du général Reynier et le corps de cavalerie du duc de Padoue. La concentration de cette armée devait s'opérer à Baruth [1].

Le 12e corps se mit en marche le 13 et passa la nuit à moitié chemin de Luckau et de Baruth, il entra dans cette dernière ville le 14 à midi. La cavalerie du duc de Padoue arriva dans la même journée; le 4e et le 7e corps rejoignirent successivement et toute l'armée avait pris position autour de la ville le 16 août.

M. le Maréchal monta plusieurs fois à cheval pour aller de

[1] Voir au n° XXVIII des pièces justificatives une importante lettre de l'Empereur.

sa personne reconnaître les positions de l'ennemi bivouaqué à peu de distance. Dans l'après-midi, les chevau-légers bavarois placés aux avant-postes s'emparèrent de deux soldats prussiens et les amenèrent au quartier général où ils furent interrogés. Ces hommes déclarèrent que le prince royal de Suède, Bernadotte, commandait les armées coalisées sur ce point, avec la mission de couvrir Berlin, et que le général Moreau était au grand quartier général des souverains. Le duc de Reggio prit de suite ses dispositions pour se porter en avant.

Dans la soirée arriva le général Arrighi, duc de Padoue, pour prendre le commandement de son corps de cavalerie, ainsi que le duc de Plaisance qui resta près de M. le Maréchal.

Pendant la nuit, une forte avant-garde de chevau-légers bavarois, commandée par un colonel, se laissa surprendre par les Prussiens qui les firent tous prisonniers. Le commandant en chef, prévenu de ce fâcheux événement, monta à cheval, fit prendre les armes à l'infanterie et se mit en marche avant le jour sur Zossen où l'armée prussienne occupait de fortes positions.

Lorsque M. le Maréchal eut dépassé cette ville, il aperçut sur une hauteur très escarpée en forme de mamelon une masse profonde d'infanterie qu'il fit déloger par le 7e corps. Cette colline abordée avec une grande vigueur par nos troupes, fut évacuée par l'ennemi sans qu'il ait subi de grandes pertes, grâce à sa position très avantageuse. Il s'échappa par des terrains marécageux où notre cavalerie ne put pas le poursuivre.

Le 18, les trois corps d'infanterie manœuvrèrent sur Juterbogk, par une pluie battante qui dura toute la journée. Le terrain marécageux et composé en partie de tourbières rendait le déplacement de l'artillerie et de la cavalerie extrêmement pénible et dangereux.

Le lendemain, vers 6 heures du soir, M. le Maréchal entendant le canon, monta à cheval et se porta dans la direction du

bruit, escaladant la côte au travers des jardins pour abréger la route et gagner du temps. Lorsqu'il fut sur le plateau, il entendit plus distinctement la canonnade et aperçut les colonnes ennemies de l'autre côté de Juterbogk. Les Prussiens avaient placé une batterie sur une colline, près d'un moulin à vent, mais notre artillerie, qui l'avait pris pour point de mire, incendia ce bâtiment ; les environs retentirent aussitôt de l'appel des cornets qui prévenaient les tirailleurs de se replier dans les bois. Nos canons fouillèrent alors les taillis en lançant quelques boulets à toute volée, ce qui précipita la retraite. L'ennemi avait disparu à la faveur des ténèbres.

M. le Maréchal, prévenu que l'armée alliée avait pris la route de Trebbin, fit partir les trois corps à sa poursuite, le lendemain matin, 20 juin. Vers midi seulement, on rencontra un peloton de cosaques déployé en vedettes. Ces cavaliers se retirèrent à l'approche de notre avant-garde. L'armée fit halte aux environs d'un village, après une journée pendant laquelle la chaleur avait été accablante.

Le 21, vers 10 heures, notre avant-garde étant arrivée en vue de Trebbin, rencontra ùne petite colonne de cavaliers ennemis qui se retira sur les hauteurs, fit demi-tour et se rangea en bataille ; quelques coups de canon lui fit prendre le galop du côté de la ville. M. le Maréchal, qui avait mis pied à terre avec M. le duc de Padoue, découvrit avec sa lunette une batterie placé à la gauche de la porte principale de la place et appuyée à un petit fort. Plus loin, et en arrière, on apercevait le campement où l'armée du prince de Suède avait pris position. Les trois corps arrivèrent successivement et prirent leur place de bataille en face de la ville ; l'artillerie commença le feu et quelques bataillons firent une démonstration qui décida l'ennemi à évacuer la place au moment où le jour tombait. Les Saxons du 7ᵉ corps tournèrent la ville et allèrent camper à droite, le 12ᵉ corps prit possession de Trebbin.

On ne trouva qu'un seul habitant ; toutes les maisons avaient été abandonnées. Cet homme fut gardé par la gen-

darmerie. Questionné sur la direction que l'armée ennemie avait suivie, il répondit que les Prussiens avaient profité de l'obscurité pour masquer leur retraite et qu'il ne savait absolument rien. Menacé d'être pendu s'il ne disait pas la vérité, il s'obstina dans son mutisme ; les gendarmes le prirent alors et l'attachèrent à un arbre avec un licol ; mais M. le Maréchal, reconnaissant le courage de ce patriote, ordonna qu'on ne lui fit aucun mal et que la liberté lui fût rendue.

La journée du 22 se passa à opérer la concentration des différents corps au milieu de ces terrains fangeux dont on ne pouvait sortir, et à pousser des reconnaissances dans toutes les directions sans pouvoir rencontrer un habitant. Cependant les rapports des officiers d'état-major établirent que l'armée du prince royal de Suède s'était fortement retranchée aux environs du village de Russdorf dans une position presque inexpugnable, à cause de la nature du terrain.

Le 23 de grand matin l'armée française se mit en marche et, pour éviter l'encombrement qu'aurait produit une colonne de 60,000 hommes, dans des chemins semés de fondrières et d'étangs, M. le Maréchal fit utiliser les trois chemins qu'il rencontra au sortir de Trebbin. Le 4e corps se dirigea par celui de gauche, le 7e prit à droite et le 12e corps, avec la cavalerie, sous les ordres directs du duc de Reggio, marcha par la grande route pour rejoindre les deux autres corps à Grossbeeren, et de là marcher sur Postdam et Berlin.

Une pluie torrentielle ne cessait de tomber, l'infanterie était harassée, les chevaux ne pouvaient plus avancer ; M. le Maréchal dut faire arrêter sa colonne à 11 heures pour lui donner un peu de repos. Cependant on arriva vers 3 heures à Grossbeeren[1], lieu désigné pour le campement. Depuis Trebbin nous

[1] L'affaire de Gross-Beeren a été, dans divers comptes rendus, dénaturée ou présentée par certains écrivains militaires, le duc de Raguse et Jomini entre autres (*a*), avec une insigne malveillance...

Voici d'abord les termes du *Moniteur* du 20 septembre 1813 : « Le 23 août,

(*a*) Si Raguse et Jomini étaient rentrés en eux-mêmes, ils auraient senti que leur passé respectif contenait des défaillances de nature à les rendre plus indulgents dans leurs jugements.



n'avions pas rencontré un être vivant. Le quartier général fut placé dans un château où tout était resté dans l'abandon.

avec les 12e, 7e et 4e corps, le maréchal Oudinot, duc de Reggio, s'est porté sur Berlin ; il a fait attaquer le village de Trebbin, défendu par l'armée ennemie, il l'a forcé et il a continué son mouvement. Le 24, le 7e corps n'ayant pas réussi dans le combat de Gross-Beeren, le duc de Reggio s'est porté sur Wittemberg. »

Il y a déjà loin de cette appréciation, un peu sommaire, il est vrai, à celle émise par certains historiens et aux exagérations voulues, intéressées, des bulletins ennemis. Ces derniers ont engendré une sorte de légende, dont les Prussiens célèbrent encore aujourd'hui la date anniversaire par des réjouissances menteuses.

En réalité, si ce n'était pas une défaite, c'était un insuccès pour les armes françaises ; et comme à cette époque ils étaient encore rares, l'adversaire lui donnait intentionnellement des proportions très exagérées (*a*).

L'importante mission confiée par Napoléon à Oudinot peut se résumer ainsi : humilier par une défaite Bernadotte qu'il s'obstinait à croire numériquement bien moins fort qu'il ne l'était réellement (l'Empereur croyait une partie des corps alliés en Silésie) et frapper l'imagination de ses adversaires par l'occupation de la capitale du roi de Prusse.

Bien que très flatté de la confiance du souverain, le duc de Reggio lui fit observer que la supériorité des forces très solides de son adversaire, et le peu d'homogénéité de celles qu'il avait sous ses ordres, rendait très problématique l'accomplissement de la tâche imposée, à moins qu'une victoire gagnée par Napoléon ne modifiât sensiblement le moral des deux armées (*b*). Le maréchal ajouta quelques considérations sur la nature, désavantageuse pour lui, du terrain sur lequel il avait à opérer... Mais l'Empereur recevant avec quelque impatience ces observations, il n'y avait plus qu'à obéir et à faire de son mieux.

La totalité des troupes sous les ordres du duc de Reggio montait à environ 60.000 hommes au lieu de 70.000 qui lui étaient promis, et, dans ce nombre, *plus d'un tiers* était une sorte de ramassis d'éléments étrangers. Hessois, Bavarois, Saxons et Wurtembergeois peu instruits et mal disposés pour notre cause.

Bertrand commandait le 4e corps, Reynier le 7e, Oudinot marchait avec

(*a*) Les défaites qu'éprouvèrent d'autres commandants en chef, à la même époque, eurent une bien autre importance, car ce furent de véritables désastres, il suffit de citer celle de Macdonald à la Katzbach et de Vandamme à Kulm. — A Gross-Beeren, dont on a fait tant de bruit, un seul corps, celui de Reynier, a été battu et l'armée conserve une telle posture que l'ennemi n'ose pas l'attaquer les jours suivants.

(*b*) Le maréchal Oudinot qui avait eu un entretien avec l'Empereur à Luckau, à propos de la marche projetée sur Berlin, avait dit à un de ses compagnons d'armes : « L'Empereur n'ignorait pas que, dans ma conviction, l'entreprise sur Berlin devait être subordonnée à une grande bataille gagnée par lui, soit sur l'Elbe, soit sur la Sprée, soit même en Bohême. A l'aspect de la forte position de Russdorf, cette conviction s'était encore affermie. L'impossibilité de pénétrer de vive force dans la capitale prussienne m'ayant été démontrée, la sagesse me prescrivait d'éviter de nouveaux engagements sérieux, avec des soldats dont un bon tiers, d'origine étrangère, était prêt à se débander. Ma retraite sur une place forte, située dans une contrée fertile, a eu pour double résultat de couvrir l'Elbe et de ranimer le moral de mes troupes. »



Lorsque M. le Maréchal entra dans cette demeure, il la trouva pillée, soit par l'ennemi, soit par notre avant-garde ; il fit

le 12e, et enfin la réserve de 6.000 chevaux était sous les ordres du duc de Padoue.

Bernadotte, de son côté, disposait de l'armée suédoise de 24,600 hommes, d'un corps russe de 26,700 combattants, des corps prussiens de Bulow et de Favenzien contenant ensemble 92,700 hommes. Sauf quelques forces opposées à Davout, derrière les marais du Mecklimbourg, c'était donc un ensemble de 144.000 combattants auxquels l'armée composite d'Oudinot allait avoir affaire, dans la proportion de 3 contre 8.

La nature du terrain et les dispositions antérieurement prises par l'ennemi pendant l'armistice de Plesswich ne lui permettaient d'atteindre l'armée alliée qu'en cheminant dans un labyrinthe d'étangs, de marnières et de bois. Marcher sur une seule route offrait, outre l'encombrement inévitable, le danger d'être débordé ou tourné (*a*). Le maréchal, s'étant décidé à former trois colonnes séparées, prescrit à ses lieutenants d'autant plus de circonspection, qu'ils ne peuvent se secourir mutuellement avant le point de concentration, qu'il fixe impérativement à Gross-Beeren.

En conséquence, le 23, Bertrand se porte avec le 4e corps sur Blankensfield par Gunsdorf, et forme la droite. Reynier s'avance avec le 7e corps au centre par la grande route. Oudinot, à la tête du 12e corps, suit le chemin de Trebbin par Avensdorf. Tous les rapports indiquent que l'ennemi nous attend de pied ferme à Russdorf.

Chaque commandant de colonne avait donc le devoir formel, en arrivant à Gross-Beeren de se conformer à l'ordre donné par le maréchal, de s'y arrêter et de s'y attendre...

Contrairement à ces prévisions, Bertrand, inquiété vers Blankensfiel par le corps prussien de nouvelle formation (Favenzien) s'attarde à une canonnade stérile qui suspend sa marche. Pendant ce temps Reynier et Oudinot continuent à avancer sans obstacle.

Reynier, en débouchant le premier à Gross-Beeren, y rencontre la division Borstell, la débusque, mais, au lieu de faire halte, selon ses instructions positives, il se lance témérairement à la poursuite de son ennemi, qui se replie en hâte sur Bulow. Ce général se trouve tout à coup, avec ses 10.000 Français et 12.000 Saxons, en présence du gros des forces de Bernadotte... Bulow l'attaque alors avec vigueur. Reynier (*b*), reprenant bientôt son sang-froid habituel, organise sa retraite sur Gross-Beeren : la division française Durutte fait des prodiges de valeur, mais le corps saxon, composé de

---

(*a*) L'Empereur était tellement dans l'erreur sur la situation de l'armée du Nord, aux ordres du prince de Suède, qu'il avait d'abord ordonné à Oudinot de ne marcher qu'avec le seul 12e corps sur Baruth, laissant les 4e et 7e en intermédiaire pour se rapprocher plus vite de lui. Il croyait les masses ennemies en Silésie.

(*b*) Le général comte Reynier, qui commandait le 7e corps depuis la campagne de Russie, avait des talents militaires remarquables, mais était affligé d'un caractère intraitable qui le poussait souvent à l'insoumission : à Juterbogk comme à Gross-Beeren il avait compromis le sort de l'armée en n'exécutant pas les ordres du maréchal Oudinot d'abord, et ceux du maréchal Ney ensuite. A Gross-Beeren il dépassa le point qui lui avait été formellement assigné ; à Juterbogk il n'arriva pas où il était attendu, et le prince de la Moskowa, découragé, demanda son rappel et fut relevé de son commandement.



chasser à coups de plat de sabre les maraudeurs qui s'y étaient attardés; après ces soins, il remonta à cheval et alla visiter les

recrues, qui considèrent notre cause comme antinationale, lâche pied, se met en pleine déroute et abandonne le champ de bataille. Toutefois Oudinot a entendu le canon de Bulow vers Avensdorf, il lance la division Guilleminot au secours de Durutte, le combat se rétablit, la retraite se régularise pour les trois colonnes qui, à la fin de la journée, se trouvent (leur tentative offensive ayant il est vrai échoué) au point de départ du matin. Le 7e corps seul, du reste, avait éprouvé des pertes sensibles. Il avait laissé entre les mains de l'ennemi treize pièces de canon et environ 2.000 hommes, composés en majorité de Saxons qui ne voulaient pas se battre.

Le 24, le duc de Reggio, dans l'ordre le plus parfait, fit une retraite en échelons, qui l'amena avec ses trois corps d'armée devant Wittemberg, où il prit position le 2 septembre.

Une erreur, propagée avec bien d'autres par Jomini, tendrait à faire croire que la perte de la *division Gérard* (*a*) se rattacherait à l'affaire de Gross-Beeren : il n'en est rien. La *division Girard* (et non Gérard) sortie, on ne sait trop pourquoi de Magdebourg, n'a jamais été sous les ordres d'Oudinot (*b*).

En résumé, si l'Empereur fut, sur le moment, fâcheusement impressionné par l'échec de la tentative sur Berlin, il sut, dans ses méditations de Sainte-Hélène, apprécier plus équitablement les faits. Voici comment il s'exprime : « *Quant à l'événement de Gross-Beeren*, *Oudinot ne s'en est pas trop mal tiré*, et le projet favori de l'Empereur n'en fut pas dérangé : l'opération, retardée seulement, n'en devait être que plus complète. La tentative du duc de Reggio a été utile comme reconnaissance militaire : elle a attiré l'ennemi hors de ses lignes, a entraîné Bernadotte du côté de Wittemberg, et a laissé ouverte la ligne directe de Dresde à Berlin. »

Il ne m'appartient pas d'étudier comment, à quelques jours de là, le prince de la Moskowa ayant remplacé Oudinot dans son commandement, et voulu exécuter le plan reconnu impraticable par son prédécesseur, fut battu d'une façon irrémédiable à Juterbogk.

La journée de Gross-Beeren marque dans l'histoire le point où une entreprise militaire n'a pas réussi, tandis que Juterbogk est la date d'un véritable désastre (*c*), mais la mauvaise foi de certains historiens a voulu intervertir l'importance de ces deux journées. — C'est peut-être le cas de dire avec Turenne : « Quand un homme se vante de n'avoir pas fait de fautes à la guerre, c'est qu'il ne l'a pas faite longtemps ou qu'il se glorifie sans motifs. » (Note prise dans les *Souvenirs inédits* d'un général qui a fait la campagne de 1813.)

(*a*) Le général Gérard commandait une division active.

(*b*) Le corps mobile de Magdebourg, fort de 10.000 hommes, n'en perdit d'ailleurs qu'un millier et quelques pièces de canon. Le général Le Marrois commandait la place avec des pouvoirs très étendus.

(*c*) Le prince de la Moskowa avait perdu 10.000 hommes et 25 canons à Juterbogk, tandis que le duc de Reggio avait couché sur le champ de bataille de Gross-Beeren après la défaite d'un de ses lieutenants. Son attitude fut telle que le prince de Suède n'osa pas l'inquiéter dans les nouvelles positions qu'il avait choisies, tandis que l'armée fut mise en complète déroute, le 6 septembre, vingt-quatre heures après qu'il eut remis le commandement à son successeur.



campements du 12e corps, donnant l'ordre qu'on fît manger les hommes de suite, puis il rentra tellement mouillé que ses vêtements ruisselaient.

Quelques instants après, M. le Maréchal se mettant à table avec son état-major, il lui sembla entendre le bruit lointain de la canonnade ; sur un signe de lui tous les officiers se turent et, comme les coups de canon se répétaient, il s'élança dehors et demanda à la sentinelle si elle n'avait rien entendu. Le grenadier répondit affirmativement. — « Mais alors, f... bête, s'écria le maréchal, pourquoi n'as-tu pas prévenu de suite ! »

M. le Maréchal avait toujours un cheval sellé, il part au galop pendant que ses officiers portent à chaque division l'ordre de prendre les armes et à celle du général Guilleminot, la plus rapprochée, celui de marcher au canon au pas de course. Suivi de trois aides de camp, le duc de Reggio arrive au milieu des troupes débandées du 7e corps, commandé par le général Reynier[1] ; il voit les Saxons fuyant de toutes parts après avoir jeté leurs armes ; poussant toujours en avant, il trouve le commandant de ce corps, soutenant l'effort de deux corps d'armée prussiens, avec la seule division française qu'il eut à ses ordres ; le maréchal reproche à son lieutenant d'avoir attaqué l'ennemi sans l'attendre et, lançant en avant la division Guilleminot qui arrivait, fait passer les restes du 7e corps en seconde ligne.

De son côté le 4e corps, parti de Trebbin avant le 12e, avait été retardé dans sa marche par une escarmouche avec l'ennemi et n'arrivait à Gross-Beeren qu'au moment où M. le Maréchal y ramenait les restes du 7e corps, sans que l'armée du général Bulow ait osé le poursuivre jusqu'à son bivouac. La pluie qui ne cessait de tomber avait du reste ralenti le feu des combattants.

La bataille terminée à la nuit tombante, M. le Maréchal

[1] Le 23 août, le 7e corps n'ayant pas réussi dans le combat de Gross-Beeren, le duc de Reggio s'est porté sur Wittemberg. » (Extrait du *Moniteur* du 20 septembre 1813.)

rentra à son quartier général et combina de suite son plan de retraite, pour quitter un pays découvert et sans ressources, où l'échec du général Reynier et la désorganisation du 7e corps rendait sa situation périlleuse en face de forces si supérieures. Les ordres furent portés dans toutes les directions pendant la nuit et le lendemain, avant le jour, l'armée s'ébranla.

Les chemins étaient détrempés et défoncés et la marche fut très pénible pour tous les corps; les hommes étaient si fatigués que M. le Maréchal fit faire halte à 8 heures du matin au village de Treuenbrizen; il fit placer l'infanterie en carrés et former les faisceaux. On passa ainsi la journée du 24 sans être inquiété par l'ennemi.

Le lendemain, les troupes prirent position à quatre lieues plus loin, sur une hauteur où M. le Maréchal prit la résolution d'attendre le prince royal de Suède; il avait fait occuper le plateau dès le matin par la division de cavalerie du général Lorges. Les ennemis étaient campés à Treuenbrizen, le duc de Reggio les attendit de pied ferme pendant quatre jours; enfin, le 28, les coalisés montrèrent leurs têtes de colonne, mais ils n'essayèrent aucune attaque sérieuse et le prince royal envoya un parlementaire que M. le Maréchal fit reconduire par le lieutenant-colonel Jacqueminot; puis, il attendit encore quatre jours, mais voyant que les généraux alliés ne voulaient pas en venir aux mains et que, d'un autre côté, il ne recevait aucune nouvelle du grand quartier général, M. le Maréchal décida que l'armée se rapprocherait de l'Elbe, dont elle n'était éloignée que de quelques lieues seulement, afin de ravitailler ses troupes dans un pays fertile, tout en immobilisant l'armée ennemie.

En conséquence, le duc de Reggio fit lever le camp le 2 septembre et manœuvra sur Wittemberg. Arrivé à une lieue de cette ville, il marqua l'emplacement où serait installé le camp retranché et ne descendit de cheval qu'après l'arrivée de l'infanterie; le quartier général fut placé dans un château désert voisin du camp. — Le général en chef partagea une grande pièce avec les trois commandants de corps, le duc de

Padoue, le général Reynier et le comte Bertrand : tous les quatre couchèrent sur la paille. Le duc de Reggio n'avait pas pris de repos depuis vingt-deux jours.

Le lendemain matin 3, M. le Maréchal faisait sa toilette et son barbier venait de lui couvrir les joues de mousse de savon, lorsque arriva le général Lejeune, son chef d'état-major, pour le prévenir que le prince de la Moskowa était à Wittemberg, où le bruit courait qu'il venait prendre le commandement en chef de l'armée. Le duc de Reggio ne fit qu'un bond, s'essuya la figure et témoigna au général combien il était blessé de cette manière d'agir à son égard et qu'il ne comprenait pas que l'Empereur se fût décidé à le relever de son commandement sans le faire prévenir. Il me donna l'ordre de lui apporter son portefeuille et il écrivit de suite à Sa Majesté pour lui demander son rappel. J'allai pendant ce temps chercher son aide de camp Jacqueminot, auquel il commanda de prendre un de ses chevaux et de partir sur-le-champ pour remettre son message en mains propres à l'Empereur, qui se trouvait à Dresde à cette date. Puis M. le Maréchal alla prendre l'air avec le duc de Padoue, qui ne le quitta pas de la journée.

Le 4, à 6 heures du matin, le prince de la Moskowa arriva chez le duc de Reggio et s'enferma avec lui pendant une demi-heure. Après cette conversation, les deux maréchaux partirent ensemble pour le camp où l'échange des pouvoirs eut lieu ; M. le Maréchal garda jusqu'à nouvel ordre le commandement du 12ᵉ corps, qu'il avait reçu au commencement de cette campagne.

Le lendemain, à 5 heures du matin, le 12ᵉ corps était sous les armes ; son commandant vint s'installer au bivouac du général Guilleminot, en attendant le moment du départ. On s'attendait à être attaqué par l'ennemi et nous étions en première ligne. M. le Maréchal donna à midi l'ordre de se mettre en marche sur Zahna ; nous commençâmes l'étape à travers bois. L'avant-garde fut attaquée après une heure de marche environ.

Au premier coup de feu, le duc de Reggio se porta en avant et arriva au moment où le combat s'engageait sérieusement ; il fit repousser les Prussiens à plusieurs reprises, se tenant au milieu de la mêlée et poussant toujours en avant. L'avant-garde arriva vers 5 heures en vue de Zahna où l'ennemi montrait des forces imposantes ; M. le Maréchal se porta de nouveau à l'avant-garde, qu'il ne quitta plus de la journée et resta constamment au milieu des balles, de la mitraille et des boulets ; son officier d'ordonnance de Thermes, qui se tenait à ses côtés, eut son cheval tué par un boulet.

Malgré plusieurs retours offensifs, l'ennemi ne put arrêter le 12[e] corps dans sa marche. Le lieutenant-colonel Rauchamp, avec son artillerie légère, fut lancé contre une division ennemie qui venait relever des troupes épuisées par le combat ; il leur fit subir des pertes sensibles ; alors M. le Maréchal se mettant à la tête de sa première division d'infanterie, culbuta ces renforts et s'empara d'une pièce de canon à la tête de son état-major. Les Prussiens débordés se replient sur le bourg de Zahna à travers les marais, abandonnant la route étroite et bordée de palissades, qui ne leur permettait pas une retraite assez prompte. La cavalerie cherche en vain à poursuivre l'ennemi ; les barrières dont ces terrains étaient coupés en tous sens et les fondrières arrêtent les chevaux à chaque pas.

Les vaincus avaient perdu beaucoup de monde et laissaient un grand nombre de morts et de blessés sur les positions qu'ils avaient abandonnées. M. le Maréchal envoya quelques bataillons de voltigeurs à la poursuite de l'arrière-garde prussienne, fit camper le 12[e] corps sous les murs de Zahna et rentra dans une maison qui avait été désignée pour son quartier général. — Il reçut là la visite du maréchal Ney, qui le prévint que son corps d'armée formerait l'arrière-garde le lendemain, pendant que lui-même, à la tête des 4[e] et 7[e] corps, prendrait la route de Juterbogk.

Le 6, à 8 heures du matin, le 12[e] corps arrivait à

Seyda [1]. M. le Maréchal se porta à la tête de la colonne, descendit de cheval, et vit défiler ses divisions. Le temps était froid, comparativement aux jours précédents et le vent du nord-est soufflait avec une force extrême.

Pendant la halte [2] que faisait le corps d'armée, le duc de Reggio, préoccupé des ordres qu'il avait reçus, eut l'idée de se coucher à terre et d'appliquer son oreille sur le sol, car la violence du vent empêchait de percevoir distinctement les bruits ; mais il se releva vivement en disant à ses officiers ; « J'entends le canon ! » Chacun se précipita à terre et entendit en effet un grondement lointain. Le capitaine de La Chaise, le premier en selle, partit au galop dans la direction du bruit, se dirigeant sur la gauche. A travers bois et à une forte portée de canon, il découvrit des cosaques en observation et entendit plus distinctement la canonnade ; cet officier revint à franc étrier rendre compte de sa reconnaissance à M. le Maréchal, qui avait déjà fait prendre les armes et ordonné la mise en marche.

[1] *A S. E. Monsieur le Maréchal Duc de Reggio, commandant en chef le 12e corps d'armée*

Zalmsdorf, le 6 septembre 1813, 6 heures et demie du matin.

« Mon cher maréchal, le 7e corps partant de Zalmsdorf, se portera sur Rohrbuk, direction de Juterbock, passant par Gadegast et Schenne.

« Le 4e corps tournera la droite de Juterbock dans le cas où l'ennemi serait en mesure de défendre cette position. — Le général Reynier a pour instructions de rester en observation afin de pouvoir ouvrir la marche sur Dahnn.

« Je vous prie, monsieur le Maréchal, de rester en position à *Seyda* jusqu'à ce que le 7e corps ait débouché par Gadegast. Vous vous rendrez ensuite à Ohna, d'où vous suivrez le mouvement du général Reynier sur Dahnn, direction de Luckau. Cette marche a pour objet de se rapprocher de la colonne que l'Empereur y conduit en personne.

« Le 4e corps, après avoir chassé l'ennemi de Juterbock, y restera en position et fermera la marche sur la nouvelle direction.

« Je vous renouvelle, mon cher Maréchal, l'assurance de ma haute considération.

« Maréchal, prince de la Moskowa. »

[2] Cette halte que certains historiens ont reprochée au maréchal Oudinot est expliquée par cette phrase de la lettre du prince de la Moskowa : « *Je vous prie de rester en position à Seyda jusqu'à ce que le 7e corps ait débouché par Gadegast.* » Mais le général Reynier avait encore désobéi et était passé par une autre route, pendant que le maréchal Oudinot attendait son arrivée pour le suivre. Cependant le duc de Reggio ayant entendu le canon y marcha de suite, malgré l'ordre qu'il avait reçu d'attendre le passage du 7e corps.



La première division s'élança à travers champs, appuyant toujours à gauche. Les cosaques laissèrent approcher de très près sans bouger, puis disparurent tout à coup ; le duc de Reggio prit le galop avec son état-major et ayant reconnu le terrain, fit filer les deux autres divisions sur le flanc droit de l'ennemi jusqu'à hauteur d'un village qui n'avait encore été occupé par aucun des combattants. Gravissant alors une hauteur de laquelle il découvre le champ de bataille, il aperçoit le 4e corps luttant contre des forces très supérieures et le 7e corps du général Reynier déjà débandé et en pleine déroute, cherchant à trouver un refuge dans la direction du 12e corps. Il donne aussitôt à son artillerie l'ordre de se porter au galop à bonne distance, et de mettre toutes les pièces en batterie pour arrêter les progrès des vainqueurs ; il fait entrer successivement ses trois divisions en ligne : en un instant les feux de mousqueterie et la canonnade font rage ; l'ennemi riposte par un feu épouvantable ; M. le Maréchal se trouve au milieu de la mitraille ; les boulets qui sifflent de tous côtés, blessent mortellement l'aide de camp de La Chaise[1] et mettent en fuite tous les chevaux de main qui suivaient l'état-major.

Malgré l'appui que lui apportait le 12e corps, l'aile droite de l'armée cessa toute résistance et apporta le désordre dans nos rangs, en se mêlant aux combattants ; la bourrasque de vent, la poussière et la mitraille augmentent la confusion. M. le Maréchal est forcé par le vent de mettre pied à terre, il marche avec un bataillon de grenadiers mais l'atmosphère chargée de poussière empêche de voir à quelques pas devant soi, l'état-major s'égare et perd son chef de vue ; le colonel Bourcet et moi le cherchons inutilement pendant plusieurs heures.

A partir de ce moment, je ne puis plus me rendre compte de rien ni dire ce qui se passa. Il est probable que ce fut justement cette tempête de vent qui nous sauva d'une ruine

[1] Le capitaine de La Chaise, fils du préfet d'Arras, eut le genou droit emporté ; le maréchal Oudinot le fit évacuer sur l'hôpital de Torgau où ce brave officier mourut au bout de cinq jours.

complète, en nous cachant aux yeux des alliés, car ceux-ci ne pouvaient plus nous voir et avaient fini par être aveuglés et désorientés comme nous.

Le colonel et moi avions enfin rejoint le 12e corps vers une heure ; il se trouvait encore à gauche des positions qu'avaient occupé les deux corps commandés par le prince de la Moskowa ; nous arrivâmes à la division bavaroise placée en troisième ligne et qui pour n'être pas entraînée par le flot des fuyards, s'était appuyée à un bois voisin. En continuant notre route, nous rejoignîmes la division Guilleminot formée en carré sur le flanc droit de l'ennemi et résistant de toutes ses forces. M. le Maréchal était au centre n'ayant plus auprès de lui que ses aides de camp, MM. de Crillon et de Xaintrailles, tous leurs camarades étant ou blessés ou en mission.

Quoique la cavalerie fût toujours sur les talons des derniers combattants de l'armée française, ce carré se retira au pas, faisant feu à bout portant sur l'ennemi. La retraite s'opéra dans la plaine pendant l'espace de deux lieues. Tous ceux qui se trouvaient devant, cavaliers artilleurs, fantassins, couraient sans se retourner, ne se doutant pas que leur fuite était protégée par une division qui soutenait tout le choc de l'armée victorieuse.

Le vent cessa tout à coup à la tombée de la nuit et fut remplacé par une pluie fine et bienfaisante ; la poursuite de l'ennemi venait de s'arrêter au moment où les ténèbres nous avaient enveloppés. Nous pûmes, nous retirer sur Herzberg sans être inquiétés plus longtemps.

Le lendemain, nous partions pour Torgau; la colonne se dirigea à travers bois. Dans cette ville M. le Maréchal retrouva son aide de camp, M. de La Chaise, pour lequel il avait une affection particulière ; ce jeune homme avait été ramené l'avant-veille par son camarade Delamarre, il avait été amputé immédiatement et l'on espérait qu'il conserverait au moins la vie, lorsque quarante-huit heures après l'opération, il fut pris d'un accès de fièvre si violent qu'il fut emporté deux jours après.

M. le Maréchal quitta Torgau, le 11 septembre, après avoir reconstitué son corps d'armée; il le porta à trois lieues plus loin et plaça son quartier général à Stulpitz en attendant de nouveaux ordres.

Le 16, dans la journée, le colonel Jacqueminot revint de Dresde où l'avait envoyé M. le Maréchal après l'arrivée du prince de la Moskowa; il lui rapportait l'autorisation de l'Empereur de quitter son commandement et lui apprit les nouvelles de la Grande-Armée, la bataille de Dresde, la blessure et la mort du général Moreau.

Le duc de Reggio apprit avec plaisir que l'Empereur consentait à lui accorder un changement de destination, car il n'avait éprouvé que des déboires à l'armée du Nord [1].

[1] L'armée du Nord, qui se composait de 60.000 hommes, comptait 35.000 Français, tous jeunes gens n'ayant aucune expérience de la guerre. Le reste, sauf quelques Italiens, était un mélange d'Allemands de différentes provinces qui ne voulaient plus combattre pour une cause dont ils s'étaient détachés depuis la retraite de Russie. La mauvaise conduite et même la désertion des soldats de la Confédération du Rhin augmentait encore le mal. C'était à la fois un affaiblissemeut numérique et un motif de découragement pour nos soldats.

Le duc de Fezensac dit à la page 478 de ses *Souvenirs militaires*, à propos de cette campagne de 1813 : « Et ne pouvait-on plus espérer de vaincre avec des hommes tels que Macdonald, Ney, Oudinot et Vandamme ? Je pense que leurs défaites successives doivent être attribuées à deux principales causes : la composition des généraux et celle des soldats. »

Ney écrivait le 10 septembre : « Le moral des généraux et en général des officiers, est singulièrement ébranlé. » Et le 23 septembre : « Je ne me lasse point de répéter qu'il est absolument impossible de faire obéir le général Reynier ; il n'exécute jamais les ordres qu'il reçoit. Je demande que ce général ou moi reçoive une autre destination. »

Le maréchal Gouvion Saint-Cyr écrivait, le 23 septembre « La grande supériorité des forces de l'ennemi nous laisse à craindre des résultats fâcheux ; d'abord, par rapport à cette infériorité si disproportionnée dans toutes les armes et plus encore par le découragement occasionné surtout par le manque de subsistances... Il est à craindre sous peu de jours une désorganisation complète. »

Le maréchal Macdonald écrivait à la même époque que : « son armée n'avait ni force, ni consistance, ni organisation et que si, dans ce moment, on l'exposait à un échec, il y aurait dissolution totale ».

C'est avec de pareils éléments que l'Empereur voulut continuer la guerre et reprit les hostilités le 10 août, sachant bien qu'en écartant les propositions des alliés, il allait avoir 130.000 Autrichiens de plus à combattre.

CHAPITRE VIII

1813 (SUITE)

L'Empereur donne au maréchal le commandement de la jeune garde. — Il inspecte la garde à Talwitz. — Marche sur Leipzig. — Pils à la recherche de la jeune garde. — Le général Drouot indique à Pils la maison où le maréchal a passé la nuit. — Bataille de Wachau. — Le maréchal monte sur un tilleul monumental pour s'entretenir avec le prince Murat. — Mission du général de Meerfeldt. — Bataille de Leipzig ; journée du 18. — Trahison des Saxons. — Journée du 19 ; retraite de l'armée française. — Napoléon charge Oudinot de protéger la retraite. — Mort de Poniatowski. — Vingt-quatre heures sur les bords de l'Elster. — La Bavière abandonne l'alliance de la France. — Marche en retraite sur Erfurt. — Le duc de Trévise relève le maréchal Oudinot dans le commandement de l'arrière-garde. — Le maréchal est atteint du typhus. — Bataille de Hanau. — La bouillie du tambour et le bouillon de l'Empereur. — Arrivée à l'hôtel des Trois-Couronnes. — Retour au château de Jeand'heurs.

M. le Maréchal quitta Torgau le 17 septembre et se mit en route pour Dresde avec tout son état-major. L'approche de cette capitale se ressentait des combats qui avaient été livrés sous ses murs quelques jours auparavant. Tous les cadavres avaient bien été enlevés, mais les fossés qui bordaient la grande route, à droite et à gauche étaient encombrés d'armes, de buffleteries et de coiffures de toutes les nations ; les riantes maisons de campagnes qui embellissaient les environs de Dresde quelques semaines plus tôt, ne représentaient plus que des ruines criblées par les boulets et noircies par les flammes ; les arbres des promenades et des jardins avaient également été saccagés par le feu et la mitraille ; le passage de la cavalerie et de l'artillerie avait laissé partout des traces dans le terrain fangeux, détrempé par plusieurs journées de pluie. Le cœur le plus endurci ne pouvait s'empêcher

d'éprouver des sentiments de commisération pour les malheureuses populations sur lesquelles venait de s'abattre le fléau de la guerre.

M. le Maréchal arriva le 19 et vit de suite l'Empereur au palais qu'il occupait avec son allié le roi de Saxe. Sa Majesté informa le duc de Reggio de sa nomination au commandement de la jeune garde en date du 17 septembre[1]. Ce corps était composé de deux divisions d'élite commandées par les généraux Decouz et Pacthod, qui vinrent le lendemain faire leur visite officielle à leur chef. La jeune garde occupait des positions sur la droite de l'Elbe et couvrait la grande route de Plauen. Le duc de Reggio chargea de suite son chef d'état-major, le colonel Monjardet, de lui procurer un logement à proximité de ses troupes, et, le 22 septembre, il établit son quartier général dans une maison située sur la grande route, au hameau de Grümenthal.

Le 29 septembre la jeune garde fit un mouvement pour aller occuper la route de Meissen qui était menacée par les alliés[2].

L'armée resta encore plusieurs jours aux alentours de Dresde, mais, le 7 octobre l'Empereur quitta cette ville avec la garde et y laissa le 14e corps pour garnison. Le lendemain M. le Maréchal partit à son tour, passa l'Elbe et coucha le 8 à Zeheren et

[1] Le duc de Fezensac, dans ses *Souvenirs militaires*, dit à la page 483 : « le 12e corps ayant été dissous, le maréchal Oudinot fut appelé au commandement de la jeune garde. Cet emploi convenait à sa téméraire valeur. »

[2] En effet, l'Empereur avait écrit la lettre suivante au duc de Reggio pendant la nuit précédente :

« Mon cousin, le 5e corps de cavalerie a passé le pont de Meissen et le général Normann a quitté Moritzbourg de bonne heure ; ainsi nous ne sommes plus couverts sur les routes de Grossenhayn et de Meissen ; ce qui fait que la communication a été interrompue. Je suis surpris qu'il y ait encore dans le camp retranché tant de voitures ; faites-les toutes passer sur la rive gauche. Veillez à ce que rien ne passe par le pont de pierre, mais que tout passe sur le pont en amont.

« Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

« NAPOLÉON.

« A Dresde, le 28 septembre 1813, à 2 heures du matin. »



L'EMPEREUR ARRIVE A TALWITZ ET ASSISTE AU DÉPART DE LA GARDE QUI VA OCCUPER EILENBOURG
(9 octobre 1813.)

le 9 à Talwitz. La pluie ne cessa pas de tomber pendant ces deux journées.

Toute l'armée était concentrée le 9. L'Empereur escorté par la gendarmerie d'élite, arriva tout à coup ce jour-là devant Talwitz pour voir défiler sa garde qui allait occuper les environs d'Eilenbourg. Sa Majesté s'installa près d'un feu de bivouac, à cause de la pluie; une table supportait ses cartes et sa lorgnette, l'état-major se tenait en arrière à l'écart; Napoléon resta là huit heures, se promenant de long en large par moment, les mains placées derrière le dos. — Lorsque le dernier régiment eut pris ses positions, Sa Majesté monta à cheval et entra à Eilenbourg.

C'est en cet endroit que M. le Maréchal vit pour la dernière fois son ami, le général Tharreau [1], un de ses anciens compagnons d'armes.

La jeune garde se porta le 10 sur Riessa, coucha le 11 à Ochaz et le 12 à Stunchitz. Le 13, elle bivouaqua dans une vaste plaine qui s'étendait à perte de vue. Le duc de Reggio établit son quartier général dans un château près duquel on trouva de grandes réserves de fourrages, qui servirent pour toute la cavalerie. M. de Nettancourt, ancien officier d'ordonnance, vint à cet endroit présenter ses respects à M. le Maréchal, avec son nouveau costume des lanciers de la garde.

Le 14, tous les corps se mirent en marche sur Leipzig. — Nous traversâmes un pays très riche, parsemé d'une quantité de villages, qui-égayaient cette magnifique plaine. — Vers midi nous n'étions plus qu'à trois lieues de la ville ; on fit halte dans un de ces villages ; la jeune garde forma les faisceaux et se mit en mesure de faire la soupe. M. le Maréchal dont les provisions étaient épuisées, envoya à Leipzig pour acheter tout ce dont il avait besoin, avant que l'armée eut

[1] Le général Tharreau s'inmortalisa par sa défense de Wurtzbourg : le 24 octobre 1813, l'armée austro-bavaroise commandée par le comte de Wrède et forte de 50.000 hommes, fit des sommations inutiles pour obtenir la reddition de la place de Wurtzbourg. Le gouverneur avec 1.200 hommes de garnison tint bon et essuya le feu de 100 pièces de canon. Le général bavarois renonça à son entreprise.

envahi la ville. Il me donna une bourse pleine de napoléons et me dit : « Achète-moi une centaine de bouteilles de Bordeaux, des viandes sèches, du fromage, et quelques cravates. » M. Vergey, le secrétaire qu'il avait attaché à son état-major, en qualité de commissaire-adjoint, se procura un chariot attelé de quatre chevaux et nous partîmes de suite par un chemin de traverse. Nous étions arrivés de bonne heure à l'hôtel des Trois-Couronnes et nous avions traversé la ville sans rencontrer un seul Français.

M. le Maréchal avait séjourné dans cette maison en deux occasions, en 1807 d'abord, puis en 1812 ; il était bien connu et l'on nous livra de suite 2 caisses de 50 bouteilles de vin de Bordeaux ; de là nous entrâmes dans plusieurs boutiques où l'on nous servit avec beaucoup d'empressement et, nos achats terminés, nous vînmes dîner à l'hôtel. Au moment où nous terminions notre repas, arriva un aide-de-camp de M. le Maréchal, M. de Lespérut, qui venait également se réconforter. Cet officier nous prévint que la jeune garde avait reçu l'ordre de marcher en avant, et qu'elle devait avoir déjà dépassé la ville. Il était près de 7 heures, nous partîmes sans perdre un instant, notre conducteur lançant les chevaux au grand trot ; mais, lorsque nous fûmes arrivés à la porte, il y avait déjà un tel encombrement, qu'il nous fut impossible d'avancer ni de biaiser. Pour comble de malheur, l'obscurité nous surprit, la pluie se mit à tomber avec violence et nous n'avions pas de manteaux.

Cependant M. Vergey avait reconnu un officier d'artillerie qui passait avec sa batterie ; il obtint de lui qu'on laissât notre fourgon entrer dans le rang ; alors nous suivîmes au pas, avec de fréquents temps d'arrêt. Quelques instants après, nous étions croisés par des cavaliers qui transportaient un général blessé : il nous fut possible, malgré l'obscurité, de reconnaître le général Pajol.

Une fois que la dernière barrière fut passée, notre conducteur put activer l'allure de ses chevaux, mais il allait rencontrer une nouvelle difficulté, car nous nous trouvions quelques

centaines de pas plus loin à la bifurcation de deux routes, garnies toutes les deux d'infanterie. L'obscurité permettait seulement d'apercevoir les feux de bivouac ; nous demandions à tout le monde si l'on avait vu passer la jeune garde sans obtenir le renseignement qui nous intéressait. Enfin, ayant distingué la silhouette d'une maison, au bord de la route, M. Vergey y entra pour chercher un gîte, mais toutes les pièces étaient remplies de gendarmes d'élite ; nous prîmes donc le parti de passer la nuit dans le chariot, étendus sur le foin que notre conducteur avait emporté pour ses chevaux.

Notre sommeil ne fut pas de longue durée, car le froid nous réveilla, alors, nous entrâmes pour la seconde fois dans la maison, en prenant nos précautions pour qu'on ne nous entendît pas : les gendarmes, couchés dans tous les sens, emplissaient une grande pièce aux murs garnis d'étagères, dont les rayons étaient chargés de vaisselle d'étain et de faïence. Dans le fond une vaste cheminée toute flambante, auprès de laquelle dormait une vieille femme, pendant qu'une jeune fille préparait du café. Je m'approchai de cette dernière, en enjambant avec précaution les dormeurs qui ronflaient à faire trembler les vitres, je lui demandai de vouloir bien nous céder, à mon compagnon et à moi, deux bols de cette boisson dont le parfum excitait notre convoitise. La jeune fille refusa d'abord en me montrant du doigt les gendarmes, mais voyant l'air piteux que cette détermination imprimait à ma physionomie, elle ne put s'empêcher d'éclater de rire, et me dit dans sa langue qu'elle travaillait pour ses hôtes et que, s'ils se réveillaient, ils témoigneraient certainement leur mécontentement de voir leur ration diminuée. — Néanmoins, la brave fille nous versa à l'un et à l'autre, une grande tasse d'excellent café qui nous ranima. Je voulus la payer, mais elle n'accepta que nos remercîments et nous nous esquivâmes sur la pointe des pieds, comme nous étions venus.

Nous trouvâmes notre conducteur étendu à la tête de ses chevaux. Le jour commençait à paraître et nous permettait d'apercevoir, à une faible distance, plusieurs belles maisons

gardées par des sentinelles. Je partis de suite de ce côté et je vis sortir de l'une de ces habitations un officier en redingote bleue et coiffé d'un bonnet de police, qui portait à la main un grand rouleau de papier; je m'approchai de lui et lui demandai s'il lui serait possible de m'indiquer où je trouverais le duc de Reggio : « Certainement, mon ami, » me répondit-il, et il me désigna la dernière maison à gauche de la route. Je reconnus alors que mon interlocuteur était le général Drouot.

Nous fûmes bien étonnés d'être aussi près de notre chef après l'avoir cherché inutilement une partie de la nuit. M. le Maréchal, de son côté, fut très surpris de nous revoir ; il croyait que nous étions tombés entre les mains des ennemis.

Au moment où nous arrivions, les chevaux étaient déjà sellés pour le départ, cependant M. le Maréchal fit déballer quelques provisions et déjeuna à la hâte avec son état-major.

C'était le 16, il était cinq heures du matin, la jeune garde avait déjà commencé son mouvement; le duc de Reggio rejoignit ses troupes au galop et, lorsqu'il eut atteint la tête de sa colonne, il mit pied à terre et continua sa route. Quoiqu'il ne pût plus voir ce qui se passait au loin, il aperçut cependant à gauche de la route quelques maisons peu éloignées et dit à ses officiers : « Je crois que le général Maison doit être dans ce hameau ; je vais aller le voir et s'il arrivait quelque chose vous me trouveriez là. » Mais il n'avait pas fait cent pas, que l'ennemi découvrit quelques pièces de canon et tira sur nous presque à bout portant.

Cette attaque imprévue jeta d'abord quelque désordre parmi les chevaux de main qui étaient en avant et notre fourgon chavira dans un fossé, mais en un instant chacun fut à son rang ; M. le Maréchal fit déployer l'infanterie pendant que son artillerie arrivait au galop. Notre fourgon était toujours renversé dans la boue, le conducteur s'était mis en bras de chemise pour essayer de le relever; heureusement pour lui, le commandant Jacqueminot, qui avait remarqué son embarras,

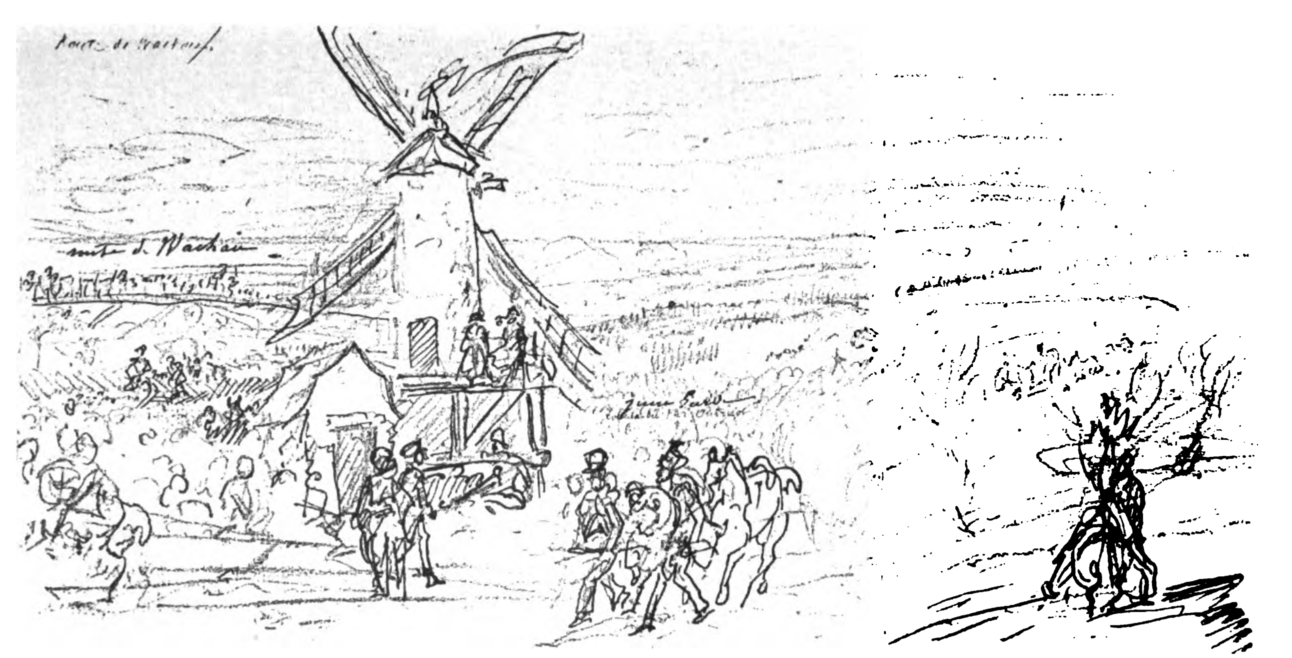
envoya quelques sapeurs à son secours et fit partir nos provisions en arrière, près du parc de la réserve.

L'infanterie ennemie se montrait à nous en lignes serrées, son artillerie se faisait entendre de plusieurs côtés et une grande partie de ses forces couronnaient les hauteurs qui nous dominaient; les généraux Wittgenstein et Kleist attaquaient Wachau avec des forces supérieures et 200 pièces de canon. En ce moment l'Empereur arriva au galop et s'arrêta près de M. le Maréchal avec lequel il resta une grande demi-heure exposé aux boulets; une brigade de dragons, qui se tenait derrière lui, souffrait beaucoup du feu de l'ennemi, mais Sa Majesté voulut attendre l'arrivée de la grosse artillerie de sa garde, commandée par le général Drouot qu'il avait fait appeler. Ce renfort arriva bientôt et un feu terrible commença un peu avant midi; la terre trembla; un verre rempli d'eau n'aurait pu conserver son liquide. Alors Sa Majesté donna l'ordre à M. le Maréchal de se porter en avant et de maintenir le corps du prince de Wurtemberg, qui cherchait à percer notre ligne. Napoléon était seul au moulin à tabac[1] pendant que sa garde occupait les positions, depuis le moulin jusqu'à la gauche de l'ennemi.

Le duc de Reggio part avec la jeune garde et rencontre sur la droite un village dans le fond du vallon, il le fait contourner à sa colonne pour gagner les hauteurs; en passant, il rencontre l'état-major du roi de Naples autour d'un tilleul monumental; il s'en approche et aperçoit le prince Murat qui du haut d'une de ses branches, sur laquelle on peut grimper aussi facilement que par un escalier, observe les mouvements de l'ennemi; il y monte, s'entretient quelques instants avec le roi et rejoint ses divisions qui avaient traversé la plaine.

M. le Maréchal prend position sur les hauteurs malgré une canonnade très vive; il appuie sa droite à la grande route de Wachau et commence à foudroyer les Autrichiens qui s'avancent de leur côté avec une puissante artillerie et attaquent les

[1] Ce moulin à tabac disparut dans la journée du 18; il fut rasé par les boulets et les obus, au point qu'il n'en restait plus trace le soir. (Note de Pils.)



VUE DU MOULIN A TABAC LE MATIN DE LA BATAILLE DE LEIPZIG
(18 octobre 1813.)

têtes de colonne de la jeune garde. A trois heures de l'après-midi, la bataille était engagée de tous côtés avec un acharnement sans pareil. Le duc de Reggio entraîne son corps en avant, gagne tout à coup une demi-lieue de terrain et occupe le plateau dont il vient de chasser l'artillerie ennemie.

Vers le soir, les Autrichiens reviennent à la charge, M. le Maréchal fait former son infanterie en carrés et repousse victorieusement toutes les charges de l'ennemi. Pendant l'une d'elles, le commandant de la jeune garde étant sorti du carré qui le protégeait, se trouva tout à coup entouré de cavaliers hongrois. Etant trop serré pour dégainer, il dut se défendre à coups de pistolet; je me précipitai à son secours. En même temps le capitaine Victor Oudinot et un autre officier des chasseurs de la garde arrivèrent avec leur escadron et dégagèrent M. le Maréchal au moment où nous allions être tués ou pris [1].

Le prince Murat, qui avait fait charger plusieurs fois sa cavalerie pour soutenir les efforts de la jeune garde, commanda lui-même une de ces charges et fut pressé botte à botte par un officier russe au moment où il cherchait à sortir d'un marais où son cheval l'avait entraîné: son piqueur Narcisse lui sauva la vie en tuant son adversaire [2].

La nuit seule avait mis fin à cette bataille acharnée; la jeune garde forma les faisceaux et alluma ses feux de bivouac sur le champ de bataille, et M. le Maréchal établit son quartier général dans un château voisin que le général Lauriston et l'état-major du roi de Naples occupèrent également; les arbres et les statues qui ornaient le parc de cette habitation princière avaient été ravagés par les boulets.

Dans la soirée, M. le comte Oudinot vint dîner avec son père

[1] Cet officier n'était autre que le commandant Parquin. (Voir les *Souvenirs et campagnes d'un vieux soldat de l'Empire*, p. 337 et suivantes.)

[2] Narcisse était un ancien dragon que le prince Murat avait pris à son service en qualité de piqueur. L'Empereur lui donna la croix pour avoir sauvé la vie du roi de Naples.

et amena l'officier de son régiment qui avait secouru M. le Maréchal d'une façon si opportune ; ce jeune homme fut chaudement félicité et remercié et le duc de Reggio le fit asseoir à sa table [1].

A 11 heures du soir, le plus grand calme régnait, quand on entendit des appels, pour aller éteindre un incendie, qui venait d'éclater dans une ferme voisine. Tous les habitants du château sortirent pour organiser les secours, mais pendant leur absence, des soldats qui campaient dans les environs, s'introduisirent au quartier général et commencèrent à se livrer au pillage ; ils enfoncèrent une porte bardée de fer dans l'espoir d'y trouver un trésor, mais ils furent très surpris à l'aspect d'une trentaine de femmes et d'enfants en pleurs et serrés les uns contre les autres, au milieu de ballots de linge et d'effets. M. le Maréchal, prévenu de ce désordre, le fit cesser de suite, en ordonnant de chasser les pillards à coups de plat de sabre.

Le général autrichien Meerfeldt qui avait été fait prisonnier à la fin de la journée, est amené à ce moment au duc de Reggio ; il est monté sur un cheval des écuries de l'Empereur et chargé par Sa Majesté d'une mission auprès de François II, beau-père de Napoléon. M. le Maréchal lui offre une collation et le fait escorter jusqu'aux avant-postes [2].

Le 27, sitôt le petit jour, le commandant de la jeune garde se rendit à pied au campement de ses troupes, il traversa avec peine le parc dont les allées étaient encombrées d'arbres abattus par les boulets et de débris de statues; lorsqu'il arriva sur la pente de la colline où le bivouac était établi, tous les hommes dormaient encore étendus sur la terre humide et serrés les uns contre les autres ; il régnait un silence de mort dans tout le camp ; les hommes de garde seuls s'agitaient ;

[1] Le commandant Parquin.

[2] Le comte de Meerfeldt était l'ancien négociateur du traité de Campo-Formio avec Bonaparte vainqueur de l'Italie. L'Empereur Napoléon, vaincu à son tour, se servit du général diplomate pour essayer de faire intervenir son beau-père auprès des souverains coalisés, mais il attendit en vain la réponse de François II.



M. le Maréchal s'assit sur l'affût d'une pièce en batterie et attendit le réveil. Là il eut le chagrin de voir une de nos sentinelles passer à l'ennemi avec ses armes. Il fit prévenir tous les chefs de corps de faire réunir des hommes de corvée pour casser les crosses des fusils qui traînaient de tous côtés auprès des cadavres, puis il monta à cheval pour parcourir le champ de bataille, qu'il trouva parsemé de cuirassiers et de dragons russes. Les soldats qui parcouraient le terrain ramassaient les crosses de fusils pour allumer de grands feux.

La journée du 17 se passa sans combat dans un morne silence, soit que l'ennemi attendit des renforts, soit qu'on espérât un arrangement à la suite de la démarche faite de la part de Napoléon, par le général Meerfeldt auprès de l'Empereur d'Autriche; toujours est-il qu'il régna pendant ces vingt-quatre heures, une espèce de trêve tacite entre les deux armées.

Vers 4 heures du soir, la garde impériale rétrograda sur sa droite, et occupa les hauteurs à une demi-lieue en arrière de ses positions du matin. M. le Maréchal établit son quartier général dans un petit village de 12 à 14 maisons, toutes abandonnées.

Le 18, à 8 heures du matin, l'ennemi avança ses têtes de colonne sur les positions que nous avions abandonnées. La canonnade commença très vive de part et d'autre. Nous avions la ville de Leipzig à notre droite et un assez large vallon nous séparait des lignes ennemies. M. le Maréchal fait marcher la division Decouz qui déloge le général Bianchi des bois de Lossing et poursuit les Autrichiens jusque sur le plateau de Dolitz, mais le comte de Colloredo amenant des renforts importants, permet aux Autrichiens d'arrêter nos progrès. Néanmoins le général qui essaie de repousser la jeune garde ne peut entamer ses rangs et doit se retirer devant notre feu de mousqueterie, pour être bientôt pris en flanc par l'artillerie de la garde qui sème la mort dans ses rangs. Pendant ce temps-là l'Empereur fait soutenir le corps de M. le Maréchal par la division Curial.

Vers le milieu de la journée, les Saxons du général Reynier abandonnent leur chef et tournent leurs canons contre nous. Entraînés par le général Normann, ils tirent sur la division Durutte qui faisait partie de leur corps d'armée. Néanmoins cette meurtrière journée se termina sans que les 300.000 alliés aient pu s'emparer de Leipzig. La nuit seule mit fin au combat qui avait coûté 60.000 hommes aux puissances coalisées. L'Empereur quitta le champ de bataille fort tard et rentra dans la ville afin de prendre ses dispositions pour le lendemain.

A la nuit tombante, M. le Maréchal reçut l'ordre de se retirer ; la jeune et la vieille gardes partirent ensemble pour le même bivouac et campèrent près d'un moulin à vent qui fonctionnait encore le 16. M. le Maréchal soupa avec le général Friant ; ils partagèrent un morceau de jambon et un pain de munition. Mais vers 11 heures du soir, la vieille garde fut appelée à Leipzig et le comte Friant donna de suite l'ordre du départ. Cette séparation mécontenta beaucoup le duc de Reggio qui avait fait des pertes sérieuses pendant les journées du 16 et du 18.

Dans cette soirée, l'Empereur se fit rendre compte de ce qui restait de munitions dans chaque corps d'armée. Le résultat de cet inventaire fut qu'il n'y avait plus assez de cartouches ni de gargousses pour alimenter une nouvelle bataille.

Avant le lever du jour, M. le Maréchal reçut l'ordre de partir dès le matin et de garder toutes les portes de la ville du côté de Lindenau [1] pour assurer la possession de la route de Lutzen

[1] Pendant cette nuit du 18 au 19, le maréchal avait reçu du grand quartier général l'ordre suivant :

« Leipsick, le 19 octobre 1813, à 3 heures du matin.

« Monsieur le Maréchal duc de Reggio, l'Empereur vous charge de la garde de tous les ponts de Leipsick à Lindenau. Passez donc à la pointe du jour, suivez les boulevards entre la ville et les faubourgs, vous préparerez la destruction de tous les ponts ; vous mettrez des gardes à chaque pont, vous les chargerez de mettre l'ordre et de faire filer au trot ; vous formerez des réserves pour maintenir le défilé intact, ainsi que la droite et la gauche du défilé, de manière à empêcher l'ennemi d'inquiéter la chaussée et les ponts.

« Le prince vice-connétable, major général,

« ALEXANDRE. »

à l'armée française. La jeune garde se mit en route à six heures du matin, avec les plus grandes précautions pour résister à une attaque; l'ennemi nous suivit avec sa cavalerie, mais sans oser nous inquiéter. Cependant, lorsque nous fûmes à proximité de la ville, les Autrichiens commencèrent le feu; mais l'artillerie de la place leur répondit et protégea notre mouvement de retraite.

A 8 heures du matin, M. le Maréchal était arrivé avec la jeune garde sur l'esplanade de Leipzig, avec la mission de garder les ponts qui devaient servir à l'évacuation de la ville par l'armée; l'Empereur avait décidé qu'il ne continuerait pas la lutte, les munitions étant épuisées.

Plusieurs corps d'armée étaient déjà entassés sur un espace trop étroit pour les contenir; un grand désordre régnait parmi les troupes dont toutes les armes commençaient à se mélanger; le faubourg qui conduisait à la route de Lindenau était un véritable torrent, par lequel étaient entraînés tous ceux qui y mettaient le pied; il fallait marcher bon gré mal gré; une fois qu'on était entré dans le courant, on ne pouvait plus s'en écarter.

Sur les glacis, M. le Maréchal rencontra le général Barrois qui mordait dans un pain de munition; il le lui demanda, en cassa un morceau sur son genou étant à cheval, et le mangea en marchant pour gagner la route de Lutzen. D'un côté, nous avions un bras de l'Elster qui suivait d'un bout à l'autre ce faubourg garni de manufactures et de moulins; de l'autre côté s'alignait une rangée de maisons barricadées, dont les fenêtres étaient garnies de curieux. Tout ce peuple contemplait la détresse d'une armée qui, jusque-là, avait toujours eu à ses yeux l'auréole de la victoire. Sur toutes les physionomies calmes, semblait percer un sentiment de regret; ces braves gens compatissaient probablement à notre désastre.

La dernière maison du faubourg avait un moulin dans lequel M. le Maréchal entra; il resta là trois quarts d'heure pour laisser défiler les troupes. A ce moment la canonnade grondait avec fureur, les alliés tiraient sur la ville et les bat-

teries françaises soutenaient encore la lutte ; les échos répétaient chaque coup de canon et doublaient le bruit.

Vers 9 heures, l'Empereur arriva au galop et s'arrêta au moulin ; il causa quelques instants avec le duc de Reggio, lui donna les derniers ordres et le chargea de protéger la retraite de l'armée.

M. le Maréchal traversa aussitôt l'Elster à la suite de Sa Majesté et prit toutes ses dispositions pour protéger le passage et maintenir les colonnes ennemies qui allaient suivre l'arrière-garde.

Tous les maréchaux et généraux en chef avaient été appelés pour prendre les ordres de l'Empereur, mais au milieu de la confusion générale, les instructions de Sa Majesté ne purent pas être exécutées à la lettre. Le désordre était tel que les corps dont les hommes avaient passé les ponts et qui n'avaient pas été suivis par leurs équipages, voulaient repasser sur la rive droite pour se mettre à la recherche de leurs fourgons ; mais il était impossible de remonter le courant de ce fleuve humain ; ils n'arrivaient pas à leurs fins et contribuaient seulement à augmenter l'encombrement de la tête de pont.

Tout à coup, une explosion formidable se fit entendre, suivie aussitôt de cris de désespoir et de hurlements féroces. Le pont venait de sauter, coup fatal qui sépara l'armée de tout ce qui restait sur l'autre rive et coûta la vie à tant de braves, qui se jetèrent dans le fleuve comme le prince Poniatowski. Pendant toute la matinée cet infortuné maréchal avait fait des efforts surhumains pour arrêter la marche de l'ennemi ; il était couvert de blessures ; lorsqu'il vit que la retraite lui était coupée, il s'élança dans la Pleiss, suivi de quelques-officiers, parvint à atteindre l'autre rive ; il lui restait encore l'Elster à traverser ; il n'hésite pas, mais son cheval est entraîné par le courant et le malheureux prince devient le point de mire des tirailleurs russes échelonnés sur les rives du fleuve. Ainsi périt une des plus pures gloires de l'Empire.

Le maréchal Macdonald, plus heureux, se sauva à la nage et alla rejoindre l'Empereur.



L'officier du génie qui avait fait partir la mine avant l'heure, enlevait à l'armée plus de 20.000 hommes et 200 pièces de canon, qui tombèrent entre les mains des alliés. Le désastre était complet et il faudrait une autre plume que la mienne pour décrire toutes les scènes de désespoir et les accès de fureur, dont les rives de l'Elster furent témoins pendant cette néfaste journée.

Les tirailleurs ennemis commençaient à déboucher sur la route près de l'église et le long des haies; on voyait derrière eux quelques cavaliers saxons, de ceux-là même qui combattaient encore la veille dans nos rangs.

Après que l'Empereur eut quitté le village de Lindenau, M. le Maréchal en prit possession; il choisit une maison à droite du pont et plaça lui-même à toutes les fenêtres des différents étages, des voltigeurs auxquels il recommanda d'inquiéter sans trêve, par un feu continu, tous les ennemis qui se montreraient sur la rive opposée. De cette maison, on plongeait sur un grand verger entouré d'une forte haie d'épines; à l'angle de la route on découvrait la vieille église et au delà, la vue ne pouvait plus percevoir que des nuages de poussière, la fumée du canon et la lueur sinistre des incendies allumés par le feu des alliés. Mais à droite, sur l'autre rive, se déroulait un paysage d'un autre genre; une fourmilière de soldats sans armes, se déshabillant pour la plupart, se jetaient dans le fleuve pour échapper à la poursuite de l'ennemi.

Cependant, aucun des corps d'armée qui avaient cerné la ville de Leipzig, ne semblait encore songer à suivre les traces de l'armée française. M. le Maréchal ne quitta pas la route de toute la journée, surveillant les événements, mais à la nuit tombante, après avoir donné les instructions les plus minutieuses à ses généraux, il se retira dans une maison du village, où il ne trouva pour toute nourriture qu'un petit baril de choucroute, qu'on fit cuire dans un chaudron, sans graisse ni assaisonnements.

Le 20 octobre, à 3 heures du matin, l'arrière-garde se mit en route par une nuit des plus sombres. Les hommes

suivaient leur chemin en silence ; les esprits étaient envahis par les pensées et les pressentiments les plus tristes. M. le Maréchal ordonna une halte au jour. Le soleil s'étant montré resplendissant, nous aperçûmes au loin des armes briller derrière les haies ; c'était la cavalerie qui avait passé le fleuve à gué et nous suivait. La colonne reçut ordre de se former en carrés et l'artillerie fut placée dans celui du centre. On marcha ainsi jusqu'à 3 heures de l'après-midi et, après une nouvelle halte, la jeune garde forma ses faisceaux en vue de Lutzen.

Le 21, à la pointe du jour, l'arrière-garde traversa cette ville et marcha sur Weissenfels. Pendant cette journée, la nouvelle se répandit que le roi de Bavière, imitant les Saxons, venait de traiter avec les ennemis de la France et que le général de Wrède, qui avait fait la campagne de Russie avec nous, avait pris les devants pour couper la retraite de l'armée française à Hanau. M. le Maréchal avait encore quelques chevau-légers bavarois attachés à son état-major.

Vers 2 heures, la jeune garde arriva sur les hauteurs qui dominent Weissenfels ; elle continua sa route pour traverser la Saale. Après que cette opération fut terminée, M. le Maréchal donna l'ordre aux sapeurs de détruire les deux ponts, l'ancien et celui qui avait été construit pour le passage de la Grande-Armée ; puis il rentra dans la ville avec une partie des troupes pour y passer la nuit, dans une petite maison entourée de vignes et de figuiers, où l'Empereur avait couché la veille. On trouva là une de ses épées qui avait été oubliée.

Pendant que le duc de Reggio étudiait une carte étendue devant lui, on amena des paysans qui avaient menacé les soldats de tirer sur eux. M. le Maréchal les fit interroger et ils furent prévenus que s'ils recommençaient, ils seraient fusillés sur-le-champ ; on leur rendit la liberté et ils partirent tout tremblants. Un instant après entra le général Decouz qui annonça l'arrivée de l'ennemi ; on voyait les artilleurs mettre leurs pièces en batterie et M. le Maréchal, qui était couché sur sa carte, avait à peine eu le temps de se

relever, que les boulets couvraient déjà le versant de la colline. Les troupes quittèrent cette position trop exposée et les chevaux de main prirent la fuite, de sorte qu'il fallut s'en aller à pied pour les rejoindre. Arrivé sur le point culminant, où la jeune garde était rangée en bataille, on trouva une quantité de voitures, fourgons et chariots abandonnés la veille. Il y avait au milieu de tout ce désordre une pièce de canon marquée d'un J couronné. Ne voulant pas que cette arme tombât entre les mains de l'ennemi, M. le Maréchal ordonna d'y atteler deux de ses chevaux, engagea le général Pacthod à prêter deux des siens, de sorte que le canon suivit l'arrière-garde.

Après une marche d'une demi-lieue, il fallut attendre notre artillerie qui gravissait la colline avec de grandes difficultés; la halte se fit dans un immense champ de navets dont chacun se régala sur place. L'ennemi qui remontait la Saale et nous flanquait sur notre droite, faisait de grands efforts pour nous atteindre, lorsqu'un peloton d'éclaireurs fit prévenir M. le Maréchal que la route était barrée par la cavalerie ennemie; celui-ci envoya aussitôt en reconnaissance un de ses aides de camp, M. de Thermes, qui lui apprit à son retour, qu'un escadron des chasseurs de la garde occupait la route, en nous attendant, pour empêcher qu'elle fût interceptée. Enfin la jeune garde arriva à 5 heures du soir à Eckarsberg [1], où le passage fut très difficile, d'abord, à cause de la descente rapide qui conduisait au pont, puis, parce que la route, très étroite en

[1] Le 22 octobre, à 6 heures du matin, le prince de Wagram adresse l'ordre suivant au maréchal, daté d'Eckartsberg :

« Monsieur le duc de Reggio, il est nécessaire que vous teniez la plus grande partie de votre cavalerie en position sur votre gauche, pour observer le débouché de Kosen. Le général Bertrand y tient également le 5e corps de cavalerie. Il faut que la vôtre se lie avec lui ; faites accélérer le mouvement de toutes les voitures, caissons vides et bagages. Si la route était encombrée, vous pourriez, au lieu de les diriger sur Eckartsberg, les diriger sur Rastembourg. Le général Sébastiani, qui est sur votre droite venant de Hanoha, les protégerait par un parti. Ecrivez-lui pour cet objet ; cela aurait l'avantage de désencombrer la route et les mouvements de l'artillerie et faciliterait sa marche ; si le mouvement des voitures vous le permet, il est convenable que vous arriviez aujourd'hui à Eckartsberg ; nous n'avons pas de nouvelles et ne savons pas à quelle heure vous partez. Faites attention que c'est des troupes qui vont déboucher par Kosen qu'il faut vous méfier. »

cet endroit, était fort encaissée. L'artillerie mit plusieurs heures à franchir ce défilé et nous arrivâmes très tard sur la rive gauche du fleuve. Dans la maison la plus rapprochée du pont M. le Maréchal trouva le général Durutte qui lui offrit le peu de vivres qu'il possédait.

Nous avions entendu une violente canonnade pendant la fin de la journée, sur notre gauche; c'était le corps du général Bertrand qui était aux prises avec l'ennemi.

Le lendemain M. le Maréchal abandonna cette position après avoir fait détruire le pont; cette journée fut encore plus pénible que la précédente, une petite pluie fine, qui tomba toute la journée, rendit les chemins impraticables. Dans le village où se fit la halte, le duc de Reggio rencontra un de ses anciens aide de camp, le général Lamotte, qui lui offrit, pour déjeuner, une omelette et quelques alouettes.

On se remit en route et M. le Maréchal resta constamment à la queue de la colonne pour faire marcher les traînards, qui, en grand nombre, refusaient d'avancer. Il dut faire arrêter toutes les troupes et reprocher à ses généraux le grand nombre d'hommes qui quittaient les rangs; mais la persuasion n'avait plus de prise sur l'esprit de ces malheureux exténués de fatigue et d'inanition. A toutes les observations ils répondaient qu'ils n'avaient pas de pain et que les cosaques leur en donneraient. Les généraux ayant décidé qu'il fallait faire un exemple, deux soldats, parmi les plus récalcitrants, furent fusillés sur-le-champ par des sapeurs.

On continua la marche jusqu'à l'arrivée sur un plateau qui avait déjà servi de bivouac la veille; nous y trouvâmes une quantité de fourgons abandonnés qui avaient été pillés. M. le Maréchal donna l'ordre de brûler tout ce qui gênait la marche de l'artillerie, puis il alla se coucher sur la paille; il souffrait cruellement des fatigues qu'il avait éprouvées depuis plusieurs jours.

Le 24, avant le jour, les troupes reprirent le mouvement; vers 9 heures, on atteignit la division Durutte qui marchait moins vite que l'arrière-garde. M. le Maréchal choisit vers

3 heures un emplacement pour faire bivouaquer son corps; il passa la nuit dans un hameau composé de quatre fermes. Il manquait de tout, n'avait plus de linge; ses bottes étaient tellement usées qu'il dut en mettre une paire que j'avais trouvée dans un fourgon abandonné.

Le 25 octobre, de très grand matin, la jeune garde se remit en route; à 9 heures nous n'étions plus qu'à deux lieues d'Erfurt [1], mais, comme toute l'armée aboutissait à ce point, il s'arrêta dans une ferme jusqu'à nouvel ordre. Tous les bâtiments étaient remplis de malades et de mourants, des cadavres étaient jetés dans la cour sur les fumiers. Au moment où M. le Maréchal voulut entrer dans une chambre pour se reposer, il vit un officier de cuirassiers étendu par terre en train de rendre le dernier soupir; il préféra s'installer en pleins champs et se soustraire à la vue de pareilles misères.

Je partis alors pour Erfurt afin d'acheter du linge et les objets les plus indispensables. Depuis que l'armée avait quitté Dresde, on ne s'était pas arrêté un seul jour et le fourgon de M. le Maréchal était resté à Leipzig. La Grande Armée ayant occupé la ville d'Erfurt, les rues étaient tellement encombrées qu'on pouvait à peine y circuler, il était également très difficile de pénétrer dans les boutiques; je pris alors le parti de m'adresser à Mme la comtesse de Weissenborn,

[1] « Erfurth, le 24 octobre 1813, à midi et demi.

« Monsieur le Maréchal duc de Reggio, vous partirez demain, 25, à deux heures du matin, avec vos deux divisions de jeune garde, et vous suivrez la route d'Erfurth à Gotha et vous prendrez position demain soir à Tutteleben.

« Le duc de Trévise partira ce soir à quatre heures avec son corps, quand il sera assuré que vous ne serez pas attaqué aujourd'hui, et il prendra une bonne position derrière la ville. Du moment que vous aurez dépassé sa position cette nuit, c'est le duc de Trévise qui se trouvera faire l'arrière-garde; la première division de cavalerie du général Doumerc restera aux ordres du duc de Trévise.

« Ce soir, à la nuit, quand vous serez certain de ne pouvoir plus être attaqué par l'ennemi, vous ferez traverser la ville à vos embarras et à une partie de votre cavalerie, qui se placera derrière la ville pour y attendre et rejoindre le duc de Trévise.

« Le prince major général,

« ALEXANDRE. »

chez laquelle M. le Maréchal avait demeuré en 1808, pendant le congrès, à l'époque où il était gouverneur de la ville.

Cette dame donna de suite des ordres à ses gens et me fit accompagner dans tous les magasins où j'avais des emplettes à faire. Deux heures après j'avais fait toutes mes commissions et je retournai pour adresser mes remerciements à Mme la comtesse pour son obligeance qui m'avait été si utile. Après avoir accompli ce devoir, je partis chargé par Mme de Weissenborn d'inviter M. le duc de Reggio à s'arrêter de nouveau chez elle à son passage à Erfurt.

Il était près de 2 heures lorsque je rejoignis le bivouac; une nuée de cosaques garnissait les hauteurs sur la gauche de la route : ces gens poussaient de grandes clameurs criant : « Paris ! Paris ! Paris! » Indigné de leurs insultes, M. le Maréchal monta à cheval avec le général Bordesoulle et, suivi seulement de son état-major, il les chargea et les mit en fuite. L'empereur Alexandre qui était à Weimar, avait envoyé ce détachement au duc, pour sauvegarder ses États.

A 5 heures l'ordre arriva de continuer la retraite; la jeune garde entra en ville à 9 heures et prit seulement deux heures de repos ; M. le Maréchal descendit chez le duc de Trévise qui devait à partir d'Erfurt, tenir l'arrière garde avec son corps d'armée. Depuis ce moment nous suivîmes le mouvement de la Grande Armée.

Le 26, l'Empereur coucha à Gotha avec sa garde et invita M. le Maréchal à dîner à sa table ; lui qui avait si rarement eu l'occasion de prendre un repas assis, depuis son départ de Dresde, avait deux invitations ce jour-là, car le duc de Saxe-Gotha, chez lequel il était logé, lui avait fait préparer un repas de vingt-quatre couverts pour lui et pour ses aides de camp. Malheureusement l'état de souffrance dans lequel se trouvait le duc de Reggio augmentait tous les jours, et il ne pouvait plus prendre d'autre nourriture qu'un peu de bouillon.

Napoléon quitta Gotha pendant la nuit du 27, précédé de la garde impériale ; M. le Maréchal, qui pouvait à peine se soutenir, monta cependant à cheval dès le matin et rejoignit la

jeune garde en marche sur Eisenach. Le corps passa la nuit en pleins champs; le quartier général fut établi dans une ferme où le duc de Reggio fut très malade; il repartit néanmoins à cheval le lendemain, n'ayant pas de voiture depuis que ses équipages avaient été égarés dans les faubourgs de Leipzig.

Nous reconnûmes, étendu sur la route, un employé aux vivres de l'armée nommé Escamela, qui avait été attaché à la maison de M. le Maréchal; celui-ci, voyant le pauvre homme en si triste état, donna l'ordre de le placer sur l'affût d'un canon pour le transporter jusqu'à la ville la plus proche.

Quelques instants après, M. Delamarre, aide de camp, qui avait été envoyé en avant, ramena une calèche qu'il avait achetée à Fuld; cette voiture arriva à temps et permit de continuer le voyage jusqu'à Wurtzbourg et Wacherbach, où le corps coucha le 29, ce dernier bourg n'a guère que des juifs pour habitants et l'on y fut très mal logé.

Le 30 au matin, l'armée se mit en marche sur Hanau; la jeune garde suivait immédiatement la vieille garde. Vers 2 heures on fit halte près d'un village; nous profitâmes de ce temps d'arrêt pour transporter M. le Maréchal dans le château voisin; ses officiers, MM. de Thermes et Bourcet, le firent étendre sur un sofa, pour lui donner des soins indispensables, car il était atteint du typhus depuis plusieurs jours.

Pendant ce moment de repos, un aide de camp de l'Empereur vint demander à M. le Maréchal l'effectif de son corps et lui donner l'ordre de se porter en avant, pour soutenir les troupes engagées contre les Autrichiens et les Bavarois du général de Wrède; cet officier lui apprit que l'armée alliée s'était postée en avant de Hanau pour couper la retraite des Français et leur enlever la route de Francfort, et il ajouta qu'un combat acharné durait déjà depuis plusieurs heures, sans qu'on put savoir encore quel en serait le résultat. Le duc de Reggio qui ne pouvait plus se mouvoir répondit alors à l'envoyé de Sa Majesté : « Dites à l'Empereur dans quelle

situation vous m'avez trouvé et prévenez-le que je suis forcé de remettre le commandement au plus ancien divisionnaire, le général Pacthod. »

On entendait déjà le bruit du canon ; la jeune garde se mit de suite en mouvement ; le grand parc de la réserve suivait la route et l'infanterie marchait à travers champs, des deux côtés. M. le Maréchal suivait dans sa calèche en arrière de l'artillerie ; il arriva à 6 heures du soir près de la forêt de Hanau. On avait mis quatre heures pour faire deux lieues, à cause des temps d'arrêts continuels qui se produisaient dans la colonne du grand parc ; nous arrivâmes au milieu de la canonnade, les boulets passèrent plusieurs fois entre les roues de la voiture et ce fut un miracle qu'elle n'ait pas été démolie. La lueur produite par les feux de mousqueterie produisait, dans l'obscurité, l'effet d'éclairs se succédant rapidement. A chaque pas nous rencontrions des cadavres de cavaliers hongrois et bavarois et, plus nous avancions sur le champ de bataille de la journée, plus nous marchions avec peine à cause de la quantité des morts qui obstruaient la route.

Nous arrivâmes enfin au grand quartier général. Le vent qui s'était élevé, mêlait ses mugissements aux cris des blessés dont la forêt était remplie. Les feux de bivouac, pendant cette horrible nuit, étaient tellement contrariés par la tempête, qu'ils brûlaient à peine, et ne pouvaient préserver les hommes du froid devenu assez sensible depuis plusieurs jours. Les grands sapins qui s'agitaient les uns contre les autres, mélangeant leurs rameaux, faisaient entendre des craquements sinistres dans l'obscurité et augmentaient encore la tristesse du moment.

Un tambour, qui se trouvait à quelques pas de la calèche, avait pu entretenir quelques tisons allumés; il faisait cuire un peu de farine et, voyant que nous n'avions aucune provision, nous offrit de partager avec lui cette espèce de bouillie sans assaisonnement. Quelque temps après, dans l'obscurité de la nuit, quelqu'un vint se heurter contre le timon de la voiture

et se mit à jurer à cause du coup qu'il s'était donné. M. le Maréchal qui ne dormait pas et qui avait eu le contrecoup de la secousse, demanda d'une voix affaiblie ce qui se passait. Mais ce visiteur inattendu reconnaissant la voix du duc de Reggio, s'écria : « Est-ce donc vous, M. le Maréchal ? » et tout de suite lui fit l'offre d'un bouillon. C'était le comte de Caraman, officier d'ordonnance de l'Empereur. Il courut à la cantine de Sa Majesté, qui était à quelques pas seulement, et rapporta du bouillon dans une casserole d'argent, un morceau de veau, un grand pain et une bouteille de vin de Bordeaux. Le malade remercia, prit un peu de bouillon, et donna le reste à ses gens qui partagèrent avec le tambour cette aubaine inespérée.

Jusqu'à ce jour les chevau-légers bavarois avaient suivi fidèlement le commandant de la jeune garde, mais après cette bataille on les licencia, après leur avoir donné une large gratification.

Le 31, à la pointe du jour, chacun s'étonna de se retrouver aussi près les uns des autres. M. le Maréchal vit revenir plusieurs hommes de sa maison avec les chevaux qui étaient égarés depuis la bataille du 18.

L'Empereur se tenait auprès d'un feu de bivouac, se frottant les mains ; il couvrait de son regard profond et triste les troupes qui défilaient sur la route de Francfort ; il sifflait de temps en temps et adressait la parole tantôt au prince de Wagram, tantôt au duc de Bassano.

Si les projets du comte de Wrède avaient réussi devant Hanau, les débris de la grande armée ne fussent pas rentrés en France et la chute de l'Empire eût été avancée, mais la garde donna pour la dernière fois, sur la rive droite du Rhin, les preuves de sa valeur ; les Autrichiens et les Bavarois vaincus, malgré leur artillerie formidable, malgré leur cavalerie, durent laisser le passage libre à ces soldats décimés par une laborieuse campagne, et qui se redressaient encore sous l'œil du maître en prenant le chemin de Francfort ; ils avaient le droit d'être fiers d'avoir

repoussé l'armée austro-bavaroise au delà de la Kintzig[1].

La calèche suivit l'artillerie et M. le Maréchal, m'appelant à la portière, me dit : « Pars au galop, arrive le premier à Francfort et garde-moi une chambre et un lit à l'hôtel d'Angleterre. » — Je partis de suite, mais à mesure que j'approchais de cette ville, je trouvais la route plus déserte ; enfin en arrivant à un quart de lieue des faubourgs, je m'aperçus qu'ils étaient encore occupés par l'ennemi. On voyait sur la rive gauche du Mein des troupes bavaroises et, près des premières maisons de la place des vedettes, qui portaient le costume de chevau-légers.

Mais, des détachements de cavalerie française s'étant approchés, l'ennemi évacua la ville et je pus m'occuper de suite de remplir ma mission. Après avoir retenu l'appartement que M. le Maréchal avait déjà occupé en plusieurs circonstances je repartis au-devant de lui, dans la direction de Hanau ; je m'aperçus alors que l'armée avait changé de direction et qu'elle tournait la ville en passant à sa gauche, pour prendre la route de Mayence. Je rencontrai sur le chemin le cuisinier et le chasseur de M. le Maréchal, qui cherchaient comme moi la jeune garde, mais la nuit arriva sans que nous ayons pu la rencontrer. Nous couchâmes dans un bourg distant de deux lieues de Francfort et le lendemain matin, 1er novembre, je me mis en faction sur la route pour interroger tous les passants. En effet, le corps de cavalerie du général Sébastiani arriva quelques instants après et j'appris que les troupes de M. le Maréchal étaient encore en arrière.

Je voyais défiler des uniformes de toutes couleurs, cherchant toujours quelqu'un de connaissance, lorsque tout à coup

[1] A la bataille de Hanau, le fils aîné du maréchal Oudinot, alors âgé de vingt ans, commandant un escadron de chasseurs de la garde, reprit six pièces d'artillerie légère de la garde impériale que les Autrichiens venaient d'enlever, et fit prisonnier le bataillon ennemi qui les emmenait. L'Empereur, en récompense de ce fait d'armes, détacha la croix d'officier qu'il portait et la donna sur le champ de bataille au jeune Oudinot (30 octobre 1813).

Le général Pacthod, qui venait de prendre le commandement de la jeune garde, avait été blessé à cette même affaire.



j'entends crier très fort : « Pils! Pils! » C'était le chef d'escadron Oudinot qui m'apprit que son père avait passé la nuit dans une petite maison, dans les environs de Francfort, et qu'il était à quelques pas en arrière.

Je retrouvai M. le Maréchal encore plus mal que la veille; en arrivant à Mayence, la calèche fut conduite à l'hôtel des Trois-Couronnes où le malade passa une nuit très agitée, avec une fièvre ardente.

Cependant, une surprise agréable nous attendait dans cet hôtel; la berline que nous croyions perdue depuis Leipzig avait été amenée par le général Pajol et nous retrouvâmes les chevaux à l'écurie. Cette voiture nous fut d'un grand secours pour terminer le voyage.

Le 2 novembre, la ville de Mayence était tellement encombrée de troupes que le pain manqua. La maladie de M. le Maréchal devenait de plus en plus inquiétante; il ne répondait plus aux questions qu'on lui adressait. M. Dufresne vint prendre de ses nouvelles de la part du prince de Neuchâtel, mais il n'obtint pas la moindre parole; j'en profitai pour dire que nous n'avions pas de chevaux de poste pour emmener M. le Maréchal et que les siens étaient hors d'état de marcher, ayant la corne des sabots usée; alors il prit une plume et de l'encre et me fit un bon, au nom du prince, pour recevoir quatre chevaux et un bidet.

A deux heures de l'après-midi M. le Maréchal était installé dans sa berline; le colonel Bourcet et le capitaine de Thermes étaient en face de lui; le colonel Jacqueminot partit en avant pour Jeand'heurs, afin de prévenir Mme la duchesse de l'état dans lequel elle allait revoir son mari. Quant à moi je montai sur le bidet.

Notre première halte eut lieu à la poste aux chevaux de Niederlautern; le lendemain nous étions à Kayserlautern. Pendant que les aides de camp déjeunaient dans l'hôtel de la poste, on entendit tout à coup de grands gémissements dont ces messieurs demandèrent l'explication; on leur répondit qu'on faisait, en ce moment, l'amputation d'une jambe au

colonel Deux. C'était un officier très distingué qui avait servi en Russie sous les ordres de M. le Maréchal et qui avait déjà reçu une première blessure très grave à l'affaire de Jacobowo[1]. Nous repartîmes le jour même pour Hambourg où nous étions arrivés à la nuit tombante.

M. le Maréchal passa une nuit épouvantable dans cette ville; sitôt qu'il s'assoupissait, il avait des cauchemars affreux. A un moment il me demanda de lui apporter la duchesse. — Je savais ce que cela voulait dire, j'allai chercher dans la berline une tabatière qui était ornée du portrait de Mme la Maréchale, Dès que je la lui eus remise, il regarda ce bijou et reprit tout son calme.

Le 4, dès que le jour parut, nous partîmes pour Metz où M. le Maréchal descendit chez son ami, M. Gouy, qui avait été prévenu par le colonel Jacqueminot. Le docteur Campion l'attendait là pour lui donner ses soins. Ce dernier ne nous rassura pas sur l'état du malade. Le lendemain nous quittions la ville à la première heure et nous n'arrivions à Bar-le-Duc qu'à la nuit tombante; une heure après nous étions à Jeand'heurs.

Mme la duchesse attendait sur le perron, mais quoique prévenue, elle fut très saisie en voyant les ravages que la maladie avait faits sur la figure de son mari. M. le Maréchal, épuisé par les fatigues d'un aussi long voyage, fut transporté presque mourant dans son lit et une réunion de médecins déclara que sa vie était en danger; l'un d'eux, le docteur Moreau, osa même dire à Mme la Maréchale qu'il n'y avait plus d'espoir. — L'alarme fut vite répandue dans le château et le lendemain matin dans tout le pays.

Cependant, au bout de quelques jours, le repos permit à la puissante nature du malade de prendre le dessus. Les taches violettes qui couvraient tous le corps, s'effaçaient progressivement et trois semaines après son retour à Jeand'heurs, M. le Maréchal entrait en convalescence.

[1] A Jacobowo, cet officier était resté pour mort sur le champ de bataille; il ne fut porté que plusieurs heures après à l'ambulance où il se rétablit cependant.

CHAPITRE IX

1814

Le maréchal reprend le commandement de la jeune garde et d'un corps de cavalerie. — Combats devant Brienne. — Napoléon retrouve dans cette ville des souvenirs de sa jeunesse. — Bataille de Brienne. — Bombardement de la Rothière. — Séjour de l'Empereur à Troyes. — Combat de Cuterelles. — Formation du 7e corps dont le commandement est donné à Oudinot. — Il détruit l'avant-garde de Wittgenstein à Beauvoir. — L'Empereur rejoint les ducs de Reggio et de Bellune. — Oudinot bat Wittgenstein à Nangis. — Le maréchal occupe Provins et Nogent. — Oudinot enlève Méry au corps de Sacken. — Bataille de Bar-sur-Aube. — Le généralissime Schwartzenberg est blessé pendant cette bataille. — L'Empereur quitte Troyes pour surprendre les Prussiens sur la Marne. — Passage de l'Aube au pont de Dolencourt. — Evacuation de Troyes. — Passage de l'Aube. — Oudinot arrête les Autrichiens devant Arcis pendant que l'armée bat en retraite. — Combat de Saint-Dizier. — Les pillards de l'église de Champcenets. — Le maréchal poursuit les Russes et leur enlève Saudrupt. — Ce combat fut la dernière affaire à laquelle l'Empereur assista en 1814. — Le maréchal a son chapeau traversé par une balle. — Arrivée à Fontainebleau.

La convalescence de M. le Maréchal avait fait de grands progrès pendant le mois de décembre et, lorsque dans les premiers jours de janvier, il lut dans le *Moniteur* que l'ennemi avait franchi la frontière, il donna l'ordre aussitôt de tout préparer pour qu'il pût se rendre à Paris dans le plus bref délai. Il ne voulut rien déranger dans le château si ce n'est sa collection d'armures qu'il fit transporter à Metz ; il laissa le reste aux soins de la Providence et partit pour Paris.

L'armée française avait été décimée par le typhus, beaucoup de garnisons laissées en Allemagne avaient été faites prisonnières de guerre ; elle était donc réduite à cinquante mille

combattants, tandis que l'Europe avait mis plus d'un million d'hommes sous les armes. — Malgré la disproportion des forces, les coalisés vont essuyer des défaites qui malheureusement seront impuissantes à retarder la catastrophe finale.



NAPOLÉON QUESTIONNE LE DUC DE REGGIO SUR LA MARCHE DES PRUSSIENS EN LORRAINE. (Châlons, 26 janvier 1814.)

Tous nos alliés nous ont abandonnés. Murat lui-même pactise avec l'Angleterre et marche d'accord avec l'Autriche.

Le 21 janvier, M. le Maréchal reçut l'ordre de reprendre le commandement des deux divisions de la jeune garde, aux ordres des généraux Pacthod et Rottembourg; le corps de

cavalerie du duc de Valmy est adjoint à ces deux divisions d'infanterie.

Le duc de Reggio se rendit en poste à Châlons où la jeune garde était déjà arrivée ; il s'occupa de suite de réorganiser les régiments de son corps d'armée et ses équipages. Les rues de cette ville étaient encombrées par un va-et-vient de partants et d'arrivants. L'Empereur était attendu dans la soirée du 25. Sa Majesté, sitôt son arrivée, fait appeler M. le Maréchal qui lui donne des renseignements précis sur le pays qu'il connaît depuis son enfance, et sur la marche des Prussiens à travers la Lorraine, son pays natal.

La garde impériale part dans la nuit du 25 au 26 pour Vitry où elle précède Napoléon de quelques heures.

Le 26, à la pointe du jour, M. le Maréchal se porta lui-même sur Vitry ; il logea chez Mme de Coucy, sa belle-mère. L'Empereur fait encore appeler le duc de Reggio et le charge d'employer des personnes sûres, pour tenir l'état-major général au courant des événements qu'on redoute dans le département de la Meuse. La jeune garde était le 27 à Saint-Dizier et le 28 à Vassy, sans avoir rencontré l'ennemi contenu par d'autres corps.

L'Empereur instruit que les alliés avaient des forces considérables entre Bar-sur-Aube et Brienne, marche sur eux par Joinville ; à 3 heures de l'après-midi, l'action était déjà engagée et la canonnade se faisait entendre. La jeune garde partie de Vassy le matin pressa sa marche, mais ne put arriver qu'assez tard dans la soirée devant Brienne ; le temps était sombre et nous n'avions que les éclairs des bouches à feu pour nous guider dans l'obscurité. Les chemins étaient très mauvais et l'infanterie n'avançait qu'au prix des plus grands efforts.

A une faible distance M. le Maréchal aperçut l'Empereur escorté de quelques cavaliers seulement. Sa Majesté semblait s'impatienter sur la route. — Le duc de Reggio lui annonça l'arrivée des têtes de colonnes de la jeune garde. Au même instant un officier vint prévenir qu'un général prussien venait

d'être fait prisonnier : « Qu'on conduise ce j... f... à la grand'-garde! » s'écria Napoléon [1].

M. le Maréchal reçut l'ordre de faire bivouaquer ses troupes une demi-lieue en arrière; il passa lui-même la nuit dans une ferme abandonnée, couché sur la paille.

Le 29 dans la soirée, on apprit que le général Château [2] avait chassé de Brienne le feld-maréchal Blücher et que celui-ci s'était échappé avec son état-major par les terrasses et le parc, se mettant en retraite du côté de Bar-sur-Aube. M. le Maréchal prit aussitôt possession de la ville et des hauteurs jusqu'au château. Le terrain était couvert de cadavres déjà dépouillés pour la plupart. Le commandant de la jeune garde, après en avoir remarqué plusieurs, dit à ses officiers : « Voyez donc ces Prussiens comme ils sont gras ! » — Ils l'étaient en effet beaucoup plus que nous.

A peine le duc de Reggio était-il entré dans la cour du château que deux jeunes dames pâles et tremblantes vinrent lui demander sa protection. C'étaient deux cousines de Mme la Maréchale [3] qui, sachant l'ennemi parti, sortaient d'un souterrain où elles s'étaient cachées. M. le Maréchal les rassura et les présenta à l'Empereur qui les accueillit avec bonté.

En entrant dans le château, on trouva la table mise pour une quarantaine de personnes : ces couverts avaient été préparés pour le maréchal Blücher et sa suite. Toutes les fenêtres de la façade étaient criblées par les balles ; les portraits de famille qui garnissaient le salon étaient troués et déchirés.

L'Empereur, malgré les grandes préoccupations que lui donnait la nécessité de faire face, de tous côtés, à une coalition qui disposait de forces dix fois plus nombreuses que celles de la France aux abois, se laissa aller aux souvenirs de sa

[1] C'était un des généraux qui avaient fait partie du Xe corps d'armée sous le maréchal Macdonald, pendant la campagne de Russie. (Note de Pils.)

[2] Le général Château était le gendre du duc de Bellune, il fut blessé mortellement trois semaines plus tard à l'attaque de Montereau.

[3] Mmes de Montangon et du Metz.

jeunesse ; il rappela à son entourage que c'était à Brienne qu'il avait débuté dans la carrière; il voulut visiter la chambre qu'il avait occupée pendant son année d'école; il retrouva et reconnut un de ses anciens professeurs.

M. le Maréchal avait établi son quartier général dans une maison au bord de la route. Le lendemain matin, un peu après 9 heures, il fut prévenu de l'arrivée de l'ennemi. Le maréchal Blücher, qui avait fait sa jonction avec le prince de Schwartzenberg, reprenait déjà l'offensive. Le temps, très couvert, faisait pressentir la neige; la journée se passa à prendre des dispositions pour la bataille qu'on prévoyait pour le lendemain. M. le Maréchal se porta avec son corps sur la route de Bar-sur-Aube.

Les combats durèrent deux jours autour de Brienne. M. le Maréchal, qui surveillait toujours la route par laquelle on attendait le généralissime Schwarzenberg, étant entré chez un maréchal ferrant, afin de trouver une table pour étendre sa carte, reçut un gros obus qui, passant par la cheminée, vint s'arrêter entre ses pieds. Ce projectile produisit une telle poussière dans la pièce, qu'on eut du mal à trouver la porte pour fausser compagnie à ce visiteur importun.

Le 1er février, dans l'après-midi, l'armée austro-russe, qui avait terminé sa concentration et uni ses forces à celles du feld-maréchal Blücher, vint déployer ses colonnes en face de la petite armée de Napoléon.

La droite de notre ligne était défendue par le comte Gérard, qui avait affaire aux Autrichiens du maréchal Gyulay; notre centre était occupé par la garde impériale, l'artillerie du général Drouot et le corps du duc de Reggio; ces troupes d'élite avaient devant elles l'armée prussienne, le prince de Schwarzenberg, généralissime, et la garde de l'Empereur de Russie; enfin notre gauche, aux ordres des maréchaux Victor et Marmont, était opposée à l'armée bavaroise et au corps russe de Sacken.

Nous n'avions pas en tout cinquante mille combattants, presque tous conscrits, à opposer aux deux cent mille

hommes de vieilles troupes, que les coalisés mettaient en ligne.

L'ennemi porta son principal effort contre notre centre, vers le village de la Rothière ; mais l'Empereur, prévenu que le maréchal Victor avait évacué la Gibérie, emmène une partie de sa garde pour refouler les Bavarois qui débordent notre gauche. Les Autrichiens et les Russes, voyant notre centre dégarni, en profitent pour avancer leurs têtes de colonne ; l'armée française allait être coupée en deux lorsque M. le Maréchal, à la tête des deux divisions de la jeune garde, s'élance sur les bataillons ennemis ; il avance jusqu'à l'église qui est prise et reprise trois fois.

C'est alors que le feld-maréchal Blücher, entraînant une division russe et une division autrichienne, rétablit le combat et arrête les progrès du duc de Reggio.

L'Empereur revient vers son centre, mais voyant que sa petite armée était débordée de tous côtés par des forces très supérieures, auxquelles il n'a même plus de réserve à opposer, donne l'ordre aux différents corps de se replier sur Troyes ; il charge M. le Maréchal de masquer le mouvement de retraite en gardant sa position devant la Rothière [1] et lui laisse son parc d'artillerie pour détruire ce village dont il ne veut pas laisser la possession aux alliés.

Le général Drouot fit aussitôt mettre ses canons et ses obusiers en batterie dans les jardins qui avoisinent les premières maisons et commença le bombardement qui dura une partie de la nuit : on le vit pointer lui-même plusieurs de ses pièces.

[1] Le duc de Reggio fut chargé de s'emparer de la Rothière avec la division Rottembourg ; favorisée par une charge heureuse du général Colbert, cette diversion sur le centre ne fut pourtant pas couronnée de succès. La jeune garde, malgré les feux les mieux nourris de la mousqueterie, était cependant parvenue jusqu'à l'église, lorsqu'elle fut repoussée du village par le feld-maréchal Blücher à la tête d'une division de grenadiers russes, de la brigade autrichienne Grimner et du corps du général Alsusiew... Afin de mieux contenir l'ennemi pendant sa retraite, l'Empereur laissa le général Drouot pour incendier la Rothière... Le duc de Reggio ne vint reprendre ses bivouacs de la nuit précédente qu'après avoir vu la Rothière en flammes. (*Vict. et conq.*, t. XXIII, p. 74 et 75.)

Après avoir réuni ses généraux pour leur expliquer la mission dont l'Empereur l'avait investi, et leur avoir donné ses instructions, M. le Maréchal s'était retiré dans une maison voisine ; une pièce de canon, qui était en batterie près de sa porte, ne cessa de tirer toute la nuit ; il se coucha néanmoins sur une botte de paille pour se reposer. Quant au général Drouot, il veilla toute la nuit avec son état-major. Le feu des alliés dura également jusqu'au jour. L'état-major passa cette nuit si bruyante dans la pièce voisine de celle du duc de Reggio et le colonel Bourcet y fut atteint par une balle. L'ordre du départ ne fut donné qu'après la destruction de ce malheureux village.

L'Empereur, qui avait quitté le château de Brienne à 4 heures du matin, arriva à Troyes à 2 heures de l'après-midi, le 2 février. Il avait fallu, pour traverser l'Aube, culbuter le corps d'armée du feld-maréchal Gyulay à Lesmont. L'ancienne capitale de la Champagne était occupée par la vieille garde ; de grands amas de pierres barricadaient ses portes ; la populace qui garnissait les remparts faisait des signaux pour expliquer que l'armée française était attendue avec joie.

M. le Maréchal rejoignit l'Empereur à Troyes le 3 février, ramenant la jeune garde et l'artillerie du général Drouot.

Après avoir donné deux jours de repos à l'armée, Sa Majesté se décida à abandonner Troyes pour ne pas l'exposer au bombardement. Toutes les dispositions furent prises en conséquence et les différents corps reçurent de nouvelles destinations. Le 5 février, par un temps froid et brumeux, dans le faubourg qui conduisait à la route de Bar-sur-Aube, l'Empereur déjeunait debout, dehors, avec le prince de Neuchâtel, les maréchaux Ney et Oudinot et le général de Grouchy. La jeune garde était déjà en route pour Lusigny où elle couche ; elle repart le lendemain pour Vendeuvre. — L'ennemi, nous voyant marcher en avant, recule d'une étape et retourne à Bar-sur-Aube.

M. le Maréchal établit son quartier général au château. En parcourant les galeries du premier étage, il voit écrit à la



NAPOLÉON DÉJEUNE DEBOUT AVEC BERTHIER, NEY, OUDINOT ET GROUCHY. (Faubourgs de Troyes, 5 février 1814)

craie, sur les portes : Logement de Sa Majesté l'Empereur de Russie ; logement de Sa Majesté l'Empereur d'Autriche ; logement de Sa Majesté le roi de Prusse.

Sitôt qu'il fut installé dans son appartement, le duc de Reggio fit appeler M. de Vendeuvre, qui avait continué à habiter son château avec sa famille, l'exposant ainsi à tous les hasards de la guerre, dans un pays qui était devenu le centre des opé-



NAPOLÉON DÉJEUNE DEBOUT AVEC BERTHIER, NEY, OUDINOT ET GROUCHY
(Faubourgs de Troyes, 5 février 1814).

rations militaires. Il engagea ce propriétaire à mettre sa famille à l'abri et à pourvoir à sa sûreté.

Le 7, M. le Maréchal marche sur Romilly, pendant que l'Empereur se rapproche de Paris et s'établit à Nogent le même jour. Le commandant de la jeune garde s'installe au château qui appartient à M. Worms et attend là de nouveaux ordres pendant quarante-huit heures. Un courrier lui apporte la nouvelle que le roi de Naples, Murat, se rendant aux sollicitations de l'Angleterre, a signé une convention avec l'Autriche pendant que le prince Eugène lutte énergiquement contre l'armée de Lombardie.

Le même jour, M. le Maréchal reçut une sauvegarde pour ses propriétés. La famille royale de Prusse n'avait pas oublié la sollicitude de l'ancien gouverneur de Berlin pour les populations envahies[1].

[1] « J'invite toutes les troupes des puissances coalisées qui traversent les pays

Mais la marche de Blücher à travers la Champagne et l'occupation de Châlons par les Prussiens modifient les plans ; M. le Maréchal reçoit l'ordre de prendre position à Donnemarie et à Bray-sur-Seine dont il doit garder le pont ; il a aussi la mission de retenir les Autrichiens le plus longtemps possible sur la rive gauche de la Seine. Le duc de Reggio fait toutes diligences et arrive le 12 au soir à Donnemarie ; de là il aperçoit les feux de bivouac de l'ennemi vers Cuterelles.

Le 13, à la pointe du jour, le duc de Reggio monte à cheval et marche à la recherche de l'ennemi ; de Donnemarie il se dirige sur Saint-Sauveur, il s'arrête dans une ferme pour avoir des renseignements ; les paysans lui apprennent que les Bavarois ont passé la Seine et qu'on les a vus quelques instants auparavant. Au même instant, on entend sonner à cheval par les trompettes ennemies, M. le Maréchal fait aussitôt former sa colonne en bataille et l'appuie au village de Cuterelles ; il se place de sa personne sur une colline plantée de vignes, masquée sur sa gauche par un bois ; de cet observatoire il surveille tous les mouvements de l'armée du comte de Wrède dont l'artillerie dirige contre nous un feu très vif[1].

où le maréchal Oudinot et son père ont des propriétés et des biens, de ménager, autant qu'il sera possible, lesdits biens du maréchal Oudinot, et cela d'autant plus que celui-ci, pendant son séjour dans les États de Sa Majesté le roi de Prusse, s'est toujours montré avec beaucoup de modération et douceur, et qu'il s'y est rendu utile de cette manière.

« Revigny, 7 février 1814.

« AUGUSTE, prince de Prusse.

« *Vu pour être conforme à l'original d'autre part en langue allemande.*

« Le commandant de S. M. le roi Prusse dans le département de la Meuse.

« WACKE. »

[1] La tête de colonne du comte de Wrède avait à peine passé la Seine que le duc de Reggio occupa Saint-Sauveur. Aussitôt après la nouvelle de la prise de Bray, ce maréchal s'était avancé avec la division Rottembourg et la brigade Gauthier arrivée en poste ; il voulait disputer le passage ou du moins combattre ceux qui pouvaient déjà avoir passé la Seine... Le duc de Reggio, après avoir défendu sa position de Cuterelles, ne pouvait s'y maintenir davantage.

Le comte de Wrède était en ligne avec toutes ses forces et il allait attaquer avec succès, lorsqu'une forte colonne du corps du duc de Bellune vint

Le village était occupé par nos tirailleurs, que l'ennemi cherche inutilement à déloger. A 10 heures, les Austro-Bavarois font un changement de front sur notre droite pour nous tourner et s'emparer des hauteurs que nous gardions depuis le matin; mais ce mouvement n'échappe pas à M. le Maréchal, il s'élança au galop en suivant la lisière du bois, de laquelle il ne perdait pas de vue le village, pendant que l'ennemi prend ses dispositions pour l'attaque; il fait commencer le feu à la première brigade de la division Rottembourg qui les arrête net, pendant que l'artillerie, tirant du haut de la colline porte le désordre dans ses rangs. Le duc de Reggio fait alors descendre la seconde brigade à travers les vignes; les hommes s'élancent à la baïonnette contre les Bavarois, qui se retirent vers Bray. Cette charge termina la journée.

M. le Maréchal, après le départ des Bavarois, revint à son bivouac de Donnemarie, où il fut informé pendant la nuit que le comte de Wrède avait rétrogradé à l'approche du corps du duc de Bellune. Il partit le lendemain matin, 14, et coucha au village de Valjouan, près Nangis. Après avoir mis quelques bataillons dans cette ville, il fit camper son corps dans la plaine. La pluie n'avait cessé de tomber toute la journée et les troupes étaient extrêmement fatiguées. Les chevau-légers bavarois s'étant montrés vers la fin du jour, furent vigoureusement repoussés.

Le 15 février, M. le Maréchal reçut d'importants renforts qui formèrent le 7e corps. Aux troupes qu'il commandait déjà, l'Empereur adjoignit une division d'infanterie conduite par le général Leval et les quatre régiments de dragons du général Treillard; ces deux divisions arrivaient d'Espagne. Le duc de Reggio fit sa jonction le même jour avec le duc de Tarente; ces deux maréchaux chargés de défendre la ligne de la Seine prirent leur position de combat autour de Nangis.

appuyer le mouvement du duc de Reggio; l'ennemi ne jugea pas prudent d'attaquer Cuterelles.

Pendant la nuit les Français se retirèrent tranquillement sur Nangis, où ils prirent position. (*Vict. et conq.*, t. XXIII, p. 107 et 108.)

Dans la soirée, arriva un officier d'ordonnance du prince de Neuchâtel pour prévenir M. le Maréchal qu'une importante victoire avait couronné nos armes à Montmirail et que l'Empereur arrivait à marches forcées pour combattre l'armée du prince de Schwartzenberg, que les troupes de Sa Majesté déboucheraient par la plaine de Guignes et qu'il fallait tenir jusque-là contre la grande armée des alliés.

Le 16, le 7e corps prend ses dispositions pour résister aux coalisés qui cherchent à le couper de ses communications avec la Brie; il refoule vigoureusement les têtes de colonnes de l'ennemi dans la plaine. Son arrière-garde, commandée par le général Treillard ayant été inquiétée par l'Hetman Pahlen [1], le duc de Reggio, fait soutenir les dragons par une brigade d'infanterie et, les Russes mis en fuite, abandonnent leur artillerie entre nos mains, ainsi qu'un grand nombre de prisonniers.

Ce même jour, l'Empereur avait quitté Meaux, se dirigeant sur Guignes, pendant que les ducs de Reggio et de Bellune tiennent tête à l'armée austro-russe. Ces deux maréchaux défendent le terrain pied à pied et combinent leurs efforts pour conserver la route de Nangis à Chaulnes, par laquelle ils attendent l'Empereur.

Le 17, Sa Majesté arrive en calèche avec le prince de Neuchâtel; il traverse Ozouer-le-Voulgis à 8 heures du matin. M. le Maréchal avait devant lui les cinquante mille hommes du général Wittgenstein; l'Empereur lui donne l'ordre de marcher contre les Russes qui le menacent.

M. le Maréchal, profitant du succès qu'il a obtenu la veille, attaque toutes les positions occupées par le corps du prince de Wittgenstein [2], les enlève et fait un grand nombre de pri-

[1] Le comte Pahlen, commandant l'avant-garde du prince de Wittgenstein, fut assailli le 16, à la hauteur de Beauvoir par l'arrière-garde du duc de Reggio qui fit brusquement volte-face; il fut rejeté jusque sur Bailly où il trouva protection sous le feu d'une nombreuse artillerie et d'une brigade d'infanterie. (*Vict. et conq.*, t. XXIII, p. 112.)

[2] L'Empereur ordonna aux colonnes victorieuses de continuer à marcher en avant, le duc de Reggio avec la division Treillard et le 7e corps d'infan-

sonniers. Tous ces hommes portaient un brassard blanc, en signe de reconnaissance, parce qu'ils s'attendaient à entrer dans Paris. Le commandant du 7e corps occupe Nangis où il laisse quelques régiments et continue la poursuite de l'ennemi; la nuit le force à coucher à Vauvilliers, à moitié chemin de Provins.

Pendant ce temps, le Maréchal Macdonald marche avec son corps sur Bray et le comte Gérard sur Donnemarie.

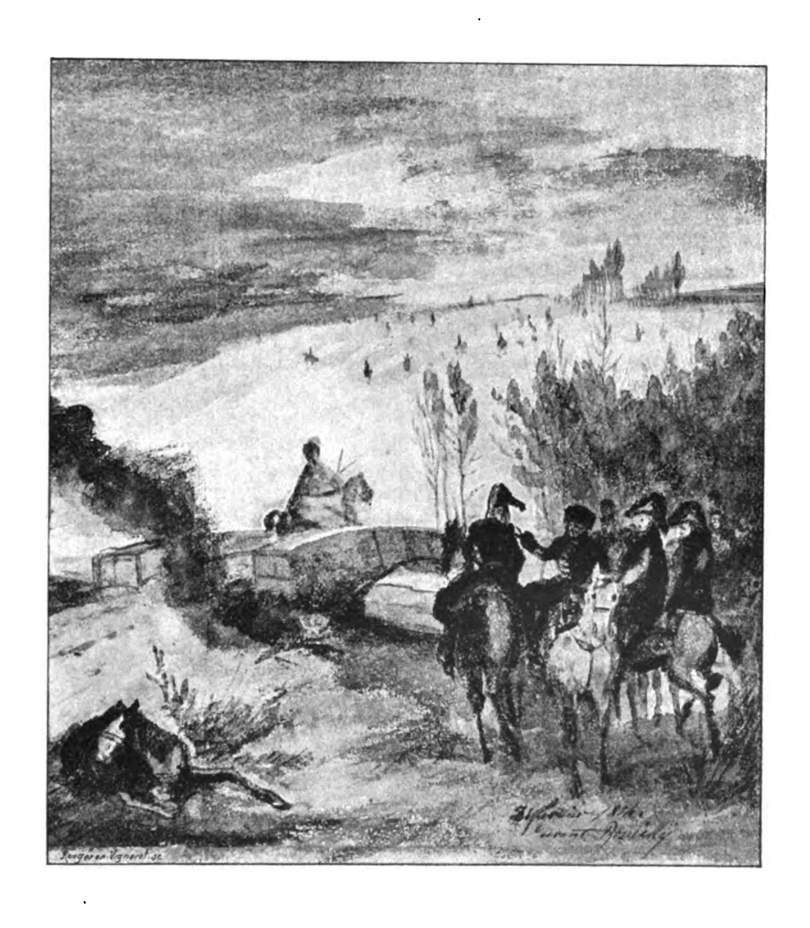
L'armée russe avait traversé Provins dans le plus grand désordre ; M. le Maréchal y entra dès le lendemain matin 18, de très bonne heure, il y mit garnison et marcha immédiatement sur Nogent pour atteindre l'ennemi qui avait saccagé et ruiné le pays en se retirant.

Le temps était épouvantable, la pluie et le vent gênaient la marche des hommes et des chevaux ; néanmoins, lorsque l'avant-garde arriva à Metz en vue de Nogent [1], M. le Maréchal se porta au galop à ses avant-postes : il était une heure de l'après-midi. Il fait lui-même une reconnaissance pour juger les desseins de l'armée en retraite et, au moment où il donne l'ordre à son aide de camp le capitaine de Xaintrailles, de porter des instructions à un officier de dragons, dont il trouvait les hommes trop avancés dans les lignes de l'ennemi, les cosaques piquent en avant, blessent grièvement M. de Xaintrailles et tuent deux dragons. Mais l'infanterie arrivait; elle met en fuite l'arrière-garde des Russes, prend possession de Nogent et pousse son avant-garde jusqu'à Mézières, sur la route de Méry.

Le lendemain 19, M. le Maréchal s'établit solidement à Châtres ; le 20 il passe la Seine à Bray et s'arrête le soir à Traisnel.

terie se dirigea à gauche sur Provins. Ce maréchal vint bivouaquer à Maison-Rouge et Vauvilliers, non loin de Provins et força le général Wittgenstein à presser sa retraite. (*Vict. et conq.*, t. XXIII, p. 114.)

[1] Le duc de Reggio s'était porté le 17 de Nangis sur Provins et refoulait dans la soirée le général Wittgenstein qui, déjà, battant en retraite de ce côté avait traversé la dernière dans le plus grand désordre. Le lendemain pendant le combat de Montereau, l'avant-garde du duc de Reggio, chassa l'arrière-garde ennemie et marcha sur Nogent, se mettant ainsi en possession de la rive droite de la Seine... (*Vict. et conq.*, t. XXIII, p. 120.)



Reconnaissance faite par le maréchal Oudinot devant Romilly.

(21 février 1814.)

Le 21, dans la matinée, M. le Maréchal était à une petite lieue de Romilly avec la brigade Piré ; il voulait s'assurer des difficultés qu'il rencontrerait pour la marche de son corps d'armée. Pendant sa reconnaissance; il rencontra un petit cours d'eau, bordé de marécages qui rendaient le passage impossible, si ce n'est sur un pont très étroit que surveillaient des cosaques déployés en vedettes. Le général commandant la cavalerie fit aussitôt avancer deux pièces d'artillerie légère et tirer sur les ennemis qui prirent la fuite. Tout le corps d'armée passa sur ce petit pont qui n'avait pas plus de huit pieds de large, ce qui fit perdre beaucoup de temps ; nous établîmes nos bivouacs à Romilly pour la seconde fois et le quartier général fut placé au château. Le duc de Reggio prend ses mesures pour contraindre les Russes à repasser la Seine et à évacuer Méry et Mégrigny. Le 22, il dispose ses colonnes d'attaque et donne l'ordre au général Boyer de débusquer les Russes de Méry[1]. Ceux-ci, se trouvant en forces défendent avec acharnement la tête de pont. Le duc de Reggio voyant l'hésitation des assaillants fait soutenir la division Boyer par une brigade de renfort qui enlève le pont, traverse la ville au pas de charge et à la baïonnette, et poursuit l'ennemi sur la route de Troyes. Les alliés étaient repoussés de l'autre côté de la Seine et l'Empereur put passer le soir même et partir le lendemain pour Troyes; il en repartit le 24, arriva dans la soirée à Lusigny dont il fallut chasser les têtes de colonnes ennemies. L'Empereur était sur une petite hauteur auprès

[1] Napoléon voulant pousser les alliés ordonna au duc de Reggio de forcer le défilé de Mégrigny, et de s'emparer de Méry par où son flanc gauche et ses derrières étaient menacés. La division du général P. Boyer, après un combat très vif, repoussa l'avant-garde du corps de Sacken, et se présenta sous Méry. L'ennemi placé sur la rive gauche défendait le pont ; culbuté et poussé au delà par la brigade Gruyère, formant tête de colonne, il met le feu au pont, se rallie de l'autre côté et engage une fusillade meurtrière. Bientôt le feu se communique du pont aux premières maisons de la rive droite, et les Russes, étouffés par la fumée et la flamme, sont obligés d'évacuer la ville qu'ils ne peuvent plus défendre ; le pont est à demi brûlé et les tirailleurs français ne craignant pas de passer sur les planches et sur les madriers enflammés, traversent la ville suivis par le reste de la brigade Gruyère. (*Vict. et conq.*, t. XXIII, p. 123.)

du corps de cuirassiers du général de Nansouty. Sa Majesté, voyant l'ennemi en bataille en avant de Lusigny avec ses drapeaux déployés et flottant au vent, dit aux généraux de cuirassiers : « Vous voyez ces étendards ! Allons, messieurs, allez m'en chercher quelques-uns ! » — Le général de Nansouty se mit aussitôt à la tête de ses escadrons et partit au galop pour joindre les Autrichiens, mais il rencontra un petit pont entouré de marécages ; les cuirassiers durent passer le défilé et se déployer sous le feu de l'ennemi, de sorte que cette charge n'eut d'autre résultat que de faire faire demi-tour aux Autrichiens.

M. le Maréchal, qui aimait le feu, accompagna le général de Nansouty dans cette charge. — Au milieu de la mêlée, arriva le général Flahaut qui cria, en agitant les bras : « Que faites-vous là, général ? Ne savez-vous donc pas que l'on traite d'un armistice en ce moment, et que ce territoire doit rester neutre ? » — En effet, le duc de Vicence qui avait négocié avec les puissances alliées, conservait l'espérance que l'Empereur s'entendrait au moins avec l'Autriche. Mais tout fut rompu.

Après avoir couché le 25 à Vendeuvre, M. le Maréchal arriva le 26 de bonne heure, devant Bar-sur-Aube. C'est dans cette ville que s'était porté le quartier général des alliés, qui avaient quitté Troyes le 24 avant le jour.

Pendant que le duc de Reggio manœuvrait sur Bar avec le 7e corps et celui du général Gérard, qui était sous ses ordres, le maréchal Macdonald marchait sur Châtillon.

Le 26 février, vers 9 heures du matin, le colonel Jacqueminot vint prévenir le maire de Bar-sur-Aube que M. le Maréchal était en position, à quelque distance de la ville ; ce magistrat répondit qu'il serait heureux de pouvoir loger le duc de Reggio chez lui, mais qu'il ne l'engageait pas à entrer dans les murs avant d'avoir pris ses précautions, que l'ennemi occupait tout le pays avec des forces considérables et que les trois souverains étaient au milieu de leurs troupes. M. le Maréchal envoya aussitôt le capitaine de Lespérut pour

prier le maire de venir lui parler et, sitôt qu'il fut arrivé, le décida à partir pour Troyes, sur un de ses chevaux, prévenir l'Empereur et lui donner tous les renseignements qu'il possédait sur la situation du pays.

Pendant qu'il revenait au quartier général, M. de Lespérut avait déjà entendu siffler des balles à ses oreilles. L'ennemi, dont les forces s'élevaient à une soixantaine de mille hommes venait de jeter une forte garnison dans Bar et montrait des masses profondes dans toutes les directions ; le combat s'engagea sur plusieurs points à la fois et devint bientôt général et acharné. M. le Maréchal, qui avait à lutter contre une armée quatre fois plus nombreuse que la sienne, voulant en imposer aux étrangers, fit transmettre l'ordre, dans toutes les divisions, de pousser des acclamations, pour faire croire à l'arrivée de l'Empereur au milieu d'elles. Ce stratagème eut un double avantage : d'abord celui de faire redouter la présence de Napoléon aux coalisés et ensuite, celui de ranimer le courage de certains régiments français qui crurent réellement à l'arrivée de Sa Majesté, pour secourir le 7e corps. M. le Maréchal chargea alors le général Gérard d'enlever le pont de Dolencourt [1] avec son corps ; la première division, commandée par le général Duhesme, s'empara de cet ouvrage à la baïonnette et poursuivit l'ennemi au delà de Bar-sur-Aube. Le duc de Reggio confia la tête de pont à une division de la jeune garde et, avec le reste de son infanterie et toute sa cavalerie,

[1] Le duc de Reggio dut également suivre la grande armée alliée sur la route de Bar. Le comte Gérard, formant la tête de colonne de ce maréchal, fit enlever le 26, par le général Duhesme, le pont de Dolencourt, gardé par la division de Hardegg, et la poursuivit jusqu'au delà de Bar. Le duc de Reggio établit son corps d'infanterie et le 2e de cavalerie dans la vallée entre la ville et le pont, dont la garde fut confiée à la division Pacthod, établie sur les hauteurs de la rive gauche de l'Aube. Cependant au milieu de la nuit le comte de Wrède conçut l'espoir de surprendre, dans Bar, les Français qui n'y étaient pas en force. L'entreprise réussit d'abord, puisque les deux bataillons envoyés s'emparèrent des faubourgs sans coup férir et pénétrèrent dans l'intérieur de la ville jusqu'à la place ; mais là ils furent reçus à bout portant par un bataillon de piquet ; la décharge fut telle que le désordre, l'épouvante et la mort furent bientôt dans leurs rangs ; ils ne parvinrent à se rallier qu'en dehors des faubourgs, après avoir perdu plus de trois cents hommes. (*Vict. et conq.*, t. XXIII, p. 129 et 130.)



repoussa l'armée alliée au delà de la ville qu'il fait occuper ; malgré la disproportion de ses forces il garde les positions qu'il a conquises. Il avait déployé toute la journée une activité surhumaine pour faire face aux divers incidents de cette bataille acharnée ; il fut puissamment secondé par la vigueur infatigable du comte Gérard. Au plus fort de l'action, les généraux alliés furent contraints de payer de leur personne à différentes reprises ; le prince de Wittgenstein et le généralissime lui-même, Schwartzenberg, furent blessés dans cette journée meurtrière.

Le duc de Reggio parcourut le terrain pendant une partie de la soirée pour surveiller l'emplacement de ses divisions qui bivouaquèrent sur le champ de bataille ; il établit son quartier général dans le village de Monstier-en-l'Isle, entre la rivière et la route. Il logea dans une maison dépourvue de toutes ressources, dont le premier étage était gardé par des sentinelles. Leur ayant demandé ce qu'elles faisaient dans cette maison, elles répondirent qu'elles avaient la consigne de surveiller des prisonniers capturés pendant la journée. M. le Maréchal se fit ouvrir et reconnut parmi les détenus plusieurs officiers bavarois qui avaient servi sous ses ordres pendant les campagnes de 1812 et 1813, dans le corps du maréchal de Wrède.

La nuit se passa dans le plus grand calme ; cependant l'ennemi avait commencé avant le jour une marche de flanc sur notre gauche, pour essayer de nous couper de nos communications avec la rivière. — Pendant ce temps, l'Empereur faisait ses préparatifs pour évacuer Troyes. — Dans cette même matinée du 27, il quitte cette ville pour surprendre l'armée prussienne qui a repris l'offensive sur la Marne ; il traverse Arcis et Sézanne et fond sur Blücher, qui le croyait encore dans la capitale de la Champagne. Napoléon n'a laissé que les ducs de Tarente et de Reggio pour former un rideau devant la grande armée des alliés, avec mission de la retenir le plus longtemps possible de l'autre côté de l'Aube.

Dès le lever du jour, M. le Maréchal était à cheval ; il n'avait

pas l'espoir d'infliger une nouvelle défaite à l'armée des souverains qui avaient appelé à eux tous les corps à leur portée; il était menacé d'être enveloppé et coupé de ses communications et, pour faire face à tous ces dangers, il lui restait à peine 13,000 combattants. La canonnade commença dès le matin. Notre gauche était appuyée au bois d'Arsonval et nous avions devant nous un grand et large ravin qui nous séparait de l'ennemi; cet obstacle était si profond que l'infanterie ne pouvait compter le franchir.

Vers 9 heures, le canon tonnait dans toutes les directions, tandis que les feux de mousqueterie se faisaient entendre sur la droite de la ville. M. le Maréchal qui ne pouvait apercevoir ce point envoya une reconnaissance sur son extrême gauche pour soutenir cette partie de sa ligne fortement engagée. Il avait chargé le général de Montfort du commandement de l'arrière-garde avec mission de soutenir l'effort des têtes de colonnes austro-russes et de les retenir le plus longtemps éloignées de l'Aube, où elles avaient essayé en vain de nous devancer. Il se porta lui-même à la tête de pont de Dolencourt dont il avait confié la garde à la division Pacthod; il fit défiler son parc d'artillerie, puis le 2e corps du général Gérard et une partie du 7e corps; à ce moment les Russes faisant un suprême effort pour gagner du terrain, avaient réussi à mettre leur artillerie en batterie de manière à commander le pont ; il restait encore une division d'infanterie et la cavalerie qui attendaient leur tour pour passer sur l'autre rive; la tête de pont se trouvait en grand danger ; M. le Maréchal dépêcha le colonel Jacqueminot au général de Montfort, lui porter l'ordre de charger l'artillerie russe à la baïonnette et de la déloger coûte que coûte.

Ce mouvement fut exécuté avec une grande hardiesse par le brave général, qui enleva une brigade de la jeune garde au pas de course et força les canonniers à se retirer en désordre [1].

Le passage se termina sans nouvel incident et le duc de

[1] Une résistance aussi opiniâtre et des attaques si impétueuses déterminèrent le prince de Schwartzenberg à renforcer le comte Wittgenstein de deux



Reggio traversa lui-même le pont à 4 heures. Il ne restait plus sur l'autre rive que son arrière-garde, qui rejoignit à la tombée de la nuit, après avoir combattu toute la journée avec une vigueur opiniâtre. Les alliés avaient perdu quatre mille hommes et nous en avions eu dix-huit cents tués ou blessés.

M. le Maréchal avec ses deux petits corps d'armée, formant un effectif de treize mille combattants, avait lutté pendant quarante-huit heures contre la grande armée des alliés, celle qui avait à sa tête les trois souverains et le généralissime des coalisés. Il avait été vainqueur le premier jour et n'avait repassé l'Aube le lendemain qu'après avoir reconnu l'impossibilité d'étendre ses ailes assez loin pour empêcher celles de l'ennemi de l'enfermer. Il avait infligé des pertes très sérieuses à ses adversaires et avait arrêté pendant deux jours la marche des alliés.

Le duc de Reggio continua son mouvement de retraite pendant la nuit du 28 et coucha à Vendeuvre pour la troisième fois. Il ne trouva plus que des domestiques dans cette propriété, si belle la première fois que nous l'avions vue. Ayant appris la mort de M. de Vendeuvre, il fit venir la personne qui avait la surveillance du château et lui recommanda de mettre en sûreté tout ce qu'il était possible d'enlever, la prévenant que les cosaques ne tarderaient pas à organiser le pillage.

Le 29, notre colonne arriva à Lusigny par un temps épouvantable, mais cependant dans le plus grand ordre. Nous occupions Troyes, le 1er mars, à 3 heures de l'après-midi; M. le Maréchal plaçait son quartier général dans une fabrique de calicot, dont tous les métiers avaient été brisés par les ennemis. Il reçut l'ordre de garder la ville provisoirement pendant que l'Empereur manœuvrait sur Craonne et battait les alliés, victoire sans lendemain où les commandants de corps Victor, Grouchy et Nansouty furent blessés.

Le 4 mars, M. le Maréchal évacue Troyes, passe à Nogent

brigades de cavalerie et d'une d'infanterie du comte de Wrède ; et dès lors le duc de Reggio dut ordonner la retraite. (*Vict. et conq.*, t. XXIII, p. 160.)

le 5 et à Provins le 8. Pendant les conférences de Châtillon, il est chargé de contenir l'ennemi pour l'arrêter le plus longtemps possible sur la route de Paris.

Les nouvelles d'autre part étaient inquiétantes : le corps du Maréchal Marmont s'était laissé surprendre le 9 et avait été dispersé [1]. Ce triste épisode force l'Empereur à ordonner la retraite au moment où il attaquait l'armée de Blücher. Napoléon quitte Chavignon le 11 pour couvrir Soissons, mais il apprend le 13, que les Russes sont entrés à Reims ; il ne s'occupe d'autre chose que d'en chasser le général de Saint-Priest, ce qu'il exécute le lendemain après un combat meurtrier.

Pendant ce temps les maréchaux Oudinot et Macdonald retardent la marche de l'armée du prince de Schwartzenberg. M. le Maréchal écrit au prince de Neuchâtel qu'il va être forcé de continuer sa retraite, après s'être maintenu pendant huit jours aux environs de Provins [2].

Sur ces entrefaites le duc de Reggio est attaqué le 16, il se bat jusqu'au soir pour défendre le passage de l'Aube après avoir fait traverser cette rivière à son corps. Nous perdons beaucoup de monde, le général Leval est blessé et M. le Maréchal est effleuré par une balle, l'aide de camp colonel Bourcet avait eu son porte-manteau enlevé par un boulet qui lui rasa les reins.

Ayant reçu l'ordre de nous concentrer à Provins, nous nous mîmes en marche le lendemain pour Nogent.

L'Empereur était à Reims avec dix-huit mille hommes et soixante bouches à feu ; il se préparait à revenir sur la Seine. Pendant trois jours on ne se battit pas ; on semblait attendre

[1] Le maréchal Marmont se laissa surprendre par les généraux Yorck et Kleist ; il abandonna à l'ennemi 40 canons, 120 caissons et 1200 prisonniers.

[2] Les maréchaux Macdonald et Oudinot avaient été faits maréchaux le même jour après Wagram, mais le premier était plus ancien général que le second. L'Empereur pour donner de l'ensemble aux opérations des petits corps, détachés pour retarder la marche de la grande armée des alliés, mit sous les ordres du duc de Tarente le corps d'armée du duc de Reggio et celui du général Gérard, avec la cavalerie des généraux Saint-Germain, Milhaud et comte de Valmy. (*Vict. et conq.*, t. XXIII, p. 135.)

ce que les conférences allaient décider. Les troupes avaient besoin de cette espèce de trêve, elles étaient accablées par les marches et contremarches, revenant sans cesse sur le même terrain, déjà foulé tour à tour par les Alliés et par les Français.

Le 20, l'armée autrichienne se porta sur Arcis-sur-Aube, voulant faire sa jonction avec l'armée prussienne.

L'Empereur était arrivé à marches forcées avec sa garde; il espérait trouver les différents corps de cette armée isolés les uns des autres et les battre successivement, mais il sut bientôt qu'il avait devant lui toute l'armée autrichienne. La cavalerie française dut se replier devant celle des alliés, six fois plus nombreuse; alors l'Empereur courut les plus grands dangers en s'élançant l'épée à la main au milieu des escadrons en retraite. Pressé de prendre ce parti par ses généraux, Napoléon se décida à ordonner la retraite.

Lorsque le 7e corps rallia la petite armée de Sa Majesté, après avoir passé un défilé très étroit, le mouvement rétrograde était déjà commencé; la garde impériale passa le pont avec le Maréchal Ney et l'artillerie suivit. L'Empereur était près du pont, tout au bord de la rivière, assis sur un tonneau et entouré de son état-major. M. le Maréchal accourt au galop et annonce l'arrivée de ses têtes de colonne. Napoléon lui prescrit de passer le pont sans délai, de garder tous les défilés, les routes de Troyes, de Lesmont et de Méry, de défendre le pont tant que la résistance serait possible et d'y mettre le feu avant de battre en retraite [1].

Le duc de Reggio ne descendit pas de cheval; il se porte au-

[1] L'Empereur chargea le duc de Reggio et le comte Sébastiani de défendre les ponts d'Arcis, de s'établir le plus solidement possible dans cette ville et de former une arrière-garde. Cette honorable mission fut dignement remplie et les troupes effectuèrent en bon ordre le passage du défilé. La brigade Montfort occupa le faubourg que traverse les routes de Lesmont et de Troyes; la brigade Maulmont garda le faubourg de Méry; la brigade Chassé fut placée en réserve; la division Rothembourg prit position en troisième ligne sur la rive droite de l'Aube... Le duc de Reggio après avoir pris toutes ses mesures pour défendre le passage et hérisser de batteries la rive gauche de l'Aube, s'établit au Chêne, à l'embranchement des trois routes, où il re-



La cavalerie de la garde défilant devant l'Empereur à Arcis-sur-Aube.

(21 mars 1814.)

devant de ses troupes, charge la division Leval de couper la route de Troyes, enjoint au général de Montfort de surveiller celle de Lesmont et confie la garde de celle de Méry au général Maulmont. La division Rottembourg reste en réserve avec la brigade Chassé.

L'Empereur quitte Arcis à son tour après avoir vu défiler sa garde; M. le Maréchal se rappelle qu'il n'a pas dîné et demande qu'on lui serve un morceau de pain, qu'il mange sans descendre de cheval.

Pendant que les généraux prenaient les dispositions qui leur avaient été prescrites, l'armée autrichienne marchait sur Arcis et commençait le feu contre toutes nos colonnes; une pluie de boulets s'abat autour de l'état-major et une canonnade terrible gronde pendant plus d'une heure. M. le Maréchal fait mettre son artillerie en batterie dans les faubourgs pour arrêter les progrès de la cavalerie ennemie, et pour donner le temps à notre infanterie de céder le terrain méthodiquement. Lorsque les derniers bataillons de notre arrière-garde se présentèrent pour passer le pont, le duc de Reggio, qui les attendait au milieu du feu, est frappé en pleine poitrine par une balle qui s'amortit sur sa plaque.

Le général Leval se tient également à la tête de pont, et donne l'ordre d'y mettre le feu au moment où il est impossible d'arrêter le flot montant des troupes alliées. M. le Maréchal prit alors position au Chêne où se trouve l'embranchement des trois routes, et y passa le reste de la nuit.

Pendant cette journée du 21, le Maréchal Macdonald, avec son corps et celui du général Gérard, faisait face à l'aile gauche de l'armée alliée; il manœuvrait sur les hauteurs de

cueillit le lendemain à onze heures du soir, la brigade Maulmont, laissée dans le faubourg pour protéger la destruction du pont de Villette et la construction de barricades aux principales issues de la ville; plusieurs sapeurs du génie furent tués par les tirailleurs ennemis dans cette opération; mais à la fin le pont tomba sous la hache. Ainsi, tous les efforts de l'ennemi échouèrent devant la constance et l'intrépidité d'une poignée de Français, exposés aux attaques combinées des trois corps de Wurtemberg, de Gyulay et de Rayewsky. *Cette héroïque résistance sauva l'armée.* (*Vict. et conq.*, t. XXIII, p. 181 et 182.)

Lesmont, contre le comte Orchewski, qui voulait couper la route de Vitry. Dans la soirée, il battit en retraite sur Ormes.

Le 22 M. le Maréchal fit prendre un peu de repos à ses troupes, en attendant son arrière-garde, laissée dans les faubourgs d'Arcis pour la destruction du pont. La brigade Maulmont chargée de ce soin sut tenir tête à toute l'armée autrichienne et rentra au Chêne vers minuit après avoir accompli héroïquement sa mission.

Le lendemain 22, M. le Maréchal passe la nuit à Dosnon; sur cette route presque impraticable, nous rencontrons des pièces abandonnées dans les fondrières, dont les attelages n'ont pu les sortir; cette artillerie appartenait au 6e corps; il fallut se frayer un passage à côté de la route pour éviter un plus grand retard.

Le général de Caulaincourt, duc de Vicence, qui représentait Sa Majesté auprès des puissances alliées, et avait été chargé par l'Empereur de chercher un accommodement, passa avec le 2e corps, à la recherche de l'Empereur, pour le prévenir que les négociations étaient rompues.

Cependant, nous étions arrivés à la nuit tombante au bord de la Marne ; de là on apercevait un corps autrichien qui défilait sur la route de Paris et lançait de temps en temps quelques coups de canon à toute volée. M. le Maréchal fit installer les bivouacs près de Frignicourt, à trois quarts de lieue de Vitry, après s'être solidement établi sur la route de Saint-Dizier, et avoir fait garder toutes les communications. Le lendemain, nous continuions notre route, après avoir brûlé le pont de chevalets [1] qui avait servi au passage de l'armée.

Le 23, l'Empereur, qui avait couché au château de Plessis-le-Comte, part pour Saint-Dizier où il est rejoint par le duc de Vicence qui lui rend compte de ses négociations. M. le Maréchal arrive le même jour dans cette ville et l'Empereur, après avoir eu un entretien avec lui, donne l'ordre de faire une

[1] Le duc de Reggio parti du Chêne, passa à Frignicourt sur le pont de chevalets qu'il brûla, et continua à former l'arrière-garde ; il n'avait perdu que quelques voitures de bagages. (*Vict. et conq.*, t. XXIII, p. 184.)

démonstration du côté de la Lorraine et d'occuper la route de Bar-le-Duc. Le duc de Reggio part le lendemain et détache une partie de sa cavalerie sous les ordres du général de Piré, lui enjoignant de marcher sur Chaumont, pour intercepter la route de Langres et de former un rideau, en couvrant le pays d'une quantité de détachements.

Le 24, l'Empereur passe à Vassy et vient coucher à Doulevent, menaçant la route de Bar-sur-Aube ; mais il apprend dans la nuit du 25 que l'ennemi s'est emparé de Saint-Dizier. Il reprend le chemin de cette ville le 26. Lorsqu'il fut arrivé sur le plateau de Valcourt, dans les environs de Vassy, il aperçut l'armée ennemie en bataille qui couvrait la route de Saint-Dizier, et dont la droite s'étendait dans la direction de Vitry. Son infanterie, fortement appuyée au bois de Perthes, était couverte par une nuée de tirailleurs à pied et à cheval. Sa Majesté fit appeler l'infanterie qui était restée à Vassy, et les troupes de M. le Maréchal qui arrivèrent le même jour par la route de Joinville.

La cavalerie française passa la Marne, dès le matin de ce même jour, au gué d'Hallignicourt : le général Sébastiani marcha en colonnes, soutenu par les corps des généraux Milhaud, Saint-Germain et Kellermann ; l'infanterie de la garde et celle des corps de Macdonald et de Gérard suivait le mouvement de la cavalerie. Le duc de Reggio arrivant du côté opposé menaçait le bois de Perthes et le flanc gauche de l'ennemi. A 9 heures du matin, on commença d'entendre la canonnade et, peu d'instants après, M. le Maréchal ayant remarqué la persistance de feux de file partant du côté du bois, accourut aux avant-postes, à la tête de la cavalerie du général Kellermann, et poursuivit les Russes entre Perthes et Saint-Dizier. On vit bientôt l'ennemi prendre la fuite par la route d'Eclaron, et s'engouffrer dans le bois de Troisfontaines qui a la forme d'un angle ; leurs masses durent alors se déployer pour pénétrer dans les taillis.

Le duc de Reggio, continuant sa poursuite, fit charger les cosaques qui formaient encore des groupes nombreux épar-

pillés sur la rive gauche de la Marne; beaucoup d'entre eux furent faits prisonniers avant d'avoir pu atteindre le pont. M. le Maréchal traversa Saint-Dizier ventre à terre ; son infanterie déboucha bientôt vers les dernières maisons du faubourg et reçut alors quelques boulets, mais elle accéléra sa marche et ne laissa pas le temps aux artilleurs de recharger leurs pièces avant de se retirer [1].

L'ennemi, en se dérobant, fit un demi-tour par les hauteurs de Champcenets; le duc de Reggio prit à droite, dans les marais, pour contourner le village et envoya un de ses aides de camp, M. de Lespérut, pour le reconnaître ; au moment où cet officier rendait compte de sa mission, un boulet de canon lui enleva son schako sans le blesser.

M. le Maréchal, en traversant Champcenets, trouva tous les habitants dehors et réunis pour lui souhaiter la bienvenue. Voyant les femmes qui se désolaient sur leur triste situation, et sur la crainte qu'elles avaient d'être pillées et peut-être égorgées; il s'arrêta au milieu d'elles, sans descendre de cheval et essaya de les réconforter. Pendant ce temps-là, l'infanterie eut le temps de rejoindre.

L'ennemi avait placé sa cavalerie en bataille sur les hauteurs, vers la limite du département de la Haute-Marne et de celui de la Meuse. M. le Maréchal trépignait d'impatience en attendant l'arrivée de son artillerie, lorsqu'une femme vint, en sanglotant, lui dire que des pillards s'étaient introduits dans l'église. Voulant s'assurer du fait par lui-même, le duc de Reggio se dirige de ce côté, et aperçoit une cantinière et un dragon de la garde qui s'échappaient par le cimetière, emportant leur butin dans des mouchoirs noués. Le dragon saute

[1] Le duc de Reggio se dirigea sur Saint-Dizier par la route de Joinville. Cette ville était occupée par le général Tettenborn. Le maréchal entra au pas de charge dans Saint-Dizier, dont la garnison effrayée se replia sur Bar. L'ennemi étant alors rompu et sans appui, la cavalerie française redouble d'audace et d'activité... Le duc de Reggio à la tête de la cavalerie du comte de Valmy conduit battant le gros des Russes à cinq kilomètres au delà de Saudrupt, où la nuit le force à prendre position. (*Vict. et conq.*, t. XXIII, p. 327 et 328.)

par-dessus le mur et, retrouvant son cheval, part au galop dans la direction de Saint-Dizier; mais M. le Maréchal, transporté d'indignation, lui donne la chasse, l'atteint à une centaine de pas des dernières maisons du village et lui passe son épée au travers du corps. La cantinière fut arrêtée par la gendarmerie et tous les objets volés furent restitués à l'église.

Cet incident n'avait pas duré dix minutes : l'artillerie arrivée avait été placée en batterie hors des maisons. Les dragons reçurent l'ordre de marcher par la droite en suivant le ravin, mais l'ennemi ne donna pas le temps de faire feu, il descendit la colline au galop et s'éparpilla dans la plaine, où notre cavalerie le poursuivit jusqu'à la hauteur de Saudrupt.

M. le Maréchal s'arrêta au coin du bois de ce nom avec le général Excelmans et mit pied à terre. A ce moment arriva une bordée de mitraille au milieu de l'état-major. Ce coup de tonnerre attira un grand nombre de paysans qui étaient réfugiés dans le bois; parmi eux, plusieurs étaient fermiers du duc de Reggio, pour des terres faisant partie du domaine de Jeand'heurs, dont nous étions très rapprochés. M. le Maréchal profita de ce voisinage pour y dépêcher le capitaine de Thermes, afin de prévenir au château de tout préparer pour le recevoir dans la soirée avec son état-major.

A peine l'aide de camp était-il parti que l'Empereur arriva au galop ; il était absolument seul ; au moment où il allait ouvrir la bouche pour parler à M. le Maréchal, un canonnier à cheval, qui se trouvait à quelques pas d'eux, fut emporté par un boulet. Sa Majesté, observant l'ennemi de la route, ordonna une charge que les dragons et les lanciers de la garde fournirent aussitôt ; après avoir parcouru la plaine, ces cavaliers entrèrent résolument dans les vignes de Saudrupt; les Russes firent là une sérieuse résistance ; leur infanterie était en grande partie abritée derrière les murs, d'où elle entretenait sans danger ses feux de mousqueterie. Cependant notre artillerie étant venue à l'aide de la cavalerie, et les Russes voyant plusieurs régiments de la jeune garde s'ébranler, se débandèrent de toutes parts dans la vallée, laissant la route

et les vignes couvertes de cadavres. Mais beaucoup de soldats russes avaient préféré se cacher dans les maisons, en attendant la nuit qui tombait déjà. Les troupes bivouaquèrent et allumèrent leurs feux sur les positions qu'elles avaient conquises.

M. le Maréchal resta à Saudrupt et s'établit à la poste aux chevaux tenue par M. Briot. Pas un habitant n'était resté dans ce village pendant le combat. On fit chercher Mme Briot, qui s'était réfugiée dans les bois avec sa famille ; elle ne tarda pas à revenir avec une partie des fugitifs. Ces braves gens furent dans une véritable consternation lorsqu'ils retrouvèrent leurs demeures dévastées par les Russes ; on n'entendait que doléances et gémissements au milieu de la plus grande confusion. — Pendant cette nuit plusieurs notables de Bar-le-Duc vinrent s'entretenir avec M. le Maréchal.

L'Empereur, à la nuit tombante, était allé coucher à Saint-Dizier ; il venait d'assister au dernier combat auquel il lui fût donné de prendre part, pendant la campagne de 1814. — Napoléon repart le lendemain matin pour Vitry où il apprend que les armées du prince de Schwartzenberg et du feld-maréchal Blücher ont fait leur jonction dans l'immense plaine qui se trouve au sud de Châlons. On lui annonce en même temps que les maréchaux Mortier et Marmont ont été écrasés à la Fère-Champenoise ; alors, l'Empereur revient encore une fois à Saint-Dizier, poursuit sa route par Doulevent et arrive à Troyes dans la nuit du 29 au 30.

En quittant Saudrupt les Russes s'étaient dirigés sur Bar-le-Duc ; M. le Maréchal partit le lendemain matin à leur poursuite ; il arriva dès 7 heures au bois de la ville haute de Bar, où il trouva ses dragons qui avaient mis pied à terre et deux pièces d'artillerie légère ; il fit sonner à cheval et se rendit par le chemin de Véelle, à la ville basse, où quelques cosaques étaient encore en vedettes. Au moment où il déboucha dans la rue de la Rochelle, à la tête de sa cavalerie, il reçut une balle au travers de son chapeau. Il s'en fallut de deux lignes que M. le Maréchal ait trouvé la mort, en cette circonstance, à quelques pas de son hôtel.

L'ennemi fit une sérieuse résistance au pont de l'Ornain. Il fut cependant forcé de se retirer, en s'éparpillant sur les hauteurs, dans les vignes qui bordent la route de Verdun. Le duc de Reggio poursuivit son mouvement jusqu'au village de Naives et revint à Bar où il établit son quartier général chez son père.

Dans la journée, M. le Maréchal réunit ses généraux pour leur expliquer ce qu'ils devaient faire pour harceler l'ennemi dans toutes les directions, et entraîner les populations guerrières de la Lorraine, qui étaient déjà disposées à prendre les armes et à faire la guerre de partisans; mais le soir même il recevait des dépêches de l'Empereur qui le rappelait auprès de lui. Ce petit corps d'armée marcha toute la nuit par une telle obscurité qu'il fallut se servir de lanternes [1].

Lorsque nous arrivâmes à Saint-Dizier, l'Empereur était déjà parti ; M. le Maréchal nous fit remettre en marche pour aller passer la nuit à Vassy. Après deux autres journées de marche très pénibles, le 7e corps arriva à Lusigny le 30, à 4 heures du soir.

Le duc de Reggio reçut l'ordre de se porter en avant de Lusigny, sans entrer dans le bourg; il passa la nuit au milieu des champs ; ce fut une des plus tristes de cette campagne.

Le 31, le 7e corps reçut l'ordre de se retirer sur Troyes ; il arriva le 1er avril à Estissac ; nous étions le 2 à Sens, dont nous partions le lendemain à 2 heures du matin, pour aller coucher à Villeneuve-la-Guyard. M. le Maréchal y fut logé dans une maison où se trouvait déjà le duc de Tarente.

Le lendemain 4, nous arrivions de bonne heure à Fontainebleau. Nos regards furent de suite frappés par l'agitation de la population; des groupes d'habitants mélangés à des soldats de toutes armes, s'entretenaient des grands événements

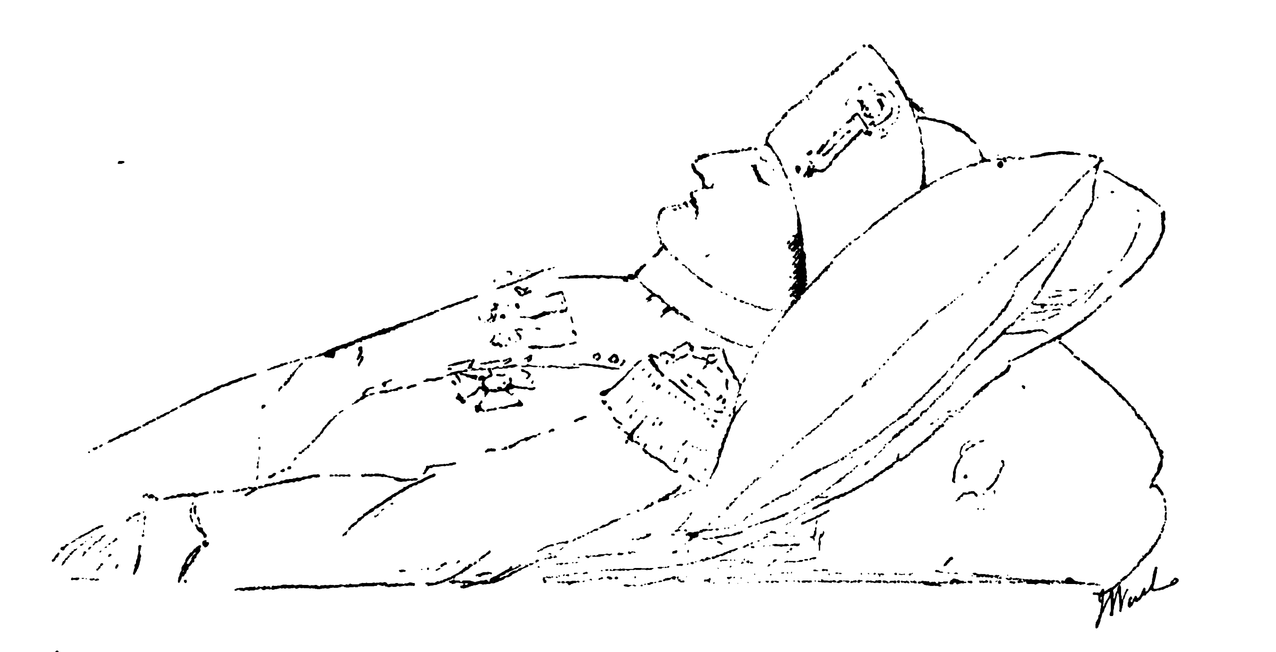
[1] Pendant que l'armée revient sur Fontainebleau et que l'Empereur part en poste pour Paris, le duc de Reggio entrait à Bar-sur-Ornain et jetait des partis sur la Meuse, pour avoir des nouvelles de la division sortie de Metz avec le général Durutte. Mais ce maréchal reçut l'ordre de rejoindre l'armée en toute hâte et, la retraite sur Troyes s'opéra en reprenant la route de Joinvillle. (*Vict. et conq.*, t. XXIII, p. 329.)

qui surgissaient, et des malheurs qui fondaient sur la patrie depuis deux années ; on discutait la déchéance de l'Empereur votée la veille par le Sénat, et l'on racontait la défection de Marmont, l'ancien camarade d'école de Napoléon Bonaparte.

M le Maréchal se rendit promptement au château pour y trouver l'Empereur ; il rentra fort tard dans la soirée à son logement et dit à ses officiers : L'Empereur m'ayant demandé mon avis sur les conséquences du vote du Sénat, je lui ai répondu franchement : « Vous savez, Sire, que je fais la guerre depuis vingt-deux ans ; plus de trente cicatrices me permettent de dire que je ne m'y suis pas ménagé ; eh bien ! ne comptez pas que mon épée sorte du fourreau pour soutenir une guerre civile. » — Puis il ajouta : « Peut-être viendra-t-on m'enlever cette nuit.[1] » Mais son état-major veilla toute la nuit et le lieutenant-colonel Jacqueminot donna l'ordre au sergent de grenadiers qui gardait la maison avec vingt-cinq hommes, de ne laisser pénétrer personne avant de l'avoir prévenu.

Pendant la nuit, le maréchal Moncey se fit introduire auprès du duc de Reggio qu'il trouva dans son lit : « Eh bien, mon cher Maréchal, lui dit celui-ci, venez-vous pour m'arrêter ? » — « Non, mon ami, répondit le duc de Conegliano, je viens pour vous embrasser. »

[1] Cependant le 4 les ordres étaient donnés pour transférer le quartier impérial entre Ponthierry et Essonnes. Après la parade qui avait lieu tous les jours à midi, dans la cour du Cheval blanc, les principaux de l'armée avaient reconduit Napoléon dans son appartement. Le prince de Neuchâtel, le prince de la Moskowa, le duc de Dantzick, le duc de Reggio, le duc de Tarente, le duc de Bassano, le duc de Vicence, le grand maréchal Bertrand, et quelques autres, se trouvaient réunis dans le salon ; on semblait n'attendre que la fin de cette audience pour monter à cheval et quitter Fontainebleau. Mais une conférence s'était ouverte sur la situation des affaires ; elle se prolonge dans l'après-midi et lorsqu'elle est finie on apprend que Napoléon a abdiqué. (Manuscrit de 1814, par le baron Fain.)



NAPOLÉON sur son lit de mort à Sainte-Hélène.

(Croquis fait d'après nature, le 6 mai 1821, par le lieutenant-colonel John Ward, du 91e régiment d'infanterie anglaise.)

PIÈCES JUSTIFICATIVES

PIÈCES JUSTIFICATIVES

I

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Au quartier général de Paris, le 9 prairial an XII.

L. Davout, maréchal de l'Empire, colonel général de la garde de l'Empereur, commandant en chef le camp de Bruges, au général Oudinot, commandant en chef le camp de Bruges par intérim.

J'ai reçu, mon cher Oudinot, l'état nominatif que tu m'as adressé, des braves hussards qui étaient à bord de la *Ville d'Anvers ;* je l'ai envoyé au ministre de la guerre, en lui faisant la demande d'admettre dans la Légion d'honneur, le lieutenant Klein et le maréchal des logis Grosse. Comme il est possible que ta réponse me trouve encore à Paris, adresse-moi une demande pour les chasseurs qui montaient la *Ville d'Aix*, dont la conduite a été la plus belle.

J'ai fait les démarches pour le lieutenant-colonel Castex ; si elles n'ont pas de suite du succès, cela ne peut s'attribuer qu'aux grandes occupations du ministre ; ma demande a été d'autant mieux accueillie que Castex a d'excellentes notes.

Tu n'attends pas de moi que je te donne l'éclaircissement des bruits qui se répandent, tu peux bien croire que s'ils avaient le sens commun, j'en aurais été instruit : très certainement l'Empereur ne prendrait pas de détours pour me donner une autre destination, si cela lui convenait.

Je compte partir à la fin de cette semaine ou, sans faute, au commencement de l'autre.

Je te recommande vivement de suivre ce que je t'ai mandé hier au sujet de toutes les qualifications et titres.

Organise de suite l'exercice des péniches par compagnie ainsi que j'avais l'intention de le faire, aussitôt que l'on aurait mis à ma disposition la quantité de péniches nécessaire, sur les 18 péniches attachées à la flottille batave. On peut en mettre neuf dans le canal de Bruges pour ta division, et neuf dans les bassins d'Ostende pour celle de Friant ; au surplus, concerte-toi avec l'amiral Verhuel.

Le capitaine de la 33e va être renvoyé.

L'Empereur m'a fait passer un quart d'heure agréable en me disant autant de bien de toi que j'en pense.

Amitié,

L. DAVOUT.

II

NOMINATION D'OUDINOT AU COMMANDEMENT DES GRENADIERS

Junot, général de division, aide de camp de l'Empereur, grand officier de l'Empire et de la Légion d'honneur, colonel général des hussards et ambassadeur de Sa Majesté l'Empereur des Français près la cour de Portugal, grand-croix de l'ordre du Christ.

A monsieur le général de division Oudinot, grand-officier et grand-cordon de la Légion d'honneur, membre du Corps législatif et commandant en chef les grenadiers de la réserve à Arras.

Monsieur le général,

J'ai reçu avec un grand plaisir votre lettre du 14 germinal. Rien au monde ne peut m'être plus agréable que de savoir que l'on se rappelle encore de moi dans les rangs des braves grenadiers de la réserve. Dites-leur, je vous prie, que je les suivrai partout, puisque je ne puis plus prétendre à l'honneur de les conduire.

M. Clément doit avoir une copie de la délibération que nous avons prise relativement au monument[1]. Les fonds nécessaires à son érection doivent être déjà dans la caisse du payeur de la division, ou celle du payeur général du département. L'architecte que j'avais désigné pour être chargé de ce travail est M. Lannois, à qui j'écris par ce courrier et qui prendra vos ordres. Le sculpteur est M. Dejon.

Permettez, mon cher général, que je vous délègue les soins dont je m'étais chargé moi-même pour ériger ce monument le plus prompte-

[1] La colonne de la Grande Armée.

ment possible. Je pense que vous serez bien aise d'y inscrire votre nom. Quant à moi, je verrai toujours avec plaisir le mien à côté de celui du digne successeur que l'Empereur m'a donné dans le commandement des grenadiers de la réserve. Si vous croyez devoir ajouter quelque chose à ce qui avait été déjà arrêté, je vous prie de vouloir bien m'y comprendre et permettre que sur le contrôle général de la division, mon nom reste toujours inscrit pour *mémoire*.

Je vous prie, mon cher général, de me rappeler au souvenir de M. et Mme Lachaise, ainsi que Mme Junot et dire aux bons habitants de la ville d'Arras que je n'oublie pas les bons procédés qu'ils ont eus pour moi et l'amitié qu'ils m'ont témoignée. Je vous recommande particulièrement la maison Gouduncha avec laquelle j'étais extrêmement lié.

Si vos officiers généraux et supérieurs sont les mêmes que de mon temps, dites-leur, je vous prie, mon cher général, que j'espère qu'ils me regardent encore comme un ami.

Adieu, mon cher général, faites-moi l'amitié de m'écrire quelquefois et croyez que quelque brillant, honorable et avantageux que soit le poste que j'occupe, il n'est pas de jour où je ne regrette le commandement des grenadiers de la réserve.

Je vous salue et vous embrasse de tout mon cœur.

JUNOT.

Lisbonne, le 10 floréal an XIII.

Ostende, le 23 pluviôse an XIII.

Le général de brigade Debilly[1] *au général de division Oudinot.*

Il est donc vrai, mon cher général, que votre division ne vous reverra plus ! Vous dire qu'elle en est très affligée, c'est vous exprimer faiblement ce qu'elle éprouve en perdant le général qu'elle affectionnait de toute son âme. Elle ne trouve de consolation que dans la récompense qu'elle voit décerner à vos brillants services. Elle envie le sort des grenadiers de la réserve dont vous allez prendre le commandement.

Je ne vous parle pas, mon cher général, de la douleur que me cause notre séparation. Je n'avais encore rien fait en guerre sous vos

[1] Le brave général Debilly, qui avait fait avec la plus grande distinction les campagnes de 1792 en Champagne, celle du Danube en 1799, celle de l'armée du Rhin en 1801, donna de nouvelles preuves de sa valeur pendant la campagne d'Austerlitz et fut tué à la bataille d'Iéna (14 octobre 1806). L'Empereur attacha son nom à un quai de Paris.



yeux pour mériter l'amitié dont vous m'avez honoré, j'étais jaloux d'en trouver l'occasion qui m'échappe.

Daignez me conserver vos bontés et croire au sincère et éternel attachement de votre dévoué.

DEBILLY.

III

NOTE SUR L'AFFAIRE D'AMSTETTEN, 4 NOVEMBRE 1805

CORPS
DES
GRENADIERS

Le siège d'Ulm, la victoire de Gunsbourg furent préparés par les combats de Wertingen et d'Amstetten où les grenadiers firent des prodiges de valeur. En moins de trois heures, ils mirent en déroute 18,000 grenadiers autrichiens qui, reculant épouvantés, entraînent avec eux l'armée ennemie jusqu'à Amstetten ; mais là, comme honteuse d'avoir abandonné de telles positions, elle revient sur ses pas, résolue à les défendre.

Les grenadiers Oudinot, toujours à l'avant-garde, marchaient en pleine sécurité, lorsque le détachement de 200 hommes qui les éclairait, trouva le village de Turnbach occupé par 400 hommes d'infanterie, appuyés de quelques escadrons et de plusieurs pièces d'artillerie. Le général Oudinot qui avait devancé le gros de sa colonne, lança son avant-garde sans se préoccuper de la disproportion numérique qui était tout à l'avantage des Autro-Russes et commanda la charge sans hésiter. L'ennemi, à l'approche de nos bayonnettes, cessa son feu de mousqueterie et, mis en fuite, fut poussé l'épée dans les reins, Turnbach fut occupé par une poignée de grenadiers ; 1,800 prisonniers dont 600 Russes sont le premier résultat de cette affaire.

La victoire d'Amstetten venait d'ouvrir à l'armée les portes de Vienne. Les grenadiers Oudinot traversent cette ville l'arme au bras, et les corps autrichiens qui, depuis quelques jours, se retiraient devant nous, étaient résolus à défendre le passage du Danube. Ils avaient pris position sur la rive gauche, leur artillerie était placée de manière à pouvoir enfiler le pont et à le croiser par le feu de plusieurs batteries.

IV

RAPPORT SUR LE PASSAGE DU PONT DE VIENNE PAR LES GRENADIERS

CORPS
DES
GRENADIERS

Le 22 brumaire an XIV.

Le corps des grenadiers établi sur la hauteur de Baumgarten, reçut de S. A. Monseigneur le prince Murat, l'ordre de quitter ses positions pour se porter sur Vienne.

Formé sur trois lignes, il s'avança avec son artillerie en tête de chaque brigade, sous les murs de la ville où il resta jusqu'à onze heures du matin. Dirigé sur les îles du Danube dont il passa d'abord les premiers ponts, il arriva sur le pont principal, dit Thabor-Brouken, long de deux cent trente toises.

Les Autrichiens, qui depuis plusieurs jours se retiraient à mesure que l'armée française s'avançait, semblaient annoncer qu'ils défendraient le passage. Ils avaient mis leurs troupes en bataille sur la rive opposée, et placé leur artillerie de manière à enfiler le pont et le croiser par le feu de plusieurs pièces en batterie à droite et à gauche. Outre ces dispositions militaires, toutes les arches du pont étaient garnies de barils de poudre qui, liés par des boyaux de communication remplis d'artifices, devaient le faire sauter dans le cas où l'on eût voulu le forcer.

Pendant quelques pourparlers avec le prince commandant les troupes autrichiennes, pour lui persuader que les Français n'étaient plus en guerre avec les Autrichiens, mais avec les Russes seulement, le corps des grenadiers toujours en masse, effectuait son passage, en jetant dans le Danube tous les combustibles qui se trouvaient sous ses pas. Il était déjà aux trois quarts lorsqu'on entendit les Autrichiens faire le commandement de feu : leurs pièces allaient s'ajouter à tous les moyens de destruction mis en œuvre. Les braves grenadiers, qui voyaient de sang-froid un danger aussi imminent, étaient au moment de périr, lorsque le général Oudinot, avec son état-major, se précipite sur ceux qui allaient mettre le feu au pont et leur enlève leurs mèches. Alors les grenadiers, profitant de ces débats, pressent leur marche au pas de charge et le pont fut passé. Le corps se porta sur le champ en avant du village de Spitzen, où il resta jusqu'à ce qu'on se soit assuré le parc d'artillerie composé de cent quatre-vingts pièces de canon et de plus de trois cents caissons. Il continua sa route sur Corn-Neubourg où il prit position.

Dans sa marche, le corps des grenadiers avait enveloppé six bataillons ainsi que le régiment des cuirassiers de l'Empereur, une partie de celui de Nassau et différents détachements de hussards de Sikler et Kaiser; mais d'après des ordres supérieurs et par des motifs de convention qui lui étaient inconnus, le général Oudinot les autorisa à se retirer.

Le passage du Danube est par ses résultats un des événements les plus intéressants de la campagne. Il fournit en même temps un des plus beaux traits de la bravoure et du sang-froid des grenadiers français.

Le lendemain le corps marche sur Stockerau où il prit encore deux bataillons, dont l'un hongrois fort de neuf cents hommes et l'autre de sept à huit cents hommes du régiment de Salsbourg. Ils mirent bas les armes le lendemain.

Dans cette ville se trouvait un magasin immense d'effets militaires de toutes espèces appartenant à l'armée autrichienne. Le corps s'en empara. Toutes les troupes dirigées sur ce point profitèrent, d'après des ordres supérieurs, des ressources qu'il offrait à leurs besoins.

V

CORPS DES GRENADIERS

Rapport sur l'affaire d'Hollabrünn le 25 brumaire an XIV

Le corps des grenadiers établi le 24 en arrière de Schœn-Graben, ayant son 1er régiment (brigade du général Mortières) en avant du village, reçut le 25, à trois heures après midi, l'ordre d'attaquer les Russes qui tenaient position à trois cents pas de la nôtre.

La canonnade commence, soutenue de part et d'autre avec vigueur; le 13e régiment, composé des bataillons d'élite tirés des 13e et 58e de ligne se portent en avant. L'engagement eut lieu avec l'infanterie russe.

L'ennemi reçut le premier choc avec beaucoup de résolution. Appuyé à son artillerie, il charge à son tour. Le 1er régiment tenait ferme, mais perdait beaucoup de monde, lorsque le major Brayer avec le 2e régiment (9e et 81e), pour appuyer le 1er régiment, déboucha de la droite du village que l'ennemi avait incendié par ses obus.

Malgré la résistance opiniâtre de l'ennemi, le 2e régiment, enlevé au pas de charge, culbute tout ce qui s'oppose à son impétuosité. Dans cet intervalle les Russes avaient fait un mouvement de leur gauche à leur droite. Les brigades de MM. les généraux Dupas et

Ruffin, soutenus par la cavalerie du général Walter, avaient pris la direction de la gauche de Schœn-Graben, pour s'opposer à l'effort que l'ennemi semblait vouloir faire par sa droite, et afin de tenter de le couper par la route de Znaïm. Mais il leur fut impossible d'exécuter ce projet, vu les obstacles que leur opposèrent les ravins et les ruisseaux qu'ils trouvèrent dans leur marche. Forcés de se jeter à droite sur la brigade du général Mortières, ils exécutaient le mouvement, lorsque la tête de la colonne formée d'un escadron de dragons commandé par le général Sébastiani, et trois compagnies de la brigade Dupas, donnèrent sur un bataillon russe qui fit feu. Les apercevoir à la clarté des coups de fusils et les charger fut l'affaire d'un instant. 400 prisonniers, et le reste tué, furent le résultat de cette charge après laquelle le général Dupas suivi du général Ruffin s'avança vers la route de Znaïm, pour appuyer la brigade du général Mortières. Cette brigade, n'ayant nulle connaissance du terrain, et vu l'obscurité de la nuit la plus noire, avait laissé derrière elle, dans sa course, un petit corps russe qui, avec deux pièces de canon, tirait à mitraille et coupait la route de Znaïm.

Le général Oudinot, déjà blessé, fit battre sur-le-champ la charge à un bataillon du général Dupas, qui fit raison de ce poste à coups de baïonnettes et enleva les pièces qu'il défendait.

Pendant ce temps le major Brayer, qui avait percé les lignes ennemies, s'était porté sur Grunna, dont il avait traversé une partie sans rencontrer les Russes. Etonné d'une disparition aussi inattendue et soupçonnant une embuscade, il se jette sur la droite et fait serrer en masse son régiment. Il se disposait à faire éclairer le village, lorsqu'on aperçut une colonne en prendre la direction qui fut reconnue être de la division du général Legrand. A l'instant, les grenadiers jaloux de terminer une affaire si bien commencée, s'élancent dans le village ; de leur côté les Russes, poussant des hurlements, sortent des maisons où ils s'étaient cachés et attaquent avec rage. On se bat corps à corps, la mousqueterie cesse et la baïonnette seule décide de ce dernier champ de bataille où les grenadiers se couvrirent de gloire et firent un grand nombre de prisonniers. Les deux autres brigades arrivèrent et passèrent avec la brigade Mortières le reste de la nuit dans ce village encombré de morts et de blessés russes, dont le nombre, le lendemain, s'est trouvé être : morts, environ 1,500, blessés 2,400 qui, avec trois mille prisonniers, forment un total de 6,900 hommes perdus par l'ennemi.

Tout le monde dans cette journée a bien fait son devoir. M. le colonel Excelmans, aide de camp de S. A. Monseigneur le prince Murat, ainsi que plusieurs officiers de son état-major, ont donné de nouvelles preuves de leur bravoure à la tête des grenadiers.

Pertes de ce corps.

Soixante-dix hommes tués dont huit canonniers et sept soldats du train.

Deux cent douze blessés.

Huit prisonniers.

Total hors de combat dans cette journée, 290 hommes.

Le général Oudinot a été blessé d'une balle à la cuisse, ses vêtements traversés de coups de feu.

M. Demangeot, chef d'escadron, premier aide de camp, a été blessé d'une balle à la tête.

M. de la Motte, chef d'escadron, aide de camp, a été également blessé d'une balle à la main droite.

L'adjudant-commandant Jarry et M. Danger, capitaine-adjoint, ont eu leurs chevaux tués.

VI

RAPPORT SUR LA BATAILLE D'AUSTERLITZ

CORPS DES GRENADIERS

Rapport de la grande journée du 11 *frimaire* (2 *décembre*).

Le grand maréchal Duroc, qui le 10[1] avait remis le commandement du corps au général Oudinot, avait ordre de rester attaché à la division des grenadiers qui étaient sous ceux directs de l'Empereur.

Au point du jour la division était sous les armes ; à 9 heures elle eut ordre de se porter en avant, sur la hauteur de Turas (entre ce village et Schlapanitz). La bataille était vivement engagée sur toute la ligne, la canonnade redoublait sur la droite, lorsque le général Oudinot reçut de Sa Majesté l'ordre de faire passer le ravin de droite et porter en avant quelques bataillons sur la hauteur.

Le maréchal Duroc, ayant sous ses ordres le général Dupas avec quatre bataillons de grenadiers, exécuta ce mouvement. Environ une heure après, le général Oudinot donna l'ordre au maréchal Duroc de

[1] Le 10 frimaire était le 1er décembre.

se porter avec sa troupe sur le village de Kobelnitz où le général Saint-Hilaire était vivement pressé par l'ennemi. Le général Oudinot appuya le mouvement du maréchal Duroc avec le reste de la division.

Le maréchal Duroc, arrivé sur le plateau d'où l'on découvrait ce qui se passait entre la division Saint-Hilaire et l'ennemi, jugea parfaitement le terrain et marcha de manière à serrer et à tourner l'ennemi dans un ravin très profond et escarpé; il détacha des tirailleurs et fit tirer quelques coups de canon; l'ennemi, exposé ainsi sans défense au feu de notre artillerie, et sentant d'ailleurs, d'après la marche et les dispositions du général Oudinot, qu'il n'y avait de salut pour lui qu'en mettant bas les armes, se rendit à discrétion après avoir fait une résistance énergique, mais de courte durée.

Le résultat de cette audacieuse manœuvre ne se borna pas seulement à la perte des 3.000 hommes dont se composait la colonne ennemie; un parc considérable tomba au pouvoir des grenadiers, qui firent encore plusieurs centaines de prisonniers dans le village.

Le général Oudinot, laissant la garde des prisonniers au général Saint-Hilaire, repassa le ravin avec tout son corps, rappelé par l'Empereur qui, avec sa garde et les grenadiers de la réserve, termina la journée en jetant les Russes dans les étangs de Monitz.

Le lendemain, le corps des grenadiers se vit assigner la garnison de Vienne où il put enfin se reposer d'une campagne si laborieuse et de combats si glorieux.

VII

SOUVENIRS DE L'OCCUPATION DE LA PRINCIPAUTÉ DE NEUCHATEL

Monsieur le Maréchal,

La renommée nous apprend vos exploits et leur récompense. Ceux-là ne nous étonnent pas sans doute, celle-ci flatte tous nos sentiments. Vous le manifester, monsieur le Maréchal, c'est à la fois suivre l'impulsion de nos cœurs et répondre, nous osons le croire, aux intentions du Prince, notre souverain, dont les sujets ont reçu de votre part des témoignages d'intérêt et de bienveillance particulièrement dignes de leur profonde reconnaissance. Ce sentiment ne s'affaiblira jamais, nous éprouvons toujours le besoin de vous le manifester.

Tout ce qui augmentera votre bonheur nous touchera personnelle-

ment ; permettez-nous cette expression, sans épuiser cependant nos vœux pour Votre Excellence.

Veuillez, monsieur le Maréchal, en recevoir dans cette occasion les sincères assurances, ainsi que celle de la haute considération avec laquelle nous sommes

Monsieur le Maréchal,
De votre Excellence,
Les très humbles et très obéissants serviteurs

Le Président et les gens du conseil d'Etat établi par Son A. S. le prince Alexandre dans sa principauté de Neufchâtel.

Byrr	De Sandoz de Travers	De Montmollin
Chev. de Sandoz	Ch.-God. Tribolet	De Rougemont
F. B. de Chambrion	Tribolet-Hardy Marval	De Sierre
Perregaux	G. de Montmollin j.	Ph.-A. de Pierre
	Louis de Pourtalis	F. Sandoz de Travers
		F.-A. de Montmollin

En conseil tenu au château de Neuchâtel le 27 juillet 1809.

BREVET DE BOURGEOIS
DE NEUCHATEL

Soit notoire et manifeste que le

Conseil général dans son assemblée du quinzième de ce mois, agissant au nom de la Bourgeoisie de Neuchâtel, a exprimé par acclamation, que Son Excellence le Général Oudinot soit prié de permettre qu'Elle fut associée et comptée au nombre de ses membres, et qu'Elle daignat agréer en même temps un sonvenir durable de tous les sentiments que nous éprouvons si justement à Son égard.

Vu Son gracieux acquiescement à ce désir et considérant que Son Excellence nommée en mars dernier Commissaire pour prendre possession de cette souveraineté, au nom de Sa Majesté Impériale et Royale, elle n'a usé des pouvoirs étendus qui Lui étaient délégués que pour conserver toutes les formes auxquelles ce pays devait depuis longtemps son bonheur. Que tous les actes de Son autorité ont été marqués dès lors au coin de la bonté et de la bienveillance, ce qui Lui a tellement concilié la confiance, l'attachement et la reconnaissance des habitants, qu'ils envisagent le choix que Sa Majesté Impériale et Royale a fait de Sa personne, et l'amitié que lui témoigne Son Altesse

Sérénissime notre Souverain Prince, comme un bienfait signalé de Leur part, qui rejaillit sur tous les fidèles sujets de l'État.

Nous, les Quatre ministraux, agissant au nom du conseil général, ville et bourgeoisie de Neuchâtel, voulant satisfaire au vœu si bien prononcé, et tempérer autant qu'il se peut la douleur que nous ressentons à l'idée de Son prochain départ, avons reçu et associé, comme par les présentes, recevons et associons, Son Excellence, Charles-Nicolas, Général Oudinot, grand-cordon, grand-officier de la Légion d'honneur, membre du Corps législatif, etc., etc., Lui et ses perpétuels descendants, nés et à naître en loyal mariage, pour être et devoir être Bourgeois internes et communiers de cette ville de Neuchâtel et participer à tous les biens, avantages, droits, franchises, libertés et privilèges appartenant à la dite Ville et Bourgeoisie, le tout conformément à notre bonne et heureuse constitution.

Souhaitant de plus que le Général bien aimé emporte un souvenir durable des sentiments qui nous animent, nous L'avons prié comme nous L'en prions d'agréer et porter une épée ayant sur la lame *La Ville de Neuchâtel au Général Oudinot* 1806. Il voudra bien, lorsqu'Il sera appelé à la tirer pour le service de Sa Majesté Impériale et Royale, penser à Ses concitoyens Neuchâtelois qui, le suivant partout en idée et l'accompagnant en leurs vœux, prendront part à tous Ses triomphes.

Si promettons, Nous, les Quatre Ministraux, au nom que dessus, pour nous et nos successeurs, de conserver, maintenir et entretenir Son Excellence et Ses Légitimes Descendants, auprès du bénéfice de la présente réception de Bourgeois interne, sans Lui être fait ni donner à cet égard aucun trouble ni empêchement en quelque manière que ce soit.

En foi de quoi nous avons ordonné au secrétaire de notre conseil, soussigné, d'en faire l'expédition en cette forme, munie de notre grand sceau.

A Neuchâtel, le seizième septembre, mille huit cent et six.

Par Ordonnance,

Signé : PETTAVEL.

Monsieur le Général,

Venant d'apprendre que vous êtes de retour d'Algérie, nous ne voulons pas tarder plus longtemps de vous témoigner l'affliction et les regrets que nous avons éprouvés à la nouvelle de la mort de monsieur le maréchal Oudinot, votre père.

Nos anciens magistrats et toute la population de cette ville n'ont

point oublié les bienfaits et la conduite si belle et si honorable de ce brave et digne militaire, pendant qu'il commandait la division de grenadiers et les troupes qui occupèrent en 1806 le pays de Neuchâtel. C'est en maintenant constamment une sage discipline qu'il a usé du pouvoir remis en ses mains, et lorsqu'il devait exécuter les ordres qui lui étaient donnés, il y a toujours apporté le tempérament d'un esprit de justice et d'une bienveillante modération. Nos pères ont remercié la providence de leur avoir envoyé un pareil chef, dans des circonstances aussi critiques pour eux, et la tradition rappelle et consacrera longtemps à Neuchâtel les traits de ce caractère empreint de bonté, de bravoure et de franchise.

Le général Oudinot avait emporté, à son départ de notre pays, les sentiments d'estime et d'amour de tous les Neuchâtelois, et nous sommes heureux de nous rappeler les témoignages réciproques de bienveillance qu'il a constamment donnés, pendant son séjour au milieu de nous et dès lors, aux magistrats et habitants de cette ville (*sic*).

Vous ne devez donc pas douter, monsieur le Général, de la vive part que nous avons prise à votre deuil et, si quelque chose pouvait en adoucir la douleur bien légitime, c'est, avec la grâce de Dieu, qui seul peut donner la vraie consolation, la satisfaction bien douce pour vous d'entendre, sans doute de bien des contrées, des regrets et des témoignages aussi sincères que ceux que nous venons d'exprimer. Et quel encouragement pour vous et les vôtres, monsieur le Général, que cet héritage d'honneur et de gloire que l'illustre défunt a laissé à ses enfants.

Nous vous prions, monsieur le Général, de bien vouloir transmettre à madame la duchesse douairière et aux membres de votre noble famille, cette faible, mais bien sincère expression de nos sentiments et de nos condoléances et d'agréer, avec l'hommage de nos vœux pour votre prospérité, l'assurance de notre dévouement et de notre considération très distinguée.

Vos bien affectionnés,

Les quatre ministraux et conseil général de la ville et bourgeoisie de Neuchâtel,

En leur nom,

Le conseiller et secrétaire de ville,

F.-A. WAVRE.

A l'hôtel de ville de Neuchâtel, 9 octobre 1847.

Monsieur le Lieutenant Général duc de Reggio, etc.

Hôtel royal des Invalides.

PARIS.

VIII

COMBAT D'OSTROLENKA (15 FÉVRIER 1807)

GRANDE ARMÉE
CORPS
DES
GRENADIERS RÉUNIS

EMPIRE FRANÇAIS

Au quartier général à Ostrolenka, le 16 février 1807.

Le Général de brigade Ruffin, l'un des commandans de la Légion d'honneur,

A Monsieur le Général de division Comte Oudinot.

Mon Général,

Chargé par vous de défendre la position d'Ostrolenka conjointement avec la brigade du général Campana, j'ai l'honneur de vous rendre compte que j'ai été attaqué vers huit heures du matin par un corps ennemi d'environ vingt bataillons, deux à trois mille chevaux et de l'artillerie à proportion ; une quinzaine de pièces ont tiré pendant l'action.

Mes avant-postes furent bientôt repoussés et ma première ligne, formée par un premier régiment, après avoir combattu longtemps, fut obligée de se replier. L'ennemi dirigeant sa principale attaque sur le centre que défendaient les bataillons de gauche et mes deux régiments, marcha sur eux en colonne par bataillons et, malgré leur défense opiniâtre, l'ennemi beaucoup plus nombreux enleva, mais avec beaucoup de pertes, la position avantageuse qu'occupait ces bataillons qui se replièrent sur la ville. Le premier bataillon de mon second régiment couvrant ma droite également attaquée par des forces supérieures en infanterie, cavallerie et artillerie, conserva sa position. Il ne me restait donc pour rétablir le combat que le 1er bataillon du 1er régiment. Son changement de front fut aussitôt fait que sa colonne d'attaque formée, et il marcha au pas de charge sur le flanc de la colonne ennemie avec une audace admirable ; j'invitai en même temps le colonel du 103e régiment, qui occupait l'intervalle que j'avais été obligé de laisser à mon centre, à cause de la trop grande étendue de la position, d'exécuter aussi son changement de front et de soutenir mon attaque avec son bataillon, ce qu'il fit avec autant de fermeté que d'avantage. L'ennemi ne put résister à cette attaque et,

sa colonne renversée, bataillons sur bataillons, s'enfuit bientôt en désordre. Les troupes qui s'étaient retirées sur la ville revinrent aussitôt au bruit de la charge et prirent part à l'action; tous poursuivirent l'ennemi, la baïonnette aux reins, sans lui donner le temps de se retourner. Nos têtes de colonne engagèrent alors un combat à la baïonnette, qui fut très meurtrier pour l'ennemi, lequel abandonna trois pièces de canon en se retirant.

Mes deux régiments ne comptaient pas dans ce moment plus de 1 200 hommes sous les armes; la position que j'avais à conserver étant très étendue, j'aurais pu la compromettre si je m'étais abandonné à poursuivre l'ennemi trop loin. Je me décidai, en conséquence, à resserrer mes troupes dans la position avantageuse que j'avais reprise et d'où je pouvais résister avec succès aux nouvelles attaques que l'ennemi aurait voulu faire avec celles de ses troupes qui n'avaient pas donné. Le bataillon du 103e était toujours avec moi.

L'ennemi ayant échoué dans son attaque sur le centre, en tenta une autre sur notre gauche défendue par le général Campana. Sachant ce brave général tué et voyant l'ennemi tomber en force sur ses troupes, je fis marcher mon second régiment à leur secours; mais, grâce aux bonnes dispositions de M. le général Rey, qui était partout, ce régiment n'a pas été employé, et, l'ennemi encore repoussé, s'est enfin décidé à la retraite.

M. le général Savary est arrivé dans ce moment (il était 3 heures après midi) et a pris aussitôt ses dispositions pour poursuivre l'ennemi avec les troupes qu'il avait amenées et *profiter de nos succès*. Je marchai par sa droite pour tâcher de partager la ligne ennemie, mais elle était déjà trop éloignée et je n'ai pu rien faire.

L'ennemi a perdu dans ce combat 200 à 300 hommes tués; 1 200 à 1 500 blessés et trois pièces de canon; on lui a fait quelques prisonniers.

J'ai perdu dans la compagnie de sapeurs, 1 homme mort; deux officiers blessés et 5 sapeurs. Dans le 1er régiment de grenadiers, 31 morts, 13 officiers et 232 grenadiers et voltigeurs blessés. Dans le second régiment, 1 officier et 12 hommes morts, 2 officiers et 104 grenadiers et voltigeurs blessés. Les canonniers qui servaient les deux seules pièces de 4 qui avaient été mises à ma disposition ont perdu: 2 hommes morts et 3 blessés; une pièce a été démontée et ramenée au parc.

Le détachement de cavalerie que vous m'aviez laissé n'a perdu personne dans le combat, mais, dans une charge qu'il a faite le soir, avec la division de dragons, il a eu quelques hommes tués et mis hors de combat.

J'ai, en général, à me louer de la conduite et de la bravoure des

troupes : tous les officiers méritent les plus grands éloges et, en attendant que je vous fournisse, mon Général, l'état de ceux qui se sont particulièrement distingués, permettez que je vous parle de M. le major Jamin [1], qui a montré dans cette affaire un courage froid et les talents d'un officier d'un grand mérite. Vous connaissez comme moi sa bonne manière de servir et, en lui obtenant le grade de colonel, ce sera en même temps rendre service à l'armée et récompenser le mérite.

M. Pesne, mon aide de camp, ancien capitaine, s'est comporté de manière à mériter la bienveillance de Sa Majesté : chargé de diriger différentes attaques, il a exécuté mes ordres avec une bravoure et une précision qui ont contribué à la retraite de l'ennemi. Je vous prie de demander pour lui la croix de la Légion d'honneur.

M. Chardel, médecin de la division, que j'ai été obligé de renvoyer du champ de bataille, où il restait avec beaucoup de bravoure, s'est occupé avec zèle de faire ramasser, panser et soigner les blessés : il a mérité dans cette affaire une récompense de S. M. Je vous prie, mon Général, de demander son admission dans la Légion d'honneur.

J'ai l'honneur de vous saluer avec respect et attachement,

RUFFIN [2].

TROIS PIÈCES TÉMOIGNANT DE LA SATISFACTION DE L'EMPEREUR POUR LES SERVICES RENDUS PAR LE CORPS DES GRENADIERS OUDINOT

Osterode, le 6 mars 1807.

20,000 fr.

Au général Oudinot.

Je vous préviens, Général, que l'intention de l'Empereur est que les régiments sous vos ordres reçoivent sans retard les 20.000 francs accordés pour secours aux masses par le décret impérial du 6 janvier. Je viens de donner les ordres nécessaires à M. l'Intendant général ; de votre côté ordonnés au sous-inspecteur aux revues de votre corps ainsi

20.000 francs accordés à chaque régiment de Grenadiers à titre de secours extra-ordinaire aux masses.

[1] Il devint général de brigade, fut fait prisonnier au combat de la Fère-Champenoise (25 mars 1814), fit la campagne du Nord de 1815 en qualité de major des grenadiers à cheval de la garde et fut tué à Waterloo.

[2] Le général Ruffin passa à l'armée d'Espagne en 1808, y servit avec distinction, ainsi que dans la campagne de 1809, se fit remarquer en 1811 à la bataille de Chiclana le 5 mars. Il fut blessé à Barrosa et fait prisonnier. Comme on le conduisait en Angleterre, il mourut à la vue des côtes par suite de sa blessure qui avait été négligée. Il était général de division.

qu'à votre payeur, de concourir de tout leur pouvoir au prompt payement de cette somme à chacun de vos régiments ; veuillés en diriger et surveiller l'emploi.

Le Prince de Neuchâtel.
Major général,
Maréchal ALEX. BERTHIER.

Kōnigsberg, le 13 juillet 1807.

180 croix. *Au général Oudinot commandant les grenadiers et voltigeurs réunis.*

L'Empereur, Général, voulant donner une preuve particulière de sa satisfaction pour les services qui lui ont été rendus, pendant cette campagne, par les différents régiments qui composent votre corps, leur a accordé, par son décret du 13 juillet 1807, cent quatre-vingts aigles d'argent de la Légion d'honneur, dont moitié aux officiers et moitié aux sous-officiers et soldats, pour être distribués à ceux de ces militaires qui se sont le plus distingués dans les régiments.

Le 9e régiment d'hussards sera compris dans cette distribution à laquelle l'état-major de votre division ne pourra participer, Sa Majesté se réservant de statuer particulièrement à son égard.

Je vous invite, Général, à me faire connaitre sans délai les militaires de votre division et ceux du 9e régiment d'hussards que vous jugerés le plus susceptibles par leurs services et leur conduite de participer à cette faveur de Sa Majesté, pour que je lui en soumette l'état.

Ayés soin de ne désigner dans ledit état que des officiers, sous-officiers et soldats présents aux drapeaux lors des affaires qui ont eu lieu pendant le mois de juin dernier et de me donner connaissance de leurs noms et de leurs grades ; faites relater les traits de bravoure par lesquels ils se sont distingués.

Le Prince de Neuchâtel,
Ministre de la guerre.
Maréchal ALEX. BERTHIER.

Paris, le 19 octobre 1808.

50.000 fr. de gratification. *A monsieur le général Oudinot, commandant le corps des grenadiers et voltigeurs réunis.*

Je vous adresse, Général, quatre lettres d'avis pour être remises aux 4e, 5e, 7e et 8e régiments de grenadiers et voltigeurs. Au moyen de

ces lettres, chaque conseil d'administration devra faire recevoir sur sa quittance à la caisse d'amortissement à Paris, la somme de cinquante mille francs qui lui a été allouée par l'Empereur, pour les campagnes d'Allemagne et de Prusse. Chaque régiment fera sans retard la distribution conformément aux états de répartition qui ont été établis d'après les bases prescrites par Sa Majesté ; ils seront à cet effet envoyés au sous-inspecteur aux revues de la division pour la vérification.

Les 1[er], 2[e], 3[e] et 6[e] régiments ne m'ont point encore fait passer les états à répartition, sans lesquels je ne puis ordonner le payement de la gratification qui leur a été également allouée ; donnez-leur des ordres pour qu'ils me les adressent sans retard, afin que les officiers, sous-officiers et soldats qui y ont droit, puissent recevoir les sommes que l'Empereur leur a accordées en gratification.

Vous me ferez connaître lorsque tous les payements auront été effectués et les distributions entièrement terminées, pour me mettre à même d'en rendre compte à Sa Majesté.

Le Prince de Neuchâtel,
Vice-connétable, major général,

Alexandre.

IX

LETTRE DU MARÉCHAL LEFEBVRE DU 30 MAI 1807

Monsieur le comte Oudinot, général de division, commandant les Grenadiers à Marienburg.

Mon cher Général, j'aime à vous renouveler les assurances de ma vive amitié et c'est toujours avec un nouveau plaisir que je vous les adresse. Donnez-moi de vos nouvelles et surtout annoncez-moi que vous êtes heureux ; personne ne le désire plus que moi.

Vous avez sans doute appris les moyens qui m'ont facilité l'occupation de Newfahrwasser et de Weichselmunde. Cette nouvelle a paru adoucir un peu le ressentiment qu'on avait de la capitulation de Dantzig. Cependant tout ce que je vois depuis mon entrée en ville me prouve que, dans cette circonstance, je n'ai pas nui aux intérêts de mon souverain.

Nous avons trouvé dans Dantzig et les forts 778 bouches à feu et 79,881 projectiles, tant bombes que boulets.

Adieu, mon cher général, je vous embrasse comme je vous aime.

Le maréchal d'Empire,

LEFÈBVRE.

Dantzig, le 30 mai 1807.

X

ORDRE

Pour le général Comte Oudinot, gouverneur d'Erfurt.

Erfurt, 27 septembre 1808.

Il y aura un capitaine et 30 grenadiers de la garde, de service chez l'Empereur de Russie ;

Un maréchal des logis et dix cuirassiers, afin que deux soyent en védette et se postent selon l'usage de France ;

Un piquet de hussards, d'un officier et vingt-cinq hommes pour l'escorter lorsqu'il marche ;

Un officier et dix grenadiers de la garde chez le roi de Saxe ;

Quatre ordonnances et un maréchal des logis d'hussards à ses ordres, pour faire le service de vedettes ;

Chez l'Empereur, le même service que chez l'empereur de Russie : un plus grand nombre de grenadiers à pied, selon le besoin du palais et quatre hommes de sa garde d'honneur pour servir de guides ;

Pour les autres rois, dix hommes de la garde.

Une garde comme celle des rois pour le grand-duc et pour le prince primat. — Point d'hommes à cheval.

XI

EXTRAIT DE L'ORDRE DE L'EMPEREUR DE LA MALMAISON (23 MARS 1809)

ARMÉE
D'ALLEMAGNE
—
GÉNIE

Malmaison, le 23 mars 1809.

Le général Oudinot ayant déjà 3.000 outils sera autorisé à considérer les hommes du train qu'il a, comme un fonds de compagnie, à

les compléter à 50 hommes, à nommer un lieutenant pour commander, un maréchal des logis et deux brigadiers. Il sera autorisé à se procurer sur-le-champ les voitures nécessaires, pour porter ces 3,000 outils, attelés à six chevaux par voiture.

Il sera en outre autorisé à se procurer 3,000 autres outils qui compléteront à 6,000 l'approvisionnement d'outils de son *corps d'armée* et à pourvoir à leur attelage, comme il vient d'être dit pour les 3,000 actuellement existant.

Il sera fait ces opérations (*sic*) à Augsbourg et en Bavière, de manière à ce que tout soit prêt au 20 avril.

Enfin le général Oudinot sera autorisé à prendre les hommes dont il aura besoin, pour le train du génie, parmi ceux des conscrits qui arrivent, qui sont accoutumés à conduire des chevaux. Il leur donnera l'habit du train du génie.

Des fonds seront remis pour ces diverses dépenses au général Bertrand, qui les fera passer au général Oudinot avec les instructions nécessaires.

Signé : NAPOLÉON.

Pour ampliation :

Le prince de Neuchâtel, vice-connétable, major général,

ALEXANDRE.

3e Division

—

BUREAU
DU MOUVEMENT
DES TROUPES

—

Nouvelle formation.

Paris, le 16 février 1809.

A Monsieur le général comte Oudinot,
commandant le corps de réserve de l'armée du Rhin.

Général, l'intention de l'Empereur est que le corps d'armée que vous commandez ne soit formé qu'en deux divisions au lieu de trois. A cet effet vous réunirez à la première division la *troisième* demi-brigade d'infanterie légère et la *quatrième* demi-brigade de ligne ; et vous réunirez à la deuxième division la *cinquième* et la *sixième* demi-brigades de ligne. Ainsi vos deux divisions seront composées, savoir :

1re division	1re demi-brigade d'infanterie légère
	3e — — —
	1re demi-brigade d'infanterie de ligne
	2e — — —
	3e — — —
	4e — — —

2e division	2e	demi-brigade	d'infanterie	légère
	4e	—	—	—
	5e	demi-brigade	d'infanterie	de ligne
	6e	—	—	—
	7e	—	—	—
	8e	—	—	—

Le général Claparède reçoit l'ordre de se rendre à votre corps d'armée, et il commandera l'une de ces divisions.

Comme les quatrièmes bataillons, qui sont dans l'intérieur, ne peuvent, en ce moment, fournir que deux compagnies de fusiliers au grand complet, jusqu'à ce que la conscription de 1810 ait rempli les cadres, chacun des bataillons de votre corps d'armée ne sera composé provisoirement que de la compagnie de grenadiers, de la compagnie de voltigeurs et des deux premières compagnies de fusiliers du 4e bataillon formant 560 hommes, ce qui fera pour chaque demi-brigade 1,680 hommes ; pour chaque division 10,000 hommes ; et pour le corps entier 20,000 hommes d'infanterie. Lorsque les 5e et 6e compagnies des quatrièmes bataillons pourront être fournies, Sa Majesté décidera s'il faut former une troisième division.

Je donne en ce moment l'ordre, aux première et deuxième compagnies de fusiliers de chacun des quatrièmes bataillons, qui doivent composer votre corps d'armée, de se mettre en marche et de se réunir à Strasbourg ; je donne le même ordre aux compagnies de grenadiers et de voltigeurs des quatrièmes bataillons des 24e, 28e, 46e, 50e, 75e, 100e et 103e régiments de ligne et 16e régiment d'infanterie légère, qui sont encore dans l'intérieur.

Ces compagnies seront rendues du 1er au 15 mars à Strasbourg ; elles seront provisoirement formées en douze bataillons de marche. L'état ci-joint indique les époques précises de leur arrivée à Strasbourg, et la manière dont elles seront formées en bataillons de marche. Elles attendront à Strasbourg les ordres que Sa Majesté jugera convenable de donner pour leur marche ultérieure. Le général de division Claparède ou l'un des généraux de brigade qui doivent être employés à votre corps d'armée, en prendra le commandement pour les conduire.

J'ai ordonné que chacune de ces compagnies soit complétée à 140 hommes et que chaque homme soit pourvu d'une capote et de trois paires de souliers, dont une aux pieds et deux dans le sac.

Les détachements que la garde impériale doit fournir, pour compléter les compagnies de grenadiers et de voltigeurs, formant ensemble 1,457 hommes, bien équipés, partiront de Paris le 17 de ce mois pour Strasbourg.

L'Empereur vous a donné l'ordre, Général, de réunir votre corps d'armée à Augsbourg au moyen des présentes dispositions, il y aura donc entre Augsbourg et Strasbourg de quoi compléter vos douze demi-brigades à douze compagnies chacune et le corps d'armée à 20,000 hommes d'infanterie.

Je donne des ordres pour compléter à six le nombre des généraux de brigade de votre corps d'armée ; celui des majors à douze ; celui des chefs de bataillons et adjudants-majors à trente-six.

Chacune de vos divisions aura 18 pièces de canon, ce qui fera 36 pour les deux divisions. Je vous ferai connaître les dispositions qui seront faites pour vous envoyer ce qui vous manque.

Ainsi, vers la fin de mars, votre corps d'armée aura 20,000 hommes d'infanterie, 36 pièces de canon avec caissons et double approvisionnement, un général de brigade d'artillerie, deux compagnies de sapeurs, une compagnie de pontonniers, un colonel du génie, trois officiers de génie, 6,000 outils sur des voitures attelées, 40 caissons d'infanterie, dont 20 par division. Trois régiments formeront votre brigade de cavalerie légère et la division de cuirassiers commandée par le général Espagne, que M. le Maréchal duc d'Auerstaëdt reçoit ordre de diriger sur Augsbourg, élèveront votre corps d'armée à près de 30,000 hommes.

M. le Maréchal duc d'Auerstaëdt donnera des ordres à l'administration de l'armée du Rhin, pour qu'il vous soit donné un commissaire des guerres, par division, avec deux adjoints et les chefs de service nécessaires.

Je donne des ordres pour que les dépôts des 9e régiment de hussards, 7e et 20e régiments de chasseurs, envoient de suite à Strasbourg tout ce qu'ils ont disponible, afin que ces trois régiments soient le plus forts possible.

La division du général Espagne est composée des 4e, 6e, 7e et 8e régiments de cuirassiers, dont les dépôts sont dans la 27e division militaire. Je donne ordre de faire partir de ces dépôts tout ce qui s'y trouve d'hommes montés et en bon état. Ils seront dirigés sur Véronne, où il leur sera donné ensuite de nouveaux ordres pour rejoindre leurs corps.

Je vous prie, Général, de m'accuser réception de cette lettre.

Recevez, Général, l'assurance de ma parfaite considération.

Le ministre de la guerre,

Comte d'HUNEBOURG.

Donawerth, le 13 avril 1809, 8 heures du soir.

Il est ordonné à Monsieur le général Oudinot de partir demain 14 avant le jour avec tout ce qui compose son corps, infanterie, cavalerie et artillerie, quatre jours de vivres et cinquante cartouches dans la giberne, pour se rendre, dans quatre jours au plus, à Ratisbonne où il fera sa jonction avec le général Saint-Hilaire et la réserve de cavalerie qui s'y trouve et où il restera jusqu'à nouvel ordre.

Le général Oudinot marchera en guerre, c'est-à-dire avec beaucoup de surveillance, se fera éclairer sur sa droite, et partout où il rencontrerait l'ennemi, il l'attaquerait et le culbuterait. Le général Wrede avec sa division est à Ribourg près d'Atemberg ; il reçoit l'ordre de reprendre son ancienne position à Straubing où il doit couvrir Ratisbonne. Le duc de Dantzig a l'ordre de faire réoccuper aussi Landshutt qu'il avait abandonné.

Le général Oudinot m'écrira tous les soirs les nouvelles qu'il apprendrait.

Le prince de Neuchâtel, major général,

ALEXANDRE.

XII

LETTRES DE FÉLICITATION POUR L'ÉLÉVATION DU GÉNÉRAL OUDINOT A LA DIGNITÉ DE MARÉCHAL DE FRANCE (12 JUILLET 1809)

Au camp impérial devant Znaïm, le 12 juillet 1809.

A Monsieur le général Oudinot, commandant en chef le 2e corps d'armée.

C'est avec autant d'empressement que de plaisir, monsieur le Comte, que je vous annonce que l'Empereur, par décret de ce jour douze juillet, vous a nommé Maréchal d'Empire. Vous pouvés dès ce moment en prendre le titre et le commandement, en attendant l'avis officiel que vous en recevrés du ministre de la guerre.

Agrées mes félicitations bien sincères,

Le major général, Prince de Neuchâtel,

ALEXANDRE.

Mon cousin,

L'Empereur vient de vous élever au rang de maréchal de l'Empire. Cette marque de sa bonté récompense vos honorables et utiles services : elle vous était due. Recevez-en mes compliments avec l'assurance de mon inviolable amitié.

Sur ce, mon cousin, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

Votre affectionné

JOACHIM NAPOLÉON.

Portici, le 2 août 1809.

Paris, le 23 août 1809.

Je ne veux pas différer, monsieur le Maréchal, à offrir à Votre Excellence, mes félicitations les plus sincères sur vos brillants succès et les grâces si bien méritées qui les couronnent. Elles sont par ce motif une jouissance d'autant plus digne de vous, que tout le monde applaudit aux récompenses que sait si bien accorder Sa Majesté l'Empereur à ses plus fidèles et plus utiles serviteurs.

Je profite de cette occasion pour vous renouveler, monsieur le Maréchal, l'assurance de mon sincère attachement et de ma haute considération.

Le vice-grand-électeur

CHARLES-MAURICE.

A S. E. M. le Maréchal duc de Reggio.

Monseigneur,

Je vous ai cherché pendant fort longtemps avant-hier, pour vous faire mon compliment bien sincère, et vous exprimer de vive voix tout le plaisir que j'ai éprouvé en apprenant que Sa Majesté venait de rendre justice à vos talents et à des services qui ont si souvent signalé Votre Excellence chez nos ennemis, en vous élevant au grade de maréchal de l'Empire; nous sommes tous contents.

Croyez, monseigueur, qu'il ne vous arrivera jamais rien d'heureux que je n'y prenne une part bien active.

J'ai l'honneur d'être,
De Votre Excellence
Le très humble et très dévoué serviteur,
Le général de division,
L. MONTBRUN[1].

Wolframitz, le 15 juillet 1809.

Au quartier général à Burgos, le 26 juillet 1809.

Le général de division, commandant de la Légion d'honneur, gouverneur de la Vieille Castille.
A son excellence, Monsieur le maréchal Oudinot, comte de l'Empire.

Monsieur le Maréchal,

Permettez-moi de vous adresser mes félicitations sur les nouveaux trophées que vous venez d'ajouter à votre gloire militaire, et sur la juste récompense décernée à tant d'éclatants services.

La France entière applaudira à l'un et à l'autre, mais personne n'en aura éprouvé une plus vive satisfaction que moi.

J'ose penser que cette assurance vous paraîtra une très faible expression de ce que j'éprouve : j'en ai du moins pour garants les sentiments de dévouement et de respectueux attachement que je vous dois, que je vous ai voués pour la vie, et que je vous demande de pouvoir vous rappeler quelquefois.

Heureux si les événements de la guerre me rapprochaient de vous, et si je pouvais réunir encore l'instruction de vos exemples au bonheur de resservir sous vos ordres, et me dédommager par là du malheur d'être resté étranger à tant de glorieux événements.

J'ai l'honneur d'être, avec respect,
Monsieur le Maréchal,
De Votre Excellence,
Le très humble et très obéissant serviteur,
THIÉBAULT.

[1] Le comte Montbrun (Louis-Pierre), un des plus brillants généraux de cavalerie de l'Empire, fut emporté par un boulet au commencement de la bataille de la Moskowa, où il commandait le 2e corps de cavalerie.

Lintz, 28 juillet 1809.

Monsieur le Maréchal,

S. M. l'Empereur en nommant Votre Excellence à la dignité de maréchal de l'Empire, vient de réaliser la pensée qu'elle avait conçue dès l'époque de la création de cette dignité.

Notre souverain, monsieur le Maréchal, qui ne ressemble qu'à lui-même, pour donner plus de prix à sa pensée et à la justice qu'il vous a rendue, a sans doute voulu attendre que l'armée entière vous nomma (*sic*) maréchal de l'Empire, afin de paraître ne faire autre chose que sanctionner le vœu de toutes les armées françaises.

Si je puis avoir l'honneur de me compter parmi elles, je vous prie de croire, monsieur le Maréchal, que je suis un des premiers qui ait senti que pour le bien et pour la gloire du service de Sa Majesté, et pour donner encore, s'il est possible, plus de lustre à la dignité dont Votre Excellence vient d'être revêtue, il était nécessaire que le général Oudinot fût maréchal de l'Empire.

Je prie Votre Excellence, monsieur le Maréchal, de recevoir l'hommage de mon très humble respect.

Le général DEMONT, sénateur[1].

Paris, le 27 juillet 1809.

Mon général,

Recevez, je vous prie, mon compliment sincère sur le grade éminent auquel l'Empereur vient de vous élever ; il est une juste récompense de vos travaux immenses, de votre brillante valeur, et tout le monde s'en réjouit.

Hier, à un dîner composé de personnages qui vous connaissent bien et qui vous aiment pour vous-même, on s'entretint longtemps de vos belles qualités naturelles et acquises. Chacun s'abandonnant au souvenir de son cœur, parla de votre noble franchise, de l'élévation de votre caractère et de votre bienfaisance, de l'intérêt que vous avez toujours conservé pour vos anciens compagnons d'armes, même pour ceux qui ne sont pas heureux.

[1] Le comte Demont était fils d'un Suisse de la garde royale. Il se signala particulièrement aux combats de Dursheim, de Disentis et de Coire ; il fut très brillant à la bataille d'Austerlitz où il conquit le grade de général de division. L'Empereur l'envoya siéger au Sénat en 1806 ; il devint pair de France sous la Restauration et mourut en 1826.

Des toasts furent portés à votre gloire immortelle, au nouveau lustre qui vient de l'embellir et à l'espérance de vous revoir bientôt.

Mes sentiments vous sont entièrement dévoués : Veuillez, monsieur le Maréchal, en agréer l'assurance avec mon hommage respectueux.

Le général de brigade,

FRESSINET[1].

ARMÉE D'ESPAGNE

3e CORPS

Quartier général, à Saragosse, 14 août 1809.

Je viens d'apprendre ta nomination au maréchalat, mon cher et bon ami ; je t'en félicite sincèrement, et je suis assuré que tu croiras à toute la vérité de mon compliment. Dès longtemps tu as mérité cette marque honorable de la confiance de notre auguste souverain, et les services récents que tu as été assez heureux pour rendre sous les yeux du plus grand des monarques, ont agrandi ta réputation et tes titres de gloire, mais n'ont rien pu ajouter aux sentiments vifs que tu as su inspirer à tes amis. Je t'ai suivi avec l'inquiétude de l'amitié, sur les divers champs de bataille où tu as successivement fixé la victoire, et j'ai éprouvé une satisfaction réelle à t'en voir sortir heureux, tandis que la perte de plusieurs de nos vieux camarades nous restait à déplorer.

Le 3e corps tout entier a appris avec grand plaisir que l'Empereur t'ait élevé au grade de maréchal. Tu sais que tu as de nombreux amis dans toutes les armées, mais tu dois être certain que tu as peu d'amis aussi entièrement dévoués qu'ici...

SUCHET.

Bar-sur-Ornain, le 4 août 1809.

Monsieur le Maréchal,

La justice de notre invincible monarque a rempli l'attente de la France et les vœux de l'armée en vous élevant à la plus haute des dignités militaires. Nos cœurs vous sont connus. Il vous sera donc

[1] Philibert, baron Fressinet, lieutenant général (1769-1821), se distingua à Saint-Domingue, fit avec distinction les campagnes d'Allemagne, de Suisse et d'Italie ; il obtint le grade de général de brigade en 1799, retourna à Saint-Domingue en 1802. Servit en Russie sous le prince Eugène et fut un des héros de Lutzen et de Leipzig. Il avait été fait général de division après Bautzen.

plus facile de concevoir, qu'à nous de vous exprimer la vive allégresse dont ils se sont enivrés au bruit d'une nouvelle si longtemps désirée.

L'espoir de vous offrir bientôt l'hommage de nos félicitations de cette dernière récompense méritée par tant de services signalés, nous l'avons eu dès l'instant où notre auguste Empereur annonça à l'armée qu'il nommait le comte Oudinot, « général éprouvé dans cent combats, où il a montré autant d'intrépidité que de savoir », le successeur de son brave compagnon d'armes, tombé devant les murs de Vienne. Quelle gloire est la vôtre, d'avoir été jugé le plus digne de remplacer un guerrier dont la perte a été honorée par les larmes du plus grand des souverains!

Votre choix, qui a consolé nos braves, et fait trembler nos ennemis, vous l'avez justifié d'une manière éclatante, à cette mémorable journée de Wagram que la postérité ne citera point sans citer votre nom. Ah! qu'il nous est agréable de penser qu'il vous était réservé de faire cesser l'envie que Bar humilié portait aux cités de Metz et de Verdun, fières d'avoir produit dans le siècle passé des hommes qu'immortalisent nos fastes militaires : maintenant, ces cités voisines diront avec nous, que vos exploits surpassent ceux réunis des Fabert et des Chevert dont elles ont eu tant de raison de s'enorgueillir. Oui, Bar se vantera de vous avoir donné le jour. Et quel est celui de ses enfants, qui depuis sa fondation, lui ai moissonné autant de gloire, acquis autant de célébrité? Car, ce que vous avez fait ne s'effacera jamais de la mémoire des hommes. Et dans les âges les plus reculés, le voyageur traversant nos murs, et peut-être, hélas! foulant leurs débris, s'écriera, plein d'admiration : « Ici fut le berceau d'un des plus grands capitaines de Napoléon! Pendant cette multitude d'expéditions aussi lointaines que glorieuses, il eut le commandement des grenadiers français, élite plus terrible que la X[e] légion si vantée de César, que l'inébranlable phalange du premier conquérant de la terre. » Aussi l'histoire dira que vous fûtes le Parménion d'un autre Alexandre. Mais, en retraçant vos grandes qualités, elle ne pourrait peindre tout ce que vos heureux contemporains ont éprouvé de cette obligeance généreuse, de cette bonté touchante qui font qu'ils ne peuvent vous nommer sans être émus, ni vous approcher sans vous chérir. Jouissez longtemps du tribut qu'ils aiment tant à vous offrir, celui de leur admiration et de leur amour. Daigne le Seigneur prolonger des jours qu'il a si visiblement protégés au milieu de tant de périls! Ces vœux ardents de nos cœurs, nous les lui offrons. Nous sommes avec les sentiments, etc.

(*Suivent* 42 *signatures de notables dont* 37 *de Bar et* 5 *de Verdun.*)

ARMÉE D'ESPAGNE — 3e CORPS

Quartier général de Saragosse, le 9 octobre 1809.

Je viens d'apprendre, mon cher et bon ami, que l'Empereur t'a nommé *Duc*, sans doute de *Vertingen* ou d'*Amstetten*, je ne sais de quel lieu ; mais ce que je sais bien, c'est que j'en suis bien aise, parce que je prendrai toujours le plus sincère intérêt à tout ce qui t'arrivera d'heureux. Tu recueilles dans cette campagne le prix de ton dévouement et de tes bons services, et je ne puis assez te répéter que cette récompense est partagée par l'armée entière qui se trouve flattée de voir un de ses plus braves chefs, distingué d'une manière aussi honorable. Je voudrais que tu pusses entendre le langage de tous les militaires sur ton compte ; il semble véritablement qu'ils ont une part réelle, aux titres et aux honneurs, dont tu viens d'être décoré.

Qu'il serait à désirer que notre auguste Souverain pût connaître l'effet d'un assentiment aussi général !!!

Tu dois avoir été ruiné par les Autrichiens dans tes terres de Pologne ? L'on m'apprend qu'ils m'ont brûlé pour plus de deux cent mille francs de bois sur pied ; juge de l'étendue de cette perte qui a dévoré les revenus d'un an. Tu te trouves près du soleil, oblige-moi, si tu peux en saisir l'occasion, d'en parler à l'Empereur, afin qu'il m'accorde quelque dédommagement. — Il le peut si facilement du palais de Schœnbrünn, car ce sont les Autrichiens qui sont nos voleurs !!!

Donne-moi de tes nouvelles et franchis de cette manière l'espace qui nous sépare sans altérer ni amoindrir la constance de notre amitié réciproque.

Adieu, mon bon et cher maréchal, crois à tous les sentiments d'attachement bien sincère de ton tout dévoué ami.

SUCHET.

MINISTÈRE DE LA GUERRE — CABINET DU MINISTRE

Paris, le 22 février 1811.

Monsieur le Maréchal,

Je m'acquitte avec un bien vif intérêt, d'un des devoirs de ma place les plus agréables à remplir, en adressant à Votre Excellence, le symbole du grade éminent que vous devez à la bienveillance et à la haute estime de l'Empereur.

Je vous envoie le bâton de Maréchal d'Empire qui vous a été destiné, et qui ne peut être remis en des mains plus dignes de le porter. Il sera pour vous un témoignage éclatant de la gloire que vous vous êtes acquise et de celle qui vous est encore réservée. Puisse-t-il, entre vos mains, conduire toujours les Français à la victoire ! Je suis assuré, du moins, qu'il les guidera constamment dans la carrière de l'honneur.

Agréez, monsieur le Maréchal, l'assurance de ma considération distinguée pour Votre Excellence,

Le Ministre de la guerre,
Duc DE FELTRE.

A Son Excellence M. le Maréchal duc de Reggio.

XIII

MINISTÈRE
DE LA
GUERRE
—
2e *division*
—
BUREAU
DES
ÉTATS-MAJORS

Paris, le 6 janvier 1810.

Monsieur le Maréchal, Sa Majesté par un ordre du 5 de ce mois vous a désigné pour prendre le commandement de l'armée du Nord. Votre Excellence est invitée à partir sur-le-champ pour se rendre en poste à Anvers.

Monsieur le maréchal duc d'Istrie, qui commande cette armée, est informé de cette disposition et a ordre de remettre à Votre Excellence ce commandement et toutes les instructions qui y sont relatives.

J'ai l'honneur de vous adresser vos lettres de service. Je prie Votre Excellence de m'en accuser la réception et de m'informer de son départ.

Agréez, monsieur le maréchal, l'assurance de ma considération distinguée.

Le Ministre de la Guerre,
Duc DE FELTRE.

S. E. monsieur le Maréchal duc de Reggio.

SITUATION DES TROUPES

COMPOSANT LE 2e CORPS DE L'ARMÉE D'ALLEMAGNE

au 20 janvier 1810.

Oudinot, duc de Reggio, maréchal d'Empire, commandant en chef (en mission en France).
Baillot, colonel, aide de camp de S. E. (en France avec S. E.).
Picard, chef d'escadron, aide de camp de S. E. —
Letellier, chef d'escadron, — —
Bourcet, capitaine, — —
Jacqueminot, capitaine, — —
Delamarre, lieutenant, — —
Cramayel, lieutenant, — —
Pouilly, lieutenant, — —
Lachaise, lieutenant, — —
Pierre, lieutenant, — (non encore arrivé).
Baron de Lorencez, général de brigade, chef de l'état-major (à Augsbourg).
Jolain, capitaine, aide de camp (à Augsbourg).
Adam, lieutenant, — —
Lenormand, adjudant commandant, adjoint à l'état-major (en congé).
Gaudin, colonel en second, adjoint à l'état-major (à Augsbourg).
Duclos, chef d'escadron, — (en mission).
Pariset, — — (à Augsbourg).
Lagrange, — — (en congé).
Lapoterie, capitaine, — (à Augsbourg).
Devillers, — — —
Chaponel, — — —
Rogniat, général de brigade, commandant le génie (en mission en France).
Thiebault, capitaine, aide de camp (en mission en France).
Moulut, colonel, commandant en 2e le génie (à Augsbourg).
Betend, lieutenant, commandant la gendarmerie, vaguemestre général (à Augsbourg).
Boudurand, commissaire ordonnateur, ordonnateur en chef (à Augsbourg).
Dagicret, commissaire des guerres, chargé de la police intérieure (à Augsbourg).

Boudurand, commissaire des guerres, chargé des hôpitaux (à Augsbourg).

Delabertinière, adjoint au commissaire des guerres, chargé du service du quartier général (à Augsbourg).

Cardon de Sandrans, adjoint au commissaire des guerres, chargé du service des réquisitions (à Augsbourg).

1re DIVISION

Tharreau, général de division, commandant la division.
Brunot, chef d'escadron, aide de camp.
Crozet, lieutenant, —
Laporte, — —
Simmer, adjudant commandant, chez d'état-major.
Delesse, chef d'escadron, adjoint.
Gobron, capitaine, —
Chollet, — —
Lacroix, sous-inspecteur, inspecteur en chef.
Lelorrain, commissaire des guerres.

1re brigade.	Girard, général de brigade, commandant la brigade. Lépine, capitaine, aide de camp.
1re demi-brigade légère. Colonel Dumareix.	6e régiment, chef de bataillon, Frossard. 16e — — Ringuelet. 25e — — Paturel.
3e demi-brigade légère. Colonel Salmon.	9e régiment; chef de bataillon, Plauchet. 27e — — Legros.
2e brigade.	Albert, général de brigade, commandant la brigade. Guilbon, capitaine, aide de camp. Albert, — —
1re 1/2 brigade de ligne. Colonel Chabert.	8e régiment; chef de bataillon, Brugnot. 24e — — Tripe. 45e — — Grégoire.
2e 1/2 brigade de ligne. Colonel Aulard.	94e régiment; chef de bataillon, Suaux. 95e — — Meglier. 96e — — Jouan.
Saint-Loup, major, commandant l'artillerie. Édouard, capitaine adjoint.	4e cie du 7e à pied; capitaine, Disson. 4e cie du 3e à cheval; — Lalombardière. 2e cie du 9e (*bis*) du train; lieutenant, Fechy.

2e DIVISION

Dupas, général de division, commandant la division.
Bochaton, chef d'escadron, aide de camp.
Orillac, capitaine, —
Raynardi, adjoint commandant, chef d'état-major.
Valmalette, capitaine adjoint.
Delaveyne, — —
Gauffrés, sous-inspecteur.
Saivres, commissaire des guerres.

1re brigade.	Coehorn, général de brigade, commandant la brigade. Lomurche, lieutenant, aide de camp. Guillebon, — —
2e 1/2 brigade légère. Colonel Laugeron.	17e régiment; chef de bataillon, Boulon. 21e — — Peyrard. 28e — — Desperamont.
2e brigade.	Jarry, général de brigade, commandant la brigade. Popon, capitaine, aide de camp.
5e 1/2 brigade de ligne. Colonel Thevenet.	27e régiment; chef de bataillon, David. 39e — — Poncon. 54e — — Brunot.
6e 1/2 brigade de ligne. Colonel Saint-Cyr	59e régiment; chef de bataillon, Aurange. 69e — — Descotigny. 76e — — Castillon.
3e brigade.	Ficatier, général de brigade, commandant la brigade. Bardout, capitaine, aide de camp. Morel, — —
7e 1/2 brigade de ligne. Colonel Bonnaire.	40e régiment; chef de bataillon, Guillot. 63e — — Michel. 88e — — Barbot.
8e 1/2 brigade de ligne. Colonel Foulon.	64e régiment; chef de bataillon, Guez. 100e — — Dauger. 103e — — Baudin.
Raindre, chef d'escadr. commandant l'artillerie. Emorvant, capitaine adjoint.	8e cie du 5e à pied, capitaine Vexèdre. 5e cie du 3e à cheval, — Ferin. 1e, 4e cies du 9e (*bis*) du train s.-lieutenant Petit.

3e DIVISION

Grandjean, général de division, commandant la division.
Jeannot, chef d'escadron, aide de camp.
Meynier, capitaine, —
Baillot, adjudant commandant, chef d'état-major.
Hugues, chef de bataillon adjoint.
Baurain, capitaine, —
Chopin, sous-inspecteur.
Baudecourt, commissaire des guerres.

1re brigade.	Marion, général de brigade, commandant la brigade. Grigy, capitaine, aide de camp.
10e régiment de légère. Colonel Berthezène.	e bataillon; chef de bataillon, Marichal. e — — Jacot. e — — Labat.
2e brigade.	Razout, général de brigade, commandant la brigade. Desfontaines, capitaine, aide de camp.
3e régiment de ligne. Colonel Schobert.	e bataillon; chef de bataillon, Laffithe. e — — Polosson. e — — Grandidier.
3e brigade.	Brun, général de brigade, commandant la brigade. Brechau, capitaine, aide de camp. Poirot, lieutenant, —
72e régiment de ligne. Colonel Lafitte	e bataillon; chef de bataillon, Bertet. e — — Bial. e — — Poux.
105e régiment de ligne. Colonel Blanmont.	e bataillon; chef de bataillon, Rateau. e — — Poirson. e — — Larcher.
Seruzier, major, commandant l'artillerie.	12e et 17e cies du 5e à pied, capitaine Costé. 4e cie du 9e (*bis*) du train, lieut. Bosquet.

BRIGADE DE CAVALERIE LÉGÈRE

Colbert, général de brigade, commandant la brigade.
Bro, capitaine, aide de camp.
Brack, lieutenant, —

Mergez, adjudant commandant, chef d'état-major.
Malherbe, capitaine, adjoint.
Tritz, sous-inspecteur.

9e d'hussards. Colonel Maignet.	1er escadron; chef d'escadron, Becker.		
	2e —	—	—
	3e —	—	Lenoir.
	4e —	—	—
7e de chasseurs. Colonel Montbrun.	1er escadron; chef d'escadron, Ouaghten.		
	2e —	—	—
	3e —	—	Perrot.
	4e —	—	—
20e de chasseurs. Colonel Cavrois.	1er escadron; chef d'escadron, Verigny.		
	2e —	—	—
	3e —	—	Curelly.
	4e —	—	—

ARTILLERIE

Saint-Vincent, colonel, chef d'état-major.
Saint-Vincent, capitaine, inspecteur du train.
Tichard, capitaine adjoint.
Mauguin, — —
Villeneuve, colonel, directeur du parc.
Moreton, capitaine adjoint.
Vacquier, garde principal.
Girod, conducteur principal.
Jannot, — ordinaire.

15e cie du 1er à pied; capitaine, Mazerat.
16e — — Eumont.
12e cie du 8e à pied — Levis.
5e cie du 1er bataillon de pontonniers, capit. Crozet.
3e cie des ouvriers d'artillerie, capitaine Playette.

Capit. Langlet.	3e cie du 9e (*bis*) du train, capitaine Goddet.		
	5e —	—	Lebrasseur.
	6e —	—	Girardin.

GÉNIE

Lesecq, chef de bataillon.	Goussard, capitaine.
Vincent, capitaine.	Hersard. —
Christin, —	Dieudonné, —
Empereur, —	Guillemin, —

1re cie du 5e bataillon de sapeurs, capitaine André.
9e — — Prignot.
Train du génie, capitaine Fourfour.

MATÉRIEL DE L'ARTILLERIE DU CORPS D'ARMÉE

			Calibres.	Quantité.
Bouches à feu	à canons		de 6	48
			de 3	8
	à obusiers		de 6 p.	»
			de 24.	2
Voitures.	Affûts de rechange	à canons de 6)		4
	Wurst français de 6			1
	Caissons	à canons de 6		63
		— de 3		8
		à obusiers de 24		8
		d'infanterie		42
		de parc		2
	Chariots à munitions			10
	Forges de campagne			9
			Total :	205

Le général de brigade, chef d'état-major,
du 2e corps d'armée,
BARON DE LORENCEZ.

XIV

TROIS LETTRES DE L'EMPEREUR AU DUC DE REGGIO A PROPOS DE L'OCCUPATION DE LA HOLLANDE EN 1810

Mon cousin,

J'envoie à Amsterdam mon aide de camp le comte Lauriston auquel vous remettrez le grand-duc de Berg. Il le conduira ici près de moi.

Vous ferez accompagner ce jeune prince par les officiers de sa maison.

M. l'architrésorier part ce soir de Paris. Le ministre des relations extérieures a envoyé hier par un courrier extraordinaire à mon chargé d'affaires les actes qui vous feront connaître les mesures que j'ai prises. Faites connaître la situation des lignes que l'on avait élevées autour d'Amsterdam ; faites constater le nombre de journées et les sommes qu'on a employées à ces travaux, depuis que les Anglais se sont embarqués, avec tous les indices qui donnent des lumières sur l'emploi qu'on en voulait faire.

Aussitôt que M. l'architrésorier sera arrivé, vous lui communiquerez tous les renseignements que vous avez. Passez la revue des troupes hollandaises ; chassez les mauvais sujets s'il y en a ; donnez-leur l'assurance que leurs régiments auront des numéros dans notre ligne. Donnez-leur des aigles.

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

NAPOLÉON.

Rambouillet, le 10 juillet 1810.

Au maréchal, duc de Reggio.

Mon cousin,

Faites-moi connaître l'organisation et la situation des troupes hollandaises. La garde et les régiments viendraient-ils volontiers en France ? Combien y a-t-il de Hollandais, de Français et d'étrangers dans tous les régiments ?

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

NAPOLÉON.

A Paris, le 22 juillet 1810.

Au maréchal, duc de Reggio.

Mon cousin,

J'ai donné l'ordre au baron de la Bouillerie, trésorier de mon domaine extraordinaire, de tenir à votre disposition une somme de cinq cent mille francs. Je désire que vous receviez cette gratification comme une marque de la satisfaction que j'ai de vos services.

Cette lettre n'étant à autre fin, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

NAPOLÉON.

A Paris, le 11 décembre 1810.

Au maréchal, duc de Reggio.

XV

LETTRE DU GÉNÉRAL DE LORENCEZ AU MARÉCHAL OUDINOT

La Robertsau, le 1er mars 1810.

Monsieur le Maréchal,

Le prince de Wagram est passé ici avant-hier pour se rendre à Vienne, d'où il doit nous amener notre nouvelle Impératrice. Cet événement donne avec raison beaucoup à penser, car il aura une grande influence sur le sort du continent et particulièrement sur celui de l'Allemagne. Autant qu'il m'est possible de recueillir les voix, il me semble qu'il est agréable à tous les amis de l'Empereur, et une preuve que l'opinion des Autrichiens ne lui est pas moins favorable, c'est que le jour où cette nouvelle a été connue à Vienne, les billets de la banque ont subitement éprouvé une hausse de 25 p. 100.

On n'a point encore reçu les ordres à Strasbourg pour le cérémonial à observer lors du passage de la Princesse.

Pariset me mande de Rastadt, où je l'avais laissé, qu'il a reçu l'ordre d'aller vous joindre et qu'il se disposait à se mettre en route. Je l'ai félicité du bonheur qu'il a de se rapprocher de Votre Excellence, en regrettant vivement d'être moins favorisé que lui; mais je serais inconsolable si je n'étais persuadé, monsieur le Maréchal, qu'il n'a pas dépendu de votre bonne volonté et de la bienveillance dont vous m'honorez, qu'il en fût autrement. Si Votre Excellence daigne me les conserver, mon lot est encore le meilleur.

Veuillez agréer l'assurance du dévouement inviolable et respectueux avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monsieur le Maréchal,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

Le Général

Baron DE LORENCEZ.

A Monseigneur le Maréchal Oudinot, Duc de Reggio.

XVI

LETTRE DU CONTRE-AMIRAL LHERMITTE DONNANT LES DISPOSITIONS PRISES PAR LA MARINE. — SITUATION DE L'ARMÉE D'OCCUPATION EN HOLLANDE. 10 DÉCEMBRE 1810.

A bord de la corvette amirale *la Triomphante* en rade de Flessingue, le 21 avril 1810.

A son Excellence le Duc de Reggio, Maréchal de l'Empire, commandant en chef l'armée française en Hollande.

Monseigneur,

J'ai l'honneur d'adresser à votre Excellence l'état des forces de la flotille, par section, stationnées aux embouchures des deux Escaut et à l'entrée de *Brouwershavenschegal ;* à mon arrivée sur cette rade, mes premiers soins ont été d'organiser le service de ces sections, conformément aux ordres que j'ai reçus de S. E. le ministre de la marine, de la manière suivante :

La première section, commandée par M. le capitaine de frégate Lefrancq, croise à l'embouchure de l'Escaut occidental.

La deuxième section, commandée par M. le capitaine de frégate Bassières croise à l'embouchure de l'Escaut oriental et doit parcourir les deux rives de ce fleuve qui sont la côte de l'île du *Nord-Beveland* et celle de la partie ouest de l'île de *Schonwen.*

La troisième section, commandée par M. le capitaine de frégate Ségur, parcourera toute la côte est de l'île de *Schonwen,* depuis l'entrée de *Brouwershavenschegal,* jusque dans le *Braussuer.*

J'ai donné aux commandants de ces trois stations des instructions relatives au service qu'ils auront à remplir pour surveiller et empêcher la contrebande le long des côtes des provinces de la Hollande, cédées à la France par le traité du 16 mars dernier ; et leur ai donné les ordres les plus précis de rendre compte le plus souvent possible à V. E. de tout ce qu'ils auront fait, et remarqué dans le cours de leur navigation, en les prévenant qu'ils se trouvent également sous vos ordres.

Toutes ces dispositions que je viens de prescrire et que je crois les plus convenables, suivant les localités, ne seront que provisoires, jusqu'à ce que Votre Excellence me fasse connaître ses intentions à ce sujet.

Les trente-quatre bateaux de deuxième espèce, qui doivent faire partie de la flottille active, et qui n'ont été annoncés par S. E. le ministre de la marine, ne sont point encore arrivés ici ; je sais que ce retard est occasionné par le défaut de marins pour les armes.

Je solliciterai près de Votre Excellence, pour qu'il y ait à bord de chaque corvette 15 hommes de troupe, et 10 hommes par canonnière : ce renfort est indispensable pour la fusillade, en cas que ces bâtiments viennent à être attaqués, les équipages étant beaucoup trop faibles et composés en partie de conscrits.

Veuillez, je vous prie, Monseigneur, croire que je ne négligerai rien pour parvenir au but que vous vous proposez, et que je me ferai toujours un devoir d'exécuter avec célérité les ordres que vous voudrez bien me donner ; c'est dans ces sentiments que j'ai l'honneur d'être,

Monseigneur,
de Votre Excellence,
Le très humble et très respectueux serviteur.

Le contre-amiral, commandant la flottille stationnée aux embouchures des deux Escaut et à l'entrée de Brouwershavenschegal.

LHERMITTE.

SITUATION DES TROUPES COMPOSANT LE CORPS D'OBSERVATION DE LA HOLLANDE

A L'ÉPOQUE DU 10 DÉCEMBRE 1810

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL

NOMS	GRADES	FONCTIONS	EMPLACEMENT
Son Excellence M. le Duc de Reggio.	Maréchal d'Empire.	Commandant en chef.	Amsterdam.
Letellier.	Chef d'escadron.	Aide de camp de son Excellence.	id.
Bourcet.	Capitaine.	id.	id.
Jacqueminot.	Capitaine.	id.	id.
Lachaise.	Capitaine.	id.	id.
Pierre.	Lieutenant.	id.	id.
Cramayel.	Lieutenant.	id.	id.
Delamarre.	Lieutenant.	id.	id.
d'Hastrel.	Général de brigade.	Chef de l'état-major général.	id.
Laloy.	Lieutenant.	Aide de camp du général d'Hastrel.	id.
Grundler.	Adjudant-commandant.	Sous-chef de l'état-major général.	id.
Fays.	Adjudant-commandant.	Attaché à l'état-major général.	id.
Duclos.	Chef d'escadron.	Adjoint à l'état-major général.	id.
Pariset.	Chef de bataillon.	Adjoint détaché près le général Durutte.	id.
Marquessac.	Chef de bataillon.	Adjoint à l'état-major général.	id.
Latte.	Chef de bataillon.	Adjoint commandant d'armes.	Harlingen.
Daupias.	Capitaine.	Adjoint à l'état-major général	Amsterdam.
Le Roy.	Capitaine.	id.	id.
Poully.	Capitaine.	id.	id.
Valmalette.	Capitaine.	id.	id.
Tartaras.	Capitaine.	id.	id.
Laudier.	Capitaine.	Adjoint commandant d'armes.	Gouda.
Semont.	Capitaine.	Adjoint à l'état-major général.	Amsterdam.
Van Zuilen van Nigevelt.	Capitaine.	id.	id.
Van Hogendorp.	Capitaine.	id.	id.
Martinel.	Chef de bataillon.	Ingénieur géographe.	id.
Brambilla.	Capitaine.	id.	id.
[illegible]	Général de division	Commandant l'artillerie.	id.
[illegible]	Chef de bataillon	[illegible]	id.

CHAMBARLHIAC.	Général de brigade.	Commandant le génie.	id.
Poutet.	Capitaine.	Aide de camp du général Chambarlhiac.	id.
Moret.	Chef de bataillon du génie.	»	id.
Moras.	Capitaine du génie.	Chef d'état-major du génie.	id.
Hersart.	Capitaine du génie.	»	id.
Lapipe.	Lieutenant du génie.	»	id.
Linas.	Capitaine de gendarmerie.	Commandant la force publique.	id.
Henry.	Brigadier de gendarmerie.	Vaguemestre général.	id.
OFFICIERS EMPLOYÉS DANS LES PLACES			
DURUTTE.	Général de division.	Commandant d'armes.	Amsterdam.
Gaugler.	Capitaine.	Aide de camp du général Durutte.	id.
Frank.	Capitaine.	id.	id.
Rutigni.	Capitaine.	id.	id.
MAISON.	Général de brigade.	Commandant supérieur.	Rotterdam.
Baudoin.	Chef de bataillon.	Aide de camp du général Maison.	id.
Charrière.	Capitaine.	id.	id.
HARTY.	Général de brigade.	Commandant d'armes.	La Haye.
Campben.	Capitaine.	Aide de camp du général Harty.	id.
DEVAUX.	Général de brigade.	Commandant d'armes.	Brielle.
Champoix.	Capitaine.	Aide de camp du général Devaux.	id.
Passinges.	Adjudant-commandant.	Commandant d'armes.	Delft.
Martin.	Chef de bataillon.	id.	Delfzil.
Collignon.	Chef de bataillon.	id.	Utrecht.
Pocholle.	Chef de bataillon.	id.	Maasluis.
Leclaire.	Chef de bataillon.	id.	Helvœtlius.
Riquet.	Capitaine.	Adjudant de place de 1re classe.	Amsterdam.
Lefranc.	Capitaine.	id.	Rotterdam.
Coquignot.	Capitaine.	Détaché près du général Durutte.	Amsterdam.
OFFICIERS SANS DESTINATION			
AMEY.	Général de brigade.	»	Amsterdam.
De Grysperre.	Adjudant-commandant.	»	id.
ADMINISTRATIONS DE L'ARMÉE			
Martellière.	Inspecteur aux revues.	»	Amsterdam.
Bully.	Payeur général.	»	id.
Regnault.	Ordonnateur en chef.	»	id.
Deel.	Commissaire des guerres.	»	id.

NOMS DES GÉNÉRAUX	NOMS DES OFFICIERS D'ÉTAT-MAJOR	DÉSIGNATION DES CORPS	COMMANDANTS DES CORPS	EFFECTIF	
				Hommes	Chevaux
Comte DE BERGERDUIN, général de division.	Tabor, chef de bataillon. Schindler, capitaine.	124e de ligne.	Nardiau, colonel. Nania, chef de bataillon. Wernus, id. Dolleman, id. Keyser, id.	Et.-maj.20 2808	40 23
POUPART, chef de l'état-major de la division.	Bigarne, colonel. Montigni, chef de bataillon. Allouis (François), id. Blouin, capitaine. Eymael, id.	125e de ligne.	Wagner, colonel. Debetz, chef de bataillon. Favauge, id. Caron, id. Dewilde, id.	3343	13
AUTHING, général de brigade DE MELLET, général de brigade. STEDMANN, général de brigade.	van Ersen, lieutenant. van Breugel, id. Schreuder, lieutenant. Gaster, lieutenant. Pineda, id. van Zuylen, lieutenant.	126e de ligne.	Schwarfe, chef de bataillon. Millers, id.	1192	6
	Darancey, chef de bataillon, commandant l'artillerie. Houcbach, lieutenant adjoint.	9e d'artillerie, 1re cie, 2e bon train.	Arants, capitaine. Meyer, lieutenant.	142	108
Comte MOLITOR, général de division.	Maréchal, chef de bataillon. Berner, capitaine.	2e de ligne.	de Wimpffen, colonel. Cothias, chef de bataillon. Coutault, id.	Et.-maj.14 2220	61 66
DE CONTAMINA, chef d'état-major.	Duffouart, chef de bataillon. Pelletot, capitaine.	37e de ligne.	Gauthier, colonel. Dhar, chef de bataillon Tavernier, id. Nazal, id.	2308	69
R. VIVIÈS, général de brigade.	Germette, capitaine. Diébault, lieutenant.				
[illegible], général de brigade.		[illegible] léger.	Marguery, colonel. van Ouzeren, chef de bataillon. Klers, id. de Jung, id. [illegible]	[illegible]	10

LEVAVASSEUR, colonel, commandant l'artillerie.	Richard, capitaine adjoint. Boyer, id.	4e et 7e cies du 9e d'artillerie. 3e cie du 14e bon du train.	Levavasseur, colonel. capitaine. Desalgues, capitaine du train. Kayser, lieutenant du train.	269	160
	Massabeau, sous-inspecteur aux revues. Rabay, adjoint au commissaire des guerres.				
Comte DESSAIX, général de division.	Dessaix, capitaine. Allouart, id. Dubourget, id.	18e de ligne.	Pelleport, colonel. Guigard, chef de bataillon. Dalquet, id. Matère id.	Et.-maj. 17 2113	70 69
COUTURE, adjoint commandant, chef de l'état-major.	Ranke, chef de bataillon. Herdeboult, capitaine. Didier, id. Dieny, id.	56e de ligne.	Gengoult, colonel. Delhaye, chef de bataillon. Lamotte, id. Billion, id.	2216	18
SUDEN, général de brigade.	van Duyn, capitaine. Beckmann, lieutenant.	93e de ligne.	Baudoin, colonel. Mazurier, chef de bataillon. Michaut, id. Crozet, id.	2212	18
FERRIÈRE, général de brigade.	Diepbruge, capitaine. Druez, lieutenant.				
ALBERT, général de brigade	Albert, capitaine. Guillebon, id.	Bon étranger.	Foulon de Doué, chef de bataillon.	510	4
	Sibille, chef d'escadron.	Artillerie. Train.	Werlchott, capitaine. Dulignaye, lieutenant.	137	103
	Albitte, s.-inspecteur aux revues.				
COLBERT, général de brigade	Bro, capitaine. Brack, lieutenant.	23e régiment de chasseurs.	Lambert, colonel. Delorme, chef d'escadron. Laboisselle, id. Dumas, id.	684	617
MERGÈS, adjoint commandant, chef de l'état-major.	Malherbe, capitaine. Reitère, lieutenant.				
BORDESSOULLE, général de brigade.	Greeze, capitaine.				
			Totaux.	23074	1464

XVII

CINQ LETTRES DU ROI DE HOLLANDE AU DUC DE REGGIO (OCCUPATION DE LA HOLLANDE EN 1810)

Monsieur le Duc de Reggio,

Aussitôt après mon arrivée, je m'empresse de vous écrire pour vous remercier de la conduite que vous avez tenue dans le pays. Je vous sais bon gré de la manière dont vous avez agi envers ceux qui se sont écartés des règles de la discipline. Il serait très à désirer, pour l'honneur du nom français, que le général Salin fût rarement employé dans les pays amis et alliés de la France. Je vous recommande, monsieur le Duc, le département de Brabant : vous ferez une chose très agréable pour moi en lui étant favorable dans les premiers moments d'un changement qui interrompt tout à coup les relations cimentées par une si longue habitude. J'ai été fâché d'apprendre que vous vous soyez présenté chez moi lors de votre départ de Paris. Je ne l'ai point sçu. J'aurais eu beaucoup de plaisir à vous réitérer les sentiments d'estime que je vous porte depuis longtemps, et à vous recommander les braves Brabançons. Je trouve aujourd'hui une grande satisfaction de pouvoir vous témoigner que vous vous êtes acquis de nouveaux droits à l'estime des habitants de ce pays, et particulièrement de la mienne. J'ai aussi des remercimens à faire au général Dessaix qui commande à Nimègue.

Recevez, monsieur le Duc,
L'assurance de ma considération, avec mes remercimens,

Signé : LOUIS NAPOLÉON.

Amsterdam, le 15 avril 1810.

Monsieur le Duc de Reggio,

Mon ministre de la guerre me rend compte de la lettre que vous venez de lui écrire. Je vais expédier de suite quelqu'un auprès de mon frère pour lui demander de ne point faire occuper l'Issel, qui est une rivière intérieure, Utrecht et Harlem qui avec Amsterdam sont trois lieux d'habitation pour moi. Je serai fort aise de recevoir partout où je serai, vous et les officiers français qui viendront me voir ; mais j'espère que mon frère m'accordera de ne point occuper le pays militairement, et d'autant plus qu'il n'avait d'abord, par le traité, l'inten-

tion d'occuper que l'embouchure des rivières. J'ai besoin aussi de connaitre, avec la force, la solde des troupes et les différents tarifs. Le ministre de la guerre vous écrit sur le reste. En attendant le retour du courrier que je vais expédier à Paris, il dépend de vous de suspendre l'occupation du pays ; j'espère que vous voudrez y consentir et je vous prie de m'en prévenir.

On fera l'impossible pour fournir aux besoins des six mille hommes, mais je vous prie de ne les faire entrer que successivement et de recommander qu'on patiente dans les premiers temps. Je n'ai pas besoin de vous dire la triste position du pays par rapport aux finances.

Recevez, monsieur le Duc, l'assurance de ma considération,

Signé : LOUIS NAPOLÉON.

Amsterdam, le 17 avril 1810.

P.-S. — En attendant que je connaisse les intentions de l'Empereur sur les tarifs, je donne ordre qu'on ait dans la caisse de l'armée une somme à bon compte.

Il est bien vrai que la division hollandaise n'est forte que de 9 à 10,000 hommes ; mais les 3,000 qui sont en Espagne comptent dans le contingent.

Monsieur le Duc de Reggio,

Je vous remercie de la lettre obligeante que je viens de recevoir. J'accepte avec plaisir de substituer une autre ville pour les troupes sous vos ordres, et le quartier général à celui d'Utrecht. Je vous propose la Haye où le Gouvernement ne réside plus, et qui offre beaucoup plus d'avantages et d'agréments qu'Utrecht. J'ai envoyé mon grand écuyer, le général Bruno, au-devant du général Dessaix qu'on avait annoncé ici avec des troupes. Je l'ai engagé à suspendre sa marche et à vous demander de nouveaux ordres.

J'ai écrit hier à l'Empereur, pour le prier de ne procéder à l'occupation militaire qu'autant qu'il verrait que je n'employe pas tous les moyens et tous les efforts possibles pour exécuter tout ce qu'il a prescrit par le traité, et j'ai proposé d'entretenir les troupes dans la partie du territoire français que mon frère jugera le plus convenable. Je l'ai prié aussi de ne point aggraver les stipulations du traité, mais au contraire de les adoucir, et que le nombre des trouppes à entretenir ne dépasse pas celui qui est fixé par le traité. J'espère que l'Empereur consentira d'autant plus que les douaniers français suffisent aux embouchures des rivières, et que les Licences données par l'Empereur

sont seules valables. En tout cas, j'espère qu'il se bornera aux embouchures des rivières, c'est-à-dire à la Meuse, à l'Ems et à la Jahde, et qu'il ne fera point occuper ni le département d'Amsterdam, ni Utrecht, ni l'Issel, qui est une rivière intérieure portant à peine des barques pour les communications intérieures.

J'attends beaucoup de votre obligeance ; un retard de quelques jours me donnera les moyens de recourir à l'Empereur, et d'avoir la réponse.

Adieu, monsieur le Duc, croyez au plaisir que j'aurai à vous revoir et à vous renouveller l'assurance de nos sentimens.

Signé : LOUIS NAPOLÉON.

Utrecht, le 18 avril 1810.

Monsieur le Duc de Reggio,

Je viens de recevoir le rapport que vous a fait le général Bordesoulle au sujet des remuements de café, sucre, etc... qui ont lieu à Emdem ; ces remus-ménages sont nécessaires au commerce ; sans cela il n'existerait absolument aucune circulation ; d'ailleurs les douaniers hollandais y sont trop intéressés pour ne pas saisir les contrebandiers en flagrant délit ; ils sont au surplus surveillés et j'ai fait changer dernièrement tous les employés en Ost-Frise.

Je viens de signer il y a deux jours un décret qui oblige les négocians d'avoir des passeports pour le transport des marchandises dans l'intérieur.

Je vais m'occuper de la demande que vous me faites à l'égard de la flottille et je ferai le plus possible pour y satisfaire.

Agréez, monsieur le Duc, l'assurance de ma considération.

LOUIS NAPOLÉON.

Haarlem, le 13 mai 1810.

Monsieur le Duc,

Je me suis décidé à envoyer un courrier extraordinaire à Paris. Les marchandises qui ont été mises sous le séquestre à bord, l'ont été avant le traité. Du jour même de l'échange des ratifications, il aurait dû être levé ; c'est une négligence s'il ne l'a pas été. Dans le séquestre sont comprises des denrées coloniales nécessaires aux fabriques du pays, telles que le sucre, etc... L'intention de l'Empereur ne pouvant être d'ajouter de nouvelles conditions si extrêmes par un simple

ordre aux agens des douanes. J'ai tout lieu d'espérer que ces considérations essentielles et décisives l'emporteront sur toute autre.

Je vous prie, monsieur le duc, de vouloir ajouter aux procédés, dont je vous suis déjà redevable, en faisant suspendre les voies de fait qui devraient avoir lieu pour le transport des propriétés d'un grand nombre de familles de la ville de Dord, qui seraient réduites par là au désespoir, dans un temps aussi pénible. Mon courrier ne tardera pas d'être de retour.

Recevez, monsieur le Duc, l'assurance de l'estime et de la considération que je vous porte,

LOUIS NAPOLÉON.

Haarlem, le 23 mai 1810.

XVIII

CASERNE SAINT-CHARLES D'AMSTERDAM

(POSE DE LA PREMIÈRE PIERRE)

Aujourd'hui 17 novembre 1810 à Amsterdam, sous le règne glorieux de Napoléon le Grand, empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la confédération du Rhin et médiateur de la confédération suisse, etc., etc. S. A. S. Monseigneur le prince archi-trésorier de l'Empire, duc de Plaisance, grand-aigle de la Légion d'honneur, etc., étant lieutenant-général de S. M. l'Empereur et roi en Hollande, et sous l'administration de S. E. M. le Bourgue-maître Jean Wolters van de Poll, grand-cordon de l'ordre de l'Union ; de MM. les Wethouders W. J. van Brienen van de Grootlindt, W. Willinck, I. Corver-Hoost, commandeurs de l'ordre de l'Union, G. Sevryn, chevalier du même ordre, de M. J.-G. Dedel, chevalier de l'ordre de l'Union, trésorier et de M. G.-G. Clifford, commissaire des travaux publics de la ville.

S. E. Monseigneur le Maréchal de l'Empire Charles Oudinot, duc de Reggio, grand-aigle de la Légion d'honneur, commandeur de l'ordre de Saint-Henri de Saxe, chevalier de la couronne de fer, etc., etc., commandant en chef le corps d'armée d'observation en Hollande, accompagné de MM. les généraux de l'armée et des officiers de son état-major, a posé la première pierre de la caserne Saint-Charles édifiée par la ville d'Amsterdam, sur les dessins et projets de M. Picot de Moras, capitaine au corps impérial du génie, et sous la direction

de M. van der Hart, inspecteur et architecte des bâtiments de la ville.

CETTE CASERNE A ÉTÉ APPELÉE

QUARTIER SAINT-CHARLES

du nom et en honneur de S. E. Monseigneur
Le Maréchal de l'Empire Charles Oudinot duc de Reggio
auquel MM. les magistrats de la ville d'Amsterdam
en ont fait agréer l'hommage en mémoire
Eternelle de leur attachement
et de leur reconnaissance.

XIX

OCCUPATION DE LA HOLLANDE

Dunkerque, le 6 juin 1810.

A Son Excellence Monseigneur le Maréchal duc de Reggio, commandant l'armée française en Hollande.

Monseigneur,

Ah ! combien de remerciements ne devons-nous pas à Votre Excellence pour les belles choses qu'elle a daigné dire en faveur de nous tous à S. M. l'Empereur et Roi, tant à Anvers qu'à Bois-le-Duc !... Nous ressentons déjà les heureux effets d'une telle recommandation et sommes bien persuadés que l'impression donnée ne s'effacera pas de longtemps de la mémoire de notre monarque chéri.

Nous avons obtenu un mois de gratification ainsi que tous les régiments de l'armée de Votre Excellence qui ont habité le Brabant hollandais, plus onze décorations dont une d'officier de la Légion pour le chef de bataillon Lebrun et celle de l'ordre de la couronne de fer pour moi. On a mis tout l'empressement possible à nous faire expédier nos brevets et pendant le trajet que nous avons fait avec la cour, de fête en fête et de plaisir en plaisir jusqu'à Dunkerque, S. A. S. le prince vice-connétable nous a souvent donné des preuves non équivoques de sa bienveillance.

En arrivant ici, je fus présenté avec MM. les généraux et chefs de corps à Sa Majesté qui s'entretint, selon l'usage, avec presque tout le monde. Lorsque mon tour arriva, Elle me dit d'un air gracieux. « Ah, vous voilà, 3e régiment. Je vous trouve partout. Vous allez aussi vite que moi qui cours la poste. Comme vous marchez bien ! » Un moment après être rentré chez moi, S. A. S. le prince de Neufchatel me fit appeler et me remit 100 napoléons par ordre de Sa Majesté, pour être distribués de suite aux sous-officiers et soldats en témoignage de sa satisfaction sur la manière dont ils avaient marché depuis Anvers. S. A. me dit en même temps les choses les plus flatteuses sur le compte du régiment. Enfin je la quittai avec la certitude que nous étions bien en cour. Nous voilà par conséquent heureux et contents.

Si quelque chose vient troubler notre félicité, c'est le déplaisir que nous éprouvons en songeant que nous ne jouissons plus du bonheur inappréciable de servir sous les ordres de Votre Excellence. Elle nous a donné de bien fortes preuves de son affection ! Aussi je puis l'assurer que notre reconnaissance n'aura point de bornes.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect,

Monseigneur,

De Votre Excellence,

Le très humble et très obéissant serviteur.

Le colonel du 3e régiment d'infanterie légère,
Baron de l'Empire, chevalier de la couronne de fer,

LAMARQUE.

Mon cher Maréchal,

Vous avez certainement reçu de tous côtés les informations combien l'Empereur a été content de vos dispositions en Hollande. A en juger par moi-même, de ce que Sa Majesté a daigné me dire, j'en ai eu la conviction, mon cher Maréchal, et en même temps ce que les Hollandais et surtout les Amsterdamois doivent à Votre Excellence pour la manière généreuse dont elle s'est exprimée pour eux dans ses rapports à l'Empereur. On vous a estimé partout où vous avez commandé, mon cher Maréchal. Les Hollandais y ajouteront une affection particulière par leur reconnaissance. Il est précieux pour eux dans les moments pénibles où ils se sont trouvés et où ils pourront se trouver encore, de pouvoir compter sur votre bienveillance. Si je me sentais depuis six ans attaché à vous, mon digne Maréchal, par les sentiments

les plus sincères, combien de titres vous y ajoutez par la reconnaissance que je vous dois à jamais pour vos nobles procédés envers mes compatriotes.

Sa Majesté m'a fait espérer qu'elle irait faire un jour une tournée en Hollande. J'ai répondu que je regarderais cela comme un des plus grands bonheurs pour le pays. Il y a mille choses qui plaideront pour les habitants quand le grand monarque verra le pays, et il sera convaincu que c'est tout à fait digne de son règne de conserver les chefs-d'œuvre de l'industrie humaine qu'on rencontre à chaque pas dans Amsterdam et presque partout dans l'ancienne Hollande. J'espère, et je ne doute même pas, que tout prendra une nouvelle vie quand nous aurons le bonheur de posséder Sa Majesté pendant quelques jours dans le pays. Déjà il a de grands projets maritimes sur la Hollande. — J'ignore encore quelle sera ma destinée. Ce que je sais bien, c'est que je suis dévoué et attaché à l'Empereur jusqu'à la mort et que je servirai partout où il me jugera utile.

Je me recommande dans votre souvenir, mon cher Maréchal, et vous prie d'agréer les sentiments de toute mon estime et de mon inviolable attachement.

L'Amiral

WINTER, comte de HUSSEN.

Paris, le 20.

CABINET
DU
MINISTRE

Paris, le 26 juin 1810.

Monsieur le Maréchal, conformément aux ordres de l'Empereur, je dois faire savoir à Votre Excellence que le roi de Hollande n'a pas le droit de donner des licences, et qu'elles doivent par conséquent être regardées comme non avenues. Il faudra vous en expliquer dans ce sens, et réclamer le traité à la main, en déclarant qu'il faut en exécuter les conditions à la rigueur. L'Empereur observe, à ce sujet, que si les Hollandais donnaient des licences, il serait inutile d'avoir des troupes et des douaniers dans ce pays.

Sa Majesté me charge en même temps de vous dire que vous devez exercer sur le territoire d'Oldembourg la même surveillance que sur le territoire hollandais. L'Empereur ajoute que vous ne devez rien respecter, mais qu'il faut arrêter partout les marchandises anglaises et réprimer la contrebande. Vous devez pour cet effet tenir des postes dans les villes, ou dans les isles où il y a des marchandises anglaises, et où vous savez qu'il se conclut des marchés. Vous voudrez bien me

faire connaître les mesures que vous aurez jugé convenable de prendre, pour assurer l'exécution des ordres de Sa Majesté.

Agréez, monsieur le Maréchal, l'assurance de ma considération distinguée pour Votre Excellence.

Le ministre de la Guerre,

Duc DE FELTRE.

XX

LETTRE DU GÉNÉRAL COLBERT A LAQUELLE LE MARÉCHAL OUDINOT RÉPOND QU'IL A REFUSÉ AU CAPITAINE MARBOT DE LE PRENDRE POUR AIDE DE CAMP

Vienne, le 16 juillet 1809.

Le général de brigade Ed. Colbert, officier de la Légion d'honneur, Baron d'Empire et chevalier de l'ordre M. de Bavière.

Monseigneur,

Pensant que vous pouvez avoir besoin d'officiers pour servir auprès de vous comme aide de camp, je prends la liberté de vous proposer M. le capitaine Bro, officier au 7e régiment d'hussards. Cet officier, fils du doyen des notaires de Paris, est instruit, brave et expérimenté ; il vous conviendrait sous tous les rapports et il s'estimerait le plus heureux des hommes s'il avait le bonheur d'être employé près de vous.

Veuillez, monseigneur, avoir la bonté de me dire sur quoi cet officier peut compter.

J'ai l'honneur d'être avec le plus respectueux dévouement, votre très humble et très obéissant serviteur,

Ed. COLBERT.

A S. E. M. le comte Oudinot, maréchal d'Empire, commandant le 2e corps de la grande armée.

Lui répondre que je n'ai rien à regretter au choix que j'ai été autorisé à faire, il y a quinze jours, de six aides de camp — que j'aurais eu du plaisir à accepter celui qu'il m'offre — *que j'ai dû également refuser les offres du capitaine Marbot*[1].

Regrets et amitiés.

[1] Ces quelques lignes sont de la main du Maréchal et se trouvent écrites en travers de la lettre du général Colbert.

XXI

Arras, le 21 aug. 1812.

A la nouvelle de la triple victoire de la Drissa des 2, 3 *et* 4.

Monseigneur,

Chaque bataille ajoute à votre gloire, mais il y a toujours quelque sacrée f... balle à votre adresse !

Si j'étais tant soit peu dévot, j'userais mes genoux pour prier le ciel ; mais un vieux damné comme moy, ne peut offrir qu'à vous-même ses vœux les plus tendres pour la conservation d'un héros !

Je sais bien que cette heureuse jeunesse qui vous environne, se dispute l'honneur de vous servir de cuirasse ; mais, comme Henri IV, vous leur criez : « Ventre Saint-Gris, faites-moi place, messieurs, vous me cachez l'ennemi ! »

D'ailleurs que dire au nouveau Bayard pour le guérir de son intrépidité ? Je ne sais que lui baiser les mains avec tendresse, avec respect.

Général De la Chaise,
préfet d'Arras.

A Monseigneur le maréchal, duc de Reggio.

XXII

LETTRE DU COMTE DE HOGENDORP, GOUVERNEUR DE WILNA

Wilna, le 1er septembre 1812.

A son Excellence Monseigneur le Maréchal, duc de Reggio, etc., etc.

Monseigneur,

M. Delamarre vient de me remettre la lettre de Votre Excellence du 30 août, de Smorgoni, et j'apprends avec un grand plaisir que votre

blessure va mieux. Peut-être Votre Excellence serait mieux ici. Je ferai voir à M. Delamarre toutes les maisons de campagne des environs pour qu'il choisisse celle qu'il croit le mieux lui convenir, et si alors Votre Excellence veut se confier à mes soins, nous ferons tout ce qui est possible pour lui rendre son séjour agréable.

Je ne suis point du tout surpris que Votre Excellence ait vu pendant sa route l'état des choses sous le coup d'œil qu'elle me communique; mais je ne crois pas en être reprochable. Quant à l'alerte, c'est le général Bronikowski principalement, qui par les rapports positifs et alarmants qu'il m'a faits et sur lesquels, pendant plusieurs jours, je n'avais pas voulu me déterminer, à la fin cependant m'a obligé à prendre mon parti de faire rétrograder les troupes isolées, et surtout le trésor impérial et à prendre des mesures fortes et énergiques pour rassembler toutes mes forces, avec l'intention de marcher sur l'ennemi, soit à Minsk ou partout où il aurait coupé la communication avec la grande armée, afin de la rétablir.

Quant aux subsistances des vivres et des fourrages sur les routes d'étapes, je dois avouer à mon grand regret que je n'ai pu parvenir encore à les faire régler et à en assurer le service. Il n'y a que trois jours que je suis Président de la commission du gouvernement; avant cela je n'avais aucune influence. Je fais de mon mieux et j'espère qu'en peu de temps je parviendrai à établir l'ordre en cette partie; mais sur un territoire aussi étendu, avec des marches si continuelles et si rapides, dans un pays complètement désorganisé, il est bien difficile de faire aller les choses comme elles devraient; cependant le major du régiment de marche a eu grand tort de se plaindre. L'ordonnateur Barthomeuf vient en ce moment de m'assurer que dès qu'il a connu son mouvement rétrograde, il a eu soin de lui envoyer autant de rations de pain qu'il en fallait pour remplacer celui qui était consommé par cette marche rétrograde. On n'a pris à ce régiment que les hommes qu'il avait du 124e régiment pour les donner à un bataillon de ce régiment qui se trouvait ici ayant conduit des prisonniers russes. Ainsi je crois être assuré qu'il n'a aucun sujet fondé de plainte.

Enfin si j'ai le bonheur de voir Votre Excellence ici, j'espère pouvoir lui prouver qu'il n'est pas possible de faire plus d'efforts que je n'en fais, pour assurer le service de l'Empereur, mais la tâche est difficile et je suis surtout bien mal secondé, n'ayant pas même un chef d'état-major ni des adjoints. *M. l'Indendant général n'a soin de rien, ne répond même plus aux lettres les plus pressantes, et pas le sou pour les besoins les plus urgents.* Mais enfin les plaintes n'aident à rien. Je continuerai à faire ce que je pourrai. Heureux si l'Empereur est content de moi et que je sois bien jugé par des hommes comme Votre Excellence. Je la prie donc de vouloir suspendre son jugement jusqu'à son arrivée ici

et de vouloir agréer l'hommage du respectueux attachement avec lequel je serai toute ma vie,

Monseigneur,

De Votre Excellence le très humble et très dévoué serviteur.

Le général de division,
Aide de camp de l'Empereur,
Gouverneur général de la Lithuanie,
Comte de HOGENDORP [1].

XXIII

LETTRE DU GÉNÉRAL COMTE LEGRAND AU DUC DE REGGIO

GRANDE ARMÉE
—
2e CORPS
—
1re *Division.*

A Son Excellence, monsieur le Maréchal, duc de Reggio.

Monsieur le Maréchal,

Votre aide de camp, M. Delamarre, m'a fait le plus grand plaisir en m'apprenant que votre blessure va mieux de jour en jour, et que nous pouvons espérer vous revoir avant un mois. Revenez le plus tôt que vous pourrez, monsieur le Maréchal ; je crois que votre guérison serait plus prompte au sein de votre famille.

Lorsque la présente vous sera remise, vous aurez sans doute reçu le billet que je vous ai écrit avant-hier et dans lequel je vous donne quelques détails sur les pertes que ma division a éprouvées dans les journées des 17 et 18, et sur les récompenses qui lui ont été accordées.

[1] Thierri, comte de Hogendorp, célèbre général, ministre et diplomate hollandais, au service de la France.

Nota : Le duc de Reggio a écrit de sa main, au travers de cette lettre :

« Le remercier et lui dire que sous quelques jours je profiterai de son obligeance, mais que je ne veux qu'un cabinet, que je vais de mieux en mieux et qu'avant trois semaines je serai en état, si ce n'est de monter à cheval, au moins de reprendre les armes.

« Quant à ce qui a rapport aux mouvements dont je l'ai entretenu, je ne doute pas qu'ils aient été ordonnés à la suite de fausses alertes, que d'ailleurs je ne lui ai parlé de ces incidents que par intérêt pour lui, car j'aurais bien pu ne pas me mêler d'une chose qui ne m'appartient que sous le rapport de nos sentiments réciproques.

Je suis très satisfait de la manière dont elle a été traitée à cet égard; mais vous savez, monsieur le Maréchal, qu'elle a mérité tout ce qu'elle a obtenu. Quant à moi, je vous ai dit ce qui me flatterait le plus, ce serait la place de colonel général, et je crois avoir des droits à cette récompense : voilà où se borne, à peu près, mon ambition : je dis, *à peu prés*, car depuis avant-hier j'ai réfléchi qu'un *petit duché* serait un très joli accessoire au titre de colonel général et figurerait parfaitement avec mon hôtel à Paris. Je vous soumets cette réflexion, monsieur le Maréchal, et je suis persuadé d'avance qu'elle vous paraîtra juste. Je vous avouerai confidentiellement que ce duché me conviendrait d'autant plus que les revenus qui y seraient attachés raccommoderaient un peu mes finances qui se trouvent dans le même état que celles des Anglais, c'est-à-dire bien en désordre.

Les dotations qui m'ont été accordées n'ont point rempli les intentions de Sa Majesté, car celle de Westphalie qui m'avait été donnée pour 30,000 francs de revenu net par an ne m'en rapporte jusqu'ici que 14 à 15,000. Quant à celle de Pologne dont le revenu avait été évalué à environ 20,000 francs, elle ne m'a point encore produit un seul denier ; bien au contraire, j'ai été obligé, dès la première année, de débourser 10,000 francs pour terminer les procès que les fermiers m'ont intentés et pour satisfaire aux nombreuses réquisitions et contributions que le gouvernement de Varsovie n'a pas manqué d'imposer, de préférence, sur les biens des donataires. Cette somme ne m'est point encore rentrée. Je me trouve donc depuis trois ans ne retirer de mes deux dotations que 15,000 francs, tandis qu'elles m'ont été données pour 50,000.

Je vous demande pardon, monsieur le Maréchal, de vous parler aussi longtemps de moi, mais je compte sur votre indulgence et surtout sur votre amitié; vous m'en avez donné des témoignages trop multipliés pour que je ne la réclame pas encore dans cette circonstance. Je suis bien persuadé qu'une demande de votre part suffirait pour me faire obtenir les récompenses que j'ambitionne et qui sont les seules que j'aie jamais demandées. Elles me rendraient heureux et je me croirais très grandement recompensé de tous les services que je puis avoir rendus à Sa Majesté [1].

Agréez, je vous prie, monsieur le Maréchal, la nouvelle assurance de mon bien sincère et respectueux attachement.

Le général de division,

Comte LEGRAND,

Polotsck, 14 septembre 1812.

[1] Napoléon disait à Sainte-Hélène : « Mes maréchaux de l'avenir sont Foy, Lamarque, Legrand et Clausel. »

XXIV

Polotsk, le 31 août 1812.

Monsieur le Maréchal,

Nous sommes destinés à n'avoir que de fausses joies. La lettre que votre Excellence avait fait écrire par M. le général de Lorencez à tous ses généraux de divisions ou commandants d'armes, pour leur annoncer que vous comptiez revenir sous peu à la tête du 2e corps, avait répandu l'allégresse dans l'armée, mais bientôt votre départ pour Vilna nous a replongé dans l'incertitude et la consternation. On avait vu avec reconnaissance, monsieur le Maréchal, que quoique blessé et souffrant, vous vous occupiez encore de faire obtenir des récompenses aux militaires qui ont combattu cette campagne sous vos ordres; malheureusement le travail que vous aviez demandé ne vous a pas été adressé.

Puissiez-vous, monsieur le Maréchal, revenir bientôt à notre tête, sans cela je suis bien décidé à quitter le 2e corps qui a perdu tout intérêt pour moi depuis que vous ne le commandés plus.

Daignés agréer, monsieur le Maréchal, l'homage de mon profond respect et de mon attachement.

BODSON NOIREFONTAINE.

A son Excellence M. le Maréchal, duc de Reggio.

XXV

CAMPAGNE DE RUSSIE

Note du général comte de Lorencez, chef d'état-major des 2e et 6e corps, précédée de deux lettres autographes du comte de Ségur, et suivie de onze lettres ou ordres du jour relatifs aux événements qui ont précédé le passage de la Bérézina, exécuté par le 2e corps de la grande armée, commandé par Monsieur le Maréchal, duc de Reggio.

Le 26 avril 1823, le Général de Lorencez reçut une lettre du comte Philippe de Ségur par laquelle celui-ci lui adressait plusieurs questions sur le passage de la Bérésina et les mouvements qui l'avaient

précédé. Cette lettre indiquait clairement que son auteur avait reçu les notions les plus inexactes et les plus malveillantes envers M. le maréchal duc de Reggio relativement à cette opération, l'une des plus importantes de la malheureuse campagne de 1812.

On lui avait persuadé, par exemple, qu'au lieu de se porter rapidement sur Borisow, le 2e corps avait perdu son temps à exécuter un faux mouvement sur Kolopinstchi; que le maréchal avait montré beaucoup d'indécision dans le choix d'un point de passage; que l'Empereur en avait témoigné beaucoup d'impatience et qu'il avait fallu un conseil de guerre pour faire cesser l'hésitation, etc. Voici la lettre du général de Ségur et la réponse du général de Lorencez avec les pièces justificatives.

26 avril 1823.

Monsieur le Général comte de Lorencez, rue du Mont-Blanc, 40, *à Paris*.
(*Parti pour Bar-le-Duc*, *Meuse*)

Mon général,

Voilà trois ans que je travaille à la relation de la campagne de 1812 en Russie. Ma position près de l'Empereur et mes liaisons intimes avec les officiers civils et militaires les plus rapprochés de sa personne, m'ont fait connaître une foule de détails secrets qui jetteront un jour nouveau sur les causes des grands événements de cette époque malheureuse. Ils montreront l'Empereur dans son cabinet et sous sa tente, tel qu'il était réellement. Cet ouvrage sera autant de lui que de moi, car il y parlera souvent. Il n'y perdra pas. Mais quoique je me sois abstenu de médire de personne, et que j'aie laissé parler les faits quand ils étaient accusateurs; malgré qu'aucun ouvrage historique de ce genre soit plus inoffensif, je n'ai point cru devoir me presser de le publier. J'ai d'ailleurs voulu me donner le temps de puiser à toutes les sources. C'est pourquoi, mon général, je m'adresse à vous aujourd'hui pour vous demander quelques notes sur ce qui a déterminé les mouvements de M. le duc de Reggio pendant notre retraite et depuis la réunion à M. le duc de Bellune. Je désirerais savoir ce qui a déterminé leur séparation, s'il est vrai que M. le maréchal se soit mis en marche sur Brizol (*sic*) par une route de traverse, que l'apparence d'un dégèle lui aurait fait quitter, pour revenir sur ses pas reprendre la grande route de Smolensk à Borisof et perdre ainsi le temps de sauver le pont de cette ville sur la Bérésina. On reproche à l'attention de M. le Maréchal de ne s'être point fixée plus

tôt sur cet important passage. On m'a parlé aussi d'un conseil tenu par M. le maréchal à Borisof où vous étiez ainsi que les généraux Eblé et Maison et où le passage vers *Sthoudianka* a été résolu. On dit que des ordres multipliés de l'Empereur vous pressaient de prendre une décision et de la lui envoyer. Plusieurs officiers généraux m'ont donné des notes sur cette partie de la campagne, mais ces souvenirs que m'a confiés verbalement M. le maréchal Oudinot sont tellement différents des renseignements que m'avaient donné des généraux servant sous ses ordres, que je ne sais plus comment rectifier cette partie de son histoire. La dernière fois que je vis M. le Maréchal, il me renvoya à vous et c'est aujourd'hui, mon général, ce qui m'encourage à vous demander ces renseignements et à espérer que vous ne trouverez pas ma demande indiscrète.

Je profite de cette occasion, mon général, pour me rappeler à votre souvenir et pour vous renouveler l'expression de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être votre obéissant serviteur.

Le général comte DE SÉGUR.

Paris, rue de Madame, n° 4, faubourg Saint-Germain.

Bar-le-Duc, le 8 mai 1823.

A Monsieur le Général comte de Ségur.

Général, je regrette que votre lettre qui m'est parvenue hier seulement ne m'ait plus trouvé à Paris dont je suis parti depuis deux mois; vous auriez aidé ma mémoire qui se perd et je pense qu'avec ce secours, un quart d'heure d'entretien aurait mieux répondu à vos vues que quelques pages d'écriture où je vous dirai longuement peu de chose. Quoique nos équipages n'aient pas eu, dans la retraite, un sort meilleur que ceux du reste de l'armée, le hasard veut pourtant que j'aie conservé la correspondance touchant le passage de la Bérésina, c'est-à-dire les lettres du major général et les minutes de celles du maréchal Oudinot ; je pourrai vous les communiquer, si vous le désirez et de plus vous faire hommage d'un petit plan fort exact de la bataille de Polotsk livrée par le maréchal Gouvion-Saint-Cyr. Je n'ai d'ailleurs ni cartes, ni notes d'aucune espèce, ainsi vous me corrigerez sur les dates, les noms des lieux et des rivières. Ceci convenu, j'entre en matière.

Le Maréchal duc de Reggio blessé la veille de l'affaire de Polotsk, s'était retiré à Wilna. Lorsque plus tard le maréchal Saint-Cyr se

décida, après la plus belle défense, à sortir de Polotsk, il parut hésiter entre la direction de Wilna ou celle qui devait le rapprocher du 9e corps qui se trouvait à *Sienno.* Ce fut à ce dernier parti qu'il s'arrêta, et nous nous acheminâmes vers la Oula avec le 2e corps seulement. Le général de Wrède, qui avait été détaché avec le 6e corps contre le général Steingell et à qui on avait prêté un régiment de cuirassiers et la brigade Corbineau, voulut jouir de son indépendance; il prit la route de *Glenbokoé* et fut sourd à tous les ordres qui lui furent adressés pour l'obliger à nous rejoindre.

Notre retraite se fit avec lenteur et dans une attitude fière ; l'ennemi fut sévèrement châtié chaque fois qu'il essaya de la troubler. Nous parvînmes sans la moindre perte à *Tschachniki* le... ; nous y fûmes joints par le 9e corps. Le duc de Bellune prit le commandement ; le le maréchal Saint-Cyr qui avait reçu une balle au pied nous quitta. Le lendemain la division Maison (8e), qui avait fait l'arrière-garde, s'étant rapprochée de Tschachniki, les Russes l'y suivirent. Nous pensions tous que le moment était opportun pour prendre notre revanche, mais le duc de Bellune en jugea autrement. Il replia ses troupes derrière la *Luckolmlia* en faisant tenir *Smoliani* où l'on se chamailla toute la journée sans aucun résultat. Tout en s'efforçant de nous déposter de ce village, l'ennemi prolongea son front sur la rive opposée avec un grand appareil d'artillerie : on consuma beaucoup de poudre de part et d'autre fort inutilement. Après avoir ainsi manœuvré pour éviter un engagement, nous ne jugeâmes pas à propos d'attendre au lendemain ; nous décampâmes pendant la nuit et nous nous retirâmes sur Sienno. Le moral des troupes, qui jusqu'alors s'était si bien soutenu, fut un peu ébranlé par un mouvement qui ne leur semblait pas suffisamment motivé. Nous séjournâmes à Sienno deux fois vingt-quatre heures et nous allâmes ensuite nous établir à *Tschéréïa* en faisant occuper *Luckolm.*

C'est dans cette position que le maréchal Oudinot vint nous rejoindre dans les premiers jours de novembre.

Cependant Wittgenstein, sauf une tentative insignifiante sur Luckolm, se tenait immobile dans la position où nous l'avions laissé, se couvrant de la Luckolmlia et occupant comme têtes de pont *Smoliani* et *Potschavtschi.* L'Empereur avait adressé au duc de Bellune l'ordre positif de le combattre et de le rejeter derrière la Duina. Les deux corps d'armée quittèrent donc leur position le 12 novembre pour se porter en avant ; le 14 on fut en présence. On fit tâter le village de *Smoliani* par la division Girard (9e corps) et l'on y entretint une tiraillerie continuelle jusqu'à la nuit. Pendant ce temps le duc de Bellune faisait passer la Ousveïa à ses autres divisions, les dirigeant sur Botscheïkovo. Il fit alors savoir au duc de Reggio que son projet était

de laisser là Wittgenstein et de se porter avec les deux corps d'armée réunis par Rotscheïkovo sur Kamen et de Kamen par Pouitchna sur Bérézino. Ce plan ne fut point goûté par le maréchal Oudinot [1], et ses observations sur les dangers d'un mouvement dont le moindre inconvénient était de nous rendre inutiles à la grande armée, dont le retour était annoncé, le firent abandonner. L'un de nos chefs voulant aborder franchement l'ennemi qui était devant nous, et l'autre, préférant manœuvrer, il n'y eut plus moyen de s'entendre. Il en résulta qu'on ne fit rien et les deux corps rétrogradèrent, le 9e sur Sienno, le 2e sur Tschereïa et Luckolm [2].

Ce fut deux ou trois jours après, c'est-à-dire le 19 ou le 20 que le duc de Bellune reçut l'ordre de détacher le 2e corps sur Borisow. Il est vrai que l'on eut d'abord la pensée de se diriger sur Kolopeintschi et Baraw, mais il est faux qu'on ait fait un seul pas dans cette direction. Il était reconnu qu'on ne pouvait y conduire de l'artillerie, et le 2e corps avait encore au moins 60 bouches à feu bien attelées. Les mauvais chemins d'ailleurs n'abrègent pas. On partit le 20 et l'on coucha le même jour à Obschouya ; le 21 on joignit la grande route et l'on prit position entre Bobr et Kroupki. Ce fut là que, dans la nuit, le général Brownikouski, gouverneur de Minsk, vint nous annoncer que les Russes étaient en possession de la tête de pont de Borisow [3]. Il est donc bien certain que quelque route que nous eussions choisie, nous ne pouvions jamais arriver à temps pour la sauver. C'eût été sans doute un malheur de plus que nous eussions préféré la traverse de Kolopeintschi, puisqu'alors la grande route se serait trouvée découverte, que personne n'aurait recueilli les débris de la division Dombrowski et qu'enfin rien non plus n'aurait arrêté Tschitchakow, qui se serait bientôt trouvé nez à nez avec l'Empereur.

Le 22, nous poursuivîmes notre marche en ralliant les Polonais. On laissa une division (la 8e) avec le parc à Natcha : le maréchal Oudinot prit position le même soir à Lochnitsa où nous fûmes rejoints par la brigade Corbineau, qui avait enfin quitté les Bavarois à Velleika : ce fut ce général qui nous donna connaissance du gué de Studzianca, où il avait traversé la Bérézina.

Le 23, en quittant notre bivouac de Lochnitsa, nous rencontrâmes une division russe (Lambert) qui fut aussitôt attaquée et culbutée par le général Legrand et que nous poursuivîmes toujours battant jusqu'à Borisow où nous parvînmes à la nuit tombante [4]. Les ennemis rompirent un petit pont qui est à l'entrée de la ville, sur la petite rivière

[1] et [2] Voir les pièces nos 2 et 3.

[3] Voir les pièces 6 et 7.

[4] Voir la pièce n° 9.

appelée Ska ; cet obstacle nous fit perdre quelques minutes dans une conjoncture où le moindre instant était si précieux. Cependant nos voltigeurs, qui avaient traversé le ruisseau un peu au-dessous, parvinrent au grand pont sur la Bérézina et eurent la douleur de le voir sauter au moment où ils s'en approchaient. Il ne resta du côté de la ville que 7 à 800 hommes qui furent faits prisonniers, quelques caissons et une grande quantité de voitures chargées de vivres et de bagages.

Le soir même, le maréchal Oudinot fit partir pour Studzianca le général Aubry, commandant l'artillerie, la brigade Corbineau avec un régiment d'infanterie et la compagnie de pontonniers.

Nous eûmes connaissance à Borisow de trois passages réputés guéables, savoir : *Oukholoda*, à deux milles au-dessous de cette ville ; *Stadhof*, à un mille au-dessus, et enfin *Studzianca*. On les fit reconnaître autant que l'obscurité de la nuit put le permettre ; on les trouva tous gardés. Les deux premiers étaient au surplus trop en vue de la masse des forces de l'ennemi pour tenter le maréchal Oudinot qui n'a jamais varié sur la préférence à accorder au dernier. Voici ce qu'il écrivait le 24 au prince de Neuchatel :

« *Je me suis fixé pour le point de Studzianca où je compte effectuer mon passage cette nuit et demain matin. Je multiplie les démonstrations à Stadhof et surtout à Oukholada pour donner le change à l'ennemi, etc.* [1]. Toute la division des cuirassiers avait en effet défilé en pompe sur Oukholoda où l'on avait sondé le gué avec affectation et amassé des matériaux : aucun de ces mouvements ne pouvait échapper aux Russes.

On ramassa quelques juifs qu'on fit venir le soir à l'état-major, où ils furent interrogés minutieusement sur la route qui conduit de Borisow à Vérésino et de cet endroit à Ighumen et à Minsk. On se montra convaincu que ce projet était celui qui présentait le moins d'obstacles ; on retint une partie de ces juifs pour servir de guides ; on lâcha les autres que l'on fit conduire au delà de nos postes en leur faisant promettre qu'ils reviendraient, dans la direction de Vérésino, nous informer des mouvements de l'ennemi. On connaissait assez leurs mauvaises dispositions pour se flatter qu'ils ne seraient pas discrets.

Je ne saurais dire si tout cela eut quelque influence sur les résolutions de l'amiral ; ce qui est sûr, c'est que le passage de Studzianca qui, au rapport des généraux Aubry et Corbineau, était fortement gardé, se trouva, le 25, dégarni et que nous n'éprouvâmes point de résistance.

[1] Voir la pièce n° 10.

Il n'est pas vrai qu'il y ait eu un conseil tenu à Borisow. Lorsque les généraux Eblé, Lauriston, Chasseloup arrivèrent au quartier du maréchal, *il y avait douze heures que le général Aubry faisait travailler à Studzianca à la construction des ponts*, ouvrage presque impossible par le défaut de matériaux, car la démolition des maisons n'en fournit qu'en petite quantité et, comme chacun le put voir, de fort mauvaise qualité.

Voilà, général, tout ce que ma mémoire me fournit. Les faits sont exacts et je désire qu'ils puissent servir à fixer votre jugement. Je puis vous dire de plus que, depuis son retour de Wilna, le maréchal Oudinot s'était tellement pénétré de l'importance de Borisow, qu'il fut souvent tenté de se séparer du 9e corps pour aller s'y établir et, assurément, si cette résolution eût été effectuée, elle eût pu changer la face des événements. *Le maréchal se crut enchaîné par la volonté de l'Empereur.*

Il aurait aussi voulu qu'on ne formât qu'une seule masse de toutes les forces restées en Lithuanie [1], lesquelles étaient encore considérables, et qu'on en confiât la direction à un chef unique. C'est une pensée qu'il déposa dans une lettre écrite le 10 novembre au duc de Bassano [2]; si ce dernier eût eu la hardiesse de parler au nom du maître, vous auriez trouvé une belle armée pour recueillir les débris de Moscou ; *mais la crainte que ce maître inspirait glaçait les hommes les plus entreprenants et rapetissait les plus grands* [3].

Je suis, etc.

P.-S. — Je m'aperçois, en relisant ma lettre, que j'ai négligé de répondre à ce passage de la vôtre : « *On dit que des ordres multipliés de l'Empereur vous pressaient de prendre une décision et de la lui envoyer.* » — Oui, vraiment, l'Empereur fit témoigner de l'impatience et, dans sa position, abstraction faite de son caractère, elle se conçoit. La question est de savoir si, dans une conjoncture aussi grave, il était possible de lui faire moins attendre une détermination positive ? Je ne le pense pas.

Le maréchal duc de Reggio était loin, d'ailleurs, d'être sans inquiétude sur le succès du passage de Studzianca. Il avait à craindre de se trouver avec deux corps d'armée sur les bras, et cela devait arriver, si Wittgenstein avait fait son métier, car il ne lui fallait pas grand'chose pour amuser le duc de Bellune, et il pouvait, avec le gros de son armée, se trouver à Zembin, auquel cas notre passage deve-

[1] Voir les observations n° 12.

[2] Voir la pièce n° 1.

[3] Voir les observations n° 12.

nait impossible. Le maréchal, comme il était de son devoir, laissait entrevoir ce danger au major général. Vous savez que, quant aux obstacles, l'Empereur n'approuvait pas que d'autres en aperçussent où il n'en voulait pas voir [1]. Ceci était de la prévoyance et non de l'incertitude, les travaux pour l'établissement des ponts ne se poursuivaient pas avec moins d'ardeur et, dans tous les cas, nous savions bien qu'il n'y avait pas moyen de s'en dédire. En manifestant ces appréhensions, le maréchal espérait qu'on le ferait soutenir, mais dans une visite qu'il alla faire, l'après-midi, à l'Empereur à Lochnitza, au spectacle du désordre qui, pour la première fois, frappait ses regards et, plus encore, à la disposition d'esprit de Napoléon et aux larmes du prince de Neuchâtel, il sut à quoi s'en tenir : il vit bien qu'il n'y avait plus qu'à fermer les yeux et à s'abandonner à la fortune.

Ce fut pendant cette course du maréchal, qu'une conversation s'engagea entre les généraux Lauriston, Eblé, Chasseloup et le chef de l'état-major du 2e corps, où les avantages et les inconvénients qu'offraient les divers points de passages connus furent débattus. Il y a apparence que c'est à cette causerie qu'on a voulu donner le caractère d'un conseil.

Lorsque le maréchal revint de Lochnitza, il me frappa sur l'épaule et ne proféra que ce mot : PULTAVA. — Il me donna aussitôt l'ordre de mouvement que j'ai sous les yeux, minuté de sa main et mis au net de la mienne [2]. La nuit venue, nous nous mimes en marche.

RÉPONSE DE M. DE SÉGUR

Paris, 14 mai 18.

A monsieur le Lieutenant général, comte de Lorencez, à Bar-le-Duc.

Mon général,

Je vous remercie mille fois des détails que vous avez eu la bonté de me donner. J'accepte avec une vive reconnaissance le plan de la bataille de Polotsk, livrée par le maréchal Saint-Cyr. J'avais grand besoin, mon général, du renseignement que vous me faites l'honneur de m'écrire. M. le maréchal Oudinot en avait oublié une partie et plusieurs généraux m'en donnaient de contraires. Vos dates, dont vous doutiez, sont exactes, je les ai comparées avec celles des lettres du prince de Neuchâtel que j'ai sous les yeux. *Les réflexions que vous avez bien voulu joindre a votre récit sont d'une vérité si frappante, elles éclairent si*

[1] Voir les observations, n° 12.

[2] Pièce n° 11.

bien la position morale du chef et de ses lieutenants, que je vous demanderai la permission de me les approprier.

Permettez-moi, mon général, de vous renouveler l'expression de ma reconnaissance pour la peine que vous avez bien voulu vous donner et veuillez bien agréer la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être votre obéissant serviteur.

Le comte DE SÉGUR.

Rue Madame, n° 4.

N° 1.

Lettre de M. le maréchal, duc de Reggio à M. le duc de Bassano à Wilna.

Eschereïa, 10 novembre 1812.

Monseigneur,

Je ne puis dissimuler à Votre Excellence que c'est avec la plus grande peine que je vois les troupes qui s'étaient formées sous Wilna se diriger à gauche, lorsqu'il est vrai que cette gauche n'est nullement menacée, que l'ennemi la tient en éveil par quelques misérables cosaques et des postes de milices jetés le long de l'Ouchatsh, *tandis que rien ne serait plus utile qu'une diversion qu'elles pourraient opérer en s'approchant de la Bérézina pour être à portée de nous donner la main soit dans le cas où l'ennemi soit rejeté vers la Dwina, soit dans celui où il manœuvrerait pour se porter vers Borisow.*

Je pense même que le duc de Tarente se laisse trop occuper par les démonstrations de la garnison de Riga qui n'est pas en état de prendre sur lui une offensive sérieuse et qu'au surplus il faudrait négliger pour un objet plus important. Il devrait, ce me semble, remonter la Dwina ou avec toutes ses forces ou avec la majeure partie; en faisant échouer le projet de jonction entre Wittgenstein et Tchichakoff, on reprendrait bientôt et bien facilement ensuite tout le terrain qu'on aurait momentanément cédé : nos moyens sont grands, mais il faut les unir et les faire concourir à un but commun.

Je désire, monseigneur, qu'on me renvoie les deux escadrons du 3e de chevau-légers que, par mégarde sans doute, M. de Hogendorp a dirigés sur les Bavarois.

Votre Excellence sait maintenant par le colonel d'Albignac dans quel état de délabrement et de faiblesse j'ai trouvé le 2e corps d'armée, et Elle est en état de juger que si j'ai besoin de secours, à plus forte raison ne puis-je pas me passer du peu de moyens qui me restent.

Le Maréchal, Duc de REGGIO.

N° 2.

Au Maréchal duc de Bellune, le 14 novembre au soir, au bivouac.

Monsieur le Maréchal,

Le mouvement que Votre Excellence se propose d'effectuer sur Bolschlinovo et Kamen ne me paraît pas praticable et son premier effet serait de compromettre le salut du 2e corps d'armée qui, outre le débouché de Smoliani dont on s'est déchargé sur lui, a maintenant encore celui de Potschavitschi, où l'ennemi a présenté ce soir cinq bataillons et de la cavalerie. Il serait donc impossible que je me retirasse sans danger dans aucun sens, si vous ne faites reparaître vos troupes dans la plaine qui est restée découverte par leur retraite derrière la Ousvéïa, au point que la communication entre nos deux corps est déjà compromise, et il peut se faire que si Votre Excellence perdait du temps, il faille demain un combat pour la rétablir. *Vous avez ordre, monsieur le Maréchal, de chercher l'ennemi, tout m'assure que Wittgenstein et Steingel sont réunis ici.* Si cela est vrai, ils chercheront à déboucher dans la plaine et alors ils nous offrent des chances favorables pour les combattre. Si au contraire, nous n'avons devant nous qu'une partie de leurs troupes, *c'est une occasion que nous ne devons pas laisser échapper*. Si, malgré ces observations, Votre Excellence persiste dans l'intention de faire un mouvement que je regarde comme aussi dangereux qu'inutile, je la prie de s'en expliquer parce que je n'entends pas que ma responsabilité soit engagée, et que je souhaite, s'il en est temps encore, de me mettre en mesure pour sauver, s'il se peut, mes troupes d'un désastre que vous pourriez leur préparer. Je vous répète, monsieur le Maréchal, que l'ennemi s'est beaucoup étendu ce soir par sa droite et qu'il a même passé sur la route de Sienno où il nous a enlevé quelques parcs de bestiaux.

M. le général Dode, qui veut bien se charger de vous porter cette lettre, vous dira plus amplement que je ne puis le faire par écrit tout ce que je pense de notre position.

Recevez l'assurance, monsieur le Maréchal, de ma haute considération.

Le Maréchal, Duc de Reggio.

N° 3.

15 novembre 1812.

Au duc de Bellune.

Monsieur le Maréchal,

Au moment où je rejoignis le 2e corps d'armée, je vous proposai de manœuvrer séparément quoique de concert et dans le même but je voulais réunir mon corps à Kholopenichi, et de là remonter par Krasnolouki sur Lepel, ce que je pouvais faire en deux marches, et nous en avons employé trois pour arriver de *Tschereia* sur *Tschachniki*, position dont Votre Excellence connaissait tous les désavantages puisqu'elle l'avait déjà jugée peu propre à recevoir ou à donner une bataille. Vous trouvâtes, monsieur le maréchal, le mouvement que je proposais trop large et par conséquent dangereux. Je me rangeai à votre opinion sans la partager et je vous ai suivi devant *Tschachinki* où vos premiers motifs subsistant toujours, vous n'avez point voulu attaquer cette position, préférant manœuvrer par votre droite pour nous porter par Botscheïkovo sur Kamen, et de Kamen par Pouichna sur Berezino. Les inconvénients de ce mouvement de flanc à faire sous les yeux de l'ennemi pour tourner tout autour de lui sur des points où il pouvait toujours nous prévenir me parurent si graves que je ne pus me dispenser de vous le faire observer.

Maintenant, Votre Excellence a bien voulu me faire demander mon avis sur notre position ; elle est si délicate que ce n'est pas sans défiance que je hasarderai mon opinion. Le bien des affaires de l'Empereur exigerait deux choses : la première, de livrer bataille à Wittgenstein et de le contraindre à repasser la Dwina ; la seconde, de maintenir nos communications avec la Grande Armée. Pouvons-nous atteindre à ce double but ? C'est ce que je ne crois pas.

Les troupes du 2e corps sont fatiguées, mourantes de faim, les corps désorganisés. Ce corps est peut-être réduit à moins de 5,000 combattants. Chaque marche, chaque nuit de bivouac nous en enlève un grand nombre. Je crois m'être aperçu que les troupes du 9e corps se répandent aussi dans les campagnes en quantités au moins proportionnées de celles du 2e. — On ne peut donc pas se promettre de grands résultats avec de pareilles troupes et si même vous obteniez quelque avantage, leur faiblesse vous mettrait dans l'impuissance d'en profiter ; or, dans les circonstances où se trouve l'armée, un succès ordinaire ne mènerait à rien, tandis que le moindre revers nous perd.

Il me semble que désormais le premier intérêt de l'Empereur est que vous conserviez cette armée aussi intacte que possible, parce

qu'alors elle pourra protéger le flanc de la Grande Armée et contenir l'ennemi que rien n'arrêterait plus si elle était battue[1].

Il faudrait donc choisir une position qui la mît à même de maintenir sa communication avec la Grande Armée, en lui permettant de refuser une bataille qui n'offrirait pas des avantages certains. Peut-être obtiendrions-nous ce résultat en plaçant le 9e corps à *Sienno* et le 2e à *Tschéréia*. Je vous soumets cette idée, monsieur le Maréchal, sans en être pour cela moins disposé à me conformer aux vôtres et à continuer d'agir suivant vos plans. Je vous prie de considérer que chaque marche vous coûte autant qu'un grand combat[2] et que si nous allons à l'ennemi il faut l'aborder franchement de tous nos moyens et sans hésitation.

Recevez, etc.

Le Maréchal, Duc de REGGIO.

Obtschonya, le 20 novembre 1812.

N° 4.

Au prince de Neuchâtel.

Monseigneur,

Ainsi que j'ai eu l'honneur de l'annoncer à Votre Altesse Sérénissime, les troupes du 2e corps arriveront demain et seront disposées entre Kroupki et Bobr. Je ferai en sorte que ma tête de colonne arrive le 22 à Borisow ou que du moins elle en approche le plus possible de manière à être entièrement rallié à Borisow le 23... Je pense que ce sera entrer dans les intentions de l'Empereur que de poursuivre aussitôt mon mouvement sur Minsk ; s'il était nécessaire que j'attendisse à Borisow de nouveaux ordres, je prie Votre Altesse de me le faire savoir. J'ai envoyé un de mes aides de camp pour avoir des nouvelles du général Dombrowski.

Agréez, etc.

Le Maréchal, Duc de REGGIO.

[1] Il est remarquable que dès que l'Empereur eut connaissance du véritable état des choses, son langage fut conforme à celui du duc de Reggio. — Il écrivait le 18 à Dombrowna : « *Quant au duc de Bellune, c'est fort heureux que depuis 20 jours il ait pu contenir Wittgenstein sur l'Ouba; mais le temps de jouer à la manœuvre est passé, cette armée devient notre unique ressource*, etc. »

[2] Nous éprouvions déjà un froid de 12 à 15 degrés.

Bobr, le 21 novembre 1812, à 5 heures du soir.

N° 5.

[1] *Lettre du maréchal au général Dombrowski.*

Monsieur le général, le mouvement de l'ennemi sur Borisow ne me parait pas tellement un mouvement d'armée que vous ne puissiez le tenir en échec jusqu'à l'arrivée du 2e corps qui demain 22 pourra avoir sa tête de colonne à Borisow, même si vous étiez pressé. Mais, *quelles que soient les forces qui vous menacent, vous ne pouvez abandonner la tête de pont. Je vous engage donc et, au besoin, je vous somme d'y tenir jusqu'à extinction de vos troupes afin d'attendre l'arrivée du 2e corps qui pourra entrer à Borisow, du moins pour sa cavalerie, dans la journée de demain.*

Songez, monsieur le général, que ce poste capital à garder devient une chose considérable pour le salut de l'armée et qu'aucune considération ne pourrait vous affranchir d'avoir cédé à l'ennemi dans une circonstance aussi majeure.

Je compte au reste être de ma personne au milieu de vous avant l'arrivée de mes troupes et ce qui doit vous affermir, c'est que je suis suivi d'un gros corps d'armée qui décidera définitivement à l'avantage de nos armes la position difficile dans laquelle vous vous serez soutenu.

L'Empereur, monsieur le Général, saura applaudir à la conduite que j'attends de vous et de vos troupes.

J'espère que vous n'aurez pas abandonné le poste important de Zembin que je vous engage à faire tenir.

Le Maréchal, Duc de Reggio.

N° 6.

Le maréchal duc de Reggio, au prince de Neuchâtel.

Bobr, le 22 novembre, 3 heures du matin.

Monseigneur,

J'ai le regret d'informer Votre Altesse Sérénissime que la tête de pont de Borisow a été abandonnée hier dans l'après-midi par les troupes du général Dombrowski qui y ont laissé cinq pièces de canon.

[1] Entièrement dictée par le maréchal et bien à la hâte; Pajol revenant blessé de Moscou.

Le général Dombrowski ne m'a point rendu compte de cet événement, mais j'ai su que ce qui lui reste de troupes se retirait en désordre et qu'il était arrivé lui-même dans la nuit à Kroupki.

Le général Brownikowski est venu jusqu'ici m'annoncer ces fâcheuses nouvelles. Ils assurent avoir été attaqués par 14,000 hommes tandis que leurs forces réunies n'en formaient que 4,000.

Je vais rallier ce que je pourrai de ces fuyards et poursuivre ma marche sur Borisow où je ne pourrai pas arriver aujourd'hui, mais dont je m'approcherai, autant que possible, même en combattant.

Agréez, etc.

Le Maréchal, Duc de REGGIO.

N° 7.

Natcha, le 22 novembre 1812.

Le maréchal duc de Reggio, au prince de Neuchâtel.

Monseigneur,

Le général Dombrowski s'est retiré en désordre pendant la nuit jusqu'à Kroupki où il n'a pu me présenter ce matin que 300 hommes d'infanterie et 500 chevaux ; je lui ai témoigné un vif mécontement, mais malheureusement cela ne change rien à l'événement et ne me rend pas un homme.

Cette fatale circonstance m'oblige de me masser et ne me permettra pas de pousser aussi loin que j'en avais le projet ; j'arriverai pourtant aujourd'hui à Lotchnitsa, le parc et la 8e division d'infanterie prendront position à *Natcha*.

A moins d'ordre contraire, j'attaquerai demain l'ennemi à Borisow ; je vais toutefois faire observer à Votre Altesse, qu'en supposant que je parvienne à le chasser de la ville, il est probable qu'il brûlera le pont dont le rétablissement serait absolument impraticable : ceci vous sera confirmé, Monseigneur, par tous ceux qui connaissent les bords marécegeux de la Bérézina et la position formidable de la rive opposée. Il faut remonter à quatre lieues pour trouver un gué à hauteur de Véselovo ; la route qui traverse ce gué conduit à Zembin. *S'il entrait dans les intentions de l'Empereur de manœuvrer pour s'emparer de ce gué, peut-être conviendrait-il que le 9e corps appuyât de suite par sa gauche à la Bérézina*, car Votre Excellence, qui connaît mes forces, juge bien que je ne serai guère en état de faire des détachements et comme je sens combien les conjonctures sont délicates, je voudrais ne point faire de fausses démarches. J'attendrai donc avec une extrême impatience de nouvelles instructions. Du reste, la route de Zembin à

Plechenitsouï et Veleika ou Smorgoni même est très bonne. J'en raisonne comme l'ayant parcourue deux fois.

Agréez, etc.

Le Maréchal, Duc de REGGIO.

N° 8.

Lochnitza, le 23 novembre 1812.

Le duc de Reggio au prince de Neuchâtel et de Wagram.

Monseigneur,

J'ai été rejoint hier par la brigade Corbineau qui a passé la Bérézina au gué, à hauteur du *village de Stoužianka, situé à deux lieues au-dessus de Borisow.* Votre Altesse Sérénissime trouvera ci-joint le rapport de ce général. Il y a trois pieds et demi d'eau ; le chemin sur cette rive est assez bon ; on pourra avec des fascines le rendre praticable sur la rive droite et on trouve la route de Zembin à Borisow à moins d'une demi-lieue du point de passage. *Le grand gué de Geslovi paraît bien moins précieux*, attendu qu'il y a plus d'eau et que, d'ailleurs, il est connu de l'ennemi et probablement déjà occupé par lui.

D'un autre côté, le 6e régiment d'infanterie polonais qui dans la retraite précipitée du général Dombrowski avait été abandonné sur l'autre rive, a trouvé moyen de nous joindre avec 450 hommes, ce qui, joint aux fuyards, portera cette troupe à 1,000 ou 1,200. Le colonel de ce régiment, qui est fort intelligent, déclare avoir fait passer sa troupe.

D'après ces détails, il est clair qu'il existe des passages ; il est vraisemblable qu'ils seront maintenant gardés par l'ennemi, mais cela n'offrira sans doute pas plus de difficultés que nous n'en rencontrerions à Lepel.

Je vais donc marcher aujourd'hui sur la ville et si l'ennemi brûle le pont, *je manœuvrerai de suite pour m'emparer des gués et faire reconnaître exactement la rivière sur toute la ligne.*

On assure que Wittgenstein était à Lepel et occupait Bérézino et il est à croire qu'il aura marché. Il me semble donc bien nécessaire de l'occuper en faisant menacer Lepel par le duc de Bellune, et de presser en même temps la marche de la Grande Armée pour m'appuyer au besoin, car je pourrais avoir sur les bras des forces considérables.

J'écris au général de Wrède pour l'engager à serrer aussi son mouvement sur la Bérézina et, s'il ne peut occuper Bérézino, de marcher au moins sur Delghinor, mais il est douteux que ce général marche

ainsi, car par suite de son opiniâtre amour pour la gauche, il n'a jamais voulu appuyer ni seconder les opérations de la droite.

Agréez, etc.

Le Maréchal, Duc de REGGIO.

N° 9.

Borisow, le 23 novembre 1812.

Le duc de Reggio au prince de Wagram.

Monseigneur,

J'avais composé ce matin mon avant-garde de la brigade Castex, de la brigade Corbineau formant ensemble à peu près 800 chevaux, des 2e et 7e régiments de lanciers polonais et deux bataillons du 26e régiment d'infanterie légère. J'ai mis cette avant-garde sous les ordres du général de division comte Legrand, de qui la division suivait immédiatement. Nous avons rencontré l'ennemi à trois quarts de lieue de Lochnitsa où nous avions passé la nuit. Il a été attaqué aussitôt et poussé de position en position jusque sous Borisow, où notre cavalerie légère appuyée d'un régiment de cuirassiers a fait une charge extrêmement brillante. Il s'est alors retiré en désordre dans la ville où nous serions entrés avec lui s'il n'eût mis le feu à un pont qui existe à l'entrée. Ce contre-temps nous a empêchés de sauver le grand pont sur la Bérézina où le feu a été mis en trois endroits à la fois. Cependant nos voltigeurs qui avaient traversé le ruisseau à la gauche sont arrivés au pont assez à temps pour arrêter 3 ou 400 voitures de bagages où les troupes ont trouvé d'abondantes provisions ; on a pris plusieurs caissons d'artillerie et on est à la recherche de 6 pièces de canon qu'on assure que l'ennemi a abandonnées. Nous avons déjà à peu près 8 ou 900 prisonniers dont plusieurs officiers supérieurs et on en ramasse encore beaucoup dans la ville.

La nuit tombait au moment où nous y sommes entrés. *Je n'ai pas perdu un moment pour envoyer le général Corbineau avec un régiment d'infanterie, une compagnie de pontonniers, pour aller s'emparer du gué de Stouzianca situé à un mille et demi d'ici en remontant la Bérézina.* J'en aurai des nouvelles dans la nuit que je m'empresserai de transmettre à Votre Altesse. *J'ai bonne espérance que nous nous assurerons ce passage...*

Lorsque l'ennemi a eu repassé la Bérézina, il s'est mis en ligne sur les hauteurs de la rive opposée; on a cru cependant s'apercevoir qu'il filait ce soir par sa droite par la route de Berezino.

La brigade Castex, la brigade Corbineau, les 2e et 7e régiments de

lanciers polonais, le 4e cuirassiers, toute l'infanterie de la division Legrand, l'artillerie de cette division se sont conduits de la manière la plus brillante. Cette action fait le plus grand honneur au général Legrand [1], aux généraux Albert, Berckeim, Castex, Corbineau et Aubry [1] de l'artillerie. J'aurai l'honneur de réclamer des témoignages de satisfaction à Sa Majesté quand le moment sera opportun.

C'est le comte Palhen qui commande maintenant à la place du général Lambert qui a été blessé au pied.

Comme toutes les attaques ont été poussées très vivement et sans tâtonner, notre perte est très peu de chose.

Je vous prie, monseigneur, etc.

Le Maréchal, Duc de Reggio.

[1] Note du général comte de Lorencez écrite en 1823 :

« Malgré tout ce que j'ai pu dire à M. de Ségur sur l'injustice qu'il y avait à taire les noms de ces officiers, celui du général Legrand (*a*) surtout, il s'est obstiné à donner au général Albert tout l'honneur de cette journée (*b*), comme il lui a attribué ailleurs, avec aussi peu de raison, tout le succès de nos combats sur la Drissa. On conçoit d'autant moins cette excessive partialité qu'il m'a avoué que c'était de ce général qu'il tenait les notions injurieuses dont je lui ai démontré la fausseté. — Dans le manuscrit de 1812, M. le baron Fain se montre plus équitable.

(*a*) Le général comte Legrand (Claude-Juste-Alexandre) (*c*), mort le 9 janvier 1815 des suites de ses nombreuses blessures, était certainement un des meilleurs divisionnaires de l'armée (20 avril 1799) ; il commandait la 1re division du corps du maréchal Oudinot et, si M. de Ségur et autres écrivains n'avaient pas confisqué la part de gloire qui appartenait à ce général pour sa conduite au passage de la Bérézina, il aurait peut-être eu sa statue avant le général Albert ; il la méritait certainement autant que d'autres.

Quant au général baron Aubry, c'était un excellent général d'artillerie qui se fit particulièrement remarquer à Polotsk et pendant la retraite de Russie. les maréchaux Oudinot et Saint-Cyr en faisaient le plus grand cas. Il mourut des suites de ses blessures quelques jours après la bataille de Leipzig.

Le général Albert, qui avait eu l'esprit de ne mourir qu'à la fin de 1822, avait évidemment eu plus de crédit auprès de M. le comte de Ségur que ses compagnons d'armes dont le feu de l'ennemi avait abrégé la carrière depuis plus de dix ans. D'un autre côté l'auteur de la campagne de Russie ne redoutait peut-être pas d'être agréable au duc d'Orléans, auquel le général Albert tenait de près

Dans tous les cas, je saisis avec empressement l'occasion qui s'offre à moi de rendre hommage au mérite de deux vaillants et habiles généraux qui n'ont eu que le tort de mourir trop tôt, je veux parler des généraux Legrand et Aubry.

(*b*) C'est encore pour faire sa cour au protecteur du général Albert que le général Marbot s'est tant employé à l'érection de la statue de son collègue Albert. Un bienfait n'est jamais perdu, il a eu aussi la sienne.

(*c*) Je donne aux Pièces justificatives une intéressante lettre du général comte Legrand au maréchal Oudinot (pièce n° XXIII).

N° 10.

Borisow, le 24 novembre 1812.

Le duc de Reggio au prince de Neuchâtel.

Monseigneur,

Je me suis fixé pour le point de Stuzianca où je compte effectuer mon passage dans la nuit suivante et demain matin. Je multiplie les démonstrations à Stadhof et surtout à Oukholoda afin de donner le change à l'ennemi qui ne les ménage pas de son côté; ses troupes sont devant nous dans un mouvement continuel ; il a même eu l'air de faire apporter des matériaux pour rétablir le pont de Borisow; mais celui de ses mouvements qui paraît être le plus prononcé est celui qu'il fait par sa droite, dans la direction de Berezino. Je le fais suivre et ne le perds pas de vue. Mais nous pensons tous ici que ce mouvement fait sous nos yeux avec affectation, cache quelque autre projet, et qu'il est toujours convenable d'en donner avis à Votre Altesse.

Quoi qu'il en soit, j'espère être demain sur l'autre rive, *et je compte y tenir assez pour assurer le passage de ce que Sa Majesté jugera à propos de faire passer à ma suite;* il n'est pourtant pas permis de douter que Wittgenstein et Steingell qui ont l'éveil ne fassent tous leurs efforts pour nous contrarier. J'ai envoyé des officiers au duc de Bellune pour en avoir des nouvelles et l'informer de mes opérations. Je n'en ai point encore obtenu de réponse; je viens encore de lui envoyer un parti sur Baran pour lui faire connaître la marche que je me propose d'exécuter cette nuit [1].

Agréez, monseigneur, etc.

Le Maréchal, Duc de REGGIO.

[1] Ce parti ne rencontra aucun vestige du 9e corps et la raison en était bien simple : au lieu d'appuyer à droite sur Baran, le duc de Bellune a rétrogradé sur la grand'route de Smolensk, ce qui devait avoir pour effet d'y attirer Wittgenstein, qu'il eût fallu à tout prix en tenir éloigné.



N° 11.

Au quartier général, à Borisow, le 24 novembre 1812.

ORDRE

Les troupes du 2e corps d'armée exécuteront ce soir le mouvement ci-après :

La 5e brigade de cavalerie légère;

Les 2e et 7e régiments de chevau-légers polonais;

La 6e division d'infanterie.

Le tout sous les ordres de M. le général de division, comte Legrand, ouvriront la marche à six heures précises du soir, pour se diriger sur *Stuzianca*.

La 9e division d'infanterie suivra ce mouvement.

La réserve d'artillerie suivra la 9e division.

La 8e division d'infanterie suivra la réserve d'artillerie.

Le 3e régiment de chevau-légers marchera en queue de la 8e division et sera aux ordres de M. le général Maison.

Le parc d'artillerie suivra la 8e division d'infanterie.

La division Dombrowski fermera la marche et protégera celle du parc d'artillerie.

Les troupes qui appartenaient à M. le général Bronikowki seront, dès avant la nuit, réunies par les soins de ce général à la division de M. le général Maison.

Les bagages suivront la queue de la colonne, mais à deux heures de distance. La gendarmerie sera chargée de leur police, de les faire marcher en bon ordre et de brûler toutes les voitures non autorisées.

La colonne des prisonniers marchera en tête de la cavalerie légère et partira à cinq heures.

Les postes qui sont au pont de Borisow y resteront jusqu'au jour.

MM. les généraux feront prendre les armes aux troupes à la nuit tombante et on fera des patrouilles pour faire rentrer tous les soldats aux drapeaux; on prendra toutes les précautions possibles pour que le feu ne prenne point aux baraques des bivouacs ni aux maisons; on exigera le plus grand ordre et le plus profond silence et il sera fait défense aux soldats du train et aux conducteurs de voitures de crier pour exciter leurs chevaux. Tous les soldats valides devront être dans les rangs, il n'en sera point souffert conduisant des chevaux.

Les chevaux de main ne pourront être conduits que par des cavaliers démontés, ou montés sur des chevaux du pays.

Le maréchal commandant le 2e corps,

Duc de Reggio.

N° 11'.

Brouillon écrit entièrement de la main du duc de Reggio.

La division Legrand avec les brigades Castex, Corbineau et les chevau-légers lanciers polonais ;

La 3e division du général Merle ;

La réserve d'artillerie ;

La 2e division du général Maison ;

Le parc ;

La division Dombrowski avec ordre de suivre et protéger le parc.

On mettra aux ordres du général Maison les troupes qui appartenaient au général Bronikowski et on ordonnera à ce dernier général de les remettre lui-même et, s'il le juge bon, de marcher à leur tête.

Les bagages suivront immédiatement, mais à deux heures de distance. La gendarmerie fera la police de tout ceci.

On préviendra les généraux Legrand et Merle qu'ils doivent avoir leurs troupes sous les armes à quatre heures et qu'on ne doit laisser personne en ville et surtout conduisant des chevaux ou voitures; tous les valides doivent avoir des baïonnettes.

Les chevaux de main ne peuvent être conduits que par des cavaliers démontés ou montés sur des chevaux du pays.

N° 12.

OBSERVATIONS

Nous avons dit que, quant aux obstacles, l'Empereur n'approuvait pas que d'autres que lui les aperçussent. C'était en quelque sorte mettre son infaillibilité en doute. M. le baron Fain, dans le manuscrit de 1812, exprime la même idée : « *L'Empereur*, dit-il (1re part., chap. VII) *devine les inquiétudes que de vieux serviteurs éprouvent en le voyant s'éloigner encore. Cette prudence le blesse; il entend se la réserver pour lui seul.* » Je cite avec plaisir l'ouvrage du baron Fain parce que si, par un sentiment louable, il pallie les fautes du chef, il n'immole pas du moins à sa gloire la réputation de ses collaborateurs. La coopération du corps du duc de Reggio n'y est point traitée comme dans d'autres écrits publiés sur le même sujet, *avec une légèreté et une partialité révoltantes*. A coup sûr la manière dont le trait suivant est rapporté n'est pas d'une main malveillante :

« Les cosaques ont paru en même temps que nos convois de

« blessés à Plechnitzoui ; ils ont enlevé le général Kamenski et les « bagages de l'intendant général Mathieu Dumas ; ils ont même été « sur le point de faire prisonnier le duc de Reggio, qui s'y était fait « transporter. Mais, *nouveau Bayard*, le maréchal se levant sur son « matelas et saisissant son épée, a repoussé l'assaut de son logement « et, comme si tous les jours de gloire d'Oudinot devaient être con- « sacrés par une blessure, il en reçoit encore une dans ce combat : un « boulet, traversant la chambre, fait voler un éclat de bois dont il « est atteint (8e part., chapitre VI). »

Si j'avais le talent du général Lejeune, je trouverais là le sujet d'un charmant tableau, ou, si je portais le nom d'Oudinot, je le proposerais à Horace Vernet pour en orner mon cabinet.

Pour résumer mon opinion sur le début de cette funeste campagne, je dirai que si Napoléon avait alors montré la même activité qu'il retrouva en France, deux ans plus tard, il me paraît indubitable que sa gigantesque entreprise eût, dès l'abord, obtenu le succès le plus éclatant et le plus décisif. Mais, au lieu de s'arrêter de sa personne trois semaines à Wilna, il aurait fallu d'abord qu'il courût consommer la ruine de Bagration, pour revenir ensuite sur Barclay de Tolly, lequel ayant été rejeté derrière la Duna par l'effet de nos premières manœuvres (2e corps), y aurait été facilement contenu par les forces qui avaient été mises à la disposition du roi de Naples. Au lieu de cela, la chasse des corps coupés de l'armée principale fut confiée à des lieutenants auxquels ils échappèrent.

Le prince de Neuchâtel avait dit à Dresde, à l'état-major général, que cette fois, l'Empereur ferait la guerre en souverain et non en général en chef; c'était trop tôt ou trop tard. On peut s'étonner, en effet, de ce que les chefs russes, agissant isolément, aient montré plus de décision que les nôtres, mais cela s'explique par le peu de latitude qui, depuis dix ans, leur avait été laissée par Napoléon. Puisqu'aucun d'eux n'avait eu l'occasion d'essayer ses talents et ses forces dans des commandements d'armée, et que jusque-là tout leur mérite avait été de concourir mécaniquement aux conceptions du maître qui, partout, s'était exclusivement réservé la pensée des opérations. On pouvait les comparer à ces enfants assujettis longtemps à l'usage de la lisière et qui, privés de ce secours, font des chutes inévitables.

Outre qu'il effrayait un peu comme souverain, on le redoutait davantage encore comme juge, parce que ce juge, amant passionné de la gloire, était en même temps le rival le plus ombrageux. Voici à ce propos un fait qui me semble concluant. Lorsque le 15 juillet, nos postes près de Druïa furent surpris et le général Saint-Geniez enlevé, Sébastiani qui commandait cette avant-garde crut qu'il serait justifié

en accréditant l'idée qu'il n'avait succombé qu'aux efforts de toute l'armée de Barclay; son rapport, rédigé dans ce sens, fut transmis par le roi de Naples à l'Empereur qu'il arrache de Wilna. Tous les corps qui s'étaient avancés vers la Basse-Duna eurent ordre de converger à droite vers le point menacé. Dans cette marche le duc de Reggio et le duc d'Elchingen venant à se rencontrer, le dernier dit : « *Eh quoi ! une bataille commandée par le roi de Naples en l'absence de l'Empereur ! S'il en doit être ainsi, je ne me bats point, car si nous la gagnons il en sera jaloux et si nous la perdons, il ne nous le pardonnera pas.* »

Le lieutenant général, comte de LORENCEZ.

Ancien chef d'état-major général des 2e et 6e corps de la grande armée.

XXVI

Lorsqu'en 1835 les anciens camarades du général Albert eurent l'idée de lui faire élever une statue, le général Marbot adressa la lettre suivante au comte de Lorencez; cette lettre est surtout intéressante à cause de la réponse qu'elle provoqua :

Le général de brigade baron de Marbot à M. le comte de Lorencez, lieutenant-général.

Mon général,

Le département des Hautes-Alpes, voulant ériger dans la commune de Guillertre un monument à la mémoire du général Albert et n'ayant que très peu de fonds à y consacrer, a fait un appel aux amis d'Albert. Une commission présidée par M. le maréchal Gérard a été constituée pour réunir les moyens nécessaires et régler la forme du monument, etc., etc. Je fais partie de cette commission et c'est en son nom que je vous fais part de l'ouverture et du motif de la souscription ; en vous priant de vouloir bien en prévenir le maréchal Oudinot, auquel je n'ose écrire, car il faudrait lui parler du malheur qui vient de le frapper et je n'en ai pas le courage [1] !...

Les fonds de la souscription doivent être versés entre les mains de M. Taillet, receveur de l'enregistrement, rue Saint-Méry, à Paris, ou

[1] Le comte Auguste Oudinot, second fils du duc de Reggio, venait d'être tué au combat de Muley-Ismaël à la tête de son régiment.

envoyés directement à M. le maréchal Gérard, rue Neuve-de-Berri, nº 12.

L'amitié que M. le maréchal et vous portiez au général Albert nous a fait espérer que vous voudriez bien vous réunir à nous pour honorer sa mémoire.

Recevez, mon général, la nouvelle assurance de mon respectueux et bien sincère attachement.

Signé : Le général Marbot,
rue Duphot, 13.

Paris, 2 octobre 1835.

Réponse au général Marbot, aide de camp de M. le duc d'Orléans.

Bar-le-Duc, le 8 octobre 1835.

Mon cher général,

La vue de quelques lignes de votre écriture m'a d'abord épanoui le cœur, mais cette première impression a cédé trop promptement à un sentiment pénible, car j'aurais été heureux de vous complaire et je ne le pourrais, en cette occurrence, qu'en faisant violence à mes convictions, ce que vous n'exigerez pas. J'avais déjà reçu une première atteinte du projet dont vous m'entretenez, de la part d'un général Fantin que je ne connais pas ; je m'abstins de lui répondre, pensant que mon silence serait assez significatif. Il n'y avait guère que vous, mon cher général, qui pussiez me déterminer à le rompre et, qui pis est, à le motiver, ce que j'aurais voulu éviter à tout prix. Je sens que je serai diffus, mais vous voudrez bien vous souvenir que vous vous êtes adressé à un sexagénaire et qu'à cet âge on n'est plus concis. Vous pouvez, d'ailleurs, vous dispenser de lire ce qui suit, puisque, sur ce préambule, vous voyez très bien qu'il s'agit d'un refus de *concourir*.

Convenons, mon cher général, que nous sommes un singulier peuple ! Serait-il donc dans notre nature de tout outrer, le blâme aussi bien que la louange ? Je crains en vérité, qu'il n'en soit ainsi, surtout lorsqu'un peu d'ostentation s'en mêle ; le mal n'est pas d'hier :

D'éloges on regorge ; à la tête on les jette,
Et mon valet de chambre est mis dans la gazette.

Ainsi parlait le misanthrope, il y a tantôt cent soixante-dix ans. Que

pensez-vous que ce bon Alceste dirait de nos jours? Blasés que nous sommes sur les éloges, ce sont désormais des statues, des monuments qu'il nous faut; bientôt notre insatiable vanité exigera l'apothéose et des temples ; je le veux bien ; mais que je me prête à cette nouvelle manie et que je l'encourage, c'est à quoi je ne saurais me résoudre.

Albert était un officier distingué qui, dans une sphère bornée, a rendu de fort bons services, les grands et éminents excédant sa portée. Combien croyez-vous qu'on en pût citer, parmi ceux qui étaient parvenus au même grade, à qui ce mérite ait manqué? C'est à ses côtés que j'ai fait mes premières armes; je l'aimais et je l'estimais. Voilà les limites dans lesquelles mes sentiments envers lui se sont renfermés. Nous nous connaissons, je pense, vous et moi, mon cher général, et je vous défierais bien d'affirmer que les vôtres sont allés jusqu'à l'admiration qui, seule, pourrait justifier l'acte auquel vous voulez m'associer. Je serais curieux, je l'avoue, d'entendre sur ce sujet, dans le secret de l'intimité, MM. les maréchaux Gérard et Maison, vous surtout, mon cher, car si ma mémoire ne faiblit pas, vous avez bonne pince. Dites-moi seulement si la surface de la France serait trop vaste pour contenir les milliers de monuments que nous serions tenus d'élever aux mêmes titres? Ceci m'induit à penser que la disette a dû être grande vers les Hautes-Alpes. Pourquoi donc les députés de ce département ne se sont-ils pas adressés à la Chambre *rémunératrice si généreuse des services militaires?* N'est-ce pas au pays à récompenser les actions glorieuses et profitables au pays? Quelques centimes additionnels feraient l'affaire, et, en ma qualité de contribuable, je supporterais sans murmurer cette légère aggravation : il n'y a que le titre de souscription que je répudie. Je me suis, jusqu'ici, préservé de cette manie monumentale qui nous envahit et que je n'ai cessé de combattre de mon mieux. J'ai une seule fois dans ma vie participé, sans souscrire, à l'érection de la colonne du camp de Boulogne : je le crois bien; le maréchal Soult, qui n'y met pas autrement de façons, faisait exercer sur la solde une retenue qui a duré bien des années et qui nous poursuivit jusqu'en Espagne.

Enfin, mon cher général, j'ai sur les conditions du pouvoir des opinions arrêtées que ceci choque éminemment. Je suis persuadé qu'un gouvernement a abdiqué lorsqu'il souffre que des particuliers s'arrogent le droit de décerner de tels honneurs. Demandez à votre Prince de quel prix serait, à ses yeux, une couronne dépouillée de cet attribut.

Je ne m'acquitterai pas moins, comme si de rien n'était, de votre commission auprès du maréchal; sa prédilection en faveur d'Albert était allée jusqu'à l'engouement; mais je dois vous avertir qu'il croit avoir eu à s'en plaindre dans les derniers temps de sa vie. M. Phi-

lippe de Ségur en sait quelque chose, et si vous vouliez recueillir vos souvenirs, peut-être vous aussi. Cloué chez moi pour de misérables vendanges, je ne pourrai guère aller à Jeand'heurs avant demain. Adieu donc, j'espère que cette mince dissidence n'affaiblira point une bienveillance qui m'est précieuse, que je voudrais être à portée de cultiver et que je mérite de conserver, du moins par les sentiments très distingués et très affectueux que je vous ai voués.

Le comte de LORENCEZ.

XXVII

LETTRES ÉCRITES EN 1814 AU DUC DE REGGIO PAR LES OFFICIERS DE LA BRIGADE DES FUSILIERS DU 1er RÉGIMENT DE CHASSEURS A PIED ET DU 2e RÉGIMENT DE GRENADIERS A PIED DE LA VIEILLE GARDE IMPÉRIALE

A Son Excellence

Monseigneur le duc de Reggio, Maréchal de France, commandant en chef les grenadiers et chasseurs de France.

Monseigneur,

Qu'il est flatteur et glorieux pour ceux à qui la nation entière a décerné le nom de braves, de voir à leur tête le Bayard de nos jours.

Vos lauriers, Monseigneur, embelliront ceux que les fusilliers ont moissonnés dans les brillantes affaires où vous avez eu la plus grande part, et votre nom donnera un plus bel éclat à la gloire qui les environne.

Notre bonheur ne peut être plus grand ; le choix qu'a fait *notre auguste souverain* de Votre Excellence pour commander la vieille garde a comblé tous nos désirs. Recevez, Monseigneur, nos félicitations et croyez que toujours nous nous ferons un devoir sacré de mériter l'estime d'un chef aussi distingué par son dévouement à sa patrie que par ses vertus militaires.

En attendant que Votre Excellence vienne combler tous nos vœux,

nous la supplions d'être notre interprète auprès de *notre bon Roy* pour solliciter la faveur de porter la décoration du Lys, que S. M. a bien voulu accorder aux députations des corps qui furent à Paris lors de son entrée dans la capitale. Cette décoration étant le témoignage particulier de notre auguste souverain envers les Français qui, les premiers, ont eu *le bonheur d'approcher sa personne sacrée et les princes de son illustre famille, sera aussi la plus douce récompense* que Sa Majesté puisse accorder à des braves qui seront toujours sensibles à tout ce qui est marque d'honneur.

Daignez agréer,
Monseigneur,
L'assurance de notre entier dévouement et de notre profond respect,

Pour les officiers du régiment des fusilliers-chasseurs,
Le colonel baron,
POMPIGNAC.

Le Maréchal de camp,
baron GROS.

Pour les officiers du régiment des fusilliers-grenadiers.

Le colonel baron,
L'EGLISE.

Le chef-d'état major de la 2e division ex-vieille garde, se joint à MM. les officiers des régiments de fusilliers, pour la même cause.

SAINT-CHARLES.

A Monseigneur le Maréchal, duc de Reggio.

Monseigneur,

Les officiers du 1er régiment de chasseurs à pied ont appris avec le plus vif enthousiasme qu'ils se trouvaient sous les ordres de Votre Excellence. Dès que cette heureuse nouvelle leur est parvenue, on leur a fait espérer d'un instant à l'autre l'honneur d'être passés en revue par Votre Excellence, et ils attendaient avec une vive impatience cet heureux moment pour faire éclater les transports de leur joie. Mais ils ne peuvent la contenir plus longtemps. Sa Majesté a calmé toutes les inquiétudes, raffermi toutes les espérances, comblé

tous les vœux, en nous donnant pour chef le *chevalier sans peur et sans reproches*. Placé entre le trône et nous, Votre Excellence, après avoir reconnu la bonne conduite de nos troupes et leur exacte discipline, après avoir apprécié notre dévouement et notre fidélité, daignera devenir auprès de *notre bien-aimé Souverain*, l'interprète et le garant de ces sentiments qui ne finiront qu'avec la vie, et qui nous rendent dignes d'être rapprochés de *son auguste personne*. En attendant cette marque de confiance qui manque essentiellement à notre bonheur, nous ne pouvons voir sans beaucoup d'envie la décoration du Lys portée par tout le monde, et par ceux-là même qui n'ont eu l'honneur d'approcher le Souverain que par députation. Nous n'avons pas eu cet avantage et nous prions Votre Excellence de vouloir bien nous obtenir de Sa Majesté l'autorisation de porter *cet emblème des sentiments de tout bon Français*.

Nous avons l'honneur d'être, Monseigneur,
Avec le plus profond respect,
de Votre Excellence,
Les très humbles et très obéissants serviteurs,
L'adjudant général, Maréchal de camp.

PELET.

Chevalier L. BERT, lieutenant-colonel.
Baron GEORGE, lieutenant-colonel.
Le chirurgien-major CORNENET,
Docteur-médecin.

PAILLET
Lieutenant en 2e
MONDRAT
Lieutenant en 2e
BLANC
Capitaine
De LIGNIÈRES
Lieutenant en 1er
LOROTTE
Lieutenant en 2e
TABARDIN
Capitaine
THIRÉAT
Lieutenant en 2e

De LOMÉNIE
Lieuten. en 2e
AMIOT
S. adj. major
BEAUVAIS
Lieuten. en 1er
BARRET
Capitaine
TARTENSON
Lieuten. en 1er
LECOMTE
Capitaine

CONTÉ
Lieuten. en 1er
porte aigle
GOULENOIRE
Capitaine
NOEL
Lieuten. en 1er
LARVIER
Lieuten. en 1er
CABOT
Capitaine

LANGLOIS
Aide de camp
du gén. Pelet
NOVEL
Cap. adj. maj.
TRINÉT
Capitaine
CHEVERNE
Capitaine
DESCHAMPS
Lieut. en 2e

Le chir. de
2e classe
BUISSON
MORTHIER
Lieut. en 2e
BARBARO
Lieut. en 2e
BOURENOT
Lieut. en 2e

ARBINET
Lieut. en 1er
ROUSSEL
Lieut. en 2e
MATHIEU
Lieut. en 2e

Montargis, le 18 juin 1814.

LE 2e RÉGIMENT DE GRENADIERS A PIED, VIEILLE GARDE

A Monseigneur le Maréchal duc de Reggio, commandant le corps royal de grenadiers et chasseurs de France.

Monseigneur.

C'est avec la plus vive satisfaction que le 2e régiment de grenadiers à pied de la vieille garde a appris le choix flatteur de Sa Majesté! Quel bonheur, en effet, pour ceux que la France a nommés les braves, de se voir commandés par celui qu'elle a nommé le nouveau *Bayard!* Chacun de nous est fier de son illustre chef, chacun de nous espère qu'il daignera déposer aux pieds de notre auguste Souverain, les assurances de notre amour et de notre entier dévouement. Avec quel transport nous verserons notre sang pour lui ! Si nous n'avons jamais été vaincus, lorsque l'honneur seul nous guidait, que ne ferons-nous pas, quand à ce sentiment, se joindront l'*amour pour nos maîtres* et la confiance en ce guerrier sans peur et sans reproches, sous qui nous avons presque tous combattu.

Nos vœux, Monseigneur, hâtent l'heureux instant où nous vous verrons au milieu de vos enfants. En attendant ce moment si désiré et avant d'avoir pu vous témoigner tout notre attachement, nous osons déjà solliciter une grâce de Votre Excellence.

La députation du corps qui fut envoyée à Paris lors de l'entrée du Roi dans sa capitale, a été décorée de l'ordre du Lys. *Tous nos cœurs l'ont suivie, tous ont été se ranger autour de notre Monarque chéri.* A ce titre nous demandons de partager la faveur qu'elle a obtenue. Cette décoration est un témoignage particulier de la bienveillance de Sa Majesté pour les Français qui, les premiers, ont eu le bonheur de l'approcher ; elle sera pour le corps royal des grenadiers de France, sensible à tout ce qui est marque d'honneur et surtout de confiance, la récompense la plus flatteuse et la plus encourageante.

Sollicitée par le duc de Reggio, cette décoration, l'objet de nos désirs, ne peut manquer de nous être accordée.

De Votre Excellence,

Monseigneur,

Les très humbles et très dévoués serviteurs et subordonnés

Le lieutenant-colonel commandant le régiment,

Baron MARTENOT DE CORDOUE.

TH. A. FARÉ	EGUT	COLOMB	TARAYRE
Cap. adj. major	Capitaine	Capitaine	Capitaine
DUMONT	DARD	GUET	VAN TEYBINGEN
Capitaine	Capitaine	Chirurgien-major.	Capitaine
HAVIN	HARLET	TANIMES	SUSINI
Capitaine	Lieut. en 1er	1er lieutenant	Lieutenant en 1er
H. BELLANGER	HARLET	DELAUNAY	NARLE
COLSON	Lieut. en 2e	Lieutenant en 2e	Lieutenant en 2e
Lieutenant en 2e	CAMIS		DOYEN
CAIN	Lieutenant en 2e		Lieutenant en 2e
Lieutenant en 1er			
LAVOINE	CRETAL	OTTHENIN	LAC
RENARD	Cap. adj. major	Adjud. major	Lieutenant en 1er
Lieutenant en 2e	VERMONDANS	GOYARD	GUÉNARD
LAINÉ	Lieutenant en 1er	Lieutenant en 1er	Ph. adj. major.
Lieutenant en 2e	FAY		LEFEBVRE
REYNE	Lieutenant en 2e		Lieutenant en 2e
Lieutenant en 2e			

Le duc de Reggio s'était employé de toutes ses forces à obtenir de meilleures conditions pour les régiments de la garde impériale qui avaient été mises sous ses ordres à Metz ; on était resté sourd à sa voix et lorsqu'il fait sentir, au moment de la marche triomphale de Napoléon sur Paris, qu'on s'est aliéné l'attachement de cette troupe d'élite, l'abbé de Montesquiou lui répond en ces termes :

A S. E. M. le Maréchal, Duc de Reggio, commandant en chef à Metz.

Paris, 14 mai, soir.

Jay reçu, mon cher Maréchal, votre bonne lettre, et jay causé avec grand plaisir avec le chef de votre état-major qui en était le porteur. Le Roi vous a fait connaître par le télégraphe les bonnes intentions pour votre admirable garde, mais si jay bien saisi votre officier, il est peut-être bien tard pour lui faire agréer une marque de confiance. Ce sont

des troupes pleines de délicatesse et d'honneur qui ont été blessées de se voir négligées. Le retour de M. de Feltre au ministère corrigera-t-il les fautes de ses prédécesseurs ? Jay dit hier un mot à la tribune sur cette vieille garde, et sur son chef adoré, qui a été fort accueilli ; mais que peuvent ces justices tardives ? *Est-il possible que ce dernier ministre nous ait mis dans cette position ?* Vingt fois il a été question entre nous de donner une garde au Roi, et nous avons toujours répondu à tous ces projets qu'il ne pouvait y avoir que la vieille garde ; et cependant cela ne s'est pas fait.

Cependant, mon cher Maréchal, il faut voir notre position telle qu'elle est. Nous avons aujourd'hui les preuves les plus certaines que Bonaparte avait concerté une attaque sur Paris, pendant qu'il fesait celle de Lyon. C'était la garnison de Lille jointe à plusieurs autres de la Flandres, qui devait faire cette expédition, dont Lefebvre-Desnouettes était le chef. Elle a été déjouée par le maréchal de Trévise. Le mécompte doit être grand pour Bonaparte. Il est à Lyon avec 8 à 9,000 hommes. Ces forces sont bien peu considérables pour s'avancer sur Paris. Sa course ne sera donc pas aussi rapide que son début, et cette lenteur doit nous être utile pour ramener les troupes.

Tous les maréchaux se conduisent avec une grande fidélité ; leur exemple et leur autorité doivent avoir un bon effet sur leurs officiers et soldats. Mais il faut avouer que vous avez la tâche la plus difficile. Vous commandez la troupe la plus importante, celle qui ferait le plus d'effet sur les autres, mais elle est susceptible comme tous les gens d'honneur, et les moyens à employer sont bien délicats.

M. le prince de la Moskova a pris le parti de proposer des congés à tous ceux qui voudraient aller ailleurs et un grade davancement avec deux millions pour tout ce qui se dévouerait à la cause du Roi. On ne peut rien faire sur votre troupe avec de l'argent ; mais que diriés-vous de l'idée des congés offerts et de lavancement ? je propose avec méfiance ; tout ce que je puis dire, c'est que ce que vous feres sera toujours bien et reçeu comme tel ; quelle confiance peut être plus méritée que la vôtre. Jusqu'à présent je pense que Monsieur le Préfet a raison de vouloir vous garder ; vous maintenes un pays fort intéressant ; vous donnes le temps à votre vieille garde de se pénétrer des maux qui résulteraient d'un changement de gouvernement, et d'apprendre que cette guerre est du côté du Roi, toute nationnalle : javoue que jespère quelque chose du temps. Nous le devons à la bonne conduite des troupes de la Flandres ; peut-être ce service rendu excitera-t-il le zèle des autres ?

Vous voyes, mon cher Maréchal, que je ne vous donne pas de grands secours ; mais je vous fais connaître notre position afin que vous voyes ce que vous pouves faire sur votre admirable troupe.



Adieu, mon cher Maréchal, tout le monde est ici occupé de vous, parce qu'on connaît votre loyauté, vos admirables troupes et la confiance qu'elles vous portent comme le public. Receves je vous prie tous mes hommages et pries madame la maréchale de vouloir bien les recevoir égallement.

L'abbé DE MONTESQUIOU.

XXVIII

LETTRE DE L'EMPEREUR

Mon cousin,

Le major général vous a fait connaître que les hostilités recommenceront le 17. Il vous a fait également connaître que mon intention est que, le 14, la division Guilleminot et votre cavalerie légère soient réunies à Baruth, et que le 15 le reste de votre corps d'armée y soit réuni et que vous y ayez votre quartier général. Vous emploierez ce temps à diriger sur Baruth 100,000 rations de pain que vous ferez faire à Lückau. Le major général vous a fait connaître que le 7e corps, commandé par le général Régnier, et composé de trois divisions, deux saxonnes et une française, fesant 18,000 hommes présens sous les armes, avec une brigade de 2,000 chevaux saxons, arrivera le 16 ou le 17 à Lückau ; que le 4e corps, commandé par le général Bertrand, et composé d'une division française, d'une division italienne et d'une division würtembergeoise, avec une brigade de cavalerie légère, arrivera également le 16 ou le 17 à Lückau ; enfin que le duc de Padoue, avec le 3e corps de cavalerie, fort de 3 divisions fesant 6,000 chevaux, se rend aussi le 16 ou le 17 à Dahme ; il passera l'Elbe à Torgau. Envoyez des ordres à ces trois généraux pour leurs directions. Le 18, *si l'ennemi n'est pas en force supérieure devant vous*, vous pourrez entrer aussitôt sur le territoire ennemi, ce qui vous mettra à même d'avoir des renseignements sur tout ce qui s'est fait et se passe devant vous. Le 4e corps, que vous pourrez diriger sur Baruth par Lüben, si vous le jugez plus convenable ; le corps du général Régnier, et le 3e corps de cavalerie qui arrivera à Baruth par Dahme, vous mettront à même de commencer sérieusement vos opérations de sorte que le 21 ou le 22 vous puissiez être à Berlin. Vous aurez ainsi sous vos ordres 9 divisions d'infanterie, avec 3 brigades de cavalerie légère et 3 divisions de cavalerie, cela formera :

XII[e] corps,	—	16.000 h. d'inf. ;	1.400 de cav. ;		62 p. d'art.		
IV[e] corps,	—	22.000	—	1.000	—	62	—
VII[e] corps,	—	18.000	—	1.600	—	62	—
III[e] corps, de cav.				6.000	—	24	—
Total. . . .		56.000	—	10.000	—	210	—

Ce qui fait 70 à 75,000 hommes[1]. Dans cette artillerie, il y a 4 batteries de réserve de pièces de 12. Vous ne devez pas perdre de monde devant des villages et des postes retranchés ; mais vous devez sur-le-champ faire avancer vos 32 pièces de 12, de vos quatre batteries de réserve, avec une quarantaine d'obusiers au moyen de quoi vous détruisez en deux heures toutes les fortifications de campagne. Le général Girard se rend à Magdebourg ; il aura sous ses ordres le corps du général Dombrowsky, composé de 8 bataillons polonais, avec 2 régiments de cavalerie et une batterie d'artillerie à cheval, faisant à peu près 5,000 hommes. Au moment de l'expiration de l'armistice, s'il était poussé par des forces supérieures, il se replierait sur Wittenberg ; mais il reprendra l'offensive aussitôt qu'il le pourra, et il marchera pour maintenir les communications entre vous et Wittenberg. Outre le corps du général Dombrowsky, le général Girard aura sous ses ordres une division de 8 à 9,000 hommes, avec laquelle il manœuvrera en avant de Magdebourg ; il tâchera de se lier avec le général Dombrowsky, et réunira ainsi, entre Wittenberg, Magdebourg et Berlin, 12 à 15,000 hommes. Le prince d'Eckmühl débouchera le 18 ; dès ce moment son quartier général est hors de Hambourg et son corps est réuni sur la rive droite de l'Elbe, renforcé par 15,000 Danois ; ce qui le porte à plus de 40,000 hommes. Il suivra l'ennemi, ou l'attaquera s'il est en nombre inférieur, et manœuvrera de manière à le couper de la mer et à se placer entre Berlin et Stettin. Il y aura donc contre Berlin votre corps fort de 70,000 hommes, le corps du général Girard fort de 12,000 hommes et celui du prince d'Eckmühl fort de 40,000 : c'est-à-dire en tout 120,000 hommes. Après avoir occupé Berlin, vous manœuvrerez pour établir vos communications avec Wittenberg et Magdebourg ; et le général Girard sera merveilleusement placé pour cela. Vous débloquerez Cüstrin et vous ravitaillerez cette place en y jetant tous les vivres que vous pourrez trouver à 20 lieues autour. Vous débloquerez et ravitaillerez de même Stettin, d'où vous retirerez tous les généraux qui sont inutiles, en n'y en laissant qu'un seul pour commander la place.

Vous obligerez les Suédois à se rembarquer et vous rejeterez

[1] Ces 70 à 75,000 hommes se réduisaient en réalité à 60,000 combattants.

l'ennemi au delà de l'Oder. J'ai fait préparer un équipage de siège pour essayer de reprendre Spandau. Le maréchal Saint-Cyr, avec le 14e corps, a son quartier général à Pirna. Je fais venir à Dresde le général Vandamme avec son corps d'armée ; et quoique je m'attende à ce que l'Autriche me déclare la guerre dans peu de jours, je suis en mesure de faire face à tout. Le vice-roi, avec une armée de 80,000 hommes, se porte sur Gratz. Indépendamment des 120,000 hommes que je dirige contre Berlin, j'oppose deux armées aux armées russes et prussiennes et autrichiennes, égales à ce qu'elles peuvent me présenter.

Le général Lemarois, le prince d'Eckmühl, le général Lapoype, le général Durosnel, le gouverneur de Torgau ont un chiffre qui est le même que celui que vous avez : il faut en profiter pour leur écrire en chiffres tout ce qu'il est dangereux que l'ennemi connût. Le commissaire des guerres de Torgau ne vous a pas envoyé le complément de vos 6,000 quintaux de farine ; il vient de recevoir l'ordre de le faire. Envoyez à Torgau, pour le prendre, toutes vos charrettes de réquisition ; mais vous devez garder vos équipages pour l'approvisionnement de Baruth et vous suivre. Faites en sorte que le général Bertrand et le général Régnier trouvent des vivres à Lückau pour leur consommation, et même pour en charger leurs voitures disponibles. Faites-moi connaître quel est le commandant que vous laisserez à Lückau.

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

Signé : NAPOLEON.

A Dresde, le 12 août 1813.

Au maréchal duc de Reggio.

XXIX

Notice biograhique provenant de l'éloge funèbre du maréchal Oudinot prononcé à la Chambre des députés. — Cette pièce a été copiée dans le dossier du duc de Reggio, aux Archives du ministère de la guerre :

« Il a fait glorieusement toutes les campagnes de cette grande guerre de 1792 à 1814 ; il s'est trouvé au premier rang partout où il y avait des dangers à affronter, des blessures à recevoir, de la gloire à recueillir : à Bitche et à Haguenau, il défendait héroïquement le territoire national contre l'invasion étrangère ; à Gênes et à Zurich, il s'immortalisait avec Masséna ; aux grandes batailles d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland et de Wagram, *il commandait cette redoutable*

phalange de grenadiers et de voltigeurs réunis immortalisés sous son nom et qui forcèrent pendant si longtemps la victoire à suivre leurs aigles; pendant la campagne de Russie, il se surpassait lui-même et, digne émule du maréchal Ney, assurait par son sang-froid et son intrépidité la retraite des glorieux débris de notre armée. Aux jours de nos revers, il déployait de nouveau, pour la défense du sol français, l'énergie qu'avec plus de succès il avait montrée, pour la même cause, au début de sa carrière; enfin, il ne remettait son épée au fourreau que quand tout était perdu fors l'honneur.

« Le souvenir de la bravoure chevaleresque du maréchal Oudinot vivra autant que celui des événements héroïques auxquels il a pris part : au milieu des sanglants trophées de Friedland, l'Empereur lui décernait cet éloge : « Général, vous avez fait des prodiges, et quand « vous êtes quelque part, il n'y a plus rien à craindre que pour vous. » Mémorables paroles que la postérité qui, on peut le dire, a commencé pour lui de son vivant, a justement ratifiées, en le surnommant le *Bayard moderne.* »

« Sur 80 années de sa glorieuse vie, le maréchal Oudinot en a passé 63 au service du pays ; il avait fait 22 campagnes et reçu 32 blessures. »



XXX

État des services de Nicolas-Charles OUDINOT, duc de REGGIO

Né le 25 avril 1767 à Bar-sur-Ornain (Meuse)

Fils de Nicolas OUDINOT et de Marie-Anne ADAM

Marié en premières noces, le 15 septembre 1789, à mademoiselle Charlotte Derlin
Et en secondes noces, le 17 janvier 1812, à mademoiselle Marie-Charlotte-Eugénie Julienne de Coucy.

CORPS OU LES SERVICES ONT EU LIEU ET POSITIONS DIVERSES	GRADES OU EMPLOIS	DATES DES NOMINATIONS	DURÉE des Services effectifs		
			ans	mois	jours
Régiment de Médoc (infanterie)	Soldat et sergent.	2 juin 1784 jusqu'en mai 1787	2	11	»
3e bataillon de la Meuse	2e lieutenant-colonel.	6 septembre 1791	2	2	»
4e demi-brigade (ex-régiment de Picardie)	Chef de brigade (colonel).	5 novembre 1793	»	7	9
Nommé par les représentants près les armées du Rhin et de la Moselle	Général de brigade.	14 juin 1794	1	»	»
Confirmé dans ce grade	id.	13 juin 1795	3	10	»
Employé à l'armée du Danube	Général de division.	12 avril 1799	»	7	26
id. d'Italie[1]	id.	8 décembre 1799	1	7	10
Inspecteur général d'infanterie	id.	24 juillet 1801	»	4	24
id. de cavalerie	id.	18 décembre 1801	1	8	12
Commandant la 1re division au camp de Bruges	id.	30 août 1803	1	5	5
Commandant en chef les grenadiers de la réserve	id.	5 février 1805	2	10	»
Chargé du commandement en chef de Dantzig	id.	en décembre 1807	1	3	»
Commandant en chef le 2e corps de l'armée d'Allemagne	id.	en mars 1809	»	4	7
. . . .	Maréchal de l'Empire.	12 juillet 1809	»	11	23
Commandant en chef l'armée du Nord (Hollande)	id.	5 janvier 1810	1	6	4
id. le 2e corps d'observation de l'Elbe	id.	9 janvier 1812	»	2	»
id. le 2e corps de la Grande Armée	id.	en mars 1812	1	2	21
id. le 12e corps id.	id.	31 mai 1813	»	8	8
id. le 7e corps id.	id.	8 février 1814	»	3	12
Commandant en chef le corps royal des grenadiers et chasseurs à pied de France (ex-garde impériale)	id.	20 mai 1814	»	1	1
[illegible]	id.	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]

la Seine	id.	en octobre 1815	»	3	2
Maintenu gouverneur de la 3e division militaire	id.	10 janvier 1816	»	11	13
Inspecteur général des gardes nationales du département de la Seine	id.	23 décembre 1816	6	1	19
Commandant en chef le 1er corps de l'armée des Pyrénées.	id.	12 février 1823	7	6	»
Sans fonctions par suite du licenciement de la garde royale.	id.	11 août 1830	8	9	6
Grand chancelier de la Légion d'honneur	id.	17 mai 1839	3	5	4
Gouverneur de l'hôtel royal des Invalides	id.	21 octobre 1842	4	10	23
Décédé à Paris le	id.	13 septembre 1847	»	»	»
		Totaux	58	11	12

[1] Sabre d'honneur et canon donnés par Bonaparte, Premier Consul, après la bataille de Monzambano, en décembre 1800 (le canon avait été pris aux Autrichiens par le général Oudinot).

DÉTAIL DES CAMPAGNES

1792, 1793, An II, An III, An IV, An V, An VI, An VII, An VIII, An IX	Armées de la Moselle, du Rhin, d'Angleterre et d'Italie.	An XIV, 1806, 1807, 1808	Grande Armée.
An XII, An XIII	Camp de Bruges.	1809	Allemagne.
		1810	Armée du Nord (Hollande).
		1812, 1813, 1814	Grande Armée.
		1823	Armée des Pyrénées.

TITRES ET DIGNITÉS

Membre du Corps législatif élu dans le département de la Meuse . . . . . 8 frimaire an XII (1804).
Bourgeois de Neuchâtel . . . . . 16 septembre 1806.
Comte de l'Empire . . . . . 19 mars 1808.
Duc de Reggio . . . . . 15 août 1809.
Ministre d'État et Pair de France . . . . . 1er mai 1814.

EXTRAITS DES BULLETINS DE LA GRANDE ARMÉE

CAMPAGNE D'AUSTERLITZ

COMBAT DE WERTINGEN. 3e *bulletin*. 13 vendémiaire an XIV (10 octobre 1805). — L'Empereur s'adressant aux grenadiers de la division Oudinot : « Il est impossible de voir une troupe plus belle, plus animée du désir de se mesurer avec l'ennemi, plus remplie d'honneur et de cet enthousiasme militaire qui est le présage des plus grands succès. »

25e *bulletin*. 23 brumaire an XIV (14 novembre 1805). — L'Empereur témoigne également sa satisfaction aux grenadiers d'Oudinot qui, au combat d'Amstetten, ont repoussé de leurs belles et formidables positions les corps russes et autrichiens, et ont fait 1,500 prisonniers, dont 600 Russes.

30e *bulletin*. BATAILLE D'AUSTERLITZ (2 décembre 1805). — L'Empereur et tout son état-major se trouvaient en réserve avec les 10 bataillons de sa garde et les 10 bataillons de grenadiers du général Oudinot. C'est avec cette réserve que l'Empereur avait le projet de se précipiter partout où il eût été nécessaire : on peut dire que cette réserve valait une armée.

CAMPAGNE DE FRIEDLAND

24e *bulletin* (21 février 1807). — A Ostrolenka l'intrépide général Oudinot, sur deux lignes commandait la gauche. Il se mit à la tête de la cavalerie, fit une charge qui eut du succès et tailla en pièce l'arrière-garde ennemie.

30e *bulletin* (16 mai 1807). — Du haut des remparts de Dantzick délabrés et à demi démolis, l'ennemi a été témoin de toute l'affaire. Il a été consterné de voir s'évanouir l'espérance qu'il avait d'être secouru. Le général Oudinot a tué de sa propre main 3 Russes, etc.

79e *bulletin* (17 juin 1807). BATAILLE DE FRIEDLAND. — Friedland fut forcée et ses rues jonchées de morts. Le centre se trouva dans ce moment engagé : l'effort que l'ennemi avait fait sur l'extrémité de la droite de l'armée française ayant échoué, il voulut essayer un semblable effort sur le centre. Il y fut reçu comme on devait l'attendre des braves divisions Oudinot et Verdier.

CAMPAGNE DE WAGRAM

30e *bulletin* (30 juillet 1809). BATAILLE DE WAGRAM. — Le village de Wagram a été enlevé le 6 entre 10 et 11 heures du matin et la gloire en appartient tout entière au maréchal Oudinot et à son corps.

5e *bulletin* (4 mai 1809). — Le 1er mai, le général Oudinot a fait 1500 prisonniers au combat de Ried.

10e *bulletin* (23 mai 1809). — L'Empereur a donné le commandement du second corps au comte Oudinot, général éprouvé dans cent combats où il a montré autant d'intrépidité que de savoir.

CAMPAGNE DE RUSSIE

Le 24 novembre 1812, le duc de Reggio rencontra la division Lambert à 4 lieues de Borisow, l'attaqua, la battit, lui fit 2,000 prisonniers, lui prit 6 pièces de canon, 500 voitures de bagages et l'armée de Volkynie et rejeta l'ennemi sur la droite de la Bérésina.

DÉCORATIONS FRANÇAISES

Chevalier de la Légion d'honneur . . .	11 décembre 1803.
Grand-officier — . . .	14 juin 1804.
Grand-croix — . . .	6 mars 1805.
Chevalier de Saint-Louis	1er juin 1814.
Commandeur de Saint-Louis	24 septembre 1814.
Grand-croix de Saint-Louis.	3 mai 1816.
Chevalier de l'ordre de Saint-Esprit . .	en 1820.

DÉCORATIONS ÉTRANGÈRES

Italie.	Chevalier de l'ordre de la couronne de fer.	1803
Saxe.	Commandeur de l'ordre militaire de Saint-Henry. .	1808
Bavière.	Grand-croix de l'ordre milit. de Max Joseph. 25 juin	1813
Pays-Bas.	Grand-croix de l'ordre militaire de Guillaume. mai	1815
Prusse.	Grand-croix des ordres de l'Aigle rouge et de l'Aigle noir.	1817
Russie.	Chevalier de 1re classe. Grand-croix de l'ordre de Saint-Wladimir . . . . 25 février	18
Espagne.	Grand-cordon de l'ordre espagnol de Charles III . 27 mai	1824

BLESSURES

2	A reçu un coup de feu à la tête et un coup de sabre à l'affaire d'Haguenau.	27 frimaire an II.
1	A eu la jambe cassée par un coup de feu en chargeant près de Trèves.	19 thermidor an II. (6 août 1794).
5	Blessé de cinq coups de sabre dans une attaque de nuit à Neckrau.	26 vendémiaire an III (17 octobre 1794)
1	La cuisse traversée par une balle. . . . . à Neubourg.	3 septembre 1796.
4	Quatre coups de sabre sur les bras et le cou . . . . à Neubourg.	3 septembre 1796.
1	Une balle à l'omoplate à Schwitz.	27 thermidor an VII. (14 août 1799).
1	Une balle en pleine poitrine à Rosemberg .	4 juin 1799.
1	Une balle à l'omoplate.	14 août 1799.
1	Une balle en pleine poitrine à la prise de Zurich	26 septembre 1799.
1	La cuisse traversée par une balle à Hollabrünn	16 décembre 1805.
1	La jambe cassée par la chute de son cheval en visitant le fort de Wasser	12 décembre 1807.
1	Une balle dans le bras à Aspern.	22 avril 1809.
1	Un coup de sabre au bras à l'île de Lobau.	22 mai 1809.
1	Une balle au bras gauche à la bataille d'Essling	22 mai 1809.
1	Une balle à l'oreille. . . . . à Wagram.	6 juillet 1809.
1	Une balle lui traverse la cuisse à Wagram.	6 juillet 1809.
1	Une balle à la main à Wilkomir	28 mai 1812.
1	Un biscaïen à l'épaule à Spas (rive droite de la Dwina)	17 août 1812.
1	Une balle dans le côté après le passage de la Bérésina.	28 novembre 1812.
1	Blessé par un éclat de bois à Pleschitzouï .	29 novembre 1812.
1	Un boulet lui érafle les deux cuisses près de Brienne	29 janvier 1814.
1	Une balle en pleine poitrine amortie par une décoration près du pont d'Arcis-sur-Aube.	16 mars 1814.
1	Une balle traverse son chapeau en chassant l'ennemi de Bar-le-Duc	28 mars 1814.

Le maréchal d'Empire Masséna certifie que le général de division Oudinot employé sous ses ordres lorsqu'il commandait en chef l'armée du Danube en Helvétie, a été blessé :

D'une balle à la poitrine, à l'affaire de *Wurenlas*, le 16 prairial an VII, en défendant la gauche du camp retranché de *Zurich*.

D'une balle à l'omoplate, à l'affaire de *Schwitz*, le 27 thermidor même année en chargeant pour emporter cette ville à la tête de deux escadrons du 1er régiment de dragons.

Certifie en outre que le général Oudinot n'a cessé de donner dans toutes les occasions des preuves les plus distinguées des grands talents militaires, d'une prudence rare et d'une bravoure à toute épreuve qui qui lui ont mérité l'estime, l'attachement de toute l'armée, particulièrement mon amitié, et toute ma confiance.

MASSÉNA.

Fait à Paris, le 1er germinal an XIII.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE III

1808-1809

CHAPITRE IV

1810-1811

CHAPITRE V

1812

CHAPITRE VI

1812 (SUITE)

CHAPITRE VII

1813

CHAPITRE VIII

1813 (SUITE)

CHAPITRE IX

1814

PIÈCES JUSTIFICATIVES

N° I. Lettre du maréchal Davout du 9 prairial an XII.

II. Lettres des généraux Junot et Debilly au général Oudinot relativement à sa nomination au commandement des Grenadiers.

III. Note sur le combat d'Amstètten.

IV. Rapport sur le passage du pont de Vienne par les grenadiers Oudinot.

V. Rapport sur le combat d'Hollabrünn.

VI. Rapport sur la bataille d'Austerlitz.

VII. Souvenirs de l'occupation de la principauté de Neuchâtel.

VIII. Rapport du général Ruffin sur le combat d'Ostrolenka et trois pièces témoignant de la satisfaction de l'Empereur pour les services rendus par le corps des Grenadiers.

IX. Lettre du maréchal Lefebvre.

X. Ordre relatif aux gardes d'honneur des souverains à Erfurt.

XI. Extrait de l'ordre de l'Empereur (Malmaison, 23 mars 1809) et lettres du comte d'Hunebourg et du prince de Neuchâtel.

XII. Lettres de félicitation sur l'élévation d'Oudinot à la dignité de maréchal et lettre d'envoi du bâton de maréchal.

XIII. Lettre du ministre de la guerre confirmant la nomination de commandant en chef de l'armée de Hollande et situation des troupes composant ce corps au 20 janvier 1810.

XIV. Trois lettres de l'Empereur au duc de Reggio relativement à l'occupation de la Hollande.

XV. Lettre du général de Lorencez à propos du mariage de l'Empereur avec une archiduchesse d'Autriche.

XVI. Lettre du contre-amiral Lhermitte et situation de l'armée de Hollande au 10 décembre 1810.

XVII. Cinq lettres du roi Louis au duc de Reggio, relativement à l'occupation de la Hollande.

XVIII. Pose de la première pierre de la caserne Saint-Charles, à Amsterdam.

XIX. Lettres ayant trait à l'occupation de la Hollande.

XX. Lettre du général Colbert à laquelle le maréchal Oudinot répond incidemment qu'il a dû refuser le capitaine Marbot pour aide de camp.

XXI. Lettre du général de La Chaise, préfet du Pas-de-Calais.

XXII. Lettre du général Comte de Hogendorp, gouverneur de Wilna, touchant la désorganisation des différents services de l'armée.

XXIII. Lettre du général comte Legrand.

XXIV. Lettre du colonel Bodson du Noirefontaine.

XXV. Campagne de Russie. — Note du comte de Lorencez, ancien chef d'état-major général des 2e et 6e corps, commandés par le maréchal duc de Reggio, précédée de deux lettres du général comte de Ségur et suivie de onze lettres ou ordres du jour relatifs aux événements qui ont précédé le passage de la Bérésina.

XXVI. Lettre du général Marbot, suivie d'une réponse du général de Lorencez, relative à l'érection de la statue du général Albert.

XXVII. Lettres des officiers des régiments de grenadiers, de chasseurs et de fusiliers de l'ex-vieille garde, en juin 1814, manifestant les sentiments qu'ils avaient voués au roi Louis XVIII et à la famille royale pendant les premiers temps de la Restauration, suivies d'une lettre de l'abbé de Montesquiou traitant le même sujet.

XXVIII. Lettre de l'Empereur au duc de Reggio (Dresde 12 août 1813).

XXIX. Éloge funèbre prononcé à la Chambre des députés, en 1847, après la mort du maréchal Oudinot.

XXX. États de services du maréchal, duc de Reggio.

TABLE DES GRAVURES

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

Souvenirs de Sébastopol, par S. M. I. ALEXANDRE III, traduction de H. NOTOVITCH, 1 vol. grand in-8°. — Prix. . . . . 7 fr. 50

— Le même ouvrage, édition in-18 jésus. — Prix. . . . . . . 3 fr. 50

Napoléon et les Femmes (L'Amour), par FRÉDÉRIC MASSON, 1 vol. grand in-8°. — Prix . . . . 7 fr. 50

Histoire diplomatique de l'Alliance Franco-Russe (Souvenirs et Révélations), par ERNEST DAUDET, 1 vol. grand in-8°. — Prix. . . 7 fr. 50

L'Empereur Alexandre III et son Entourage, par NICOLAS NOTOVITCH, 1 vol. grand in-18. — Prix. . . . . 3 fr. 50

Le Luxembourg (1300-1882). — Récits et confidences sur un vieux palais, par LOUIS FAVRE. Ouvrage couronné par l'Académie française. 1 vol. grand in-8°. — Prix . . . . 7 fr. »

Les Financiers d'autrefois. — Fermiers généraux, par la vicomtesse ALIX DE JANZÉ. 1 vol. in-8°. — Prix. . . . . 7 fr. 50

L'Empereur Guillaume et son règne, par ÉDOUARD SIMON. 1 vol. grand in-8°. — Prix . . . . 7 fr. 50

Histoire du Prince de Bismarck (1847-1887), par ÉDOUARD SIMON. 1 vol. grand in-8°. — Prix. . . . . 7 fr. 50

Deux Drames d'amour, par HECTOR DE LA FERRIÈRE, 1 vol. in-8°. — Prix . . . . 7 fr. 50

Les Deux Cours de France et d'Angleterre, par HECTOR DE LA FERRIÈRE, 1 vol. gr. in-8°. — Prix. . . . . 7 fr. 50

Tchou-Chin-Goura ou une Vengeance japonaise, roman japonais, traduit en anglais, avec Note et Appendice, par FRÉDÉRIC V. DICKENS, traduction française de ALBERT DOUSDEBÈS. Nombreuses gravures sur bois, exécutées au Japon par des artistes japonais. 1 vol in-8° cavalier. . . . 12 fr. »

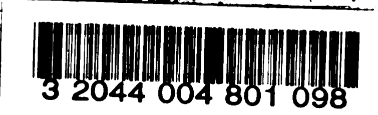
Histoire universelle du Théâtre, par ALPHONSE ROYER. 6 forts vol. in-8°. — Prix . . . . 45 fr. »

Les tomes V et VI, qui embrassent la production dramatique européenne du XIXe siècle et qui forment, à eux seuls, un ouvrage complet, se vendent séparément. Ils ont pour titre : **Histoire du Théâtre contemporain en France et à l'Étranger** depuis 1800 jusqu'à 1875, par ALPHONSE ROYER, 2 forts vol. in-8°. — Prix. . . . . 15 fr. »

Nouvelle Méthode pour apprendre à lire, à écrire et à parler une langue en six mois, par le Dr H.-G. OLLENDORFF, appliquée au français, à l'espagnol, à l'italien, au latin, au portugais, au russe. — Prix de chaque vol. 10 fr. »

Nouvelle Collection de Manuels pratiques de correspondance, contenant des lettres familières et commerciales avec des notes et un dictionnaire des termes de commerce, publiée sous la direction de J.-B. MELZI, et honorée d'une médaille d'or; à l'usage des Français, des Anglais, des Espagnols, des Italiens, des Allemands. — Prix de chaque manuel. . . . . 2 fr. 50

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY


3 2044 004 801 098


MAR 20 1972 ILL
4060911
WIDENER
WIDENER
MAR 30 1998
MAR 30 1998
CANCELLED
BOOK DUE

